U d'/of OTTAWA
39003001095719

Aug 20/67

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lettresduducdebo01loui

LETTRES

DU

DUC DE BOURGOGNE

AU

ROI DESPAGNE PHILIPPE V

ET A LA REINE

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

LETTRES
DU
DUC DE BOURGOGNE
AU
ROI D'ESPAGNE PHILIPPE V
ET A LA REINE

PUBLIÉES

POUR LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE

PAR

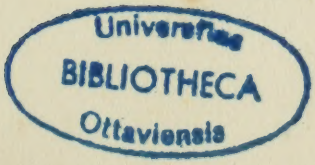
Mgr Alfred BAUDRILLART
ET
Léon LECESTRE

TOME PREMIER
(1701-1708)

A PARIS
LIBRAIRIE RENOUARD
H. LAURENS, SUCCESSEUR
LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE
RUE DE TOURNON, N° 6

M DCCCC XII

360



DC
130
.L7A3
1912
v. 1

EXTRAIT DU RÈGLEMENT.

Art. 14. — Le Conseil désigne les ouvrages à publier, et choisit les personnes les plus capables d'en préparer et d'en suivre la publication.

Il nomme, pour chaque ouvrage à publier, un Commissaire responsable, chargé d'en surveiller l'exécution.

Le nom de l'éditeur sera placé en tête de chaque volume.

Aucun volume ne pourra paraître sous le nom de la Société sans l'autorisation du Conseil, et s'il n'est accompagné d'une déclaration du Commissaire responsable portant que le travail lui a paru mériter d'être publié.

Le Commissaire responsable soussigné déclare que les Lettres du duc de Bourgogne au roi d'Espagne Philippe V et a la Reine, *préparées par* Mgr Alfred Baudrillart *et par* M. Léon Lecestre *lui ont paru dignes d'être publiées par la* Société de l'histoire de France.

Fait à Paris, le 10 décembre 1912.

Signé :

MARQUIS DE VOGÜÉ

Certifié :

Le Secrétaire de la Société de l'Histoire de France.

NOËL VALOIS.

LETTRES
DU
DUC DE BOURGOGNE
AU ROI D'ESPAGNE PHILIPPE V ET A LA REINE[1].

I.

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE AU ROI D'ESPAGNE PHILIPPE V.

[La lettre que le duc de Bourgogne dut écrire à son frère lorsque le mariage de celui-ci avec la sœur de la duchesse de Bourgogne fut décidé ne nous étant pas parvenue, nous la remplaçons par celle que la duchesse écrivit alors à son beau-frère.]

Ce 4 juin 1701.

Votre Majesté ne sauroit douter de ma joie, soit que je considère la grandeur du mariage de ma

1. Les lettres du duc de Bourgogne à son frère Philippe V, objet de la présente publication, sont conservées en originaux autographes aux archives espagnoles d'Alcala-de-Hénarès ; mais la collection n'en commence qu'en 1703. Celles des années précédentes n'existent plus dans ce dépôt ; une partie en a

sœur[1], ou son bonheur personnel. Le mien seroit complet, si nous pouvions tous passer notre vie ensemble et vous tenir tous deux dans ce cabinet. Mais il me paroît que vous l'avez bien oublié et que vous n'écrivez qu'avec la gravité d'un vieux roi d'Espagne. Je voudrois pourtant bien avoir un commerce plus gai avec vous et avec elle, quand vous l'aurez auprès de vous ; car je puis assurer Votre Majesté que j'ai pour elle une très grande tendresse et qu'elle n'est pas oubliée en ce pays-ici. Nous parlons souvent d'elle et la regrettons beaucoup. Si je savois de quoi elle aimeroit à savoir des nouvelles, je lui en manderois, mourant d'envie de contribuer à son plaisir et de lui marquer tous les sentiments que j'ai pour elle.

MARIE-ADÉLAÏDE.

sans doute disparu ; mais quelques-unes qui étaient restées probablement entre les mains du marquis de Louville, ont dû être par lui rapportées en France lors de son retour d'Espagne et ont été publiées dans ses *Mémoires secrets* ; les originaux en appartiennent aujourd'hui à M. le duc de la Trémoïlle. Nous avons pensé qu'il convenait de les placer à leur date dans le présent recueil. Cette première lettre fait partie de la collection de M. de la Trémoïlle, Recueil des lettres relatives à Philippe V, n° 13 ; elle a été insérée dans les *Mémoires secrets de Louville*, tome I, p. 183.

1. Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, seconde fille du duc Victor-Amédée, née le 17 septembre 1688. C'est le 4 mai 1701, que Philippe V avait déclaré officiellement son union avec cette princesse ; le mariage fut célébré par procureur à Turin le 11 septembre, et renouvelé le 3 novembre à Figuières.

II.

LE DUC DE BOURGOGNE AU ROI PHILIPPE V[1].

A Versailles, le 7 septembre 1701.

Je commencerai cette lettre, mon très cher frère, par vous demander pardon du long temps qu'il y a que je ne vous ai écrit ; mais j'espère que vous ne l'attribuez point à une diminution d'amitié ; car vous savez bien qu'on ne sauroit en avoir une plus tendre que celle que j'ai pour vous.

Il m'est arrivé bien des choses depuis un mois. Deux jours après que je vous ai écrit ma dernière lettre[2], où je vous mandois que Mme la duchesse de Bourgogne avoit la fièvre, elle pensa mourir. L'émétique la sauva, et, au bout de trois jours, elle fut encore fort mal ; mais elle s'en est, Dieu merci ! tirée et rétablie peu à peu[3]. Elle avoit amassé depuis qu'elle est en France une quantité d'humeurs effroyable par toutes les choses qu'elle mangeoit, et c'est ce qui l'a pensé tuer[4]. Enfin on ne la

1. Autographe appartenant à M. le duc de la Trémoïlle, Recueil de lettres relatives à Philippe V, n° 27. Cette lettre a été publiée dans les *Mémoires secrets de Louville*, tome I, p. 194, et par Lavallée dans la *Correspondance générale de Mme de Maintenon*, tome V, p. 10.

2. Cette lettre, datée du 8 août, ne nous est pas parvenue.

3. Voyez le *Journal de Dangeau*, tome VIII, p. 167 et suivantes, 10 août 1701 et jours suivants.

4. La duchesse de Bourgogne était, quand il s'agissait de ses plaisirs, la personne du monde la plus déraisonnable. Elle

sauva que par la purger prodigieusement et ensuite lui donner le quinquina. Jugez de l'état où j'ai été pendant cette maladie et de ce que je serois devenu si je l'avois perdue ; mais Dieu a bien voulu me la conserver, et je l'en remercie tous les jours ; car en vérité il n'y a qu'en lui qu'on trouve de véritables consolations. Je suis ravi de ce que j'apprends que vous continuez toujours à le servir fidèlement. Pour moi, je trouve tous les jours des douceurs nouvelles dans son service, et il me comble de beaucoup de grâces.

désespérait Mme de Maintenon et la reine d'Espagne. Celle-ci écrit à Mme de Maintenon le 20 janvier 1706 : « Je suis très aise de voir que ma sœur se divertit ; mais je ne voudrois pas que ce fût aux dépens de sa santé, qui m'est si chère. Le compte que vous me faites de ce qu'elle devoit faire me mit, en le lisant, bien en colère contre elle, et vous l'aurez vu par la lettre que je lui ai écrit. Je ne puis m'empêcher de vous dire que vous avez trop de complaisance pour elle et vous ne devriez pas entendre raillerie quand il s'agit de sa santé. Cela est si important, pour elle en premier lieu, et puis pour tout le monde. » Et le 12 mars 1706 : « Je vous avoue que je suis fort en colère avec ma sœur de ce qu'elle a si bien fait qu'elle est souvent incommodée. N'avez-vous point un peu trop de complaisance pour elle ? Vous feriez fort mal ; car il me semble que, pour elle-même, rien ne lui importe tant que d'avoir une bonne santé. Au nom de Dieu, faites qu'elle en ait un peu plus de soin et qu'on ne lui puisse pas reprocher, quand elle est malade, qu'elle l'est par sa faute » (Affaires étrangères, *Espagne*, *Mémoires et Documents*, vol. 128). Mme de Maintenon écrit au roi d'Espagne, vers la même date (septembre 1701) : « Il ne faut pas que la bonté de Votre Majesté abandonne la reine à faire sa volonté, comme la bonté du Roi a abandonné Mme la duchesse de Bourgogne, qui a tant mangé et tant veillé qu'elle en a été à la mort. » (A. Geffroy, *Madame de Maintenon d'après sa correspondance authentique*, t. I, p. 341.)

On attend ici avec impatience des nouvelles d'Italie[1]. Les armées, comme vous le savez sans doute, sont si proches l'une de l'autre qu'on ne doute pas qu'on n'oblige les Allemands à en venir à un combat, qui nous sera avantageux, à ce que j'espère. J'avoue qu'il n'y a pas de nouvelle qui me fît à présent un plus grand plaisir que celle d'une bataille gagnée en Italie, et j'espère que j'aurai bientôt cette satisfaction.

Nous avons été une fois à la plaine de Montrouge, mon frère de Berry et moi, et deux fois à la plaine de Saint-Denis. Quand nous allâmes à Montrouge, il faisoit froid, beaucoup de vent, et il plut par ondées. La maison de Montrouge étoit sans meubles, parce qu'on venait de la vendre[2] ; c'étoit le 20 d'août. Nous fûmes à la plaine de Saint-Denis le 31 du même mois, par une chaleur extrême, en sorte que nous en étions accablés, et que mon frère de Berry à son ordinaire étoit un peu ivre après le dîner[3]. Nous y avons été encore avant-hier par un

1. L'armée française, commandée par Villeroy, successeur de Catinat, et l'armée impériale commandée par le prince Eugène, étaient en présence sur les bords de l'Oglio. Au moment où le duc de Bourgogne écrivait cette lettre, Villeroy venait de perdre (le 1er septembre) la bataille de Chiari, et l'attitude du duc de Savoie, Victor-Amédée, était déjà plus que douteuse.

2. Le château de Montrouge venait d'être vendu en effet au fermier général Baugier par M. de Morstyn, ancien grand trésorier de Pologne réfugié en France, qui l'avait acheté de M. d'Hauterive, grand-père maternel du duc de Saint-Simon auteur des *Mémoires*.

3. Le duc de Berry n'avait guère de goût que pour les

temps moins chaud, mais fort beau. La plaine est plus vive cette année que les deux ou trois dernières, surtout depuis Montmartre jusqu'à Saint-Denis et autour des remises de pierre.

Le Roi ira à Sceaux le mardi 20 pour se rendre à Fontainebleau le jeudi 22[1] ; mais, pour mon frère de Berry et moi, nous irons à Fontainebleau dès le jour que le Roi ira à Sceaux et y chasserons le mercredi tout seuls et le jeudi avec Monseigneur, qui y viendra de Meudon le mercredi au soir. Je crois que vous ne seriez pas fâché de vous y trouver[2] ; mais je vous enverrai à la fin du voyage une relation exacte de toutes les chasses où je me serai trouvé et des choses les plus remarquables qui me seront arrivées.

Le roi d'Angleterre est très mal depuis quelques choses[3], et on ne croit pas qu'il en puisse revenir[4]. Il a donné dans sa maladie des marques d'une piété

exercices et les plaisirs du corps ; la chasse était sa passion ; mais il aimait aussi beaucoup la table et s'y livrait parfois avec excès. La *Correspondance de Madame* et les *Mémoires de Saint-Simon* en ont noté plusieurs exemples.

1. Le voyage fut retardé d'un jour (*Dangeau*, tome VIII, p. 198).

2. Le fait est que nous savons par certaines lettres de Louville que Philippe V *pleurait* d'attendrissement au souvenir de la plaine Saint-Denis et des chasses qu'il y avait faites.

3. Ainsi par erreur pour *jours*.

4. Jacques II mourut en effet le 16 septembre 1701. Sur cette mort, « qui a réjoui le ciel et édifié tous ceux qui en ont été témoins », on peut comparer à la présente lettre du duc de Bourgogne une intéressante lettre de Mme de Maintenon au roi d'Espagne (A. Geffroy, *Madame de Maintenon d'après sa correspondance authentique*, tome I, p. 342).

admirable ; il a recommandé au prince son fils de ne jamais changer de religion pour quelque chose que ce fût et de mettre sa confiance au Roi comme à son unique protecteur, à tous ses sujets d'être fidèles au prince qui étoit leur roi légitime, et aux protestants de reconnoître par la tranquillité où il étoit que la religion catholique étoit la bonne, et de se convertir.

Voilà bien des choses bien différentes ; mais je crois que je dois vous mander tout ce que je sais pour vous tenir un peu dans le fil de ce qui se passe à la cour. J'oubliois de vous dire que j'ai vu ce matin vos carrosses, qui sont bien dorés ; mais ces grandes portières sont d'une forme désagréable. J'ai songé, en voyant vos armes, que vous pourriez mettre à votre couronne des fleurs de lis entre les croix au lieu de fleurons. De cela vous en ferez ce que vous jugerez à propos.

N'oubliez pas non plus les Jansénistes ; ce sont des gens si droits et qui ont si peu de manèges ; on ne voit point d'esprit de cabale parmi eux. Je crois que vous prendrez ceci de la bonne manière ; car vous savez combien je les estime[1].

Adieu, mon très cher frère, je vous aime de tout mon cœur, et je voudrois bien vous écrire bientôt une lettre au sujet d'une bataille gagnée en Italie.

LOUIS.

1. Tout ce paragraphe est écrit au sens ironique. Le duc de Bourgogne, élevé par Beauvillier et Fénelon, n'aimait pas les jansénistes.

III.

AU ROI PHILIPPE V[1].

A Fontainebleau, le 4 octobre 1701.

Il y a longtemps que je ne vous ai écrit, mon cher frère, et il s'est passé encore bien des choses depuis. Je suis persuadé que vous avez été de même sentiment que moi sur la reconnoissance du prince de Galles, et je ne crois pas qu'un honnête homme pût penser autrement. Aussi cette action a-t-elle été bien louée ici et des François et des Anglois[2]. Le

1. Autographe communiqué par M. le duc de la Trémoïlle, recueil cité, n° 33 ; publiée dans les *Mémoires de Louville*, tome I, p. 98, et dans la *Correspondance générale de Mme de Maintenon*, tome V, p. 31.

2. Voyez dans les *Mémoires de Saint-Simon*, éd. Boislisle, tome IX, p. 286 et suivantes, le récit de cet événement. — On considère en général cette reconnàissance de Jacques III, en dépit du traité de Ryswyk, comme une des fautes les plus graves de Louis XIV. La seule excuse du roi de France, — mais c'en est une, — est celle qu'indique quelques lignes plus bas le duc de Bourgogne ; le roi Guillaume ne pouvait pas nous faire plus de mal qu'il ne cherchait déjà à nous en faire. En effet, la grande Alliance fut signée dès le 7 septembre 1701, et ce ne fut que le 17 que Louis XIV reconnut à Jacques III le titre de roi d'Angleterre, et encore il eut soin de faire écrire à ses agents et au roi Guillaume lui-même que c'était une formalité de pure courtoisie, appuyée sur un grand nombre de précédents : Louis XIV laissait ainsi prendre par Guillaume III le titre de roi de France. Ce n'était pas, comme on l'a dit, une insulte à la nation anglaise et à son roi, mais une imprudence et une maladresse, vu les circonstances.

prince d'Orange ou le roi Guillaume, comme il vous plaira le nommer, a ordonné à son ambassadeur de retourner en Angleterre sans prendre congé du Roi ; mais on se moque de sa colère, et il ne peut pas nous faire plus de mal qu'il tâche à nous en faire. J'avoue que je fus fort soulagé quand j'appris que le Roi avoit déclaré qu'il reconnoîtroit le prince de Galles, et, quoique je n'en doutasse pas, j'en témoignai ma joie à tout le monde. Je suis persuadé que vous n'en aurez pas été fâché non plus[1].

Je crois que cette lettre vous trouvera marié[2]. Ainsi je souhaite que Dieu vous comble, la reine et vous, de ses bénédictions et vous donne des enfants qui soient des saints quelque jour. Je vous supplie de me mander comment vous [vous] accommodez de la reine, et si elle vous plaît de toute façon.

Nous sommes ici dans un pays où je crois que vous voudriez bien être. On y chasse tous les jours en deux endroits différents, et, depuis quatorze jours que j'y suis, je n'ai été que deux dimanches sans

1. Effectivement Philippe écrivit à Louis XIV pour le féliciter, le 7 octobre 1701 : « Votre Majesté m'a fait un sensible plaisir en reconnoissant le nouveau roi d'Angleterre. Rien n'étoit plus juste, et il doit être sûr que je ne manquerai pas de vous imiter. » (Affaires Étrangères, vol. *Espagne* 93, f° 327). La nouvelle de la reconnaissance par Philippe V ne parvint à Versailles que le 20 novembre (*Dangeau*, tome VIII, p. 241-242 et 244).

2. L'arrivée de Marie-Louise de Savoie fut retardée par divers incidents ; elle n'arriva en Espagne qu'au commencement de novembre, ainsi qu'il a été dit ci-dessus, p. 12, note 1.

aller à la chasse. Je vous fais un journal exact de tout ce qui se passe, et vous l'enverrai quand le voyage sera fini, avec une carte de la forêt. J'espère que nous aurons quelque jour le plaisir d'y chasser avec vous.

Adieu, mon très cher frère, souvenez-vous toujours de moi. Cette petite feuille de muscat est de Fontainebleau, et, si j'y avois songé, je vous en aurois envoyé une de la forêt.

LOUIS.

IV.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 6 février 1702 [1].

Enfin, mon cher frère, mon sort est décidé. Le Roi me dit hier que j'irois commander l'armée de Flandres, en cas qu'il y ait guerre, et que je pouvois en être assuré; qu'il ne feroit cependant mon équipage que quand le roi d'Angleterre repasseroit en Hollande; que, si néanmoins les Hollandois assiégeoient quelque place, il me feroit partir en diligence pour en tenter le secours ou pour faire quelque diversion [2]. Jugez de la joie où je suis présentement, étant assuré d'aller cette année à la guerre, car il

1. Autographe communiqué par M. le duc de la Trémoïlle, recueil cité, n° 42; publiée dans les *Mémoires de Louville*, tome I, p. 216, et dans la *Correspondance générale de Mme de Maintenon*, tome V, p. 118.

2. La campagne devait commencer dès avril 1702 par l'invasion de l'électorat de Cologne, allié de la France.

est comme sûr qu'elle va bientôt se déclarer, et étant peut-être à la veille partir. Quel plaisir ce seroit pour moi de vous écrire une lettre au lendemain d'une bataille que j'aurois gagnée contre les ennemis! Je crois que vous prendrez un peu de part à la joie où je suis présentement. Le Roi m'a permis aussi ce matin de le dire. Cependant il n'y a encore que peu de personnes qui le sachent; mais il y en aura bientôt beaucoup. Au reste, je suis bien aise de n'avoir point eu l'inquiétude où j'aurois été si je vous avois su actuellement la petite vérole, et d'avoir appris la guérison aussitôt que le mal.

Je ne vous parle pas du dernier courrier qu'on vous a dépêché ; car je crois que ses ordres ne vous auront pas fait trop de plaisir. Je souhaite cependant que vous ne soyez point obligé de vous séparer de la reine [1].

Il faut que je vous reparle encore un peu de ma joie, et vous m'excuserez bien sachant combien je suis sensible à ces sortes de matières. J'ai entretenu Puységur [2] au long sur les projets de cette campagne, et il m'a promis de m'en envoyer des mémoires dès

1. Il s'agit du conseil envoyé par Louis XIV à son petit-fils de passer seul en Italie, laissant la jeune reine en Espagne, avec le titre de régente : voir sur toute cette affaire *Philippe V et la Cour de France*, tome I, p. 94-98.

2. Jacques-François de Chastenet, marquis de Puységur, né à Paris le 19 mars 1655. Depuis 1690, il était maréchal général des logis des camps et armées du Roi; il reçut le grade de brigadier en 1696 et une charge de gentilhomme de la manche du duc de Bourgogne en juin 1698; il devint maréchal de camp en 1702.

qu'il sera de retour de Bruxelles, où il ira demain. Si nous pouvions joindre les ennemis en plaine et les battre, il voudroit que nous passassions le Rhin, prissions Wesel et entrassions en Hollande par l'Yssel, ou du moins prendre Wesel, Grave et Nimègue, et entrer dans le Betawe. Il m'a expliqué aussi la disposition des lignes et des rivières qu'il veut garder depuis la mer jusqu'à Liège, comptant que les armées seront entre la Meuse et le Rhin [1]. Il m'assure que cette guerre sera vive et qu'on y verra des actions, dont vous croyez bien que je ne serai pas fâché. Vous en allez avoir aussi une terrible de votre côté ; mais j'espère que Dieu protégera vos armes aussi bien que les nôtres et nous rendra tous deux vainqueurs de nos ennemis.

Adieu, mon très cher frère ; songez que la première lettre que je vous écrirai sera peut-être datée de Bruxelles, ou du camp où j'assemblerai une armée pour marcher aux ennemis.

LOUIS.

Faites bien mes compliments à la reine, à qui je n'ai pas eu le temps d'écrire.

1. Sur ce projet de Puységur, il faut voir le mémoire et les autres pièces extraites du Dépôt de la guerre, qui ont été publiées par le général Pelet dans les *Mémoires militaires relatifs à la guerre de la succession d'Espagne*, tome II, p. 472 et suivantes.

V.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 19 mars 1702[1].

Tout se dispose présentement, mon cher frère, pour me contenter. J'ai vu des nouvelles par lesquelles on ne peut pas douter que la guerre ne commence bientôt. Il seroit cependant à souhaiter que les ennemis n'entreprissent rien avant nous et que nous les primassions quand elle se déclarera. On a toujours un grand avantage sur l'ennemi quand on peut lui donner ce qui s'appelle l'ordre, et l'obliger à régler ses mouvements sur les vôtres. C'est ce que nous ne pourrons peut-être pas faire dès le commencement de cette campagne ; car il y a grande apparence qu'ils déclareront la guerre en formant le siège de quelqu'une des places de M. l'électeur de Cologne. En ce cas, si nous la pouvons secourir, nous marcherons à eux, et tâcherons de leur donner bataille. Autrement, nous nous contenterons de faire quelque diversion en prenant Juliers et même Cologne. Je ne sais cependant si on pourroit prendre cette place sans ébranler l'Empire, dont la neutralité nous est plus considérable, comme vous le savez mieux que moi, que la prise d'une ville. J'espère que vous ne serez pas fâché de voir vos intérêts

1. Autographe communiqué par M. le duc de la Trémoïlle, recueil cité, n° 48; *Mémoires de Louville*, p. 223.

entre mes mains, et que vous ne douterez pas que je ne les soutienne de tout mon pouvoir. Si je puis jamais battre l'armée hollandoise, je tâcherai de leur faire sentir qu'ils ne sont que des sujets rebelles et quelle est leur témérité d'attaquer leur roi légitime[1]. J'espère que Dieu protégera nos armes de part et d'autre et que, vainqueurs de nos communs ennemis, vous en Italie et moi en Hollande, nous pourrons lui en rendre grâces ensemble; car je ne désespère pas de vous revoir bientôt. En attendant, je tâcherai de vous donner de nouvelles marques de ma tendre amitié par le zèle que j'aurai à soutenir vos intérêts et à rabattre l'orgueil de vos ennemis.

LOUIS.

VI.

AU ROI PHILIPPE V[2].

Versailles, 19 avril 1702.

Je vous écris cette lettre, mon cher frère, dans un véritable transport de joie : j'ai reçu l'ordre du Roi ce matin de partir mardi prochain, qui est le 25, pour aller joindre l'armée qui s'assemble auprès de Diest sur le Demer. Enfin les Hollandois ont

1. Allusion à la révolte des Pays-Bas hollandais contre l'Espagne à la fin du XVIe siècle.

2. Autographe appartenant à M. le duc de la Trémoïlle ; publiée dans les *Mémoires secrets de Louville*, tome I, p. 225.

déclaré la guerre en assiégeant Kayserswerth. Je crois que vous prendrez part à la joie où j'ai été tout aujourd'hui. Il est vrai que j'aurai à essuyer une séparation que vous sentez comme moi de votre côté ; mais on s'en console, quand on songe qu'on va acquérir de la gloire. Je garderai ici mon droit d'aînesse, puisque, apparemment, je serai à la guerre quelque temps devant vous; mais il ne sera pas long; car je crois que vous aurez grande impatience de joindre l'armée d'Italie. J'espère que Dieu bénira nos armes et nous donnera les succès que nous avons lieu d'attendre. Adieu, mon très cher frère, la première lettre que je vous écrirai sera datée de quelque camp [1]. Joignons-nous encore d'une amitié plus étroite en songeant que nous combattons tous deux pour une bonne cause que Dieu n'abandonnera pas.

LOUIS.

1. Les lettres du duc de Bourgogne nous manquent sur cette campagne de 1702. Elle commença au mois d'avril. Le duc de Bourgogne et le marquis de Boufflers opérèrent d'abord dans la Gueldre espagnole contre les Hollandais et ne purent sauver Kayserswerth, qui capitula le 13 juin. Vanloo, Ruremonde, la citadelle de Liège et divers pètits postes tombèrent encore aux mains de l'ennemi. Le duc de Bourgogne montra de l'application et du courage, mais fut bientôt rappelé à Versailles. On trouvera, à l'Appendice de la présente publication, quelques lettres du duc à diverses personnes écrites pendant cette campagne. M. le marquis de Vogüé en a aussi publié un certain nombre dans ses *Lettres du duc de Bourgogne au duc de Beauvillier*, p. 122-150.

VII.

AU ROI PHILIPPE V[1].

A Versailles, le 9 septembre 1702.

Je me sers de l'occasion du courrier qui repart, mon cher frère, pour vous écrire ce mot. J'arrivai ici hier voyant qu'il n'y avoit là-bas plus rien à faire qu'à voir perdre la Gueldre, dont je suis bien fâché. Mais, comme elle est insoutenable à présent, il a fallu songer, en conservant l'armée, dont on auroit hasardé la perte en remarchant de ce côté et presque sans espérance de réussir, pour ne pas dire point du tout, il a fallu, dis-je, songer, en conservant l'armée, à se mettre en état de la reprendre l'année qui vient et bien d'autres choses encore. Je suis charmé des projets du Roi, dont il m'a commencé quelque chose ce soir, pour la campagne prochaine. Mais ce qui m'a fait assez de plaisir, c'est que, sans savoir ce qu'il pensoit ni de près ni de loin, il y a plus de deux mois que j'avois fait le brouillon d'un projet absolument semblable à ce que le Roi m'a dit ce soir. Adieu, mon très cher frère, je souhaite que vous finissiez heureusement votre campagne, et je

1. Autographe passé dans diverses ventes faites par Ét. Charavay les 20 mai 1878, 14 juillet 1879 et 18 décembre 1880 ; il appartient maintenant à la collection Morrisson, et le fac-similé en a été donné dans le tome Ier du *Catalogue*, p. 112 ; M. de Boislisle l'a publié dans les *Mémoires de Saint-Simon*, tome X, p. 194, note 1.

serois trop heureux si je pouvois trouver l'occasion de vous voir à votre retour.

LOUIS.

VIII.

AU ROI PHILIPPE V [1].

A Versailles, le 3 janvier 1703.

Il y a quelque temps que je ne vous ai écrit, mon cher frère, et je me sers pour le faire de l'occasion de vous souhaiter une bonne année ; mais, comme nous n'en sommes pas aux compliments, je ne vous en dirai pas davantage. Vous ne recevrez apparemment pas cette lettre à Madrid, et, comme vous allez un peu vous fixer, je tâcherai de vous écrire plus régulièrement, et, si je puis, par tous les ordinaires [2].

J'entretins l'autre jour Marcin pendant près de deux heures, et je vous assure que sa réputation n'est point trompeuse. Je ne suis pas étonné que cet homme-là ait gagné votre confiance, et certainement personne ne pouvoit mieux la mériter [3]. Il m'a fait

1. Avec cette lettre commence la série des autographes conservés aux archives d'Alcala-de-Hénarès.

2. Philippe V arriva en effet à Madrid le 17 janvier 1703, rappelé d'Italie en Espagne par les fâcheux événements militaires et les intrigues politiques dont la péninsule espagnole était alors le théâtre : voir *Philippe V et la Cour de France*, tome I, p. 134.

3. Marcin avait été envoyé à Madrid, à titre de conseiller officieux, pour remplacer le duc d'Harcourt malade ; puis il avait accompagné Philippe V en Italie. Louis XIV, peut-être

un portrait de vous que je n'ai pas eu de peine à reconnoître, et je crois que celui qu'il m'a fait des Espagnols n'est pas moins au naturel.

Depuis la prise de Governolo [1], il n'est rien arrivé de considérable. Du Héron [2], envoyé du Roi en Pologne, est arrivé ici depuis trois jours chargé d'honnêtetés du roi de Pologne, qui lui a dit en le renvoyant qu'il étoit très fâché du traitement qu'il avoit reçu.

Je voudrois bien vous écrire bien des choses qu'il ne seroit pas prudent d'écrire en clair ; je vous envoierai donc quelque chose par ma première lettre qui y remédiera et pourra m'en donner la liberté ; mais je vous prie que cela demeure entre vous et moi. Peut-être que, si cette lettre ne part de

persuadé par les rapports du marquis de Louville, ne jugea point aussi favorablement que le duc de Bourgogne la conduite du comte de Marcin, et, dès le mois de septembre 1702, il avait décidé de lui substituer le cardinal d'Estrées. Marcin était lieutenant général depuis 1701 ; en 1703, il fut nommé maréchal de France ; il fut blessé mortellement en 1706 au siège de Turin.

1. Governolo, sur le Mincio, avait été assiégé par Vendôme en décembre 1702 ; voyez les *Mémoires du chevalier de Quincy*, tome I, p. 260 et suivantes.

2. M. du Héron était un colonel de dragons que Louis XIV avait en 1698 chargé d'une mission auprès du duc de Wolfenbuttel. Il avait, par une lettre du 7 avril 1709, reçu l'ordre de se rendre en Pologne auprès d'Auguste de Saxe qui, bien qu'élu contre un prince français, cherchait à nouer de bonnes relations avec Louis XIV. Voir la notice qui lui est consacrée dans le *Recueil des Instructions données aux ambassadeurs et ministres de France en Pologne*, tome I, p. 245, et ses instructions, *ibid.*, p. 246.

quelques jours, que je pourrai même l'ajouter à mon paquet ; aussi bien ne la fermerai-je pas ce soir ; et c'est la première chose à quoi je travaillerai [1]. Mon frère de Berry est plus « gilles » et plus « béduin » que jamais ; mais c'est un motif bien différent de celui d'autrefois ; ce sont de ces choses que je vous dirai, après que je vous aurai fait le présent que je vous dis.

Le 7 janvier.

L'ordinaire va partir. Je vous envoie ce que je vous ai promis, que je viens d'achever. Vous y trouverez de toutes sortes de choses et toutes les subtilités convenables.

Adieu, mon cher frère, aimez-moi toujours comme je vous aime, et parlez un peu aux Espagnols [2].

LOUIS.

IX.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Versailles, le 7 janvier 1703.

Je suis ravi, Madame, en vous souhaitant la bonne année, de pouvoir recommencer à vous

1. Ce chiffre n'a pu être retrouvé ni aux archives du ministère des Affaires étrangères, ni à celles d'Alcala ; heureusement le duc de Bourgogne ne s'en est servi que deux fois, le 21 et le 28 janvier 1703.

2. Philippe V, au début de son règne, n'adressait la parole à personne, quoique Louis XIV l'engageât à marquer au moins quelque reconnaissance à ceux qui le servaient bien.

écrire plus souvent. J'espère que l'arrivée du roi, qui précédera de peu l'arrivée de cette lettre, lui donnera une favorable réception de votre part et que sa présence continuera la même grâce à celles qui la suivront. Les nouvelles d'ici ne sont pas fort considérables, sinon que l'état resserré où se trouve le prince Eugène en Italie donne lieu de croire à beaucoup de gens qu'il sera obligé de repasser les monts pendant l'hiver, ce qui seroit sans doute une chose bien souhaitable, et qui influeroit sur toute l'affaire générale. Ne croyez pas au moins, Madame, que je me hasarde témérairement à faire des raisonnements qu'une femme n'est pas capable d'entendre ; cela est bon pour les femmes du commun ; mais rien n'est trop élevé pour l'esprit d'une princesse qui a donné tant de marques de capacité et de solidité depuis un an. Avant que de finir ma lettre, permettez-moi, Madame, de vous dire un mot de recommandation au sujet de Louville, à qui je sais qu'on a voulu rendre de mauvais offices auprès de vous et qui certainement ne les a jamais mérités ; je le connois assez pour vous en pouvoir assurer [1].

Conservez-moi toujours, Madame, quelque part dans l'honneur de votre amitié, et soyez persuadée que personne n'en peut avoir une plus tendre pour vous que moi.

LOUIS.

1. Cette recommandation n'empêcha pas la disgrâce de Louville ; les causes en ont été expliquées dans *Philippe V et la cour de France*, tome I, p. 128-167 ; voyez aussi les *Mémoires de Saint-Simon*, éd. Boislisle, tome XI, p. 240 et suivantes.

X.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 21 janvier 1703.

Je prends, mon cher frère, le train que je vous ai dit de vous écrire par tous les ordinaires. 202[1]. 197. 189. 225. 171. 303. 23. 300. 93. 174. 81. 124. 143. 124. 199. 171. 386. 176. 41. 184. 283. 52. 325, 215. 140. 15. 85. 23. 130. 336. 145. 171. 184. 113. 34. 197. 123. 4. 20. 11. 73. 215. 141. 125. 83. 181. 23. 317. 13. 117. 101. 386. 130. 386. 131. 14. 143. 97. 161. 80. 93. 194. 181. 130. 77. 143. 325. 63. 25. 191. 143. 116. 266. 80. 275. 1. 15. 164. 23. 215. 23. 90. 124. 23. 227. 116. 20. 174. 113. 73. 366. 23. 10. 23. 121. 277. 44. 373. 229. 283. 275. 266. 40. 171. 133. 194. 93. 27. 153. 161. 137. 266. 136. 164. 73. 89. 386. 104. 187. 41. 114. 103. 171. 24. 53. 164. d'ailleurs comme il n'y a 96. 101. 73. 217. 141. 127. 133. 4. 317. 26. 15. 174. 143. 373. 192. 266. 386. 130. 350. 277. 44. 161. 73. 33'6. 23. 229. 136. 161. 73. 89. 234. 211. 317. 285. 336. 64. 130. 121. 34. 174. 41. 54. 367. 171. 230. 113. 101. 20. 171. 63. 133. 164. 157. 125. 84. 171. 4. 144. 110. 130. 335. 1. 243. 200. Il n'y a point encore de résolution prise sur cette dernière affaire. 325. 63. 135. 194. 60. 81. 143. 367. 30.

1. Pour la raison indiquée ci-dessus à la page 19, note 1, on ne peut donner la traduction en clair de cette lettre chiffrée.

101. 73. 164. 256. 80. 397. 133. 130. 80. 336. 21. 60. 194. 23. Cependant, s'il en étoit autrement, il faudroit se soumettre à la volonté de Dieu.

J'ai oublié de vous dire que ce que je vous avois mandé, il y a environ six semaines, de la grossesse de Mme la duchesse de Bourgogne ne s'est pas trouvé vrai ; c'est encore une de ces choses qui arriveront quand Dieu voudra. Mon rhume est, Dieu merci ! absolument passé ; j'en ai été quitte pour être huit jours sans aller à la chasse et à me coucher à dix heures quand le Roi alloit souper ; je reprends aujourd'hui mon train ordinaire.

Le Roi a fait hier une promotion de cinq cents et tant de chevaliers de Saint-Louis, dont la plupart ont plus de trente ans de service ; il en a refusé plus de huit cents qui le méritoient, et ne l'a donné, moins trente ou quarante à qui il a bien voulu faire plaisir, qu'à des gens à qui il ne le pouvoit refuser [1]. Je suis de ce nombre et je recevrai la croix la première fois qu'il fera des chevaliers. Il prend demain médecine et va après-demain à Marly ; ainsi ce ne sera apparemment qu'au retour de ce voyage qu'il commencera la promotion [2].

1. *Dangeau*, tome IX, p. 101 (20 janvier) : « Le Roi a fait une promotion de chevaliers de Saint-Louis pour les officiers de ses armées de terre. On a donné la croix à cinq cent douze estropiés ou qui avoient plus de trente ans de service, et le Roi nous dit qu'il y en avoit encore cinq cents autres qui méritoient le même honneur et qui avoient le service nécessaire. »

2. Le prince reçut l'ordre de Saint-Louis le samedi 27 janvier, et le Roi, les jours suivants, distribua les croix à un certain nombre d'officiers, chaque jour après sa messe (*Dangeau*, p. 111).

Me voilà bientôt à bout de nouvelles. Le Carnaval n'est, Dieu merci ! pas bien vif cette année, et il n'y a point encore eu de bals ; on ne dansera pas même à Marly ce voyage. Le Roi, Monseigneur et toute la famille royale sont en bonne santé. Mme de Maintenon a toujours de temps en temps des accès de fièvre et a beaucoup de peine à se remettre.

J'oubliois à vous parler d'une affaire qui fait grand bruit à Paris et qui pourroit avoir des suites considérables [1]. Un confesseur ayant consulté en Sorbonne pour savoir s'il pouvoit en conscience donner l'absolution à un ecclésiastique dont la doctrine lui paroissoit suspecte à l'égard du Jansénisme, et l'étoit en effet, quarante docteurs de la faculté de Paris ont signé qu'il le pouvoit en conscience et que la doctrine de cet ecclésiastique étoit bonne. MM. de Meaux et Chartres [2] se soulèvent contre ces quarante docteurs, avec les jésuites et tous les antijansénistes, prétendant qu'ils avoient eu tort d'approuver le *Cas de conscience*, dont la doctrine étoit absolument janséniste. D'un autre côté, tout le parti janséniste soutient le *Cas de conscience* et les quarante docteurs. M. le cardinal de Noailles, qui est circon-

1. L'affaire à laquelle le duc de Bourgogne consacre la fin de cette lettre est celle du fameux *Cas de conscience*, rédigé en 1702 par le confesseur des religieuses de Port-Royal. C'était sous forme de consultation la reprise de la distinction du *fait* et du *droit*, qui permettait le silence respectueux sur la question du *fait* de l'hérésie de Jansénius, sans l'adhésion de l'esprit aux constitutions du Pape.

2. Outre ces deux évêques, il faut mettre Fénelon au premier rang de ceux qui se prononcèrent avec éclat contre le *Cas de conscience*.

venu par ces Messieurs, le soutient aussi indirectement[1]. On est prêt d'écrire de part et d'autre, si l'on n'a déjà commencé. Cependant les jansénistes et leurs adhérents, qui sentent la foiblesse de leur cause, mollement, et voudroient que cette affaire finît en la supprimant et les écrits aussi qui ont déjà paru ; mais ceux qui soutiennent la bonne doctrine veulent pousser l'affaire à bout et faire condamner le *Cas de conscience*, et ont raison ; car on ne doit pas attaquer la foi impunément. La doctrine de cet ecclésiastique est qu'il condamne les cinq propositions de Jansénius quant au droit, mais non quant au fait. Il croit que la prédestination est gratuite, mais que la grâce est efficace par elle-même ; il avoue qu'il y a des grâces de Dieu intérieures qui donnent une vraie possibilité d'accomplir les commandements de Dieu et qu'elles n'ont pas tout leur effet par la résistance de la volonté ; il dit qu'étant obligés d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, toutes nos actions faites sans l'impression de l'amour de Dieu sont des péchés ; qu'il faut plus que l'attrition naturelle et un mouvement de charité actuelle pour recevoir la rémission des péchés dans le sacrement de pénitence ; que l'homme en péché mortel qui assiste à la messe sans un mouvement de pénitence, commet un nouveau péché. Il décide formellement contre l'Immaculée Conception de Notre-Dame, se

1. Les *Mémoires de Daguesseau*, cités par Gaillardin, *Histoire de Louis XIV*, tome VI, p. 619, confirment ce que dit ici le duc de Bourgogne. Le cardinal de Bausset, *Histoire de Fénelon*, tome III, p. 302, cite dans le même sens les déclarations du docteur janséniste Petitpied et du docteur Bourlet.

donnant bien de garde cependant, à ce qu'ils ajoutent, de rien dire contre ceux qui sont de ce sentiment ; enfin il n'a pas la déférence entière qu'on doit à l'Église sur la lecture des livres défendus. Le R. P. d'Aubenton [1] vous expliquera mieux que personne la malignité de cette doctrine ; mais je crois que vous êtes assez instruit pour y voir d'abord le jansénisme tout à découvert.

Adieu, mon cher frère, soyez toujours aussi ferme et aussi opposé à cette cabale que vous l'étiez ici ; je vous manderai la suite de cette affaire. Je souhaite qu'elle finisse à la gloire de Dieu et de la vérité et l'espère beaucoup ; car le Roi n'est pas janséniste, et paroît la prendre à cœur. Je vous embrasse de tout mon cœur ; un mot de compliment de ma part à la reine, je vous en prie.

LOUIS.

XI.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 28 janvier 1703.

Depuis la lettre que je vous écrivis il y a huit jours, mon cher frère, les troupes allemandes qui

1. Guillaume d'Aubenton, né en 1648, était entré dans la Compagnie de Jésus en 1665, et avait été choisi comme confesseur en 1681 par la Dauphine. Louis XIV le désigna comme confesseur du duc d'Anjou lorsque celui-ci partit pour l'Espagne ; mais il fut forcé de quitter cette place en 1705 et se rendit alors à Rome. Rappelé par Philippe V en 1716, il mourut à Madrid le 7 août 1723. Il était connu comme très hostile au jansénisme.

sont sous les ordres du prince de Bade ont fait un mouvement général depuis la Moselle jusqu'à la hauteur d'Huningue et ont assiégé le château de Traerbach. Il y a apparence que les ennemis veulent s'en rendre maîtres pour s'assurer plus de facilité pour faire le siège de Bonn au printemps [1]. 256[2]. 113. 21. 197. 386. 4. 181. 123. 164. 285. 229. 26. 2. 136. 161. 80. 87. 221. 177. 346. 116. 266. 1. 184. 150. 113. 130. 202. 23. 189. 171. 15. 174. 143. 171. 234. 13. 116. 215. 214. 1. 23. 40. 24. 53. 194. 201. 21. 197. 116. 215. 174. 35. 121. 184. 26. 93. 107. 41. 164. 123. 23. 194. 204. 21. 131. 194. 141. 174. 234. 113. 101. 266. 100. 406. 4. 171. 133. 224. 23. 229. 386. 187. 83. 17. 83. 143. 121. 141. 174. 50. 164. 23. 161. 73. 89. 231. 133. 15. 194. 127. 164. 181. 130. 44. 161. 10. 24. 71.

L'affaire du *Cas de conscience* va bien. M. le cardinal de Noailles se joindra aux deux autres évêques pour le condamner, et l'on parle même d'assembler tous ceux qui se trouveront à Paris pour le faire plus authentiquement.

1. Le prince Louis de Bade, l'un des généraux les plus habiles de l'Empereur, avait été battu par Villars, le 14 octobre 1702, à Friedlingen, à quatre lieues au nord de Bâle. En 1703, Louis XIV avait résolu de lancer contre l'Autriche les deux armées de France et de Bavière, en même temps qu'une partie des forces que commandait Vendôme en Italie. Mais l'exécution de ce plan eût été périlleuse si l'Alsace fût restée exposée aux coups du prince de Bade. Villars avait reçu l'ordre, malgré la rigueur de l'hiver, de s'emparer de Kehl ; dès le 12 février, les troupes françaises passèrent le Rhin ; au même moment, le duc de Bavière commençait l'attaque dans la vallée du Danube (voyez l'ouvrage du feu Mis de Courcy, *La Coalition de 1701 contre la France*, tome I, p. 28 et suivantes).

2. Pour ce chiffre, voyez ci-dessus la note 1 de la page 19.

Vous savez apparemment déjà qu'on a enlevé à un allemand en Italie le quartier de Bondanello, situé à l'embouchure de la Parmeggiana dans la Secchia, où il y avoit quatre cents hommes, qui ont été tous tués ou pris[1]. 215. 121. 214. 227. 59. 31. 44, 23. 17. 23. 136. 161. 285. 141. 125. 63. 184. 171. 23. 80. 20. 114. 140. 64. 93. 144. 125. 21. 60. 84. 93. Je crois pourtant que cela sera fait entre ci et peu de jours.

Le Roi revint hier de Marly. Il gèle depuis huit jours, et on commence à glisser sur la glace ; ce sont des plaisirs que l'on ne goûte point en Espagne certainement à présent ; car le soleil y est trop ardent ; mais vous en avez trop à vous retrouver auprès de la reine après une si longue absence pour ne penser à autre chose de longtemps[2].

Adieu, mon très cher frère, je continuerai à vous écrire régulièrement tous les ordinaires, et par les courriers extraordinaires quand je saurai qu'il en partira ou qu'il y aura des affaires pressées.

J'oubliois de vous dire que devant Dieu et devant les hommes, vous êtes obligé en conscience de parler plus aux Espagnols que vous n'avez fait jusqu'ici ; car, si vous voulez être véritablement puissant, vous ne le pouvez être qu'en vous faisant aimer.

LOUIS.

1. C'est le marquis de Vaubecourt qui remporta ce petit succès sur le général allemand Vaubonne, dans les premiers jours de janvier (*Mémoires du chevalier de Quincy*, tome I, p. 266).

2. Philippe V était revenu depuis peu de sa campagne d'Italie.

XII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 25 février 1703.

Il ne se peut rien de plus favorable, mon cher frère, que les nouvelles qui sont venues d'Allemagne depuis trois jours. Le maréchal de Villars ayant passé le Rhin à Neubourg le 13, a marché avec tant de diligence qu'il a surpris le prince de Bade avant qu'il eût rien rassemblé. On n'a trouvé que douze bataillons, que l'on a fait suivre et dont le général Biberach qui les commandoit, se voyant prêt d'être pris, a pris avec lui tous les drapeaux, laissant la liberté aux soldats de se jeter dans les bois et de se sauver où ils pourroient. Le prince de Bade ne s'est pas trouvé en état de défendre les retranchements de la Kinzig et les a fait abandonner, aussi bien que Willstett, Offenbourg et Gengenbach, qui sont trois postes sur la même rivière. Nous avons investi le fort de Kehl le 20, et il n'y a pas beaucoup d'ennemis aux environs ; il y a dedans quatre mille hommes, qui y seront plus nuisibles qu'utiles ; car la place est petite et demanderoit tout au plus deux mille hommes de garnison. On a pris en chemin plus de cinquante forts ou redoutes, où il y avoit du canon dans plusieurs et où l'on a fait beaucoup de prisonniers [1]. Il y a apparence que les choses continue-

1. Tout ceci est le résumé des nouvelles que les courriers

ront aussi heureusement qu'elles ont commencé ; mais il faut avouer qu'on doit ce bon succès à la vigilance avec laquelle Villars a exécuté les ordres du Roi. Le siège de Kehl se fera avec toutes les facilités extraordinaires par le voisinage de Strasbourg, qui n'en est séparé que par le Rhin, et la prise de cette place sera très avantageuse par le passage sûr qu'elle nous donnera sur cette rivière. Si le prince de Bade veut en tenter le secours, il faudra qu'il rappelle ses troupes, dont la plus grande partie est allée contre l'électeur de Bavière, ce qui soulagera ce prince d'autant ; mais, quand même le prince de Bade auroit une armée, je ne crois pas que le secours de Kehl fût fort aisé, d'autant plus que je ne crois pas que son armée fût très forte, n'y ayant pas d'apparence qu'il dégarnisse Landau et les postes de la Lauter, auxquels Tallard pourra même donner de la jalousie, si les ennemis abandonnent tout à fait le côté de la Moselle, comme il le paroît par la levée du siège de Traerbach. Ainsi voilà les choses bien disposées de ce côté-là ; j'espère qu'elles iront bien pareillement du côté de Flandres et de celui d'Italie. J'oubliois que les succès qu'on aura sur le Rhin décideront de la manière dont on attaquera M. de Bavière ; car, si nous avons de l'avantage, il sera certainement attaqué plus foiblement et avec moins de troupes. Reste donc la mer ; la flotte angloise et hollandoise n'allant plus aux Indes, reste à craindre premièrement, qu'elle ne vienne en Portugal l'obli-

de Villars avaient apportées à la cour les jours précédents. Dangeau les a insérés dans son *Journal* aux 22 et 24 février, t. IX, p. 124-127.

ger à se déclarer ; secondement, qu'elle n'attaque les côtes d'Espagne, ce qui n'est pas apparent après les mauvais succès qu'ils ont eus l'année passée à Cadix ; troisièmement, qu'ils n'entrent dans la Méditerranée et ne viennent exciter quelque révolte dans le royaume de Naples. Voilà, à ce que me semble, les trois endroits où ils peuvent songer à présent, et de tous les trois je trouve le dernier le plus dangereux, vu l'esprit des Napolitains léger et porté à la révolte et à secouer le joug de leurs souverains. Nous serons éclaircis, avant qu'il soit deux mois d'ici, de leur dessein ; car ils prétendent se mettre en mer de très bonne heure. Je trouve qu'ils ont raison de plus faire d'efforts sur mer que sur terre ; car certainement ils y sont supérieurs, et je ne vois point de flotte qu'on puisse opposer à la leur.

Voilà l'état présent des affaires : Bonnes sur terre, plus dangereuses sur mer ; mais le principal est que M. de Bavière se soutienne ; c'est ce qui décidera du reste et à quoi, comme je vous ai déjà dit, contribueront beaucoup les bons succès que l'on aura sur le Rhin, comme je l'espère.

Le voyage de Marly et les bals m'ont empêché de vous écrire le dernier ordinaire, et aussi bien il n'y avoit pas grand chose à vous mander alors. Je ne sais encore quand nous nous ébranlerons en Flandre ; mais je ne crois pas que ce soit de si bon matin que l'année passée.

Adieu, mon très cher frère, conservez-moi toujours une amitié que je mérite plus que jamais.

LOUIS.

Faites mes compliments à la reine.

XIII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 26 février 1703.

Le comte de Hornes, gouverneur de Gueldre [1], passant en Espagne, m'a prié de lui donner une lettre de recommandation pour vous; ainsi je m'en acquitte, mon cher frère, vous assurant de la plus sincère amitié qui fut jamais et vous prie de m'en conserver toujours une pareille.

LOUIS.

XIV.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 14 mai 1703 [2].

Il s'est passé bien des choses depuis que je ne vous ai écrit, mon cher frère, que je crois que vous savez pour la plupart et qui, pour moi, ont été mêlées de joie et de tristesse. Il est certain que le passage de M. de Villars en Souabe [3] et le comman-

1. Philippe-Emmanuel, comte de Hornes, grand d'Espagne et gouverneur de Gueldre, fut fait lieutenant général des armées espagnoles aux Pays-Bas en mars 1703.

2. Cette lettre est classée parmi celles de 1707; mais elle est certainement de 1703 : les événements dont elle parle sont de cette année.

3. Le maréchal de Villars avait passé le Rhin et s'apprêtait à rejoindre l'électeur de Bavière ; voyez le *Journal de Dangeau*, tome IX, p. 186, 188 et 190.

dement de l'armée d'Allemagne, que le Roi m'a enfin accordé[1], en sorte que je partirai pour m'y rendre dans peu de jours, m'ont été très agréables ; mais ma joie auroit été parfaite, sans l'accident de Mme la duchesse de Bourgogne, que de fréquentes promenades à pied ont blessée à six semaines, sans presque que l'on se doutât qu'elle fût grosse[2]. On peut néanmoins en tirer cette consolation qu'il faut espérer qu'elle ne sera pas longtemps sans la redevenir, et qu'alors on la conservera plus soigneusement.

Vous aurez su aussi l'heureuse ouverture de la campagne en Flandres, où le maréchal de Villeroy a pris à discrétion dans Tongres deux bataillons des ennemis[3]. Le succès de Portugal n'est certainement pas moins heureux que les autres, et il faut espérer que cette campagne finira aussi bien qu'elle a commencé.

Il y a fort longtemps que je n'ai reçu de vos lettres ; apparemment que vos affaires vous occupent trop pour me pouvoir écrire ; cependant soyez persuadé, mon cher frère, que rien ne sera capable de diminuer la tendre amitié que j'ai pour vous ; j'espère qu'il en sera de même de la vôtre.

LOUIS.

1. *Dangeau*, tome IX, p. 180, 29 et 30 avril.

2. Dangeau écrivait le 7 mai dans son *Journal* (p. 186) : « On espéroit depuis huit ou dix jours que Mme la duchesse de Bourgogne étoit grosse ; mais nous avions ordre de n'en rien dire ; mais nos espérances sont finies, et même elle a senti des douleurs ce soir. »

3. *Dangeau*, p. 189-190.

XV.

AU ROI PHILIPPE V.

Au camp de Schleittal, le 19 juin 1703.

Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit, mon cher frère, et que je n'ai point reçu de vos lettres. Cependant j'ai appris avec plaisir que les levées continuoient heureusement en Espagne et que vous y contribuiez beaucoup par l'application que vous donniez à vos troupes. Vous ne pouvez point avoir de meilleure occupation ni qui vous puisse être plus utile dans la suite.

Je crois que la prise de l'ambassadeur de l'Empereur et de ses papiers [1], comme on le dit ici, nous éclaircira enfin sur ce qui s'est passé en Portugal et qui jusqu'ici a été si douteux. Il me semble que de tous côtés l'affaire est dans sa crise : en Flandres, les armées sont en présence; en Allemagne, l'électeur de Bavière va attaquer le Tyrol; en Italie, M. de Vendôme a passé le Tartaro et coupe toute communication aux ennemis avec l'Allemagne, qui se sont, à ce qu'on dit, retirés de l'autre côté du Pô; ici nous n'avons pas grand ennemi en tête. Nous achevons de raser les retranchements et les abatis qui bordoient la Lauter, et les petites villes de Weissem-

1. L'ambassadeur de l'Empereur en Portugal, comte de Walstein, qui s'était embarqué sur un vaisseau marchand pour revenir à Vienne, fut capturé en mer le 22 mai par l'escadre du chevalier de Coëtlogon (*Dangeau*, tome IX, p. 209-210).

bourg et de Lauterbourg, que les ennemis ont abandonnées sans qu'on les attaquât, après avoir été deux ans à les fortifier, et nous avons à choisir entre plusieurs places. Certainement la situation n'est pas mauvaise pour les armes du Roi et pour les vôtres, d'autant plus qu'en Flandre la supériorité des ennemis n'est pas si évidente qu'ils en avoient fait courir le bruit, et ils ne sont point encore attachés à aucune de ces entreprises fameuses dont ils nous menaçoient. La flotte angloise et hollandoise, qui avoit été quelques jours sur les côtes de Bretagne et devant Belle-Isle, s'est retirée et a disparu sans qu'on sache encore quelle route elle a prise [1]. Voilà à peu près la situation présente des affaires, que je crois que vous n'ignorez pas, qui me paroît aussi bonne qu'elle étoit désagréable l'année passée.

Nous avons ici un homme dont vous ne vous êtes pas mal accommodé tant qu'il a été auprès de vous; c'est le comte de Marcin [2]. On ne peut pas voir un plus honnête ni d'un commerce plus aisé et qui ait plus d'ouverture pour ce métier-ci. Je crois que vous le connoissez bien sur ce pied-là. Nous avons un peu parlé de vous, et je vous ai reconnu tel que

1. Une flotte anglaise de trente-deux vaisseaux avait en effet paru devant Belle-Isle dans les premiers jours de juin; mais elle ne fit aucune tentative, et après huit jours d'observation elle revint dans la Manche.

2. Ferdinand, comte de Marcin, qui devait devenir maréchal de France à la fin de la présente année 1703, servait comme lieutenant général dans l'armée du duc de Bourgogne; il avait rempli en 1701 une mission extraordinaire auprès de Philippe V, dont il a été parlé, p. 17.

je vous ai laissé, plein de bonnes choses, mais trop timide à les découvrir. J'espère cependant qu'à la fin, cette timidité cessant, vous mettrez en œuvres ce que j'ai toujours connu de bon en vous et qui n'est retenu que par là. Je le demande à Dieu de tout mon cœur et qu'il vous comble de ses grâces dans la place où vous êtes et où vous en avez tant de besoin.

Adieu, mon cher frère, donnez-moi, je vous prie, un peu plus souvent de vos nouvelles, et songez que l'absence ni les petites choses qui m'ont pu faire de la peine sur votre sujet n'ont point diminué la tendre amitié que j'ai pour vous ; faites aussi s'il vous plaît mes compliments à la reine.

LOUIS.

XVI.

AU ROI PHILIPPE V.

Au camp devant Brisach, le 17 août 1703.

J'ai enfin reçu aujourd'hui une de vos lettres, mon cher frère. Vous verrez par la date de celle-ci que nous allons jouer à l'Empereur le mauvais tour que vous avez bien jugé ne devoir être pas loin ; cette conquête est importante et pour la défensive en couvrant entièrement la Haute-Alsace, pays très riche et très précieux, et pour l'offensive, en nous mettant en état de faire d'autres entreprises en avant. Elle a été conduite avec beaucoup de secret, en sorte que jusqu'au dernier jour les ennemis ne s'en sont pas douté le moins du monde ; ils croyoient que nous

allions assiéger Fribourg ou même passer outre, et se tiennent toujours clos et cois dans leurs lignes de Stolhoffen. Je vous enverrai incessamment, c'est-à-dire par le premier ordinaire, une relation de ce qui s'est fait jusqu'ici, et après le siège je vous en enverrai une particulière ; j'espère qu'il sera fini heureusement entre ci et un mois. Nous l'investîmes avant-hier et y arrivâmes hier avec le reste de l'armée ; c'étoit M. de Marcin qui en a conduit l'investiture avec beaucoup de sagesse et conduite. Il parut le 14 devant Fribourg, et les ennemis étoient si persuadés qu'on alloit assiéger cette place qu'ils ont brûlé leurs faubourgs et quelques villages des environs [1].

Voilà en gros ce que je puis vous mander, aujourd'hui que j'ai un peu d'affaires ; car il faut envoyer un courrier au Roi pour l'informer de tout ceci et de nos dispositions. Il y aura deux attaques, l'une au haut, l'autre au bas Rhin ; nous aurons cent pièces de canon de batterie, trente-deux mortiers, quatorze cent milliers de poudre et deux millions si nous voulons, avec bombes et boulets à proportion. Dans huit jours on entendra ici un beau tintamarre.

Adieu, mon cher frère, le maréchal de Tallard a beaucoup d'honneur à tout ceci ; celui de Vauban est aussi arrivé. Je suis bien honteux de ne pouvoir

1. C'était en effet une feinte, qui permit à Tallard et à Vauban d'investir Brisach par surprise. Le siège de cette ville a été raconté par le général Pelet dans les *Mémoires militaires relatifs à la guerre de succession d'Espagne*, tome III, p. 421-459.

écrire dès ce soir à la reine ; faites-lui-en mes excuses et l'assurez que je réparerai ma faute incessamment.

LOUIS.

XVII.

AU ROI PHILIPPE V.

Au camp devant Brisach, le 27 août 1703.

Je vous envoie, mon très cher frère, la relation de ce qui s'est passé jusqu'ici et de ce qui regarde le siège plus particulièrement. La tranchée fut ouverte le 23 au soir ; il est étonnant l'ouvrage qu'on a fait en quatre nuits. La poussière commence à voler beaucoup et sur les remparts, et dans les chemins couverts, et à l'angle du bastion près du Rhin. J'espère que nous en viendrons plus tôt à bout que l'on ne croit. Si vous voyez mes louanges dans la relation que je vous envoie, c'est celui que j'en ai chargé qui les y met ; car vous savez que ce n'est pas trop mon style que de me louer. Le feu des ennemis se ralentit beaucoup depuis que nos batteries de canon et de mortiers commencent à tirer, et il se ralentira encore davantage dans quelques jours. Il faut que je fasse faire un plan de cette place en grand, où l'on marquera les attaques, et je vous l'enverrai quand elle sera prise. Ce n'est certainement pas chose aisée ; mais cependant nous en viendrons bientôt à bout. Je vous envoie une lettre pour la reine, à qui je vous prie de faire mes compliments.

LOUIS.

XVIII.

A LA REINE D'ESPAGNE.

Au camp devant Brisach, le 27 août 1703.

Permettez, Madame, à un soldat de cesser un moment de penser aux attaques, aux batteries et à toutes les choses qui nous occupent présentement, pour vous faire ressouvenir de lui, ce qu'il n'a pas eu l'honneur de faire depuis longtemps. Lorsque le roi me manda l'autre jour que vous étiez fâchée de n'avoir pu m'écrire, je fus tout honteux d'avoir été moi-même tant de temps sans le faire ; mais les premières occupations d'un siège tel que celui-ci ne m'ont pas permis de réparer plus tôt ma faute. J'espère que la part que vous voulez bien prendre à ce qui me regarde fera que vous jeterez les yeux sur un plan que j'en enverrai incessamment au roi, et sur les relations qu'il m'a demandées. Si je pouvois trouver quelque chose ici en quoi je puisse vous plaire, je ferois tout mon possible pour m'en acquitter; mais il me semble que cela n'est pas aisé entre les boulets et les bombes, et que je ne puis que vous assurer d'une amitié aussi sincère que tendre, vous suppliant, Madame, de me conserver toujours une part dans l'honneur de la vôtre.

LOUIS.

XIX.

AU ROI PHILIPPE V.

Au camp devant Brisach, le 28 août 1703.

Vous avez rendu un décret depuis peu, mon cher frère, par lequel le comte d'Autel [1], qui assurément vous sert très bien dans le pays de Luxembourg, est assuré d'être fait chevalier de la Toison dans la première promotion. Il s'est adressé à moi pour vous demander de lui accorder dès à présent cet honneur sans attendre de promotion ; je le fais d'autant plus volontiers, mon cher frère, que c'est un homme très zélé pour votre service et qui nous a donné toujours des nouvelles très régulières et très sûres, depuis que je suis ici, et je m'intéresse au plaisir que vous pourrez lui faire.

LOUIS.

XX.

AU ROI PHILIPPE V.

A Fontainebleau, le 7 octobre 1703.

J'ai reçu ce matin votre lettre du 21 du mois

1. Jean-Frédéric, comte d'Autel, né en 1645, appartenait à une famille des Pays-Bas espagnols ; il avait le grade de lieutenant général des armées du roi catholique et était gouverneur de la ville et du duché de Luxembourg depuis 1697, Philippe V, à son avènement, l'avait confirmé dans ces fonctions. Il mourut en 1706,

passé, mon cher frère. Je vous remercie de la part que vous avez prise à la prise de Brisach [1] ; je ne vous en ai point encore écrit, ayant été depuis ce temps-là quasi toujours dans les chemins ou à la chasse, qui est très vive ici cette année. Il y a une grande quantité de gros cerfs et de sangliers dans la forêt. Le Roi en prit hier dans les toiles vingt-quatre en moins d'une heure et demie ; il est vrai que la plupart étoient des marcassins ou de jeunes bêtes. Je crois que vous ne seriez pas fâché de pouvoir vous y transporter tout d'un coup pour une quinzaine de jours, et de là retourner à vos affaires.

Je souhaite qu'elles continuent aussi bien par l'affection des peuples qu'il paroît qu'elles vont à présent. Vous saurez apparemment que l'Archiduc a été proclamé roi d'Espagne à Vienne le 12 du mois passé, après les renonciations par serment de l'Empereur et du Roi des Romains, et qu'il a renoncé de même à tous les États héréditaires de la maison d'Autriche en Allemagne [2]. J'espère que son voyage ne sera pas si tranquille ni d'un succès si heureux que celui que nous fîmes il y a bientôt trois ans pour vous mettre en possession de vos États. Je ne vous parle point de toutes les affaires

1. Brisach s'était rendu le 6 septembre ; par la capitulation, la garnison, forte encore de trois mille cinq cents hommes, en était sortie le 8 et avait été conduite à Rheinfels. Le jeune duc de Bourgogne quitta l'armée le 18 septembre et rejoignit la cour à Fontainebleau le 22 au soir, après avoir fait quarante lieues en poste dans la journée.

2. La *Gazette* (p. 503) annonça cette nouvelle dans sa correspondance de Vienne.

présentes ; vous en êtes apparemment aussi bien instruit que moi.

Adieu, mon cher frère, je vais faire travailler au plan que vous me demandez[1], pour vous l'envoyer au plus tôt. Souvenez-vous de la tendre amitié que j'ai toujours eue pour vous et que rien n'est capable de démentir.

LOUIS.

XXI.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Fontainebleau, le 7 octobre 1703.

Je suis très sensible, Madame, à la part que vous prenez à la réussite de l'entreprise sur Brisach. Rien n'étoit plus capable d'augmenter la joie que j'ai eue de rendre ce service au roi mon frère en le rendant au Roi. La continuation des bons succès par la bataille que l'électeur de Bavière a gagnée sur le Danube[2] donne lieu d'espérer que tout ira toujours de mieux en mieux et la proclamation de l'Archiduc de mal en pis.

Je suis présentement dans une occupation assez

1. Le plan du siège de Brisach dont il a été parlé précédemment.

2. La bataille d'Hochstedt, gagnée le 20 septembre par Villars et l'électeur de Bavière sur les Impériaux commandés par le comte de Stirum. Le marquis d'Usson, dont le corps séparé avait supporté tout l'effort des ennemis jusqu'à l'arrivée du reste de l'armée, qui décida de la victoire, envoya au Roi une relation circonstanciée qui fut imprimée dans la *Gazette*, p. 481 et suivantes.

différente de la guerre, mais où on ne se donne guère moins de mouvement et qui ne prend guère moins de temps, c'est la chasse, à laquelle ce séjour est consacré et qui est très agréable cette année par la quantité de bêtes dont la forêt est remplie cette année. Je ne doute pas que vous ne connoissiez ce pays aussi bien que moi par les relations que vous aura faites le roi mon frère, qui s'y plaisoit beaucoup autrefois.

Soyez persuadée, je vous prie, Madame, qu'au milieu de tant d'objets différents, je n'oublie jamais l'amitié sincère que je dois avoir et que j'ai pour vous, vous suppliant de votre côté d'en faire de même à mon égard.

LOUIS.

XXII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 12 novembre 1703.

Celui qui vous rendra cette lettre, mon très cher frère, est un homme digne de votre estime et un des meilleurs officiers que vous pouviez choisir dans la conjoncture présente [1]. Ce n'est point lui qui

1. Le prince veut parler du marquis de Bay, Alexandre Maître, d'une famille franc-comtoise, qui avait servi d'abord en Hollande, puis dans les troupes espagnoles de Flandre et avait fait la campagne de 1702 dans l'armée du duc de Bourgogne. Appelé en Espagne par Philippe V en 1703 avec le grade de lieutenant général, il devint un des meilleurs généraux de ses armées et remporta plusieurs succès sur les Alliés;

m'a prié de mettre ceci dans ma lettre; mais je lui dois la justice de vous le recommander et vous prier de distinguer son mérite. Je voudrois bien que vos troupes fussent proportionnées à cet officier.

On dit toujours que l'Archiduc doit partir incessamment pour le Portugal.

Le siège de Landau tire à sa fin; cependant les ennemis s'y défendent bien, en sorte qu'on a attaqué les contregardes sans les pouvoir emporter; cela n'ira qu'à quelques jours de plus. Je crois que vous êtes assez informé de ce qui se passe partout, pour ne vous en pas faire un plus grand détail. Nous espérons avec beaucoup de fondement Mme la duchesse de Bourgogne grosse de près de deux mois; elle se trouve fort mal et tous les signes y sont, en sorte qu'elle vient de passer pour la seconde fois, ce qui ne donne quasi plus lieu d'en douter[1]. Je voudrois qu'il en fût de même de la reine; mais j'espère que cela ne tardera pas.

Adieu, mon cher frère; conservez-moi toujours une amitié qui m'est si chère et à laquelle je réponds si tendrement.

LOUIS.

il mourut en 1715, chevalier de la Toison d'or et capitaine général de la Castille. Saint-Simon le prétendait fils d'un cabaretier de Gray.

1. Dangeau insérait dans son *Journal* le 13 novembre (tome IX, p. 347): « L'espérance de la grossesse de Mme la duchesse de Bourgogne continue toujours, et elle se ménage fort. »

XXIII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 25 novembre 1703.

Vous aurez sans doute appris avec joie, mon cher frère, les grands avantages que l'armée du Roi, sous les ordres du maréchal de Tallard a remportés sur le Rhin[1]. Je serois inconsolable de ne m'y être pas trouvé si je ne savois que ce maréchal n'auroit pas voulu me commettre à l'entreprise de Landau, qui étoit assez hasardeuse, et que par là la bataille n'auroit pas été gagnée, ni Landau repris[2]. Je voudrois bien, s'il débarque des Anglois et des Hollandois contre vous, qu'ils eussent le même sort que le

1. Bataille de Spire ou de la Petite-Hollande, gagnée le 16 novembre par le maréchal de Tallard sur le prince de Hesse et l'Électeur palatin. Cette victoire détermina la chute de Landau, assiégé depuis deux mois, qui se rendit le lendemain. Les *Mémoires de Sourches* (tome VIII, p. 223-226) donnent un récit assez précis du combat ; il y en a d'autres relations dans la *Gazette*, p. 603-605, et dans le *Mercure* de décembre, p. 263-338.

2. A comparer avec cette phrase ce que Dangeau dit dans son *Journal* au 22 novembre (tome IX, p. 356) : « Mgr le duc de Bourgogne nous a marqué une grande affliction de n'avoir point été au siège de Landau et à la bataille, et après cela il a fait une réflexion que, s'il eût été dans l'armée, M. de Tallard auroit peut-être balancé à donner la bataille et qu'ainsi il croyoit qu'il valoit mieux pour le bien de l'État qu'il n'y eût point été, et que l'intérêt de sa gloire particulière devoit céder à la gloire du Roi et à l'honneur de la nation. »

prince de Hesse[1] et qu'ils ne vinssent de si loin que pour se faire battre aussi bien que ceux-ci l'ont été. Je crois que voilà la campagne finie sur le Rhin, et que l'armée va se mettre en quartiers d'hiver, qu'elle mérite bons après une si heureuse campagne. On dit que, du côté de Bavière, les armées sont encore ensemble assez proches les unes des autres, et qu'il ne seroit pas impossible qu'il s'y passât aussi une action. Certainement une victoire contre le prince de Bade couronneroit l'œuvre et finiroit bien une année si fertile déjà en bons succès, et je ne doute pas qu'on ne la remportât si l'on combattoit.

Je n'ai point cru, dans la conjoncture présente, pouvoir parler au Roi des six mille hommes que vous lui demandez, ainsi que vous m'en parliez dans votre dernière lettre ; il jugera mieux que personne s'il vous les peut envoyer sans incommoder ses affaires et sans trop diminuer quelques-unes des sept armées qu'il entretient. Je pense que sa prudence seule fera mieux que toutes mes sollicitations, que j'aurois été néanmoins ravi d'employer pour vous, si elles n'avoient peut-être point préjudicié au service du Roi, ne voyant pas assez à fond dans l'emploi et la quantité de ses troupes.

Comptez, je vous prie, mon cher frère, que personne ne vous est plus tendrement attaché que moi

1. Frédéric, prince de Hesse, fils du landgrave de Hesse-Cassel, avait été nommé par l'Empereur, au commencement de 1703, gouverneur du duché de Clèves et était général de la cavalerie hollandaise ; par son mariage avec la sœur du roi de Suède Charles XII, il se trouva appelé à cette couronne en 1720, et mourut roi de Suède en 1751.

et n'a plus d'envie de vous le témoigner dans toutes les occasions qui se présenteront. Conservons toujours de part et d'autre cette ancienne amitié fraternelle qui est si juste, et cultivons-la soigneusement ; c'est certainement à quoi, de ma part, je tâcherai de ne pas manquer. Faites, je vous prie, mes compliments à la reine.

LOUIS.

XXIV.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Versailles, le 9 décembre 1703.

J'ai reçu votre lettre du 19 du passé il y a quelques jours, Madame, et Puységur[1] sera chargé de la réponse. C'est un homme de mérite ; le roi le connoît pour tel et pourra vous le faire connoître.

Les nouvelles que vous me demandez de Madame votre sœur sont très bonnes ; les soupçons se sont changés en certitude, et il n'y a plus qu'à vous souhaiter bientôt la même maladie. Il me semble que ce souhait n'est guère poli ; mais ce qui ne le seroit point en toute autre occasion le devient en une aussi importante que celle-ci. Au reste, Madame, je

1. Jacques-François de Chastenet, marquis de Puységur, était depuis 1690 « maréchal général des logis des camps et armées du Roi », ce qui lui donnait les fonctions de chef d'état-major ; il devint maréchal de France sous Louis XV en 1734. Le Roi l'avait adjoint au duc de Berwick auquel il confiait le commandement des troupes qu'il envoyait en Espagne au secours de son petit-fils (*Dangeau*, tome VIII, p. 363).

suis confus d'avoir été si longtemps sans vous écrire, charmé de ce que vous vous en êtes aperçue, encore plus charmé des sentiments que vous me témoignez, et auxquels je réponds avec la plus vive et la plus tendre reconnoissance.

LOUIS.

XXV.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 20 janvier 1704.

J'ai un peu tardé, mon cher frère, à vous faire les souhaits ordinaires au commencement de la nouvelle année, que je vous désire très heureuse et très victorieuse. La cause de ce retardement vient du grand mouvement qui s'est passé en Italie, dont on ne sait pas encore l'entier dénouement, quoiqu'il y ait grande apparence que le comte de Stahrenberg[1]

1. Guidobaldo, comte de Stahrenberg (1657-1727) était lieutenant feld-maréchal des armées impériales. A la fin de l'hiver de 1703, il entreprit de conduire depuis le Trentin jusqu'en Piémont une colonne de renforts au duc de Savoie, malgré la présence des armées françaises, qui occupaient tout le pays intermédiaire. Il réussit dans cette entreprise et accomplit au cœur de l'hiver une marche forcée qui resta fameuse dans les annales militaires. Tous les auteurs de l'époque ont célébré sa hardiesse et ses habiles dispositions : voyez notamment les *Mémoires du chevalier de Quincy* (tome I, p. 335 et suivantes), qui servait dans l'armée de Vendôme et prit part à la poursuite à peu près infructueuse que le général français exécuta contre son adversaire.

a joint à présent M. le duc de Savoie ; mais ce n'a pas été sans perdre beaucoup de bagages et de traîneurs, et même le Roi reçut hier nouvelle qu'on avoit battu le général Solari [1], qui faisoit l'arrière-garde avec six bataillons et étoit retranché à Castelnuovo-della-Bormida. Quinze cents grenadiers des nôtres ont attaqué ces trois mille hommes retranchés ; Solari y a été tué avec six ou sept cents des siens, et trois cents qui ont été faits prisonniers. On leur a aussi pris sept drapeaux [2]. Ainsi, quoique les ennemis ont exécuté leurs desseins, ils ne laissent pas que d'avoir perdu dans la marche trois à quatre mille hommes qui ont été ou tués, ou pris, ou dispersés dans deux ou trois petites actions qu'il y a eu, et beaucoup de bagages.

L'Archiduc est enfin parti d'Hollande ; on ne sait encore s'il s'est arrêté en Angleterre ou s'il est passé droit en Portugal ; ce qui est de certain, c'est que, au lieu de seize mille hommes, il n'en a encore que cinq ou six mille embarqués avec lui, et que cependant la tête des troupes françoises est aujourd'hui à Bayonne.

M. l'électeur de Bavière assiège Passau depuis le 5 de janvier, et il y déjà plusieurs jours qu'il doit en être le maître, et, d'un autre côté, le prince Ragotzi [3]

1. Il s'appelait le commandeur de Solari et appartenait à une grande famille piémontaise ; son frère aîné, qui avait servi en France aux mousquetaires, devint capitaine des gardes du roi de Sardaigne Charles-Emmanuel.

2. *Mémoires du chevalier de Quincy*, tome I, p. 343-345. Ce combat eut lieu le 10 janvier 1704.

3. François II, prince Ragotzi, était à la tête des Mécon-

se fortifie tous les jours, et ses gens font des courses jusques aux portes de Vienne.

Voilà en gros, mon cher frère, l'état présent des affaires, dont je ne doute pas que vous n'ayez soin de vous informer exactement. Nous attendons ici un courrier qu'on dit que Puységur doit envoyer ; il m'apportera apparemment de vos nouvelles, dont il y a longtemps que je n'ai eu.

Adieu, mon très cher frère, j'ai si froid aux doigts que je n'écris rien qui vaille. L'hiver prend comme celui d'il y a sept ans, lorsque nous allions sur la glace, et le canal est tout couvert de monde toutes les après-dînées. Conservez-moi toujours une amitié aussi sincère que celle que j'ai pour vous, et soyez persuadé que personne ne pourra prendre un plus vif intérêt que moi à la bonne conduite que je crois que vous tiendrez dans les affaires où vous êtes prêt d'entrer.

LOUIS.

XXVI.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Versailles, le 28 janvier 1704.

C'est s'acquitter un peu tard, Madame, du devoir où m'engage la nouvelle année de vous la souhaitter heureuse et suivie d'un grand nombre d'autres pareilles ; mais le meilleur souhait qu'on vous puisse

tents de Hongrie ; la France lui fournissait des subsides réguliers et entretenait auprès de lui un chargé d'affaires.

faire est qu'elle vous rende mère d'un prince qui vous affermisse entièrement dans la place où vous êtes et fasse perdre aux archiducs d'Autriche toute espérance de vous en chasser. Celui qui remplit maintenant cette fonction, à son grand regret à ce que tout le monde assure, est à présent en Angleterre ou en chemin de Portugal, mais peu accompagné, et, je crois, fort peu à craindre, et j'espère qu'il n'aura que la peine de s'en retourner comme il a eu celle de venir.

Conservez toujours pour moi, Madame, l'amitié dont vous m'avez donné jusqu'ici de si précieux témoignages, et soyez persuadée, je vous conjure, que j'y répondrai toute ma vie avec la plus sincère et la plus tendre reconnoissance.

LOUIS.

XXVII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 22 février 1704.

Le marquis de Thouy[1], que le Roi vient de faire lieutenant général, et qui va en Espagne, me prie,

1. Antoine-Balthazar de Longecombe, marquis de Thouy ou de Thoy (il signait *Thoy*) servait depuis 1663 et avait reçu le grade de lieutenant général au commencement de 1704; il passa alors au service d'Espagne, mais revint en France dès l'année suivante, à la suite de dissentiments avec Puységur. Retourné en 1710 auprès de Philippe V, il en reçut presque aussitôt le grade de capitaine général et resta à son service jusqu'en 1715; il revint alors en France, obtint le gouvernement de Belle-Isle et mourut en 1726.

mon cher frère, de le charger de cette lettre pour vous le recommander. C'est un homme de mérite et qui sert depuis longtemps. Je me sers aussi de cette occasion pour vous recommander Joffreville [1], maréchal de camp, qui sera apparemment déjà arrivé à Madrid et qui est un homme très distingué ; je l'ai vu servir et suis en état de lui rendre moi-même un bon témoignage. Il m'avoit demandé aussi une lettre, et je l'oubliai quand il partit ; mais celle-ci y suppléera, et je vous prie de le lui marquer, quand vous l'aurez reçue. Il ne me reste qu'à vous assurer, mon cher frère, de ma tendresse, qui est toujours telle qu'elle doit être.

LOUIS.

XXVIII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 1er avril 1704.

Le marquis de Parabère [2], qui vous rendra cette

1. François Le Danois, marquis de Joffreville, avait été envoyé en Espagne avec Berwick, et, dans la campagne de 1704, il guerroya sur les frontières de Portugal et obtint à la fin de l'année le grade de lieutenant général ; sous la régence, il fut un des sous-gouverneurs de Louis XV, et mourut en 1721.

2. César-Alexandre de Baudéan, comte ou marquis de Parabère, avait eu un régiment de cavalerie en 1702 ; après quelques années de service en Espagne, il revint en France, devint brigadier en 1710, mais mourut en 1716 à quarante-cinq ans. C'était le mari de cette fameuse Mme de Parabère, qui, devenue veuve, fut longtemps la maîtresse du Régent.

lettre, mon cher frère, est colonel d'un des régiments de cavalerie qui vont servir sous vos ordres. Mme la duchesse d'Elbeuf, dont il est parent [1], m'a demandé cette recommandation ; je m'en acquitte, vous souhaitant en même temps une heureuse campagne et vous assurant qu'on ne peut vous aimer plus tendrement ni plus sincèrement que je le fais.

LOUIS.

XXIX.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 27 avril 1704.

Cette lettre, mon très cher frère, est encore une lettre de recommandation ; mais elle est d'un autre ordre que les dernières que je vous ai écrites. Je sais que le nom seul du duc de Gramont [2], l'attachement que sa famille a toujours eu pour la nôtre et

1. La duchesse d'Elbeuf était Françoise de Montaut-Navailles, dont la mère, Suzanne de Baudéan, était sœur du père de M. de Parabère, tous deux enfants de cette Mme de Neuillan chez laquelle Mme de Maintenon avait passé une partie de sa jeunesse.

2. Antoine IV, duc de Gramont, venait d'être désigné par Louis XIV pour remplacer l'abbé d'Estrées comme ambassadeur en Espagne. « Il avoit pour lui, dit Saint-Simon (*Mémoires*, éd. Boislisle, t. XII, p. 80), son nom, sa dignité, une figure avantageuse, et rien de plus. » Il était déjà allé en Espagne et en parlait bien la langue ; mais il avait épousé une ancienne suivante de la marquise de Livry, et ce « misérable mariage » lui amena en France et en Espagne mille désagréments.

le soin particulier pour le bien de l'État et pour la personne du Roi, dont il a toujours donné d'excellentes marques, portent avec eux la meilleure recommandation qu'il puisse souhaiter. Je puis même ajouter que la marque de confiance que le Roi lui donne, dans une conjoncture si importante où il l'envoie pour son ambassadeur auprès de vous, doit augmenter l'estime que vous devez avoir pour un homme aussi zélé et aussi dévoué au service du Roi et par conséquent au vôtre. Donnez-la lui, je vous prie, tout entière, et accordez-lui la même confiance que le Roi votre grand-père lui témoigne ; vous ne sauriez douter qu'il n'en soit digne. Je lui désire un aussi heureux succès dans son ambassade qu'il le mérite, et à vous, mon cher frère, une glorieuse campagne, qui, détrompant l'Archiduc du téméraire projet de vous chasser de votre trône, le renvoie à Vienne plus facilement qu'il n'est venu. Il faut ajouter à cela un prince des Asturies pour l'année prochaine, et tout ira bien. Je vous prie d'être persuadé que ces souhaits partent d'une amitié tendre et fraternelle qui ne finira qu'avec ma vie et qui en demande autant de votre part.

LOUIS.

XXX.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Versailles, le 27 avril 1704.

Voici un changement de scène, Madame, dont je crois que vous aurez tout lieu d'être contente. Vous

devez avoir sans doute entendu beaucoup parler du duc de Gramont, et j'espère que sa vue ne démentira point sa réputation ; son nom est pour le moins aussi connu en Espagne qu'en France, et il répond à ce qu'on doit attendre d'un homme de sa race ; son dévouement pour le service du Roi, héréditaire dans sa maison, ne me donne lieu de douter qu'il n'agisse également pour les intérêts du roi d'Espagne, qui sont unis entièrement à ceux de la France ; d'ailleurs, il est guerrier aussi bien que politique, et peut servir de quelque manière qu'il soit employé. Je vous supplie, Madame, de prendre en lui une entière confiance, principalement sur la sincère amitié que je le charge de vous témoigner de ma part en vous demandant incessamment la continuation de la vôtre.

LOUIS.

XXXI.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 9 juin 1704.

Je reçus avant-hier, mon très cher frère, la lettre que vous m'écrivîtes par le courrier du duc de Berwick. Je prends certainement grande part à tous les avantages qui vous arrivent ; mais ils me sont d'autant plus sensibles que j'espère que vous ferez finir par là une guerre entreprise à votre sujet, et que l'entreprise par le Portugal manquée acheminera beaucoup à la paix générale.

Il arriva avant-hier ici un accident très capable

de beaucoup alarmer; mais qui, Dieu merci ! n'a eu et n'aura nulle suite fâcheuse, à ce que j'espère [1]. Mon frère de Berry, voulant tuer un loup à la chasse de Monseigneur et abandonnant son cheval [2], tomba dans un terrain fort dur ; ce qui joint à sa pesanteur (car il est présentement plus gros que Monseigneur) fut cause qu'il se démit le bras dans l'épaule. Il lui fut très bien remis en arrivant ici. On l'a depuis saigné deux fois et fait observer une diète exacte, en sorte que cet accident pourra devenir un bien en lui faisant faire des remèdes, dont il auroit eu besoin sans cela, et le rendant plus précautionné à la chasse.

Pour Mme la duchesse de Bourgogne, elle se porte fort bien et peut accoucher à tous moments d'ici à la fin du mois ; mais je ne crois pas qu'elle la passe.

Vous savez apparemment assez régulièrement les nouvelles des armées. Tout paroît dans une bonne disposition ; il n'y a que moi qui voudrois que cette situation fût telle que j'y pusse servir, et qui épie les occasions favorables. On eut hier des nouvelles que la flotte ennemie qui est dans la Méditerranée avoit passé, le 4 de ce mois, sur les côtes de Provence, et on n'en a point encore de Barcelone qu'elle en soit partie. On a pourtant des nouvelles de M. le comte de Toulouse depuis le détroit [3], et il ne

1. Voyez le récit de cet accident dans le *Journal de Dangeau*, tome X, p. 35-36, et dans les *Mémoires de Sourches*, tome VIII, p. 379-380.

2. Son cheval butta sur une grosse pierre et le prince tomba (*Sourches*).

3. Le comte de Toulouse, avec la flotte française, était

doit pas être loin de Toulon à présent. Si les ennemis ne sont guère ou pas plus forts que lui, je crois qu'il leur fera grand peur. J'ai impatience d'apprendre comment vous vous trouverez des Anglois qui sont dans Alemtejo [1] ; je crois qu'ils n'auront pas envie d'être battus et que le Portugal leur est moins cher que leur peau.

Adieu, mon très cher frère, je ne désespère point avant la fin de cette campagne d'avoir quelque lettre de vous datée de Lisbonne, auquel cas ce seroit une affaire bien glorieusement et bien promptement finie. Conservez-moi toujours votre amitié et soyez persuadé que, si je vous écris si rarement, la mienne pour vous n'est pas moins tendre ni moins sincère.

LOUIS.

XXXII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 25 juin 1704.

Je vous écris ce petit mot, très cher frère, pour vous dire que Mme la duchesse de Bourgogne est heureusement accouchée aujourd'hui à cinq heures

arrivé le 25 mai à Cadix ; il y apprit que la flotte anglo-hollandaise avait passé le détroit de Gibraltar quelques jours auparavant et se trouvait dans la Méditerranée, et il revint sur Toulon dans l'espoir de la rencontrer.

1. Un petit corps anglais débarqué à Lisbonne avec l'Archiduc, avait gagné la province d'Alemtejo et menaçait la frontière espagnole, que défendait le marquis de Bay.

du soir d'un gros garçon[1]. La mère et l'enfant se portent parfaitement. Vous jugez de la joie du père, qui s'attend que vous en aurez beaucoup de votre côté et qui vous en souhaite autant dans un an. Le courrier est prêt à partir, je ne vous en puis dire davantage, et je finis en vous priant d'aimer l'enfant comme le père et d'être persuadé de ma tendre et sincère amitié.

LOUIS.

XXXIII.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Versailles, le 25 juin 1704.

Je profite du départ du courrier du duc de Gramont, Madame, pour vous donner part de l'heureuse naissance d'un fils que Mme la duchesse de Bourgogne a mis au monde aujourd'hui à cinq heures après midi. Elle est maintenant en aussi bonne santé qu'elle peut être, et l'enfant aussi, étant gros et gras. J'espère que vous prendrez quelque part à ma joie, Madame, et que vous regarderez cet enfant, outre qu'il est doublement votre neveu, comme venant d'un homme qui [a] pour vous l'amitié la plus véritable et qui vous estime de toutes manières.

LOUIS.

1. Les annalistes de la cour, Dangeau (tome X, p. 51-52) et Sourches (tome VIII, p. 403-404) donnent des détails très circonstanciés sur la naissance du jeune prince, qui reçut le titre de duc de Bretagne ; mais le *Mercure* du mois, p. 386-400, fut encore plus prolixe et fit connaître au public les moindres particularités de l'événement et des cérémonies qui suivirent.

XXXIV.

AU ROI PHILIPPE V.

A Fontainebleau, le 5 octobre 1704.

Je ne crois point vous avoir écrit, mon cher frère, depuis la naissance de mon fils. Il s'est passé bien des choses depuis ce temps-là, les unes bonnes, les autres très mauvaises, et je crois que votre bon cœur vous les aura fait sentir bien vivement.

Nous sommes actuellement dans l'attente de la réussite du projet de M. le comte de Toulouse sur la flotte de Smyrne [1], ce qui seroit un coup bien important, et encore plus par le dérangement qu'il apporteroit au commerce des ennemis que par le profit que nous en retirerions. Mais, au milieu de tout cela, ce qui m'a fait un plaisir sensible, c'est que vous ayez enfin commencé à montrer au dehors le bon qui est au-dedans de vous, à dire ce *je veux* contre lequel les Espagnols ne répliqueront point, à vous réunir entièrement au Roi votre grand-père et à suivre ses sages conseils. J'avoue que, vous

1. Après la bataille de Velez-Malaga, le comte de Toulouse, après avoir séjourné sur les côtes d'Andalousie, s'apprêtait à revenir à Toulon, lorsqu'il apprit que la flotte marchande anglo-hollandaise qui venait d'Asie mineure se trouvait à la hauteur d'Alicante sous l'escorte de quinze vaisseaux de guerre ; on disait qu'elle était riche de plus de vingt millions. Il résolut de l'attaquer ; mais la nouvelle était fausse, et, après une croisière de plusieurs jours, il dut revenir à Toulon sans avoir rien vu (*Dangeau*, tome X, p. 136, 141, 153-154).

ayant vu dans une conduite différente de celle que je vous vois prendre avec joie, je m'étois quasi résolu au silence sur des choses auxquelles je ne me flattois pas pouvoir changer beaucoup par quelques lettres ; mais quelle satisfaction pour moi, vous aimant autant que je vous aime, de vous voir rentrer dans une voie qui vous fera autant d'honneur que la première pouvoit faire parler contre vous ! Pardonnez-moi, mon cher frère, si je vous parle si librement ; c'est à l'amitié que j'ai pour vous qu'il vous en faut prendre.

Je souhaite de tout mon cœur aussi que vous soyez content du maréchal de Tessé[1], qui vous rendra cette lettre, et qu'il vous aide à redresser les affaires de la guerre, ainsi que vous commencez à redresser celle du dedans. J'espère qu'il sera propre à l'emploi dont il est chargé, surtout dans la résolution où il me paroît de ne se mêler que de ce qui le regardera.

Pour revenir encore un peu à vos affaires, si, comme je l'espère fort aussi, on peut reprendre Gibraltar avant l'hiver et que cette conquête suive la capture que je souhaite de la flotte de Smyrne, ce

1. A la demande du roi d'Espagne, qui était mécontent d'avoir été obligé de renvoyer la princesse des Ursins et qui croyait que M. de Berwick y avait contribué, Louis XIV avait consenti à remplacer ce général par le maréchal de Tessé, dont la personnalité agréait à la cour espagnole ; on colora le rappel de Berwick du prétexte qu'il était expédient de mettre un maréchal de France pour pouvoir commander aux capitaines généraux espagnols qui ne voulaient pas obéir à un lieutenant général français.

seront deux assez beaux effets de notre combat naval de cinquante vaisseaux contre soixante-et-trois, qui, après avoir abandonné la Méditerranée, retournent en Angleterre [1]. Je voudrois que tous les autres côtés fussent aussi bien que celui-là ; c'est à quoi il faut espérer que Dieu pourvoira, et y travailler de toutes nos forces en implorant son secours sur le tout.

Adieu, mon très cher frère, n'oubliez pas l'amitié que vous avez toujours eue pour moi, et comptez que la mienne durera autant que ma vie. Mon fils continue à profiter et à se bien porter. Je crois que vous ne serez pas fâché d'avoir de ses nouvelles ; je vous en souhaite bientôt autant.

LOUIS.

XXXV.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Fontainebleau, le 5 octobre 1704.

Je ne puis laisser partir le maréchal de Tessé, Madame, sans le charger de vous renouveler les assurances de ma sincère amitié pour vous, et de cette lettre où je vous répéterai incessamment la même chose. J'attends avec impatience les heureuses suites de notre victoire navale, et, regardant la reprise de Gibraltar comme une chose quasi sûre, je souhaiterois bien, en attendant, que la flotte de

1. C'est une allusion au combat de Velez-Malaga, donné le 24 août précédent.

Smyrne pût tomber entre nos mains. J'espère que le roi et vous, Madame, vous accommoderez du maréchal de Tessé et que, remettant les affaires sur un bon pied, non seulement il repoussera les entreprises des Portugais, mais encore mettra le roi en état de continuer ses conquêtes sur eux. Vous connoissez assez ce maréchal, Madame, sans qu'il soit besoin, je crois, de vous beaucoup parler en sa faveur, et j'ose dire que nous lui avons tous obligation.

Soyez persuadée, Madame, que je n'oublierai jamais rien de ce qui pourra vous marquer ma véritable amitié, vous priant de me conserver toujours une bonne part dans l'honneur de la vôtre.

LOUIS.

XXXVI.

AU ROI PHILIPPE V.

A Marly, le 6 novembre 1704.

J'ai promis à Maulévrier [1] que je le chargerois d'une lettre pour vous, lorsqu'il partiroit d'ici pour aller rejoindre le maréchal de Tessé. Vous me ferez plaisir de le bien traiter et de lui donner des marques de votre estime dans les occasions où je ne doute

1. François-Édouard Colbert, marquis de Maulévrier, avait épousé en 1698 la seconde fille du maréchal de Tessé. S'étant épris d'une violente passion pour la duchesse de Bourgogne, il avait commis bien des inconséquences, qui auraient pu compromettre la princesse à l'égard de son mari, et Tessé avait obtenu du Roi, sous prétexte de santé, de l'emmener avec lui en Espagne. Saint-Simon a raconté tout cela dans ses *Mémoires* (éd. Boislisle, tome XII, p. 274-279).

pas qu'il ne la mérite. Je crois que vous savez qu'ayant été malade à la mort il y a deux ans, il alla l'hiver au siège de Kehl par un excès de bonne volonté, et aussi il lui en pensa coûter la vie. Il eut cependant le bonheur d'arriver précisément comme le régiment de Navarre attaquoit l'ouvrage à corne et d'y monter avec lui. Depuis, quoiqu'il lui fallût du repos pour le rétablissement de sa santé, il a toujours voulu marcher, dès qu'il y a eu quelque chose ou qu'il y en a eu la moindre apparence. Il va en Espagne pour ne pas demeurer oisif et agir autant que sa santé le lui pourra permettre. Je crois que cette petite narration, en vous faisant connoître sa bonne volonté et l'intérêt que je prends à lui, m'étant particulièrement attaché aussi bien que Madame sa femme l'est à Mme la duchesse de Bourgogne, seront pour lui des recommandations suffisantes auprès de vous.

Adieu, mon très cher frère, conservez-moi toujours votre amitié et soyez persuadé que j'y réponds aussi tendrement que je le dois.

LOUIS.

Montrez cette lettre à la reine et recommandez-le-lui aussi de ma part, je vous en prie.

XXXVII.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Marly, le 11 novembre 1704.

Je ne puis mieux répondre, Madame, au compliment que m'a fait de votre part le comte de Gor-

maz[1], qui vous rendra cette lettre, que de la manière que j'y ai répondu dans celle du roi en vous souhaitant dans moins d'un an un prince qui fasse la joie de l'Espagne, et de la France par conséquent. En même temps, j'ai chargé le comte de Gormaz de vous assurer de ma sincère amitié ; mais il ne pourra jamais vous la dire aussi vive qu'elle est et sera toujours.

Je vous supplie, Madame, de me conserver toujours quelque part dans la vôtre, étant persuadée que personne ne le mérite mieux que moi.

LOUIS.

XXXVIII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 30 novembre 1704.

Vous avez raison, mon très cher frère, de me faire sentir que je vous écris trop rarement, n'ayant d'autre excuse à donner que la paresse, qui n'en est pas une valable entre deux frères qui se sont toujours aussi tendrement aimés que nous. Je répare donc ma faute au plus tôt, et à l'avenir j'espère que vous n'aurez plus lieu d'être mécontent de moi.

Si les nouvelles de Gibraltar ne sont pas trop

1. Le comte de Gormaz est Mercure Lopez Pacheco, comte de San-Estevan-de-Gormaz, fils du marquis de Villena, duc d'Escalona ; Philippe V l'avait envoyé en France en mission de courtoisie pour féliciter le Roi de la naissance de son arrière-petit-fils.

bonnes [1], quoique nous n'ayons pas perdu l'espérance d'en venir à bout, celles de Landau sont les meilleures qu'elles peuvent être, à la levée du siège près [2]. Les ennemis, ne s'étant logés sur le chemin couvert qu'après plusieurs tentatives inutiles où ils avoient perdu beaucoup de monde, ont depuis attaqué par trois fois la demi-lune et ont été repoussés toutes les trois fois; la dernière a été le 19 de ce mois. Il y en avoit déjà plus de deux que la tranchée étoit ouverte, et ils sont obligés d'avouer eux-mêmes qu'on n'a jamais vu une si belle défense et qu'elle leur devroit servir de modèle.

En Hongrie, la suspension d'armes est finie; les conférences ont été rompues, et on dit que les Mécontents ont recommencé la guerre avec plus de chaleur qu'auparavant. Cependant l'accommodement de l'électrice de Bavière est fait; il ne lui reste que Munich avec sa garnison et quelques bailliages [3];

1. Le siège traînait en longueur, et l'on prévoyait le moment où l'on serait obligé de renoncer à enlever cette place aux Anglais.

2. Landau, défendu par M. de Laubanie, était assiégé depuis la fin de septembre par l'armée du prince de Bade, tandis que Marlborough et le prince Eugène commandaient une forte armée de couverture pour empêcher le maréchal de Marcin de secourir la place. Elle dut capituler le 23 novembre, après que le commandant eut perdu les deux yeux; le Roi le récompensa par une pension de trente-six mille livres.

3. Après la funeste bataille d'Hochstedt en 1704, l'électrice de Bavière, Charlotte-Cunégonde Sobieska, avait essayé de traiter avec l'Empereur pour conserver quelque partie de l'électorat. Elle fit en effet un accommodement qui lui laissait la paisible possession de la Bavière, à condition de livrer toutes les places du Danube; mais les gouverneurs s'y étant refusés,

les troupes sont licenciées, et l'on dit que le prince Eugène marche en Italie avec celles qu'y avoit l'Empereur. Le siège de Verrue va toujours son train [1], et l'on n'en peut attendre, je crois, qu'une bonne issue.

Pour revenir à des choses moins élevées, j'ai entendu parler d'une chasse où vous avez tué vous-même une quantité de sangliers, loups et renards, ainsi qu'on tue ici des lapins. Je crois que mon frère de Berry y auroit eu une belle vivacité, s'il s'y étoit trouvé; car il est plus ardent à la chasse et plus braconnier que jamais, et avec cela tire fort bien. Je n'aurois, je crois, pas laissé que d'y être un peu chaud moi-même; car il me semble que c'est le propre des battues. Nous en avons fait de lièvres les derniers hivers, qui, je crois, ne vous auroient pas déplu, non plus que la plaine de Saint-Denis au dernier mois d'août, qui étoit quatre fois plus remplie de gibier que je ne l'ai jamais vue ni vous non plus. Nous avons eu beaucoup de plaisir à Fontainebleau aussi, surtout aux sangliers, qui étoient en abondance dans cette forêt. Pour le petit parc de Versailles, depuis que Blouin [2] en a soin, et surtout

le prince Eugène occupa tout le pays et en chassa l'électrice, qui dut se réfugier à Venise.

1. Verrue était assiégé par Vendôme depuis la fin d'octobre, et ne se rendit que le 6 avril (*Mémoires du chevalier de Quincy*, tome II, p. 55-87).

2. Louis Blouin, qui était un des quatre premiers valets de chambre du Roi depuis 1665, avait eu en 1701 l'intendance des châteaux de Versailles, Marly, etc. Saint-Simon a fait son portrait dans ses *Mémoires* (éd. Boislisle, t. VIII, p. 47-48).

depuis deux ans, on y marche sur les faisans. Vous croyez bien que je pense à vous dans tous ces lieux et du plaisir que vous auriez d'y être et moi de vous y voir.

Adieu, mon très cher frère, je n'ai plus que le temps qu'il me faut pour écrire à la reine qui m'a fait des reproches auxquels il faut que je réponde. Souvenez-vous toujours de moi qui vous aime plus que ma vie.

LOUIS.

XXXIX.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Versailles, le 30 novembre 1704.

Je ne sais que répondre, Madame, aux obligeants reproches que Mme la duchesse de Bourgogne m'a faits de votre part. La crainte de vous importuner ne seroit peut-être pas une excuse pour vous, à voir comme vous pensez à mon égard ; il vaut donc mieux présentement garder un silence confus qui vous marque que je me reconnois coupable, et tâcher d'avoir à meilleur titre à l'avenir des marques de votre souvenir ; car, quelque gracieux que soient vos reproches, ils sont toujours reproches, et, s'ils ne retournent point contre vous par la manière engageante et toute charmante dont vous me les faites, ils retombent en revanche infiniment sur moi, en me faisant sentir l'injustice de mon oubli.

Je ne crois point qu'il faille dans cette lettre vous parler de guerre ou de chasse, ainsi que j'en parle

au roi, quoique j'aie ouï dire que vous ayez assisté à quelques-unes dont le succès a été heureux. Cependant à ce que j'ai vu aujourd'hui sur la table d'une personne de votre connoissance, ce ne sera pas apparemment la dernière fois que vous y retournerez; je crois que vous aurez lieu d'être contente du présent que Madame votre sœur vous envoie, et que le déshabillé vous touchera peut-être autant que l'habit de chasse. Je souhaiterois bien que quelque grossesse vous mît en état de le mettre plus souvent en usage.

Je crois que ce n'est point à moi à vous chanter les louanges de Madame votre sœur; je vous dirai cependant que, dès qu'elle sut ce que vous désiriez, elle ne se donna ni cesse ni relâche qu'elle n'eût mis elle-même ordre à tout, en sorte que, quoiqu'enrhumée et même avec un peu de fièvre, qui n'a pas duré, étant déjà couchée, elle fit entrer le marchand dans sa chambre pour choisir elle-même les étoffes, sans vouloir laisser ce soin-là à personne. Elle me saura peut-être mauvais gré de ce que je vous parle d'elle, et d'ailleurs, ma lettre étant déjà assez longue, il faut finir, en vous priant de me conserver toujours, Madame, quelque part dans l'honneur de votre amitié que je mérite plus que personne par mon attachement tendre et sincère pour vous.

LOUIS.

XL.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 11 janvier 1705.

Pichelin[1] étant sur le point de repartir, mon cher frère, je me sers de cette voie pour vous faire premièrement les souhaits accoutumés, que je fais certainement du meilleur de mon cœur au commencement de cette nouvelle année, et pour répondre à trois de vos lettres. Je vous remercie premièrement du bon accueil que vous avez fait à Maulévrier[2].

Pour ce qui regarde le retour de la princesse des Ursins[3], je ne crois pas que je puisse faire grand chose sur une telle affaire, et que le Roi suivra plutôt les pensées que lui suggèreront sa sagesse et son expérience que ce que je pourrois en dire. Cependant soyez toujours persuadé que mon plaisir sera toujours de vous procurer le vôtre et qu'en toutes occasions ce sera un de mes premiers motifs après le bien du service du Roi et du vôtre. La princesse des Ursins arriva ici hier au soir et a salué le Roi

1. Un des courriers royaux qui allaient de Paris à Madrid.
2. Ci-dessus, p. 61.
3. Voyez *Philippe V et la cour de France*, tome Ier, chapitre v, p. 176 et suivantes. Le roi et la reine d'Espagne, très mécontents du rappel et de la disgrâce de la princesse des Ursins, usaient de tous les moyens pour obtenir son retour auprès d'eux ; on voit que Philippe V en avait même écrit à son frère.

aujourd'hui, qui lui a donné une très longue audience[1]; je l'ai vue chez Mme la duchesse de Bourgogne. Elle ne m'a quasi point paru changée de ce que je l'avois vue autrefois. Elle a été trois quarts d'heure enfermée avec Mme la duchesse de Bourgogne dans son cabinet et n'en est sortie que pour aller chez le Roi. J'avoue que j'ai quelque curiosité de l'entretenir; je ne sais encore si elle me voudra voir en particulier. J'ai remercié Mme la duchesse de Bourgogne de votre part des habits qu'elle a envoyés à la reine, et lui ai dit ce que vous me mandiez là-dessus.

Pour le siège de Gibraltar, je commence bien à craindre que le succès n'en réponde point à nos espérances. Le siège de Verrue avance; la dernière sortie a été, je crois, le dernier coup pour les ennemis, à qui on dit que la communication[2] va bientôt être coupée avec la place. *Noli, quæso, me ducis Andegavensis immemorem suspicari; menti semper imago, sed multo magis fraterno amor inhæ-*

1. Sur le conseil du maréchal de Tessé, Louis XIV, revenant sur ses préventions à l'égard de la princesse, qui était exilée à Toulouse, lui avait permis de venir à Versailles. Dangeau écrivait dans son *Journal* le 11 janvier (tome X, p. 229) : « Le Roi donna l'après-dînée dans son cabinet une audience à la princesse des Ursins qui dura deux heures et demie, et le Roi dit le soir chez Mme de Maintenon qu'il y avoit encore beaucoup de choses dont ils n'avoient point parlé. Cette princesse alla ensuite chez Mme la duchesse de Bourgogne, qui la fit entrer dans son petit cabinet, où elle fut quelque temps enfermée avec elle. »

2. La communication fortifiée qui réunissait la place de Verrue à celle de Crescentin, où se tenait le duc de Savoie, et qui lui permettait de rafraîchir continuellement les assiégés.

ret pectori. O quantum varias narrassemus invicem venationes aut potius quantum uni venationi operam dedissemus! Sed fortasse, bello composito, licebit fines cujusque regni appetere aut Galliam ipsam ad invisendas provincias tuo imperio subditas permeabis. Vale, carissime frater, et, si casu horrendum monstrum solecismi epistolam subrepserit, noli grammaticali severitate culpam arguere; sed potius fraterna benignitate mihi, te longe vita propria diligenti, ignosce.

LOUIS.

XLI.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Versailles, 11 janvier 1705.

C'est peut-être m'acquitter un peu tard, Madame, des souhaits accoutumés au commencement de chaque année et que je renouvelle aujourd'hui avec autant de sincérité que de tendresse, vous conjurant de me continuer, s'il se peut, dans la nouvelle et à l'avenir plus de bontés que dans les précédentes.

J'ai vu aujourd'hui la princesse des Ursins; j'ai grande impatience de l'entretenir et surtout sur le mal qu'il y a dire de vous; car, outre qu'il y en a beaucoup à dire, c'est que je crois que personne n'en pense plus et ne le connoît mieux qu'elle; cette expression paroîtroit un peu extravagante à une personne moins déliée que vous et qui feroit plus de cas des louanges grossières.

Je crois que je dois vous remercier aussi bien que le roi, Madame, de la bonne réception qui a été faite au marquis de Maulévrier ; je la reconnois d'autant plus que je me flatte y avoir eu quelque part, et j'ose vous assurer, Madame, que personne ne mérite plus que moi votre précieuse considération par l'amitié tendre et l'estime véritable que j'ai pour votre personne.

LOUIS.

XLII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 13 janvier 1705.

Je ne crois pas avoir à vous dire dans cette lettre, mon cher frère, rien de différent à ce que j'ai mis dans celle que Pichelin vous rendra. L'intérêt de l'État, puis le vôtre, seront les motifs qui me feront agir en tout, et le soin de vous procurer votre satisfaction. Pour ce qui est de la confiance que vous prenez ici en moi, vous pouvez être sûr que je n'en abuserai point ; c'est un secret qui, de toutes manières, doit être inviolablement gardé par le peu de personnes qui y sont entrées et à qui cela pourroit faire tort et le feroit nécessairement plus ou moins [1]. Je ne reprends rien du détail que vous me faites de la conduite de la princesse des Ursins ;

1. On ne sait à quelle confidence secrète ces phrases font allusion, et dont il est encore parlé dans la lettre suivante adressée à la reine.

c'est au Roi et non pas à moi à en juger et, comme vous le dites vous-même, à moins qu'il n'y ait nécessité, je n'aime point à me mêler principalement de ces sortes d'affaires. On ne peut que louer la promptitude avec laquelle vous fîtes ce que le Roi souhaita de vous et la soumission avec laquelle la princesse le reçut et l'exécuta. Je ne doute point qu'elle ne vous soit infiniment attachée, et par devoir et par le cœur, et comprends aisément le désir que vous auriez de la revoir auprès de vous. Ce seroit, dans le désir que j'ai de vous donner des marques de ma tendre amitié, une occasion qui me seroit bien précieuse, si je pouvois faire là-dessus ce que vous désirez, vous assurant que je vous aime toujours plus que ma vie.

LOUIS.

XLIII.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Versailles, le 13 janvier 1705.

Je suis confus, Madame, des louanges dont vous m'accablez dans votre lettre et souhaiterois bien pouvoir quelque jour en mériter une petite partie. Vous verrez dans la lettre que j'écris au roi ce que je pense sur le retour de la princesse des Ursins et que mon unique but est le bien du service du Roi, du vôtre, et votre propre satisfaction ; comme il a entré en matière avec moi, j'ai cru que c'étoit aussi à lui que je devois répondre plus au long. Permet-

tez-moi, Madame, cependant de vous remercier de la marque de confiance dont vous venez de m'honorer. Vous pouvez être persuadée que le secret en sera inviolablement gardé et que j'en garderai toute ma vie la mémoire comme une marque essentielle de l'amitié d'une personne pour qui j'ai une estime et une tendresse qui ne se peuvent exprimer.

LOUIS.

XLIV.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 18 janvier 1705.

Je comprends comme vous, mon très cher frère, qu'il est d'une extrême importance de tâcher à ne pas manquer Gibraltar. Les ennemis le connoissent bien de leur côté par les fréquents secours qu'ils y envoient [1]. Il seroit à souhaiter qu'ils ne fussent pas si bien entrés ; mais, puisque la chose est faite, vous ne pouvez y apporter d'autre remède que ceux dont vous vous servez présentement.

Je serai ravi de vous pouvoir envoyer d'ici des livres qui vous délassent et vous accoutument à ne pas abandonner l'étude tout à fait. Je souhaite que la reine y prenne goût avec vous ; car, sans cela,

1. Dans le courant de décembre 1704, le roi d'Espagne avait envoyé quatre mille hommes de renfort au siège de Gibraltar ; les Alliés, de leur côté, avaient réussi à y faire entrer quelques troupes et des munitions.

j'aurois bien peur que vous n'aimassiez mieux être longtemps avec elle plutôt qu'avec mes pauvres livres. Je m'acquitterai cependant de votre commission. Un des premiers qui paroîtra sera le onzième volume de l'*Histoire ecclésiastique*[1] ; je ne sais si vous avez eu les précédents. Je crois que ce livre ne vous déplaira pas, et, si vous ne les aviez pas eus, je ne ferois pas mal de vous envoyer ceux qui ont paru depuis votre départ.

Lorsque je vous écrivis ma dernière lettre, je ne savois pas encore la résolution que le Roi a prise de vous renvoyer la princesse des Ursins, ainsi qu'il vous l'a dû mander. Je vous en fais mon compliment et à la reine aussi, à qui vous le ferez de ma part[2]. Je ne lui écris point de peur de la fatiguer

1. L'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Claude Fleury, qui avait été sous-précepteur du duc de Bourgogne et de ses frères, est le plus remarquable des ouvrages de ce fécond écrivain ; le premier volume parut en 1691, et l'ouvrage tout entier, qui s'arrête à 1414, ne comprend pas moins de vingt volumes in-quarto. Après la mort de Fleury (1723), le P. Fabre continua l'ouvrage jusqu'en 1598.

2. La princesse, auquel Louis XIV avait, comme on l'a vu ci-dessus, permis de venir à Versailles, eut de longues entrevues avec le Roi et parvint à se disculper des accusations portées contre elle. Elle réussit à persuader à la cour de France qu'il serait impossible de gouverner l'Espagne sans elle, et Louis XIV consentit à ce qu'elle y retournât. La reine Marie-Louise désirait ardemment son retour ; il semble que Philippe V ne partageait pas absolument ses vues, puisque, tout en demandant officiellement avec la reine le renvoi de la princesse à Madrid, il manifestait des désirs contraires dans des lettres secrètes à son grand-père, qui arrivèrent trop tard à Versailles (*Philippe V et la Cour de France*, tome I, p. 189 et suivantes).

par de trop fréquentes lettres ; car, quoiqu'elle veuille bien me témoigner qu'elle sera bien aise d'en avoir souvent, je sais qu'il faut en user avec discrétion. J'entretins la princesse des Ursins il y a trois jours en particulier, et lui trouvai l'esprit tel que je l'avois toujours entendu dire ; on ne s'ennuie certainement point avec elle. La plus grande partie de la conversation roula sur vous, et, convenant de tout le bon qui est en vous, nous convînmes aussi qu'il le falloit montrer et vaincre la timidité qui vous est naturelle, ainsi que je vous en ai déjà écrit plusieurs fois. Je ne puis m'empêcher de reprendre là-dessus la voix de conseil, puisque c'est une chose si nécessaire à surmonter, surtout dans les places où nous sommes.

Si le temps est froid à Madrid, il n'est pas plus chaud ici, et, quoiqu'il n'y ait plus de glace, il gèle cependant toujours un peu, surtout la nuit, et fait un froid noir comme s'il alloit neiger. Cela dure depuis quelques jours sans que le temps se détermine à rien. On ne laisse pas pourtant que de chasser et de tirer. On a accommodé depuis cet hiver le Bois-d'Arcy[1] ; on a nettoyé les vieilles routes ; on y en a fait de nouvelles ; cela le rend beau pour y faire des battues. Il y a beaucoup de lapins et de bécasses, et une battue où régulièrement on voit dix ou douze chats-huants, sans que le nombre paroisse en diminuer, quoiqu'on en tue toujours quelques-uns.

1. Bois situé au-dessus de Saint-Cyr et faisant suite au bois de Satory.

Adieu, mon cher frère; voilà bien des matières différentes traitées en deux pages. Je vous embrasse de tout mon cœur, vous priant de me garder toujours votre amitié qui m'est si chère.

LOUIS.

XLV.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, 8 février 1705.

J'ai reçu depuis que je ne vous ai écrit, mon cher frère, plusieurs de vos lettres qui m'ont toutes fait un très grand plaisir. Je vais tâcher de réparer aujourd'hui le temps perdu en répondant aux questions que vous m'y faites.

La première est au sujet du duc de Savoie. Je ne sache point qu'il ait envoyé de gentilhomme, ainsi que vous le disiez, pour complimenter le Roi [1], et il a simplement répondu aux lettres qu'on lui avoit écrites.

Quant aux efforts qu'on fait pour se mettre en état de repousser ceux des ennemis, le Roi n'oblige les capitaines de cavalerie qu'à remettre dix chevaux dans leurs compagnies; il remet tout le reste. Cela n'est que pour les troupes qui ont souffert de la maladie; elle règne, par parenthèse, parmi les ennemis et les incommode fort. On travaille aussi à quelque échange des prisonniers; mais les ennemis

1. A propos de la naissance du duc de Bretagne.

font beaucoup de chicanes et n'ont guère d'envie de conclure. Pour ce qui regarde les poudres et les boulets, le Roi vous aura apparemment mandé en quel temps il veut vous envoyer le nouveau secours que vous lui en demandez.

Sur l'article du Tite-Live françois, l'abbé Fleury [1] m'a dit qu'il le cherchoit; je l'en presserai encore de votre part. Le onzième volume de son *Histoire* vient d'être achevé ; il m'a dit aussi qu'il vous l'enverroit, mais qu'il ne sait si vous avez continué à la lire. Je suis ravi que la reine soit curieuse d'histoire, et je crois que celles des monarchies présentes ne lui fourniront pas des événements moins intéressants que ceux des Romains et des Grecs. Voilà à peu près les articles sur lesquels j'ai à vous répondre.

Je vous dirai aussi qu'à propos de ce que vous me marquez dans une de vos lettres que vous ne savez ce que vous ferez la campagne prochaine, que je crois que, de notre côté, nous ne savons guère non plus ce que nous ferons, et que les choses ne se tournent pas cette année pour m'y faire prendre part, quelque désir que j'en aie ; mais il faut aller sagement dans des occasions qui peuvent être de conséquence.

Le siège de Verrue va toujours doucement; mais le duc de Vendôme ne perd point courage et assure

1. L'abbé Claude Fleury, né en 1640 et mort en 1723, qui fut successivement précepteur des jeunes princes de Conti, puis des trois petits-fils de Louis XIV, entra à l'Académie française en 1696 et devint confesseur de Louis XV en 1716. Il a été parlé de son *Histoire ecclésiastique*, ci-dessus, p. 74.

qu'il prendra cette place[1], ce qui, comme vous savez, est d'une extrême importance, quoique la saison lui soit entièrement contraire et qu'il y pleuve continuellement.

Pour ce qui regarde le retour de la princesse des Ursins, je crois vous avoir déjà mandé que le Roi avoit déjà pris son parti avant que je pusse être en état de m'y employer, ainsi que vous me l'aviez demandé ; vous savez que tout ce qui vous fait plaisir m'en fait aussi.

Adieu, mon très cher frère, ne m'oubliez pas, et soyez toujours persuadé de ma tendresse infinie.

LOUIS.

XLVI.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Versailles, le 8 février 1705.

Les reproches obligeants dont votre dernière lettre étoit pleine m'ont un peu fait sentir ma faute, Madame, et je la répare au plus tôt ; car je ne l'ai reçue qu'hier, et l'ordinaire part demain matin.

Vous verrez par la lettre que j'écris au roi mon frère que je n'ai pas eu le temps de m'employer

1. Dangeau insérait dans son *Journal* au 7 février (tome X, p. 250) : « M. de Vendôme a chargé M. de Montgon de dire au Roi qu'on ne devoit point être en peine de la longueur du siège de Verrue, qu'il répondoit de prendre la place, et que les troupes ne fatiguoient pas beaucoup à ce siège, où on perd fort peu de monde. »

auprès du Roi pour le porter à vous renvoyer la princesse des Ursins, et il en avoit déjà formé le dessein ; ainsi je ne mérite vos remerciements là-dessus qu'en qualité d'homme qui désire de vous plaire en tout ce qui dépendra de lui et de ne point manquer les occasions où il pourra vous en donner des marques.

Je suis ravi aussi, Madame, que vous preniez goût à la lecture et que vous ayez curiosité de voir les faits des grands hommes dans les pièces originales ; mais j'ose vous dire que les histoires modernes vous montreront des héros aussi bien que les anciennes, que vous y verrez de grands capitaines aussi bien que chez les Romains et même parmi vos ancêtres, ce qui vous doit donner pour le moins autant de curiosité que la fameuse antiquité. Après cela, je ne dis pas cela pour vous en ôter le goût, et je suis persuadé que vous ne mépriserez ni les anciens, ni les modernes.

On ne peut être plus touché, Madame, que je le suis de toute l'amitié que vous me témoignez ni y répondre avec une plus tendre reconnoissance.

LOUIS.

XLVII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 1er mars 1705.

Je reçus à Marly, mon cher frère, vos deux lettres du 13 et du 16 février. J'y ai vu la malheureuse issue de l'attaque du pâté, qu'on avoit déjà apprise

par un courrier quelques jours auparavant[1]. Il faut espérer que, la seconde fois, on y réussira mieux et qu'il en arrivera comme des contre-gardes de Landau, il y a deux ans. Cela est d'autant plus important que, comme vous me le dites, la prise de la place suivra de près celle de cette hauteur fatale.

Il y a eu quelques mouvements de troupes de part et d'autre du côté de la Moselle, mais qui n'ont eu nulles suites.

Le siège de Verrue va toujours lentement ; on attendoit ici des nouvelles d'un assaut que M. de Vendôme y devoit donner le 18 ou le 20 du mois passé ; mais on en a été empêché par beaucoup de neige qui a tombé en ce temps[2]. Cependant ce qui est différé n'est pas perdu, et je regarderois au contraire ce retardement comme très avantageux, si la fonte de ces neiges mouilloit les poudres des mines qui sont en grand nombre.

Au sujet de la poudre que vous demandez, il me paroît que le Roi se dispose à vous en faire passer au plus tôt. Je crois que vous ne serez pas fâché du voyage de l'Escurial ; car il me semble qu'on ne les fait pas avec tant de facilité au pays où vous êtes qu'en celui où nous sommes.

J'ai dit à Mme la duchesse de Bourgogne ce que

1. Dangeau dit au 25 février (p. 267) : « Le maréchal de Tessé écrit de devant Gibraltar ; il mande..... qu'on avoit attaqué et pris le pâté qui est sur la hauteur ; mais on n'a pas pu s'y établir. » Comparez les *Mémoires de Sourches*, tome IX, p. 183-184, et *Dangeau*, p. 262.

2. *Dangeau*, p. 269.

vous m'aviez chargé de lui dire de la part de la reine, et finis en vous assurant qu'on ne peut continuer à vous aimer avec plus de tendresse que moi.

LOUIS.

XLVIII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 6 mars 1705[1].

Du Tillot[2] étant sur le point de partir pour retourner en Espagne, je me sers avec plaisir de cette occasion pour vous donner des nouvelles plus fraîches que celles que l'on reçoit par les courriers ordinaires. Elles ne sont pas ici en grand nombre.

Maintenant, on se prépare fort ferme à la campagne des deux côtés. Les ennemis ne veulent pas perdre l'avantage qu'ils ont eu l'année dernière, et nous voulons de notre côté tâcher de le regagner comme une chose qui nous étoit acquise depuis longtemps. Cependant, et ce qui me fait beaucoup de peine, c'est que je ne vois pas les occasions favorables pour y prendre moi-même une part de plus près que celle qu'on y prend d'ici ; mais il faut agir avec prudence et vivre d'espérance, me reposant sur la sagesse du Roi et le désir qu'il a de me faire

1. Cette lettre est datée du 6 février sur l'original ; mais c'est une erreur du prince : tous les événements auxquels il est fait allusion sont de la fin de février ou des premiers jours de mars.

2. C'est un courrier officiel.

instruire et de contribuer à m'acquérir quelque réputation, ce qui ne se peut que par les faits.

MM. les maréchaux de Villeroy et de Marcin sont ici depuis quelques jours[1]. Le Roi a eu des conversations avec eux, où apparemment il se traite des projets de la campagne, et le maréchal de Villars doit revenir incessamment de Metz faire un tour ici[2], afin que toutes les mesures soient prises de concert; car la situation des affaires demande ce concert absolu.

On attend avec grande impatience des nouvelles d'Italie. Le duc de Vendôme, ainsi que je crois vous l'avoir déjà mandé, devoit donner un assaut général à cette place dans les derniers jours du mois passé, et c'est ce coup qui décidera de la réussite de l'entreprise[3].

Les nouvelles de Hongrie sont bonnes ; les Mécontents n'ont point été abattus de leur dernier échec; ils ont même la supériorité. Ils sont venus brûler plusieurs villages jusqu'à une lieue de Vienne ; ils assiègent Bude, à ce que l'on dit, et cette place se trouve dans le même état qu'elle étoit lorsqu'elle fut prise par les Impériaux la dernière fois. D'ailleurs

1. Voyez le *Journal de Dangeau*, tome X, p. 267 (26 février) et 269 (28 février).

2. Il arriva à Versailles le 9 mars (*ibid.*, p. 275, 10 mars).

3. Le duc de Vendôme avait espéré pouvoir donner à Verrue un assaut définitif dès le 18 février ; mais les pluies et le mauvais temps le lui firent remettre au 28 ; ce ne fut que dans la nuit du 1er au 2 mars que les Français pénétrèrent dans la seconde enceinte, ce qui détermina peu après la capitulation ; on ne sut ces nouvelles à Versailles que le 9 mars.

le Danube y étoit gelé, et elle n'a point de fortifications du côté de ce fleuve, ce qui fait espérer un prompt et heureux succès de ce siège[1]. Pour l'importance de la place, il n'est je crois pas besoin de vous en parler, et il n'y a qu'à lire l'histoire pour la connoître.

Les affaires sont plus brouillées que jamais en Pologne, et l'Empereur même n'est pas sans appréhension du roi de Suède, qui, étant entré en Silésie, a mis de ses troupes dans Breslau, selon que le portoient quelques nouvelles. Je ne sache pourtant pas qu'elles aient été confirmées, mais ce qui paroît assez vraisemblable est que le roi de Suède veut poursuivre le roi de Pologne jusqu'en Saxe, et, si cela étoit, cela mettroit un peu de trouble dans l'Empire.

Voilà à peu près ce qui se passe maintenant dans les principaux endroits de l'Europe, et la guerre m'y paroît bien vue quasi partout, hors chez les Turcs, qui jusques ici se tiennent fort en repos et ne prennent parti pour personne. Je ne sais comment ils ne songent point à se servir d'une si belle occasion pour remettre la main sur la Hongrie, dans ce temps de troubles et de divisions. Cependant ce ne sera pas moi qui leur en donnerai l'avis, ni qui souhaiterai rien au préjudice de la religion.

Pour votre siège de Gibraltar, il commence à m'ennuyer excessivement, et je crois qu'il ne vous ennuie pas moins ; mais je crois à présent la place

1. Toutes ces nouvelles et les suivantes se retrouvent dans les correspondances de la *Gazette*.

prise ou manquée et par conséquent il y n'a rien à en dire davantage.

J'ai ouï dire que le pays de l'Escurial, où vous avez passé quelques jours, étoit aussi beau pour la chasse que celui de Fontainebleau ; c'est beaucoup dire ; cependant je le souhaiterois de tout mon cœur, et je suis persuadé que vous chercheriez les moyens d'y faire de temps en temps quelques voyages moins embarrassants qu'il me paroît que n'a été celui-ci.

Adieu, mon très cher frère, soyez toujours persuadé de ma tendre et fraternelle amitié, et gardez-moi toujours dans la vôtre la part que j'ai eue jusqu'ici.

LOUIS.

XLIX.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Versailles, le 6 mars 1705[1].

Il me semble, Madame, qu'il y a trop longtemps que je ne me suis donné l'honneur de vous écrire, vu ce que vous m'avez permis là-dessus, et, cela étant, il vaut mieux se servir de l'occasion d'un courrier extraordinaire qui part demain pour retourner en Espagne.

Je crois que vous n'aurez pas été fâchée de vous trouver pour quelques jours à la campagne et dans une aussi belle campagne qu'on dit qu'est l'Escurial,

1. Comme la précédente, cette lettre est datée par erreur du 6 février.

pendant que vous passez votre vie dans un palais au milieu d'une ville, où il faut le plus souvent garder la gravité. On dit cependant que vous n'aimez guère la chasse, qui fait un des plus grands agréments du séjour de l'Escurial et que, quand vous y allez, c'est par complaisance pour le roi. Mais vous pouvez aimer la promenade, qui certainement doit plaire aux personnes de votre âge, et vous en avez besoin ; car, pour penser sérieusement, il faut savoir se relâcher et se dissiper un peu quelquefois.

Je ne vous mande point de nouvelles dans mes lettres, Madame, je crois que vous les savez d'ailleurs ; cependant, si vous êtes curieuse d'en voir de ma façon, ce que j'en mande au roi d'Espagne pourra vous instruire de ce que je sais et de ce que je pense des affaires présentes.

Permettez-moi, Madame, en finissant ma lettre de vous renouveler les assurances de ma tendre et sincère amitié et de vous demander l'honneur de la continuation de la vôtre.

LOUIS.

L.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 25 mars 1705.

Il y a quelque temps que je ne vous ai écrit, mon cher frère, quoique j'aie reçu de vos lettres fort régulièrement. Il faut réparer cette négligence, et je me sers pour cela de l'occasion du départ de La Combe, qui retourne auprès de vous.

La prise de Gibraltar me paroît toujours comme à vous d'une extrême importance, surtout si cette place devenoit la porte de Meres (?) pour rentrer en Espagne, d'où on auroit ensuite bien de la peine à les faire sortir. Nous attendons l'effet qu'auront fait les nouvelles munitions qui doivent être arrivées à ce siège de toutes parts[1].

Pour le côté du Portugal, il me semble qu'il ne pourroit devenir très sérieux que si les ennemis y grossissoient leurs troupes, comme ils en avoient fait courir le bruit cet hiver. Ils ne font encore nuls mouvements en Flandre, sur la Moselle, ni sur le Rhin ; nous n'en faisons point non plus, et les troupes du Roi se rétablissent d'une manière étonnante. Vous aurez su comment, après la prise du fort de communication à Verrue et le pont rompu, M. le duc de Savoie a quitté Crescentin pour se retirer à Chivas, sur le bruit qu'on marchoit à lui pour l'attaquer. Ainsi je ne doute pas que l'affaire de Verrue ne tire à sa fin, et il est bon qu'elle finisse au plus tôt ; car la pelote grossira bientôt par le Tyrol et le Trentin.

J'ai vu avec grand plaisir le détail de vos chasses de l'Escurial ; nous en faisons de temps en temps ici, où nous ne tirons pas à la vérité de si gros gibier, mais en plus grande quantité en lièvres, lapins, faisans, perdrix, et autres oiseaux qui se rencontrent par hasard.

1. Ces secours en munitions : poudres, boulets, bombes, etc. venaient de France, l'Espagne étant incapable d'en fournir suffisamment.

Adieu, mon très cher frère, soyez toujours persuadé de la tendre amitié que j'ai pour vous et dont je vous demande la pareille.

LOUIS.

LI.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Versailles, le 25 mars 1705.

J'ai reçu, Madame, votre lettre du 4 de ce mois et j'ai ressenti un plaisir infini de cette marque obligeante de votre souvenir et de la manière gracieuse dont elle est tournée. Je vous assure, Madame, que, quand je n'aurois pas autant de raisons de vous aimer que j'en ai, vos lettres m'y devroient obliger.

Il me semble que la princesse des Ursins doit bientôt partir pour retourner auprès de vous ; elle l'auroit fait plus tôt sans qu'elle a été retardée par quelques accès de fièvre, qui, Dieu merci ! n'ont point eu de suite ; il faudra, lorsqu'elle partira, que je tâche de lui bien faire connoître mes sentiments à votre égard. Permettez-moi en attendant, Madame, de vous assurer de ma tendre et sincère amitié, vous priant de me faire toujours quelque part dans l'honneur de la vôtre qui m'est si précieuse.

LOUIS.

LII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Marly, le 26 avril 1705.

Je ne vous ai point écrit, mon cher frère, depuis la perte que j'ai faite de mon fils[1], et je crois que la tendresse que vous avez pour moi vous l'aura fait sentir vivement. Il auroit été à souhait, non seulement pour mon intérêt particulier, mais encore pour celui des affaires générales, que ce malheur ne fût point arrivé ; mais les hommes doivent toujours se soumettre aveuglément à ce qui vient d'en haut. Dieu sait mieux que nous-mêmes ce qu'il nous convient ; il a la vie et la mort dans ses mains et a placé mon fils dans un lieu où je désire ardemment de le rejoindre un jour. Cependant ce n'est pas assez de le désirer, il faut y travailler, et je serois janséniste si je disois autrement, ce que vous savez bien que je suis bien éloigné d'être. L'état où vous êtes, mon cher frère, et celui auquel je suis destiné selon le cours de nature (souhaitant que ce soit bien tard), cet état, dis-je, est rempli d'autant de dangers qu'il y a de devoirs à remplir, et ces dangers sont d'autant plus pressants que ces devoirs sont grands ;

1. Le jeune duc de Bretagne, âgé seulement de quelques mois et d'une santé très débile, fut pris de convulsions, dont il mourut le 13 avril, malgré les saignées et l'émétique qu'on ne craignit pas d'employer pour un si petit enfant.

mais aussi quel degré de gloire est destiné dans le ciel à ceux qui les remplissent dignement! Je ne vous donnerai pas d'autre modèle que saint Louis, dont nous avons l'honneur de descendre. Il n'y a pas à douter qu'après avoir rempli sur la terre les devoirs immenses de la royauté, il ne possède une place bien élevée dans le ciel, et il ne l'a pas acquise sans peines, sans application, sans soins, sans traverses. Je m'aperçois qu'insensiblement, au lieu d'une lettre, je fais un sermon; mais vous en voyez l'intention; elle est droite certainement, et la matière que j'ai traitée d'abord m'a bien fait faire des réflexions différentes sur le bonheur de mon fils d'être arrivé au ciel sans avoir essuyé ces horribles dangers où nous sommes, et dont la seule correspondance fidèle à la grâce, la vigilance, le travail, la justice et l'accomplissement exact de nos devoirs nous peuvent tirer. Il est vrai que, si le péril est grand, la grâce est abondante, et que Dieu ne nous laissera jamais tenter au-dessus de nos forces; mais il faut les employer, et le serviteur négligent a été damné aussi bien que Judas et le mauvais larron.

Pour passer d'une matière si relevée à une autre un peu plus à portée de la foiblesse humaine, sans qu'elle doive regarder l'autre comme trop au-dessus d'elle pour espérer jamais d'y parvenir, je vous dirai que la prise de Verrue[1] a achevé de mettre les affaires du Roi en bon train vers l'Italie; que celle de Villefranche, de la ville de Nice et des autres

1. Les assiégés avaient battu la chamade le 6 avril, et s'étaient rendus à discrétion le 9.

forts[1] coupe entièrement la communication maritime pour des secours ; qu'il n'y a pas d'apparence que les ennemis fassent de si grands efforts vers la Moselle qu'ils s'en étoient vantés, et que je ne vois que les côtés de Flandre et du Rhin où ils puissent entreprendre. C'est ce que la suite nous fera voir. Je voudrois bien que votre côté fût en aussi bon état que le reste. Vous voyez les choses de plus près ; mais je crains que vous ne les voyiez pas comme elles sont ; et cependant, voilà un de ces devoirs dont je vous parlois, cela soit dit en passant.

Adieu, mon très cher frère, souvenez-vous toujours de la tendre amitié que nous avons eue l'un pour l'autre dès notre enfance, et ne l'oublions jamais, ni ne souffrons qu'elle se refroidisse. C'est cette amitié qui m'a un peu rendu aujourd'hui prédicateur sans y penser.

LOUIS.

LIII.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Marly, le 26 avril 1705.

Je ne sais, Madame, si vous n'aurez point été un peu choquée de mon long silence ; mais je suis persuadé que vous me l'aurez aussi pardonné quand

1. C'est le duc de la Feuillade qui s'était emparé de Villefranche, de Nice, et des forts de Montalban et de Saint-Ospice ; il ne restait plus au duc de Savoie que le château de Nice, où le marquis de Carail s'était retiré.

vous en aurez appris la triste cause, qui, je crois, vous aura été bien sensible; car, étant bonne sœur, il étoit impossible que vous ne fussiez bonne tante. Cette perte imprévue a rendu Mme la duchesse de Bourgogne un peu malade[1]; elle se porte cependant mieux, Dieu merci! depuis quelques jours, et il faut espérer qu'elle la réparera bientôt. Plût à Dieu, Madame, que vous pussiez en même temps donner à l'Espagne un prince des Asturies! Mais je ne souhaiterois pas qu'il vous en arrivât autant qu'à moi. Consolez-moi, Madame, en me conservant toujours une bonne part dans l'honneur de votre amitié, et soyez persuadée que personne ne le mérite mieux que moi par le tendre attachement que j'ai et que j'aurai toute ma vie pour vous.

LOUIS.

LIV.

AU ROI PHILIPPE V.

A Marly, le 4 mai 1705.

Cette lettre vous sera rendue, mon très cher frère, par Vazet[2], qui retourne auprès de vous et qui part incessamment.

1. La jeune duchesse, accablée de douleur de la mort de son fils, avait dû s'aliter, et deux de ses dames, la duchesse de Guiche et la maréchale de Cœuvres, durent même la veiller une nuit (*Dangeau*, tome X, p. 301 et 302).

2. Henri Vazet avait accompagné Philippe V en Espagne comme valet de chambre et barbier ordinaire. Très attaché à

Il n'est pas arrivé grand chose depuis la dernière lettre que je vous ai écrite. Toutes choses sont assez tranquilles de tous côtés, en attendant l'ouverture de la campagne, et on ne sauroit encore dire de quel côté seront les grosses affaires. Jusqu'ici l'apparence avoit été pour le côté de la Moselle ; mais présentement l'on ne le croit plus, et les ennemis s'y sont fort refroidis.

La goutte du Roi continue encore, quoiqu'il se promène tous les jours dans les jardins [1] et qu'il se conduise de manière à la faire finir promptement. C'est ce qui nous a fait demeurer ici bien plus longtemps qu'on ne pensoit. Mme la duchesse de Bourgogne est aussi incommodée d'une médecine qu'elle a prise assez mal à propos et qui, ne l'ayant pas assez purgée, n'a fait que remuer les humeurs sans les résoudre ; je crois qu'on la réitérera bientôt et qu'on la baignera ensuite, puis qu'on lui donnera des eaux de Forges [2] pour la disposer à réparer promptement la perte que nous avons faite [3].

Mme des Ursins, il lui servait d'espion et d'agent secret, et fit plusieurs voyages de France en Espagne. C'est lui notamment qui fut chargé en 1706 d'apporter à Paris les pierreries de la couronne espagnole et la fameuse perle Pérégrine, lorsque les Alliés entrèrent dans Madrid.

1. Louis XIV eut en effet à cette époque une longue attaque de goutte, dont les journaux de la cour relatent les divers accès ; pour pouvoir se promener malgré cela dans ses jardins, il s'était fait faire un petit chariot que des valets traînaient et poussaient, et qui, à Marly, pouvait entrer jusque dans sa chambre.

2. Forges-les-Eaux, entre Gournay et Neufchâtel en Normandie, possédait des sources ferrugineuses que le cardinal de Richelieu avait mises à la mode.

3. Dangeau parle au contraire d'une cure de lait (p. 314-315).

Adieu, mon cher frère, souvenez-vous toujours de moi qui vous aime plus que moi-même.

LOUIS.

Faites, je vous prie, souvenir la reine de moi.

LV.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 28 mai 1705.

Il y a assez longtemps que je ne vous ai écrit, mon très cher frère, quoique j'aie reçu depuis plusieurs de vos lettres. Ainsi il faut réparer aujourd'hui cette négligence.

Nous sommes ici de samedi dernier. Le Roi commence à marcher ; mais il ne peut pas encore le faire longtemps de suite [1].

Vous savez apparemment les nouvelles d'Italie plus tôt ou aussi tôt que nous ; ainsi je ne vous en parle point. Les armées s'assemblent de tous côtés, et il paroît présentement que les grands coups se donneront sur la Moselle. Le maréchal de Villars y est avec une armée nombreuse et composée des meilleures troupes du Roi, prêt à y recevoir les ennemis, et l'électeur de Bavière est hors des lignes et s'approche de la Meuse, menaçant Huy et Liège ; car l'armée que les ennemis ont laissée de ce côté ne songe qu'à se retrancher sous Maëstricht, et il

1. Par suite de l'attaque de goutte dont il a été parlé dans une lettre précédente.

n'y a pas d'apparence qu'elle paroisse si tôt en campagne.

J'attends avec impatience des nouvelles de ce qui se sera passé sur les frontières de Portugal ; il y a apparence que les ennemis n'y garderont pas longtemps leur conquête [1], soit qu'ils livrent bataille, qu'apparemment ils perdront, soit qu'ils se retirent à l'approche du maréchal de Tessé.

J'ai reçu le tabac et le chocolat que le marquis de Maulévrier m'apportoit de votre part et vous en remercie ; ils me paroissent tous deux fort bons, surtout le tabac. Je ne sais si vous continuez à le haïr toujours autant que vous faisiez autrefois.

Adieu, mon très cher frère, je vous embrasse de tout mon cœur. S'il arrive quelque chose entre ci et dimanche, jour du départ de l'ordinaire, je l'ajouterai à ma lettre.

LOUIS.

Le 31 mai.

Je ne sache rien de nouveau qui puisse vous être mandé. Nous allons demain à Liancourt [2], mon frère de Berry et moi, pour un jour, et de là à Chantilly [3]

1. L'armée anglo-portugaise, commandée par lord Galloway et le marquis das Minas, avait repris d'abord Salvatierra, dont les Espagnols s'étaient emparés l'année précédente, puis s'était emparée de Valentia, ville d'Espagne entre Alcantara et Badajoz.

2. Le château de Liancourt, entre Creil et Clermont-en-Beauvaisis, appartenait au duc de la Rochefoucauld et lui venait de sa femme, Jeanne-Charlotte du Plessis-Liancourt.

3. Chez le prince de Condé, qui invitait parfois les jeunes princes à venir chasser dans les forêts du voisinage.

pour deux, et ne serons de retour ici que samedi. Le lendemain, nous suivrons encore Monseigneur à Livry[1]. J'espère que tous ces petits voyages nous divertiront. Vous êtes trop persuadé de mon amitié pour qu'il soit besoin de vous rien dire de plus là-dessus.

LVI.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Versailles, le 29 mai 1705.

J'ai été bien sensible, Madame, aux présents que j'ai reçus de votre part, et, quand ils n'auroient pas été aussi bons qu'ils me l'ont paru en effet, la part dont ils me venoient auroit suppléé à leurs défauts. J'ai goûté du tabac, que j'ai trouvé excellent ; pour le chocolat, je ne l'ai pas fait encore ; car il étoit entré dans les caisses un peu de poudre de tabac, et j'ai cru qu'il falloit le laisser quelque temps à l'air avant que d'en user. L'odeur en est merveilleuse ; je ne crois pas que Mme la duchesse de Bourgogne en puisse prendre si tôt, étant présentement dans l'usage de quelques remèdes que les médecins lui ont jugé nécessaires[2] ; mais je lui en garderai soigneusement

1. La terre de Livry appartenait au marquis de ce nom, Louis Sanguin, qui avait épousé une fille du duc de Beauvillier.

2. On lit au 27 mai dans les *Mémoires de Sourches* (tome IX, p. 258) : « On parloit en ce temps-là de certaine tumeur que la duchesse de Bourgogne avoit au côté et qu'elle avoit cachée depuis quelques mois. A la vérité, elle n'étoit pas adhérente ;

pour le temps qu'elle les aura finis. Sa santé me paroît meilleure depuis quelques jours ; car, à Marly, dans les derniers temps, elle étoit assez incommodée.

Continuez-moi toujours, Madame, quelque part dans l'honneur de votre amitié ; je la mérite par le tendre attachement que j'ai et que j'aurai toute ma vie pour vous.

LOUIS.

LVII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 15 juin 1705.

Je vous écris cette lettre, mon très cher frère, par le courrier de M. Amelot[1], qui doit partir aujourd'hui.

J'ai été ravi de voir que les affaires commençoient à changer de face et à en prendre une meilleure, et que vous vous soyez aperçu vous-même que vous n'êtes pas si bien servi qu'il seroit à désirer. M. Amelot est un homme très sage ; il a parfaitement réussi dans les autres ambassades dont il a déjà été

mais elle grossissoit toujours, malgré les remèdes qu'on lui avoit faits et les bains qu'elle prenoit actuellement. » (Comparez le *Journal de Dangeau*, tome X, p. 333.)

1. Michel-Jean Amelot, marquis de Gournay, avoit été ambassadeur à Venise (1682), à Lisbonne (1684) et en Suisse (1688) ; il occupait depuis 1699 la charge de directeur des affaires commerciales, lorsque le Roi le nomma en mars 1705 ambassadeur à Madrid, où il resta quatre ans. Saint-Simon a fait l'éloge de ses qualités (*Mémoires*, éd. Boislisle, tome XII, p. 442).

chargé, et je suis persuadé qu'il ne se démentira pas dans celle-ci.

On apprit hier la prise du château d'Huy, où on a fait plus de quatorze cents prisonniers de guerre, parmi lesquels étoient cent douze officiers[1], ce qui sera bon pour en échanger beaucoup des nôtres. Le maréchal de Villars est toujours dans son camp retranché près de Sierck, et les ennemis à demi-lieue de lui. Il leur arrive souvent de nouvelles troupes ; mais, malgré cette supériorité qui augmente de jour en jour, ils n'ont encore rien entrepris, et je doute qu'ils attaquent, et il les attend sans crainte. J'espère que, sur votre frontière, les Portugais s'en tiendront à ce qu'ils ont déjà fait et qu'ils se mettront bientôt en quartiers d'été.

Depuis que je ne vous ai écrit, j'ai été à Liancourt, dont j'ai été charmé ; on n'y voit rien que de simple ; tout l'art y est naturel, et ce que nous voyons tous les jours ne le défait en rien. Pour Chantilly, où j'ai été après, vous le connoissez. Monsieur le Prince y a cependant fait depuis sept ans de grandes et belles augmentations[2] ; il nous y a donné des chasses de sangliers en abondance. Nous avons aussi suivi Monseigneur à Livry ; il y a fait trois chasses, belles toutes trois, deux de loup et une de cerf avec l'équipage pour le daim de M. le comte de Toulouse, qu'il a mis au cerf depuis environ six semaines.

1. *Dangeau*, p. 347.

2. Voyez A. de Boislisle, *Trois princes de Condé à Chantilly*, dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, années 1902 et 1903.

La goutte du Roi est passée, et il ne lui reste plus que de la foiblesse dans les pieds. Mme la duchesse de Bourgogne paroît se porter mieux ; elle a fini de se baigner et va incessament prendre des eaux de Forges ou de Passy[1]. Voilà à peu près les nouvelles de ce pays-ci. Pour celles d'Italie, vous les devez savoir aussi tôt que nous, ainsi que je vous l'ai déjà dit plusieurs fois.

Je finis en vous embrassant tendrement et vous priant, mon cher frère, de ne me pas oublier et de faire mes compliments à la reine.

LOUIS.

LVIII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 28 juin 1705.

Je vous écris aujourd'hui ce petit mot, mon cher frère, pour n'être pas si longtemps sans le faire que j'ai été par le passé. J'ai été fort aise de votre fermeté dans les occasions qui la demandoient et du parti que vous avez su prendre à propos sur le marquis de Léganès[2]. On a eu nouvelle aujourd'hui que

1. Ces eaux ferrugineuses et alcalines étaient surtout employées pour les maladies d'intestins. Elles eurent une certaine vogue à la fin du règne de Louis XIV et au début de celui de Louis XV. En 1723, le médecin Moulin de Marguery fit paraître un *Traité des eaux de Passy*.

2. Dans le courant de juin, on découvrit à Madrid une conspiration, dont le but était d'enlever Philippe V, de tuer tous

les ennemis avoient entièrement abandonné Trèves, pendant que le maréchal de Villars, ayant envoyé la moitié de son armée au maréchal de Villeroy, marche en Alsace avec le reste. Il paroît que les ennemis sont entièrement de concert (*sic*), et Marlborough n'aura plus de supériorité en Flandres. Adieu, mon très cher frère, aimez-moi toujours comme je vous aime ; faites mes compliments à la reine.

LOUIS.

LIX.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles [pour Marly], le 12 juillet 1705.

Il y a quelque temps que je ne vous ai écrit, mon cher frère. La cour depuis quelque temps n'a point été à Versailles, toujours en voie, soit à Meudon, Trianon, ou ici[1], où nous sommes fixés enfin depuis trois jours jusqu'à samedi prochain. Pour Trianon, c'est le lieu du monde qui me rend le plus ambu-

les Français, et d'appeler l'Archiduc ; elle devait s'exécuter le jour de la Fête-Dieu, et le marquis de Léganès en était l'âme. Le roi d'Espagne, prévenu, fit arrêter Léganès par le prince de Tserclaes, capitaine des gardes du corps, dans les jardins du Buen Retiro, et il fut emprisonné dans la citadelle de Pampelune. Voyez *Philippe V et la cour de France*, tome I, p. 233-234.

1. Quoique cette lettre soit datée de Versailles, il semble que ce doit être un lapsus du prince, qui s'est trompé et voulait mettre Marly ; sans cela la présente lettre ne s'expliquerait pas. D'ailleurs le *Journal de Dangeau* indique bien que la cour était à Marly le dimanche 12 juillet.

lant, y allant deux ou trois fois par jour et revenant autant à Versailles, où je couche et où je trouve mon cabinet sous ma main, sans distraction lorsque j'y suis. Voilà une peinture au naturel de ce qui se passe en ce pays-ci, et bientôt, lorsque les blés seront coupés et la terre un peu découverte, on commencera la chasse à tirer, ce qui causera encore de nouveaux mouvements, à Villeneuve-Saint-Georges, à Livry, à Saint-Maur [1], et finalement à Fontainebleau dans le mois de septembre.

Pour parler maintenant de choses plus sérieuses, M. de Villars a marché avec tant de diligence à Weissembourg qu'il a prévenu l'armée des ennemis ; quelques troupes réglées qui gardoient les lignes se sont retirées à la hâte, et on a poussé les houssards deux ou trois lieues durant [2]. Il n'en a pas été de même de Lauterbourg, que M. de Villars n'a pas jugé à propos d'attaquer ; car ce poste est excellent de lui-même, et d'ailleurs les ennemis arrivant s'y sont postés et retranchés [3]. Il faut, pour vous le mieux faire entendre, vous en faire un petit dessin, autant que je m'en puisse souvenir et que les plans que j'ai vus ici depuis quelques jours m'en ont retracé l'idée. Ce dessin est un peu imparfait ; mais je crois qu'il vous fera assez comprendre la bonté de ce poste et

1. On se rendait à Villeneuve-Saint-Georges pour aller chasser dans la forêt de Sénart. Quant à Saint-Maur-des-Fossés, c'était un château du duc de Bourbon.

2. Nouvelle enregistrée par Dangeau le 7 juillet (p. 362).

3. Cette petite ville, sur la rive droite de la Lauter et près de son embouchure dans le Rhin, était assez bien fortifiée. Villars n'essaya pas de la prendre et se contenta de vivre sur le pays.

combien il est aisé à soutenir avec des forces inférieures à celles qui l'attaqueroient [1].

En Flandres, le Mylord Marlborough va, pour se dépiquer d'avoir manqué son coup sur la Moselle, reprendre Huy, et j'espère qu'il ne fera rien davantage, du moins de considérable.

La retraite des Portugais m'a fait beaucoup de plaisir ; mais j'avoue que celle de la flotte ennemie m'en feroit encore davantage.

Adieu, mon très cher frère, faites bien mes compliments à la reine et soyez persuadé qu'on ne peut vous aimer plus tendrement que moi.

LOUIS.

J'oubliois d'ajouter ici encore une curiosité : c'est le portrait d'un monstre qui paroît en Pologne et qu'on m'envoie de ce pays-là ; je ne vous le donne pas pour chose sacrée. Il a le bec de canard, les oreilles d'âne, la tête de hibou, le corps de mouton, les pieds de devant d'oiseau de proie, ceux de derrière de cheval, la queue de lévrier et des ailes de dragon [2].

1. Un petit dessin à la plume, assez grossier, mais cependant très clair, est en effet joint à la lettre.

2. Il y a aussi dans la lettre un petit croquis de ce fantastique animal.

LX.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 26 juillet 1705.

Je suis très aise, mon cher frère, que vos affaires continuent à reprendre une bonne face et que les gens qui y mettent la main s'acquittent bien de ce devoir. La tranquillité de Madrid, la retraite des ennemis de devant Cadix, et le peu de suite qu'a eue la prétendue conspiration, ne me font pas moins de plaisir, et j'espère qu'avec l'aide de Dieu tout ira bien.

Les ennemis en Flandres sont entrés dans nos lignes ; mais, après cet accident, j'espère que la diligence avec laquelle l'Électeur s'est porté à Louvain, où il s'est couvert de cette place et de la Dyle, diminueront ce malheur. L'armée du Roi étoit derrière les lignes (dont les ennemis n'étoient qu'à demi-lieue), tenant plus de quatre lieues de pays. Les ennemis, après divers mouvements, se portèrent tout d'un coup, la nuit du 17 au 18, du côté de l'abbaye d'Heylissem [1], passèrent les deux Geetes et entrèrent dans nos lignes, surprenant trois corps de garde qui étoient aux barrières. Le duc de Roquelaure [2] s'étoit cependant avancé vers cette gauche

1. Dans le voisinage de Léau et de Tirlemont.

2. Gaston-Jean-Baptiste-Antoine, duc de Roquelaure, avait le grade de lieutenant général ; il avait épousé Marie-Louise de Montmorency-Laval, que la chronique galante de la cour pré-

avec trente-six escadrons selon les ordres du maréchal de Villeroy. Les ennemis marchèrent à lui ; il ne put faire qu'une ligne de ces trente-six escadrons espagnols, wallons et bavarois, les ennemis ayant leur ligne de plus de cinquante appuyée d'infanterie sur son flanc droit et soutenue d'une seconde à peu près égale à la première. Il plaça dix petites pièces de canon dans ses intervalles et derrière lui trois petits bataillons qui étoient pour le service de l'artillerie. A peine eut-il tiré trente coups qu'il fut chargé et rompu ; car les ennemis le débordoient beaucoup. Cela lui fit perdre son artillerie, dont les bataillons furent très maltraités. Il se rallia derrière un ravin, d'où il fut encore chassé par une seconde charge. Il se rallia pour la seconde fois à la faveur de onze bataillons que Caraman[1] avoit amenés. Cela n'empêcha pas les ennemis de le charger et de le rompre encore une troisième fois. Cependant, l'Électeur marchoit à Louvain pour n'être pas prévenu par les ennemis. Caraman, rassemblant ses onze bataillons, n'en fit qu'un seul avec lequel il se retira en plaine une lieue et demie durant, suivi de toute l'armée ennemie, faisant demi-tour à droite et une décharge lorsqu'on l'approchoit de trop près, puis continuant sa marche. La cavalerie se rallia. Les ennemis, voyant de nouvelle infanterie qui venoit aux secours de la première, s'arrêtèrent et cam-

tendait avoir eu les faveurs passagères du Roi alors qu'elle était fille d'honneur de la Reine.

1. Pierre-Paul Riquet, marquis de Caraman, était le second fils de l'ingénieur Riquet qui avait créé le canal de Languedoc; il était lieutenant-colonel des gardes françaises et avait le grade de lieutenant-général depuis 1702.

pèrent près de Tirlemont [1]. L'Électeur fut rejoint, à deux heures après midi, par les troupes qui avoient combattu, et arriva le lendemain à Louvain. Les ennemis se sont campés aussi près de cette ville. Voilà la situation présente des affaires en Flandres. On ne sauroit encore juger de ce que feront les ennemis, qui doivent être enflés de ce succès, d'autant plus qu'on ne croit pas qu'ils eussent dessein d'entrer dans les lignes comme ils l'ont fait, et qu'ils ont pris l'occasion qui s'est présentée à eux tout d'un coup. Le marquis d'Alègre [2] et le comte de Hornes [3] sont demeurés prisonniers avec plusieurs officiers de distinction ; on en a aussi perdu quelques-uns et sept à huit cents hommes. On peut dire que, dans cette affaire, la valeur des troupes n'a cédé qu'au nombre et que, pour la retraite de Caraman, s'il avoit été Romain, on l'auroit écrite dans les annales publiques [4]. Il n'y a rien du côté d'Allemagne de nouveau.

1. Cette action se passa le 18 juillet et fit peu d'honneur au duc de Roquelaure, qui s'était laissé surprendre. Voyez les relations données dans la *Gazette*, p. 360, 371, 372, la *Gazette d'Amsterdam*, nos LVII à LXIII, le *Mercure galant* du mois, p. 359-387, les *Mémoires de Sourches*, tome IX, p. 299-310, et aussi les *Mémoires militaires* publiés par le général Pelet, tome IV, p. 51-58 et 576-586 ; les correspondances sont dans le volume 1836 du Dépôt de la Guerre.

2. Yves, marquis d'Alègre, qui parvint sous Louis XV au grade de maréchal de France.

3. Philippe-Emmanuel, comte de Hornes (ci-dessus, p. 31), d'une ancienne famille de Brabant, venait d'être fait grand par Philippe V ; il mourut à Cambray en 1709, étant encore prisonnier de guerre.

4. Toutes les relations célèbrent les louanges de M. de Cara-

Pour parler maintenant de choses moins sérieuses, je vous dirai qu'au commencement de ce mois, il y a eu ici des perdreaux aussi gros que des cailles ; que la plaine de Montrouge est découverte, et que nous allons demain faire descente sur les lieux, et dans huit jours dans celle de Saint-Denis. Nous avons tué lundi dernier une soixantaine de faisandeaux dans la forêt de Sénart, dont il y en avoit déjà de fort gros. On assure qu'il y a une quantité prodigieuse de gibier cette année ; on peut attribuer cela à la sécheresse, qui est excessive.

Adieu, mon très cher frère, conservez-moi toujours une amitié aussi tendre que celle que j'ai pour vous, et faites bien des compliments à la reine de ma part.

LOUIS.

J'oubliois de vous dire que le marquis de Zuniga[1] s'est trouvé à cette action dans cette infanterie, et qu'il s'y est fort distingué.

LXI.

AU ROI PHILIPPE V.

A Marly, le 2 août 1705.

Depuis ce que je vous ai mandé de Flandres, mon très cher frère, les ennemis ont tenté de passer la

man, que le Roi nomma grand-croix de l'ordre de Saint-Louis pour le récompenser de sa bonne conduite.

1. Pierre-Antoine de Sotomayor, marquis de Zuniga, commandait un régiment espagnol ; il n'avait guère que vingt-deux ans et était frère du duc de Bejar.

Dyle en trois endroits, mais inutilement ; en l'un, ils ont perdu partie de leur pont ; au second, ils n'ont pu s'emparer d'un poste qu'ils attaquoient, et au troisième, ils ont abandonné avec précipitation, à l'arrivée de notre infanterie, ce qu'ils occupoient déjà de l'autre côté de cette rivière. Ils se sont un peu retirés d'auprès de Louvain, et nous nous sommes étendus le long de la Dyle par notre droite. On dit qu'ils veulent passer cette rivière vers sa source pour venir attaquer ; mais l'Électeur et le maréchal de Villeroy ont reconnu un poste très sûr et où les ennemis ne sauroient nous combattre qu'avec un prodigieux désavantage, et par là il faut espérer qu'on sauvera le Brabant[1].

Vous avez ouï parler apparemment, il y a environ deux ans et demi, d'un *Cas de conscience* fameux, produit et dressé par des Jansénistes et signé par quarante docteurs[2], où on soutenoit qu'on pouvoit signer le formulaire d'Alexandre VII avec pleine et entière croyance quant au droit, et avec un silence respectueux quant au fait qu'elles sont dans Jansénius, quoique cela soit ce qu'on jure dans ce formu-

1. Le *Journal de Dangeau* (tome X, p. 383) et les *Mémoires de Sourches* (tome IX, p. 317-325) ont enregistré ces petits événements militaires, ainsi que le *Mercure* de juillet, p. 407-419.

2. Le titre exact de ce libelle est : « Cas de conscience proposé par un confesseur de province touchant un ecclésiastique qui est sous sa conduite ». M. Albert Le Roy, dans *la France et Rome de 1700 à 1715*, a raconté les incidents auxquels donna lieu sa publication. *Le Catalogue de la Bibliothèque nationale*, tome V, Histoire religieuse, p. 76 et suivantes, indique un certain nombre de brochures, traités, consultations, mandements d'évêques, réfutations, etc. Voir ci-dessus, p. 23.

laire, ce qui donnoit lieu à une restriction mentale des plus pernicieuses et d'une morale des plus relâchées, quoique ces Messieurs fassent profession de rigueur ; il est vrai que leurs principaux rigoristes ont quasi toujours crié contre cette fausse subtilité. Dès que ce *Cas de conscience* a paru les évêques de France se récrièrent contre et le condamnèrent ; la plupart des docteurs se rétractèrent ; ceux qui le refusèrent furent punis ; le Pape lui-même le condamna dès lors par une bulle ; mais, ne pouvant convenir à nos libertés, elle ne fut point reçue en France ; il en a donc envoyé une nouvelle au Roi depuis peu, sur sa réquisition (quoiqu'elle n'y soit point exprimée) et sur celle des évêques de France, où il condamne nettement ce *Cas de conscience* et cette pernicieuse doctrine, disant que le silence respectueux sur le fait de Jansénius ne suffit pas pour obéir comme on le doit aux constitutions des papes Innocent X et Alexandre VII, et que cela donne lieu à des parjures et restrictions mentales dans la signature avec serment du formulaire. Le clergé, qui est assemblé, va recevoir cette constitution, ajoutant seulement à l'endroit où il est parlé des constitutions ci-dessus mentionnées qu'elles condamnent justement la doctrine de Jansénius et qu'elles ont été reçues par l'Église avec vénération. Ainsi, voilà le dernier retranchement des Jansénistes forcé, et il faudra se soumettre sincèrement ou éclater et se séparer, ce qui seroit leur perte entière ; car dès lors ils seroient regardés comme vraiment hérétiques, ce que jusqu'ici ils ont évité par une infinité de subtilités très ingénieuses. J'ai cru que, prenant intérêt comme vous

le faites à tout ce qui regarde l'intérêt de la foi et de l'Église, vous ne seriez pas fâché que je vous fisse ce petit récit.

Pour parler de choses moins sérieuses, j'ai été à Montrouge, où j'ai trouvé abondance de gibier, et j'irai incessamment à Saint-Denis, où l'on dit qu'il y en a encore davantage. La sécheresse continue d'être excessive, quoiqu'il ait beaucoup plu en Flandres, à Lyon et en Poitou. Ainsi nous avons été tout entourés d'eau sans en avoir eu une goutte.

La santé de Mme la duchesse de Bourgogne se confirme de jour en jour ; les eaux de Passy[1] lui ont parfaitement bien fait. Je crois qu'il ne fait pas plus chaud à Madrid qu'ici.

Adieu, mon très cher frère, faites mes compliments à la reine et conservez-moi toujours une amitié aussi tendre que celle que j'ai pour vous.

LOUIS.

Le 9 août, à Versailles.

J'oubliai tout net ma lettre après que je l'eus écrite, mon cher frère ; ainsi je vous l'envoie aujourd'hui, y ajoutant ce petit mot. L'embarquement de l'Archiduc est apparemment, ainsi que vous le jugez, le dernier effort des ennemis[2], et, s'il plaît à Dieu, n'aura pas grand succès. Pour ce que vous me mandez d'Italie, vous saurez apparemment que M. de Vendôme a repris tous les postes que les ennemis

1. Ci-dessus, p. 98.

2. L'Archiduc s'était embarqué à Lisbonne le 19 juillet, pour se rendre en Catalogne.

occupoient sur le bas de l'Oglio, et en dernier lieu Ustiano [1], ce qui donne lieu d'espérer que le prince Eugène n'avancera pas davantage. Les ennemis sont entrés dans nos lignes du côté de Gand [2], ce qui est fâcheux en ce qu'ils vont étendre bien loin leurs contributions. On va tâcher cependant de les en chasser. Nous sommes enfin revenus tout de bon à Versailles depuis hier; mais on n'y sera pas longtemps de suite, parce qu'on va aller à Fontainebleau. Il n'est, je crois, pas nécessaire de vous renouveler les assurances de ma tendresse ; remerciez bien la reine de l'honneur de son souvenir.

LXII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Marly, le 23 août 1705.

Il est arrivé deux agréables nouvelles à deux jours l'une de l'autre, mon très cher frère, l'une de Flandres, où M. de Marlborough s'est retiré de devant l'Électeur après avoir tenté vainement de le combattre, et l'autre d'Italie, où le prince Eugène, ayant attaqué l'arrière-garde de notre armée dans une marche près de l'Adda, a été vivement repoussé et a

1. Le prince Eugène qui occupait Ustiano, voyant le duc de Vendôme marcher sur l'Oglio avec toute l'armée française, retira la garnison de cette place, où Vendôme rentra aussitôt sans coup férir.

2. Le baron de Spaar, avec un petit corps hollandais, avait passé le canal de Bruges et poussé une pointe jusqu'à Deynze.

perdu, dans un combat très rude qui a duré près de cinq heures, cinq ou six mille hommes de la tête de son infanterie avec trois pièces de canon et plusieurs drapeaux [1]. Après cela, ce pays est si coupé qu'il est quasi impossible d'y voir jamais d'affaire décisive, la cavalerie n'étant presque point en état d'y agir.

Je ne vous ferai pas plus de détail du combat d'Italie, dont vous aurez des nouvelles en droiture. Pour la Flandre, Marlborough, après un amas prodigieux de farines et de biscuit, marcha le 15, passa la Dyle vers sa source et vint en deux jours vers Nivelle. L'Électeur, s'étendant par sa droite, se porta entre Ower et Niederische [2] avec le ruisseau devant lui, ainsi que vous le pourrez voir sur vos cartes, et envoya dix-huit bataillons et autant d'escadrons se retrancher sous Bruxelles. Le 17, les ennemis tentèrent de passer la forêt de Soignes [3] pour marcher sur cette ville, ou du moins en firent semblant, pour tâcher d'ébranler l'Électeur en l'obligeant à sortir de

1. Combat de Cassano, livré le 16 août. Voyez les *Mémoires de Saint-Simon*, éd. Boislisle, tome XIII, p. 93-95, où sont indiquées dans le commentaire de très nombreuses relations et références, et surtout les *Mémoires du chevalier de Quincy* (tome II, p. 117 et suivantes), témoin oculaire, qui donne récit très vivant de ce combat, où le Grand Prieur se laissa d'abord surprendre par le prince Eugène, et où l'énergie et l'habileté de Vendôme réussirent à transformer la déroute en victoire.

2. Les villages d'Owerische et de Niederische ou Neerische sont au sud-ouest de Louvain, sur la route de Bruxelles à Wavre.

3. La forêt de Soignes ou de Soignies se trouve à l'est et au sud-est de Bruxelles.

ce poste excellent où il étoit pour se porter sur Bruxelles, s'en emparer en même temps et retomber sur Louvain. Le 18, ils marchèrent par leur droite, et, occupant le front de notre camp, on crut qu'ils l'alloient attaquer; ils tâtèrent même, avec trois mille grenadiers et douze bataillons, sans pourtant l'attaquer tout de bon, un poste vers la droite, où étoit la brigade des Gardes, dont la bonne contenance, jointe à quelques décharges des batteries qui y étoient placées, les firent bientôt retirer avec assez de désordre. Le 19 après midi, ils repassèrent la Lasne[1], petite rivière qui étoit derrière eux, et campèrent près de la Dyle, abandonnant ainsi leur grand dessein[2]. Cependant la campagne s'avance, et on croit que leur expédition se bornera à prendre Léau[3]. Voilà à peu près, mon cher frère, ce qui s'est passé en Flandres.

On dit qu'en Allemagne le prince de Bade veut attaquer M. de Villars, qui, je crois, est plus prêt à le recevoir que l'autre n'est à venir. Pour le côté de la Catalogne, je ne saurois être sans inquiétude, et j'attends avec impatience les nouvelles qui en viendront.

Je vous félicite de tout mon cœur de l'arrivée de

1. Petit affluent de gauche de la Dyle.

2. Outre les détails qu'on pourra trouver dans les gazettes de l'année, on pourra comparer au récit très sommaire du prince les renseignements plus complets que l'auteur des *Mémoires de Sourches* donne sur ces mouvements aux 19 et 21 août (tome IX, p. 336-340).

3. Léau ou Leeuw est sur la petite Geete, entre Saint-Trond et Tirlemont.

la princesse des Ursins, et j'espère que les affaires du dedans de votre royaume continueront toujours à bien aller.

Vous me demandez aussi ce que nous avons tué de gibier. Je vous dirai que mon frère de Berry alla, le 1er, à Billancourt, où il tua plus de cinquante ou soixante pièces. Nous allâmes peu de jours après à Montrouge ; il y en tua cent dix, et moi quarante-deux. Nous avons été deux fois ensemble à Saint-Denis, et lui une fois seul ; il y a tué deux cent vingt-deux, deux cent vingt-trois et deux cent cinquante-quatre, et moi quatre-vingt-cinq et cinquante-cinq. A Créteil il en a tué plus de soixante ; à Vincennes, lui trente-huit et moi vingt-cinq ; à Rocquencourt, j'en ai tué neuf et lui trente-deux et dix-sept. Cela fait pour lui, à qui j'oublie encore une chasse à Montrouge, de quatre-vingts ou cent, plus de sept cent soixante, et pour moi deux cent seize ; car il tire plus souvent et beaucoup mieux que moi. Il ne s'est jamais rien vu de comparable à la plaine de Saint-Denis cette année ; et souvent, au grand nombre de perdrix qui partent ou qui viennent passer sur la tête ensemble, on ne sait à laquelle tirer, et l'on manque, ou l'on ne tire point du tout. Le temps est rafraîchi ; il commence aujourd'hui à pleuvoir, et il y a apparence que nous en avons pour quelque temps.

Adieu, mon très cher frère, conservez-moi toujours une amitié semblable à celle que j'ai pour vous.

LOUIS.

LXIII.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Marly, le 23 août 1705.

Je ne puis, Madame, prendre une occasion plus favorable pour vous faire souvenir de moi que celle que me fournit l'arrivée de la princesse des Ursins près de vous[1]. Permettez-moi donc d'unir ici ma joie à la vôtre dans une occasion où je crois que le bien des deux royaumes se trouve joint à votre satisfaction particulière.

Vous verrez par la lettre que j'écris au roi que les ennemis, qui croyoient tout engloutir et ne faire qu'une bouchée de Bruxelles, de Louvain et de tout le reste du Brabant, se voient déchus de cette espérance par la fermeté de l'électeur de Bavière jointe à beaucoup de prudence. Il faut espérer que les projets de l'Archiduc n'auront pas plus de succès et que bientôt je m'en réjouirai aussi avec vous. Je le souhaite sincèrement aussi bien que la continuation de votre amitié, ne vous étant pas moins attaché, si j'ose me servir de ce terme, par le cœur que par le sang.

LOUIS.

1. La princesse des Ursins, revenue complètement en grâce auprès de Louis XIV, prit congé du Roi le 15 juin et quitta Paris le 22 ; elle arriva dans le courant de juillet à Madrid, où les souverains espagnols lui firent une réception chaleureuse.

LXIV.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 6 septembre 1705.

Depuis la lettre que je vous écrivis de Marly, mon très cher frère, les ennemis ont repassé la Dyle en Flandres, se sont tout à fait séparés de l'Électeur et sont présentement vers Tirlemont, apparemment pour faire le siège de Léau[1]. L'Électeur a retourné à son camp du côté de Louvain.

Le prince de Bade entra il y a quelques jours dans les lignes d'Alsace aussi du côté de la montagne, sans que le maréchal de Villars jugeât à propos de quitter Haguenau et le côté du Rhin pour s'opposer à son entreprise. On eut hier au soir nouvelle que le prince avoit marché pour attaquer le maréchal dans son camp. Celui-ci, en étant averti, a marché lui-même au-devant du prince de Bade ; ils se sont rencontrés à la pointe du jour. Le maréchal a fait pousser quelques troupes avancées de ce prince, qui, étonné de la démarche du maréchal, s'est posté, et Villars n'a pas jugé à propos de l'attaquer. Il retournera apparemment dans son premier camp, qui est

1. C'était en effet le projet de Marlborough, qui, contrecarré dans ses projets plus grandioses par les députés des États-Généraux de Hollande qui accompagnaient son armée, était obligé de se restreindre au siège de cette petite place.

fort bon [1]. Le prince Joseph de Lorraine [2] et le duc de Würtemberg [3] sont morts de leurs blessures en Italie. Voilà ce que je sais de nouvelles de ces pays-ci.

Je suis étonné que la flotte ennemie n'ait pas songé à profiter de l'occasion qu'elle a eue de percer dans le royaume de Valence, et il faut espérer qu'elle n'aura pas une meilleure conduite en Catalogne.

La plaine de Saint-Denis est aussi vive qu'au commencement qu'on y a chassé, quoiqu'on y ait tué plus de cinq ou six mille pièces de gibier. Monseigneur part mercredi 9 pour Fontainebleau, et le Roi pour Marly, où il sera jusqu'au mardi 22, qu'il ira à Sceaux pour se rendre le lendemain à Fontainebleau. Il y sera jusqu'au 26 d'octobre. Le temps paroît enfin débondé à la pluie depuis ce matin ; elle est aussi froide qu'elle le pourroit être au mois de novembre.

Adieu, mon cher frère, je vous embrasse de tout mon cœur et vous aime plus que ma vie.

Vous saurez apparemment déjà que le Roi a nommé l'abbé Catelan à l'évêché de Valence [4], et je crois

1. Le prince de Bade pénétra le 28 août dans les lignes abandonnées par Villars, et fit mine d'aller se placer entre l'armée française et Strasbourg pour obliger Villars à quitter Haguenau, où il protégeait le Fort-Louis-du-Rhin.

2. Ce jeune prince, âgé seulement de vingt ans, était frère puîné du duc de Lorraine; il était colonel dans les troupes impériales et mourut le 25 août, des suites d'une blessure à la tête reçue à Cassano.

3. Charles-Alexandre, duc de Würtemberg; il avait été gravement blessé au pied; mais la nouvelle de sa mort était fausse ; il guérit lentement et ne mourut qu'en 1737.

4. Jean Catelan, d'une famille originaire de Toulouse,

que vous n'en aurez pas été fâché; vous pouvez en être bien aise d'autant plus justement que je crois qu'il remplira dignement les devoirs d'un bon évêque. Faites, je vous prie, mes compliments à la reine.

LOUIS.

LXV.

AU ROI PHILIPPE V.

A Marly, le 20 septembre 1705.

Vous saurez apparemment déjà, mon cher frère, que le duc de la Feuillade a enfin investi Turin en deçà du Pô et qu'il est préparé à ouvrir bientôt la tranchée et à pousser vivement ce siège avec une prodigieuse quantité de munitions qu'il a en sa disposition [1]; il faut espérer que l'affaire réussira et que M. de Savoie prendra le seul bon parti, qui est de se raccommoder avec le Roi. Si, comme je le crois, ce siège finit heureusement, et que celui de Barcelone se lève, comme je le souhaite, nos affaires seront en parfaitement bon train. Je ne sache rien de nouveau de Flandres ni du Rhin.

était un des aumôniers du Roi ; sacré évêque de Valence au commencement de 1706, il mourut dans cette ville en janvier 1725.

1. C'est le 16 septembre qu'on apprit l'arrivée devant Turin du duc de Feuillade, dont l'armée avait paru le 6 devant les remparts. Dangeau (*Journal*, tome X, p. 420) énumère avec complaisance la quantité de canons, mortiers, poudres, etc., mise à la disposition de la Feuillade.

Je serai enfin après-demain à Fontainebleau, et le Roi y arrivera le lendemain; Monseigneur, avec mon frère de Berry, y est du 9 de ce mois; il y a déjà fait plusieurs belles chasses. Pour mon frère de Berry, il a déjà tué beaucoup de sangliers, dont il y a abondance, à ce qu'il me marque, quoiqu'on ait dit qu'il y en avoit fort peu. J'espère, en partant d'ici un peu matin, être après-demain au rendez-vous de la chasse avant Monseigneur, qui la doit faire du côté de l'entrée de la forêt sur le chemin de Paris. Vous croyez bien que je ne suis pas indifférent au voyage; mais sa brièveté me fait un peu de peine; car le Roi n'y sera que trente-et-un ou trente-deux jours.

Adieu, mon cher frère, quand nous serons à Fontainebleau, je vous informerai de ce qui s'y passera. Je voudrois bien que, la paix faite et vous affermi sur votre trône, vous pussiez y venir encore passer quelque jour une couple de mois. Faites, je vous prie, mes compliments à la reine.

LOUIS.

LXVI.

AU ROI PHILIPPE V.

A Fontainebleau, le 27 septembre 1705.

Je suis fort aise, mon cher frère, que les affaires aillent mieux en Catalogne qu'on n'avoit lieu de le croire. Si le prince de Darmstadt est mort[1], comme

1. Le prince Georges de Hesse-Darmstadt fut tué le 16 sep-

le portent les nouvelles d'hier, cette entreprise pourroit bien manquer ; car apparemment qu'il étoit celui qui la soutenoit avec le plus de chaleur. On a fait quelques mouvements en Flandres, qui n'aboutissent à rien jusqu'ici. En Allemagne, le maréchal de Villars a été obligé, faute de vivres, de se retirer du côté de Strasbourg, et le prince de Bade s'en est approché ; et, pour ce qui regarde le siège de Turin, on y trouve des difficultés sur quoi on n'avoit pas compté d'abord.

Le Roi est ici depuis mercredi, et moi depuis mardi. Le jour que j'arrivai, je suivis Monseigneur à la chasse du loup ; il fut lancé dans la Boissière, alla passer la rivière près de Melun et fut tué dans la forêt du Rougeau[1], à sept grandes lieues d'ici. Le jeudi, le Roi prit un cerf en trois quarts d'heure à la rivière, après qu'il eut été lancé dans les sentiers d'Avon. Le vendredi, nous tuâmes un sanglier, une truie et quatre marcassins vers le bout de la route de Guise, et hier le Roi chassa un cerf avec les chiens de Monsieur le Comte[2], qui, par parenthèse, doit arriver demain ou après ; il fut lancé à la Boissière, et, après avoir fait plusieurs tours et retours dans le Buisson et dans les plaines qui l'environnent, toujours très loin devant les chiens, et s'être rafraîchi

tembre à l'attaque de Montjuich, la célèbre forteresse de Barcelone. M. H. Künzl a publié à Vienne en 1877 une bonne biographie de ce prince de Darmstadt.

1. Elle est située entre Melun et Corbeil.

2. C'est ainsi qu'on appelait dans l'usage courant le comte de Toulouse, le dernier des enfants naturels du Roi et de Mme de Montespan.

trois fois à la rivière, y alla une quatrième fois ; au bout de trois heures, il y fut pris, à une lieue au-dessus de Melun, ou une lieue et demie. On a fait plusieurs autres chasses dont les succès ont été heureux. Il y a ici quatre équipages pour cerf : du Roi, de Monsieur le Duc[1], de M. du Maine et de Monsieur le Comte, avec ses « sans-quartier[2] », celui du loup, celui du sanglier. Il y a beaucoup de gros cerfs, assez de sangliers, mais pas tant que l'année passée, assez peu de loups de ce côté-ci, beaucoup en Champagne de l'autre côté de l'eau, et assez de menu gibier. On y attend la reine d'Angleterre avec le roi son fils et la princesse sa fille[3] jeudi prochain 1er d'octobre, et le temps y est assez beau, pourvu qu'il dure ; car vous savez qu'en cette saison, et ici surtout, il est fort changeant. Voilà toutes les nouvelles que je sais.

Adieu, mon très cher frère, je vous embrasse tendrement et vous prie de faire mes compliments à la reine.

LOUIS.

1. Le duc de Bourbon, mari d'une des bâtardes de Louis XIV.

2. On appelait ainsi une meute de gros dogues formée par le comte de Toulouse pour la chasse du cerf ou du sanglier.

3. La veuve et les enfants de Jacques II.

LXVII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Fontainebleau, le 11 octobre 1705.

Il me paroît par les nouvelles d'aujourd'hui, mon très cher frère, que les choses ne vont pas si mal en Catalogne qu'on avoit lieu de l'appréhender, du moins quant à Barcelone. La tranchée n'y étoit point encore ouverte le 29 du mois passé, et les assiégés faisoient des retranchements contre le Montjuich. Il auroit cependant été à désirer que les ennemis ne s'en fussent pas emparés et que leurs progrès n'eussent pas été si prompts dans le plat pays; mais, si l'on pouvoit conserver Barcelone, le reste ne seroit pas d'une si grande conséquence.

Il paroît qu'il n'y aura plus rien en Flandres; l'armée du Roi est dans la nouvelle ligne près de Lierre [1], celles des ennemis sur la Nèthe à une lieue et demie de la queue [2] des vieilles lignes, et Mylord Marlborough sur son départ.

Du côté d'Allemagne, les ennemis ont pris Drusenheim [3] d'assaut après sept jours de tranchée ouverte; ce poste étoit très mauvais et gardé seule-

1. Petite ville de la province d'Anvers, à seize kilomètres de Malines.

2. Mot douteux.

3. Petite ville d'Alsace, située sur le Rhin, et non loin d'Haguenau.

ment par deux cents hommes, qui y ont parfaitement bien fait leur devoir. Ils attaquoient Haguenau depuis le 28 du mois passé. On dit cependant que l'Empereur a ordonné au prince de Bade de lui renvoyer des troupes pour la Hongrie, où ses affaires sont en fort mauvais état. Il a perdu entièrement la Transylvanie, et le général Rabutin[1] a enfin été obligé de gagner la Pologne avec le peu de monde qui lui restoit[2]. Le duc de Vendôme et le prince Eugène occupent toujours les mêmes postes, et on va, malgré les difficultés, ouvrir enfin la tranchée devant Turin. Voilà quant aux nouvelles publiques.

Pour les particulières, je n'en sache d'autres que de chasses. Elles continuent ici avec succès; on prend ici quasi toujours deux et trois cerfs et quasi tous cerfs dix-cors. Le temps n'y est plus si beau; cependant il n'est pas encore débondé à la pluie; mais il est à craindre que cela n'arrive bientôt. Le roi d'Angleterre, arrivé seul ici du 1er de ce mois, à cause que la reine sa mère s'est trouvée incommodée, doit repartir après-demain matin, à son grand regret que je crois.

1. Jean-Louis de Rabutin, cousin germain de Mme de Sévigné, fut d'abord page de la princesse de Condé, femme du Héros, et dut se sauver en Autriche à la suite d'un esclandre dans lequel sa maîtresse fut compromise (voyez les *Mémoires de Saint-Simon*, éd. Boislisle, tome XIII, p. 32-33). Il entra au service de l'Empereur, mais ne servit que contre les Mécontents de Hongrie et parvint au grade de feld-maréchal.

2. Le comte Forgatsch l'avait bloqué dans Hermanstadt, d'où il réussit enfin à sortir pour gagner la Pologne.

Sur ce que vous me dites des secours que vous demandez au Roi, soyez persuadé, mon cher frère, que je n'oublierai jamais rien de ce qui, sans blesser ses intérêts, pourra concerner les vôtres.

Je vous embrasse de tout mon cœur et vous prie de bien faire mes compliments à la reine.

LOUIS.

LXVIII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Fontainebleau, le 17 octobre 1705.

Du Fillot étant sur le point de partir, mon très cher frère, je vous écris ce soir au lieu de demain, qui auroit été le jour naturel du départ de l'ordinaire.

Il me paroît que, quelques progrès que les ennemis fassent du côté de Catalogne, ils ne leur serviront pas de grand chose, ainsi que je vous l'ai déjà écrit, si Barcelone n'est point à eux, et la tranchée n'y étoit point ouverte le 6 de ce mois. Il seroit cependant très important de reprendre Lerida[1] avant qu'ils pussent y envoyer un plus grand nombre de troupes et qui fussent meilleures que celles des révoltés.

Il n'y a d'autres nouvelles ici présentement que la

1. Cette ville de Catalogne, sur la Sègre, était très forte, et le grand Condé n'avait pu la prendre en 1647. Les Catalans révoltés y avaient appelé les troupes de l'Archiduc, qui y étaient entrées sans coup férir.

retraite de M. Péri [1] avec la garnison d'Haguenau : cette place est très mauvaise ; elle a cependant duré sept jours, et, le septième, M. Péri, après qu'on lui eut refusé capitulation par deux fois, sortit la nuit et se retira heureusement à Saverne, ayant laissé derrière lui quelques détachements qui amusèrent les ennemis pendant la nuit et se sauvèrent aussi. Le frère de Valouse [2] qui est auprès de vous s'y est fort distingué, aussi bien que les autres principaux officiers qui se sont trouvés à ce siège.

Le temps s'est enfin débondé ici à la pluie ; cependant on chasse tous les jours en deux et trois endroits. J'ai eu l'avantage d'avoir aujourd'hui trois heures durant la pluie sur le corps à la suite du cerf que le Roi chassoit avec son équipage. Cette chasse a été belle, à la pluie près. Hier le Roi alla au loup, et doit encore chasser les cinq derniers jours du voyage ; car, après-demain, c'est la fête des saints Savinien et Potentien [3], et on s'en va le 26, qui est le lundi de l'autre semaine.

1. Jean-Baptiste, marquis de Péri, était d'origine génoise et avait pris du service en France en 1689 ; il avait commandé un régiment étranger jusqu'à la paix de Ryswyk et avait été fait maréchal de camp en 1704 ; il fut récompensé de sa belle défense d'Haguenau par le grade de lieutenant général.

2. Hyacinthe Boutin, marquis de Valouse, écuyer des ducs d'Anjou et de Berry, passa en Espagne avec Philippe V, dont il devint premier écuyer et premier gentilhomme de la chambre ; il mourut à Madrid en 1736. Son frère est Joseph-Guillaume Boutin, titré comte de Valouse, qui fut nommé brigadier en 1704.

3. La fête de ces deux saints, apôtres du Sénonais, était chômée dans le diocèse de Sens ; elle tombait le 19 octobre.

Adieu, mon très cher frère, je vous embrasse aussi tendrement que je vous aime ; rendez-moi toujours la pareille.

LOUIS.

LXIX.

AU ROI PHILIPPE V.

A Fontainebleau, le 25 octobre 1705.

Tout ce que vous pensez, mon cher frère, sur le secours de Badajoz est très judicieux ; l'importance de la réussite de cette entreprise est extrême et le devient encore davantage depuis la perte de Barcelone [1]. Vous aurez eu apparemment plus tôt que nous cette fâcheuse nouvelle ; mais, comme vous le dites, il faut recevoir tout de la main de Dieu et le prier qu'il vous affermisse sur le trône où il vous a placé, l'espérant de sa bonté. Si l'on remportoit un avantage sur les Portugais un peu considérable, il influeroit sur tout le reste de l'Espagne, et, si l'on a repris Lerida, ainsi que j'en ai vu des nouvelles aujour-

Dangeau écrit à cette date (tome V, p. 449) : « Le Roi ne courut point, parce qu'il est fête dans le diocèse, et le Roi ne veut point courir les jours de fête, de crainte que quelqu'un de l'équipage ne perdît la messe. »

1. Barcelone s'était en effet rendue à l'Archiduc depuis plusieurs jours ; mais la nouvelle resta longtemps douteuse. Les journaux de la cour ont mentionné toutes les nouvelles contradictoires qui parvenaient à Versailles, et le duc de Bourgogne en parlera ci-après, lettre LXXII.

d'hui [1], l'Archiduc n'ira pas si vite qu'on auroit lieu de l'appréhender autrement.

Vous saurez déjà apparemment les nouvelles d'Italie, les mouvements des armées du duc de Vendôme et du prince Eugène et les raisons qui ont empêché de faire le siège de Turin, qu'on avoit résolu pour la seconde fois ; ainsi je ne vous en dis rien de plus particulier. Je ne sache rien de nouveau d'Allemagne. En Flandres, les ennemis ont décampé d'Herenthals, et on ne sait pas bien où ils marcheront ; l'Électeur s'étoit avancé avec trente-six compagnies de grenadiers et quarante escadrons pour tâcher d'écorner leur arrière-garde ; mais le peu de troupes qui la composoient ont repassé la Nèthe à son approche, et il n'a pu que leur piller quelques chariots de bagages qui étoient encore dans le quartier général.

Le Roi part demain et va coucher à Villeroy, après-demain à Sceaux, et mercredi à Versailles. Je suivrai Monseigneur à Meudon et je rentrerai à Versailles le même jour que le Roi. Ce voyage a été très court et très vif pour la chasse. Il y en eut hier, pour bien finir, cinq différentes, trois de cerfs, une de loup et une de sanglier ; on s'y est beaucoup diverti, et les chasses ont été belles pour la plupart. Nous en allons présentement faire plus à tirer qu'à courre. J'ai autant de regret à m'en aller cette année que je n'ai eu dans mes premiers voyages, avec cette différence que j'ai eu plus de force pour en soutenir les fatigues.

1. Le prince de Tserclaes était en effet rentré dans cette ville avec les troupes espagnoles.

Pour ce que vous me mandez que je n'ai point répondu à la reine, je lui ai écrit la semaine passée [1], et je crois qu'il auroit été trop tard pour reparler du sujet sur lequel elle m'avoit écrit. Vous lui ferez toujours bien mes compliments et continuerez, je vous en supplie, de m'aimer autant que je vous aime.

LOUIS.

LXX.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Fontainebleau, le 26 octobre 1705.

Je crois, Madame, qu'il y a assez de temps que je ne vous ai écrit pour pouvoir sans indiscrétion joindre ce petit mot à la lettre que j'écris au roi. Comme elle va par un courrier, elle sera plus promptement rendue que si elle étoit portée par l'ordinaire. Je crois, Madame, que, si vous étiez en ce pays-ci, quelque indifférence qu'on dise que vous ayez pour la chasse, vous ne pourriez pas vous empêcher de l'aimer ; car elle a ici des attraits très particuliers ; il est vrai qu'il en faudroit séparer la pluie ; elle gâte entièrement les plus belles chasses, et j'en ai fait encore aujourd'hui une longue expérience. Cette pluie est d'autant plus fâcheuse qu'en ce lieu et en cette saison elle ne finit pas volontiers. Cependant Mme la duchesse de Bourgogne l'affronte har-

1. On n'a point cette lettre.

diment et quelquefois plus que je ne voudrois. Si vous étiez ici, Madame, j'espérerois qu'elle vous communiqueroit une partie de son goût pour la chasse, et qu'en revanche vous diminueriez le sien; c'est ce que je ne désespère pas de voir quelque jour en des temps plus pacifiques. En attendant, permettez-moi, Madame, de le souhaiter et de vous renouveler les protestations de l'amitié la plus sincère.

LOUIS.

LXXI.

AU ROI PHILIPPE V.

A Marly, le 2 novembre 1705.

Ne vous ayant point écrit hier, mon très cher frère, par l'ordinaire, je le fais aujourd'hui par un officier qui, retournant à l'armée, doit repasser par Madrid. On a su enfin la prise de Barcelone avec plus de détail. Le vice-roi avoit d'abord obtenu une capitulation honorable avec sa garnison ; mais, quand les ennemis commencèrent à entrer dans la ville, il s'éleva une sédition au sujet de quelques prisonniers qui crièrent ou que quelque malicieux menteur dit qu'on alloit pendre ; cela donna lieu aux ennemis de manquer à la capitulation. Ils ont arrêté le vice-roi prisonnier et licencié la garnison, dont une partie s'est engagée avec eux. J'avoue que je trouve que les affaires ne vont pas trop bien de ce côté-là et qu'il y faudroit du remède ; je ne sais pourtant pas, dans la situation présente des affaires,

ce qu'il peut être. Je me réjouis cependant avec vous de la levée du siège de Badajoz, que le maréchal de Tessé a exécutée avec prudence et capacité.

Vous saurez apparemment les avantages remportés en Italie par M. de Vendôme, qui a deux fois empêché le prince Eugène de passer le Serio et lui a enlevé Soncino [1], où il avoit un magasin. En Flandres, les ennemis assiègent Santvliet avec quarante pièces de canon ; il n'en falloit, je crois, pas tant pour en venir à bout ; mais en revanche on leur a pris Diest [2] avec trois bataillons et un régiment de dragons qui étoit dedans ; je ne sais si on ne va pas attaquer aussi Léau.

Mylord Marlborough est parti le 26 pour aller à Vienne. La diète d'Hongrie est commencée et a élu le prince Ragotzi pour son duc, ce qui est comme stathouder de Hollande. Le roi Stanislas a été couronné à Varsovie le 4 du mois passé par l'archevêque de Léopol, et le cardinal Radzieiowski [3] est mort à Dantzick ; c'est encore un nouveau sujet de troubles pour la pauvre Pologne ; car les deux rois nommeront chacun un archevêque de Gnesne. Cependant le roi Auguste vient encore de défendre en Saxe

1. Cette place, située sur l'Oglio, se rendit le 22 octobre au duc de Vendôme.

2. Petite ville sur la Demer, au nord-ouest de Louvain et de Tirlemont.

3. Michel Radzieiowski était cousin par sa mère de Jean Sobieski ; évêque de Warmie en 1679, cardinal en 1686, puis archevêque de Gnesne et primat de Pologne en 1687, il avait été un des plus dévoués partisans de la candidature du prince de Conti à la couronne de Pologne.

l'exercice de la religion catholique, ce qui doit beaucoup choquer les Polonois, leur montrant quel est le fond de son cœur.

Adieu, mon très cher frère, faites bien mes compliments à la reine, la remerciant des siens. Je ne doute pas que Mme la duchesse de Bourgogne ne fasse de même ; je ne lui ai pas encore fait les vôtres. Je vous embrasse et vous aime tendrement.

LOUIS.

LXXII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 15 novembre 1705.

J'ai reçu, enfin, mon cher frère, vos nouvelles du 2 qui marquent la prise de Barcelone et suis étonné que vous ne l'ayez pas sue plus tôt. Vous connoissez assez combien cette perte est grande sans qu'il soit besoin de vous en parler, et je conviens avec vous qu'il n'y a pas de temps à perdre pour tâcher d'y remédier ; il me semble que l'on y songe ici et que l'on va commencer à faire filer quelques troupes du côté du Roussillon. Il y a cependant encore des nouvelles ici qui disent que cette place se défendoit encore le 27 du mois dernier, et, quelque peu de foi qu'il soit permis d'y ajouter, il se trouve des gens qui veulent parier gros qu'elles sont véritables, d'autant plus que les nouvelles de Gênes et de Livourne n'en marquent encore rien [1].

1. Voyez ci-dessus, lettre LXIX, note 1.

Les ennemis ont fini leur campagne en Flandres par la prise de Santvliet. On dit qu'ils la finiront en Allemagne par celle de Hombourg. Quoi qu'il en soit, ils se sont éloignés du maréchal de Villars. Le duc de Marlborough est allé à Vienne dès le 26 du mois passé et doit être de retour à La Haye dans quatre ou cinq jours ; on dit qu'il va presser l'Empereur de faire de nouvelles levées, et revoir les projets pour la campagne prochaine, pour laquelle les Anglois et Hollandois prétendent lever encore trente mille hommes. Il a vu le prince de Bade à Rastadt selon que les États-Généraux l'ont exigé de lui ; je ne sais s'ils sont cependant bien raccommodés.

Pour ce que vous me mandez du siège de Turin, mes lettres vous auront éclairci par avance sur ce que vous vouliez savoir ; car il n'y a rien eu qui ait été à négociation, du moins que je sache. On dit qu'on va assiéger le château de Nice, qui sera un morceau très dur ; c'est le duc de Berwick qui en est chargé.

Mme la duchesse de Bourgogne eut avant-hier et hier la fièvre de fluxion avec la migraine, elle en est quitte aujourd'hui et de bonne humeur[1] ; elle n'a pu cependant, à cause de sa tête ébranlée, écrire à la reine ; je crois qu'elle a chargé Mme de Maintenon de le faire de sa part. Le Roi a aussi eu à Marly quelques ressentiments de goutte, qui, Dieu merci ! n'ont eu nulle suite. Pour moi, je me porte toujours à merveille et mieux que je n'ai fait il y a

1. Le *Journal de Dangeau*, tome X, p. 469-471, a enregistré cette indisposition.

longtemps. Adieu, mon très cher frère, aimez-moi toujours et soyez persuadé de ma tendresse ; mes compliments, je vous prie, à la reine.

LOUIS.

Je joins à cette lettre un placet qui m'a été donné il y a longtemps ; il est d'un homme à qui j'ai dit que je le recommanderois ; je vous l'envoie pour m'en acquitter ; il vous expliquera de quoi il s'agit.

LXXIII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 26 novembre 1705.

Vous verrez, mon cher frère, dans les lettres du Roi ce qu'il pense sur tout ce que vous proposez et sur ce que vous entreprenez. Je crois que, comme vous voyez les choses de plus près, vous pouvez mieux juger que nous de l'endroit où vos troupes et celles du Roi sont les plus nécessaires ; le maréchal de Tessé, qui est aussi sur les lieux, ne peut rien conseiller que de bon, et d'ailleurs j'avoue, pour votre gloire jointe à votre intérêt, que je suis ravi de vous voir sortir de l'oisiveté de Madrid pour aller vous-même défendre votre royaume et remettre les révoltés sous votre obéissance. Il me semble aussi que le Roi cherche les moyens de vous envoyer de nouveaux secours par terre ; car, pour ceux de mer, je les crois difficiles, vu la saison avancée où nous sommes, le long temps qu'il faut pour achever un

armement, et que l'on dit qu'il reste encore trente vaisseaux ennemis dans la Méditerranée, qui seroient maîtres de la mer pendant que nous armerions, et à qui il pourroit revenir des renforts considérables. Il me paroît, et cela doit vous faire un grand plaisir, que le Roi traite vos affaires comme les siennes propres et qu'il n'oublie rien de ce qu'il peut pour les maintenir en bon état et rétablir ce qui va mal. Je ne saurois raisonner bien profondément sur des choses qui sont si éloignées de moi et, comme je vous l'ai déjà dit, je crois qu'avec les gens que vous avez auprès de vous, vous devez prendre les meilleurs partis.

La campagne est entièrement finie en Flandres et va, je crois, finir sur le Rhin.

M. de Beauvillier perdit hier le plus jeune de ses deux fils de la petite vérole [1], qui a beaucoup couru ici cette année ; l'aîné [2] l'a aussi ; elle sort bien ; mais on ne sauroit répondre d'une maladie aussi traîtresse que tout à la fin,

Mme la duchesse de Bourgogne se porte fort bien présentement et toute la famille royale aussi.

Adieu, mon très cher frère, il n'y a qu'à laisser

1. Paul-Jean-Baptiste, titré marquis de Beauvillier, mourut le 25 novembre ; il n'était âgé que de treize ans.

2. Louis, dit le comte de Saint-Aignan, né en 1690, venait d'avoir un régiment de cavalerie, quoiqu'il n'eût pas encore seize ans ; il mourut de la même maladie que son frère le 2 décembre suivant. On ne peut s'empêcher de remarquer avec quelle froideur le prince parle de ce malheureux événement, qui causa tant de chagrin à son précepteur, qui n'avait pas d'autre fils : voyez les *Mémoires de Saint-Simon*, édition Boislisle, tome XIII, p. 177-179.

agir la tendresse paternelle du Roi ; elle fera mieux pour vous que nous tous ; je m'y emploierai pourtant tout du mieux qu'il me sera possible, ne pouvant assez vous témoigner ma tendresse ni vous demander la continuation de la vôtre. Cette lettre écrite un peu à la hâte n'aura peut-être ni sens ni rime ; car je m'aperçois que je répète à tout bout de champ la même chose.

LOUIS.

LXXIV.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Versailles, le 26 novembre 1705.

Je crois, Madame, que le retour de ce courrier vous portera d'ici d'assez bonnes nouvelles, et il me semble que le Roi tâche de mettre le roi mon frère en état de reconquérir aisément la Catalogne. Je me suis persuadé que, quelque peine que vous ayez à vous séparer de lui, le personnage qu'il va faire ne peut point vous être désagréable et que vous seriez même fâchée qu'il ne songeât pas à défendre et reprendre ses États par lui-même. Le Roi fait de lui-même au-dessus de tout ce qu'on peut lui demander, et je ne puis ici, Madame, que vous remercier des nouvelles marques de votre estime et de votre amitié dans la confiance que vous me marquez, et me servir de cette occasion favorable pour vous renouveler les assurancss de la mienne, qui ne peut être ni plus vive ni plus tendre. Vous verrez

dans la lettre que j'écris au roi que Mme la duchesse de Bourgogne se porte à présent parfaitement bien.

LOUIS.

LXXV.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 13 décembre [1705].

Je comprends comme vous, mon très cher frère, l'extrême importance de l'entreprise sur la Catalogne et qu'elle réussisse entièrement par le recouvrement de Barcelone. Les troupes commencent à s'ébranler de tous côtés pour y marcher, et je ne doute pas que le succès ne réponde à votre attente; mais, pour ce qui regarde Barcelone, on ne peut en juger que quand on aura vu le commencement, et vous savez mieux que moi que ce sera la saison qui en pourra décider. Cependant voici de nouvelles troupes qui vont être libres ; j'entends celles qui formoient le blocus de Montmélian : le gouverneur de cette place, manquant de vivres, avoit capitulé le 1er de ce mois pour sortir le 1er de janvier, en cas qu'il ne fût point secouru [1] ; mais depuis il a changé

1. On lit au 5 décembre dans le *Journal de Dangeau* (tome X, p. 485) : « Le gouverneur de Montmélian..... a demandé à capituler. Il y a près de deux ans que la place est bloquée, et la garnison est réduite par la famine aux dernières extrémités. Cependant ils demandent par la capitulation à ne sortir de la place que le 1er de janvier, et cela même n'est qu'en cas qu'ils ne soient point secourus jusqu'à ce temps-là. Le Roi a renvoyé... sur-le-champ ordre... de faire dire à la garnison

d'avis et, par les nouvelles d'aujourd'hui, il devoit nous livrer une porte dans le château le 12, qui étoit hier, et en sortir le 17 avec sa garnison. Cette prise nous délivre sept bataillons et met à couvert toute la Savoie, qui sans cela auroit été sujette aux incursions de ceux qui auroient tenté d'y jeter du secours, ainsi que cela étoit déjà arrivé plusieurs fois.

D'un autre côté, on bat le château de Nice avec plus de soixante pièces de gros canon et vingt-quatre mortiers. Il est vrai que c'est d'un peu loin ; mais le nombre suppléera à la distance et obligera, à ce que j'espère, ce château à suivre bientôt celui de Montmélian.

L'Empereur, outre les affaires de Hongrie, en a présentement une nouvelle sur les bras : des paysans se sont révoltés en Bavière ; la pelote grossit tous les jours ; on dit qu'ils sont à présent au nombre de plus de douze mille, qu'ils ont pris plusieurs châteaux et même la ville de Braunau[1]. Cela seroit excellent, si cela pouvoit continuer ; mais, comme il ne paroît point de chefs, on craint que cela ne soit pas de durée.

qu'il n'y avoit point de capitulation à espérer s'ils ne se rendoient en deux fois vingt-quatre heures. Les sept bataillons et le régiment de dragons qui sont au blocus de cette place sont destinés à marcher en Roussillon, et l'on croit que l'on fera sauter Montmélian. » Voir aussi au 13 décembre, p. 491.

1. La *Gazette de France* ne parle pas de ces révoltés de Bavière, qui, comme ceux de Hongrie, s'appelaient aussi les Mécontents ; mais la *Gazette d'Amsterdam* y fait allusion à diverses reprises ; voyez notamment l'Extraordinaire XCIX. La ville de Braunau dont parle le prince est en Autriche, mais à la frontière bavaroise, dont elle n'est séparée que par le cours de l'Inn.

Le Roi va demain 14 à Marly jusqu'à samedi 19. Je crois que le comte d'Aguilar[1] partira pendant ce temps-là. Ainsi je vous écrirai encore, et à la reine aussi, dans deux ou trois jours. En attendant faites-lui mes compliments et recevez les assurances de ma tendresse fraternelle.

LOUIS.

LXXVI.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 21 décembre 1705.

Quoique ce fût hier le jour du départ de l'ordinaire, mon très cher frère, j'ai cependant attendu à vous écrire aujourd'hui par le courrier de M. Amelot qui doit repartir ce soir.

Mme la duchesse de Savoie est accouchée d'un troisième fils le 1er de ce mois[2] ; vous en ferez bien mes compliments à la reine, en attendant la lettre que lui rendra le comte d'Aguilar, qui repart après-demain.

1. Inigo-de-la-Croix Manrique de Lara, comte d'Aguilar, fils du comte de Frigilliana, était un des capitaines des gardes du corps de Philippe V, qui l'avait envoyé à Versailles pour demander à son grand-père l'envoi des renforts nécessaires à la reprise projetée de Barcelone.

2. La duchesse de Savoie était Anne-Marie d'Orléans, nièce de Louis XIV, et mère de la duchesse de Bourgogne et de la reine d'Espagne ; le jeune prince dont elle accoucha reçut le nom d'Emmanuel-Philibert, mais mourut le 19 décembre (voir ci-après, lettre LXXXI).

On eut hier nouvelle que la garnison de Montmélian étoit sortie le 17 au nombre d'environ cinq cents hommes; on a trouvé dans cette place trois cent cinquante milliers de poudre, cinquante à soixante pièces de canon et quarante mille boulets.

Le canon a commencé à tirer à Nice et fait un horrible bruit et un terrible fracas[1]; c'est la marine qui sert les batteries et qui a fourni et les pièces et les munitions; on y a perdu deux des principaux ingénieurs, qui ont été tués d'un même coup de canon. Les ennemis faisoient un assez grand feu avant que notre artillerie eût tiré; mais elle a bientôt mis celle des ennemis en désordre, et leur feu s'est bien ralenti.

Les paysans de Bavière ont encore pris plusieurs places et sont à présent environ vingt mille; ils grossissent tous les jours. Pour les Mécontents de Hongrie, il n'y a plus d'apparence d'accommodement entre l'Empereur et eux, et je ne doute pas que le soulèvement de la Bavière ne les encourage beaucoup.

Le duc de Marlborough est arrivé à la Haye le 14 de ce mois, ayant passé à Berlin et à Hanovre à son retour de Vienne; je crois qu'il doit passer incessamment en Angleterre.

La flotte ennemie est arrivée à Plymouth le 7, et les Hollandois, en arrivant au Texel, ont perdu un de leurs plus gros vaisseaux, qui a péri avec toute sa

1. Sur le siège du château de Nice, voyez les *Mémoires de Saint-Hilaire*, édition de la Société de l'histoire de France, tome IV, p. 208 et suivantes.

charge à la réserve de l'équipage[1] ; s'ils avoient dû essuyer les coups de vent qu'il a fait ici depuis quelques jours, je ne sais s'ils en auroient été quittes à si bon marché. Leurs nouvelles portent qu'il est demeuré à Lisbonne quarante vaisseaux, à ce qu'il me semble, tant anglois qu'hollandois. Pour les augmentations de leurs troupes de terre, je ne sais si elles avancent beaucoup. Pour ce qui est de l'escadre que vous demandez, je tiens qu'elle ne seroit pas suffisante, si ce n'étoit qu'une simple escadre, et qu'il faudroit pour le moins le même nombre de vaisseaux qu'il en est demeuré aux ennemis à Lisbonne ; car vous savez qu'il n'y a pas loin de là à la Méditerranée. Les troupes marchent aussi de ces côtés-ci pour la Catalogne ; le duc de Noailles est allé à son gouvernement de Roussillon pour y prendre connoissance de l'état des choses, et tout me paroît se disposer à faire bientôt retourner les affaires du bon côté. Je le souhaite par toutes sortes de raisons, et vous embrasse, mon cher frère, vous priant d'avoir toujours autant d'amitié pour moi que j'en ai pour vous.

LOUIS.

1. Le prince prend toutes ces nouvelles dans la *Gazette de France* ou dans celles de Hollande.

LXXVII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 23 décembre 1705.

J'ai reçu ce matin vos deux lettres du 9 et 14, mon très cher frère. Le malheur de Valence est fâcheux[1] ; j'espère que le remède réussira ; mais il le faut prompt. Cette lettre vous sera rendue par le comte d'Aguilar, qui ne se pressera apparemment point dans son retour, et d'ailleurs il n'y a rien de nouveau depuis ces trois jours. Je finirai donc en vous embrassant aussi tendrement que je vous aime.

LOUIS.

LXXVIII.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Versailles, le 23 décembre 1705.

Le comte d'Aguilar étant sur le point de partir, Madame, je profite de cette occasion pour vous faire un peu ressouvenir de moi et vous faire en même temps mes compliments sur l'heureux accouchement de Madame votre mère et la naissance du prince votre troisième frère.

1. Le prince fait allusion à la révolte d'un régiment de cavalerie employé au siège de Denia, dans le royaume de Valence, qui s'était mutiné et était passé à l'Archiduc : *Dangeau*, p. 498.

Le porteur de cette lettre a paru s'acquitter ici avec beaucoup de zèle de la commission dont il étoit chargé, et il me paroît qu'on y a bien répondu de ce côté-ci ; c'est de quoi j'espère que nous verrons bientôt des effets. Je les attends avec impatience et vous supplie, Madame, de me continuer l'honneur de votre amitié et de recevoir le renouvellement des sincères témoignages de la mienne.

LOUIS.

LXXIX.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 3 janvier 1706.

Je commence aujourd'hui ma lettre, mon très cher frère, par vous souhaiter une heureuse année et dans laquelle vous puissiez être victorieux de vos ennemis, chasser l'Archiduc de Catalogne et demeurer paisible sur votre trône.

Le siège de Nice continue toujours avec vigueur. On dit que M. le duc de Savoie veut marcher pour secourir ce château et qu'il s'est déjà avancé lui-même pour cela de ce côté-là ; mais, comme il n'a pas beaucoup de troupes, je crois qu'il aura peine à en tirer beaucoup d'Aoste et de Turin et à s'éloigner pour longtemps de ces deux places, s'il les avoit dégarnies. On travaille au rasement de Montmélian.

Les révoltés de Bavière continuent courageusement ; ils ont pris de nouvelles places ; mais ils en ont aussi reperdu ; cependant les Impériaux sont rentrés en Transylvanie, ayant forcé les retranche-

ments des Mécontents, à qui ils ont pris vingt-cinq pièces de canon et tué assez de monde sans beaucoup de résistance.

Il a fait ces jours-ci une grande tempête, et ici et sur nos côtes, qui y a fait du ravage [1]. Je ne doute pas que nous n'apprenions par les premières lettres qu'elle en aura fait aussi beaucoup en Hollande. Si la flotte avoit pu être encore en mer, elle auroit péri ; mais malheureusement elle est rentrée.

J'ai été un peu incommodé ces derniers jours de quelques langueurs et autres maux, accompagnés de rougeurs qui n'ont eu nulle suite ; une saignée m'a tiré d'affaire, et je me porte fort bien à présent [2]. Comme il a couru beaucoup de maux de venin depuis quelque temps et qu'il en court encore, cela peut bien y avoir contribué, et que je ne me suis pas trouvé assez mal disposé pour être tout à fait malade.

Adieu, mon très cher frère, aimez-moi cette année comme les autres et soyez persuadé que je n'ai pas pour vous une moindre tendresse.

LOUIS.

1. Les *Mémoires de Sourches* (tome X, p. 3 et 4-5) donnent des détails sur cet ouragan, qui causa surtout des dégâts en Bretagne et en Normandie.

2. Les journaux de la cour ne parlent pas de cette indisposition.

LXXX.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 17 janvier 1706[1].

J'ai été ravi d'apprendre, mon très cher frère, les succès heureux qu'on a eus à l'entrée du royaume de Valence[2] et qui donnent lieu d'espérer qu'ils continueront; mais je ne l'eus pas été moins de savoir que, quelques manèges qu'on pût faire pour vous retenir oisif à Madrid, vous persistiez toujours dans la résolution de vous mettre à la tête de votre armée pour défendre et reconquérir vous-même vos États; c'est à quoi je crois que la promptitude est nécessaire, de crainte que l'Archiduc ne s'affermisse par les nouveaux secours qu'il pourra recevoir d'Angleterre; car il paroît que les Anglois ont résolu de le soutenir et qu'ils s'en font un point d'honneur.

Les Mécontents de Bavière et ceux de Hongrie ont reçu deux échecs, ceux-ci aux passages de la Transylvanie, où les Impériaux les ont forcés dans leurs retranchements, avec moins de perte de leur part, cependant que les ennemis en avoient fait

1. Cette lettre, que le prince a datée par mégarde du 17 janvier *1705*, a été classée parmi celles de cette année ; mais, comme par son contexte il est facile de voir qu'elle est de 1706, nous la remettons à sa date réelle.

2. M. de las Torrès avait battu une petite troupe d'Impériaux et de révoltés espagnols.

courre le bruit d'abord, et ceux-là près de Münich, où un corps de trois à quatre mille hommes, s'étant avancé pour se rendre maître de cette place, a été enveloppé et défait avec beaucoup de pertes. Cela ne leur a point néanmoins fait perdre courage ; ils se rassemblent en plus grand nombre. Ceux du Haut-Palatinat, suivant leur exemple, ont pris les armes, se sont emparés de plusieurs châteaux, et parlent même d'aller en Bohême pour y exciter une rébellion, à laquelle on dit que les peuples sont très disposés.

Vous saurez déjà apparemment la reddition du château de Nice [1]. La brèche étoit faite en état d'y monter, et on y devoit donner l'assaut du jour que la place a capitulé ; la garnison fort diminuée par la désertion, en est sortie le 6 au nombre d'environ huit cents hommes, avec six pièces de canon et deux mortiers. Ainsi voilà les frontières de France tranquilles de ce côté-là. Je crois qu'on fera du château de Nice comme de celui de Montmélian, et qu'on le rasera aussi.

Les affaires pourroient bien se brouiller tout de bon du côté de la Basse-Allemagne. Les troupes danoises du prince qui se prétend coadjuteur de Lübeck ont pris de force le château d'Eutin sur celle de l'Administrateur de cet évêché, qui est de la maison d'Holstein [2]. La plupart des princes de ces can-

1. La capitulation avait été signée le 4 janvier ; mais on ne le sut que le 12 à Versailles.

2. L'évêché de Lübeck appartenait depuis le milieu du XVIIe siècle à la famille de Holstein-Gottorp ; mais, en 1705,

tons sont pour les uns ou pour les autres, et on attend les suites de cet acte d'hostilité.

La tempête du 30 du mois dernier, qui a fait beaucoup de dégât en Bretagne, en Normandie et dans nos autres provinces voisines de la mer du côté de la Hollande, y en auront fait sans doute beaucoup aussi, et en Angleterre, où un vaisseau danois, qui s'est sauvé à grand'peine, a rapporté avoir vu périr dix des plus gros vaisseaux de guerre, sans compter une infinité de bâtiments marchands [1]. Les vents n'ont guère cessé depuis ce temps-là ; mais on n'a point eu de gelée jusqu'ici, et la saison qui s'avance fait appréhender qu'il n'y en ait guère cet hiver. Voilà à peu près les nouvelles de ce pays-ci.

Mon incommodité n'a eu nulles suites et, depuis que j'ai été saigné, je me porte beaucoup mieux qu'auparavant.

Aimez-moi toujours, mon cher frère, et soyez toujours persuadé de ma tendresse et des souhaits que je fais pour la prospérité de vos armes. Faites bien mes compliments à la reine.

LOUIS.

à la mort de l'évêque Auguste-Frédéric, le prince Charles, frère du roi de Danemark Frédéric IV, contesta la possession de l'évêché à Christian-Auguste de Holstein-Gottorp, neveu de l'évêque défunt, qui avait été élu coadjuteur en 1701 ; il s'empara de la ville d'Eutin, située à quatre lieues de Lübeck et où l'évêque faisait ordinairement sa résidence ; mais, l'Empereur s'étant déclaré contre lui, il dut renoncer à ses prétentions et rendre sa conquête.

1. Dangeau raconte cela à peu près dans les mêmes termes (tome XI, p. 8).

LXXXI.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 24 janvier 1706.

On reçut nouvelles il y a quelques jours, mon très cher frère, que le troisième fils de M. le duc de Savoie, né le 1er de décembre, était mort le 19 du même mois[1] ; ainsi la joie causée par sa naissance n'a pas été longue.

Je suis bien aise des petits avantages remportés sur les rebelles ; il faut espérer qu'ils conduiront à de plus considérables, lorsque vous aurez marché en personne. On arrive à Toulon, les troupes arrivent en Roussillon, et il me paroît capital de ne perdre que le moins de temps qu'il sera possible pour rentrer en action tout de bon.

Il gèle enfin ici depuis huit jours ; on va sur les patins ; nous apprenons, mon frère de Berry et moi, et souhaitons fort que le froid continue. Il n'y a pas grand nouvelle de plus, et je finis en vous embrassant et vous priant, mon cher frère, de m'aimer toujours comme vous l'avez fait jusqu'ici.

LOUIS.

1. C'est le prince dont il a été parlé ci-dessus, dans la lettre nº LXXV.

LXXXII.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Versailles, le 24 janvier 1706.

C'est avec bien du chagrin, Madame, que je change aujourd'hui de langage pour vous faire les compliments de condoléance sur la mort du nouveau frère qui vous étoit né. Il est vrai que, parmi toutes les personnes qui vous touchent, c'étoit apparemment celui que vous craigniez le moins de perdre ; mais ces pertes sont toujours sensibles aux bons cœurs.

Il me paroît, Madame, que les rebelles ne font pas trop bien leur devoir contre les troupes du roi mon frère, ou plutôt qu'ils le font fort bien en se laissant battre. J'espère que les choses iront toujours de mieux en mieux.

Conservez-moi toujours votre amitié, Madame, me permettant de vous assurer toujours de mon tendre et sincère attachement.

LOUIS.

LXXXIII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 21 février 1706.

Vous saurez déjà sans doute, mon très cher frère, l'heureux succès de l'entrée du duc de Noailles en

Catalogne, comment il a battu les miquelets, secouru Roses, chassé devant lui les Anglois et les Hollandois, regagné le Lampourdan et poussé ses quartiers jusqu'à trois lieues de Girone[1]. Les troupes continuent cependant d'y arriver, et j'espère que le corps entier passera plus aisément encore, quand il en sera temps, que n'a fait la tête. Il est agréable pour le duc de Noailles qu'il ait commencé à mettre le pied en Catalogne, et, si les affaires continuent à y bien aller, on pourra dire qu'il aura donné le premier branle. On doit même attendre un effet présent de ce premier succès; car l'Archiduc, qui est demeuré dans Barcelone avec mille hommes de nouvelles levées pour envoyer ses vieilles troupes vers les royaumes de Valence et d'Aragon, sera obligé d'en rappeler une bonne partie, et cela soulagera d'autant le côté d'Espagne. Nous attendons ici avec impatience les nouvelles qui en viendront et celles de votre départ, que je regarde toujours comme nécessaire dans une conjoncture aussi pressante. On

1. Les *Mémoires de Sourches* donnaient les mêmes nouvelles le 19 février (tome X, p. 33-34) : « Le 19, on sut que, dès le 7, le duc de Noailles étoit entré en Catalogne avec dix bataillons seulement, le régiment de dragons de la Fare, douze compagnies de miquelets, toutes les milices du Roussillon et douze petites pièces de canon ; que d'abord il avoit trouvé huit cents hommes des ennemis qui avoient pris la fuite ;.... qu'il avoit marché à Figuières,... dont les habitants avoient apporté les clefs ;... que le duc de Noailles avoit détaché d'Arnould pour aller se saisir de Bascara, poste avantageux à deux lieues de Girone ;.... qu'il avoit fait lever le blocus de Roses,.... et que le chemin étoit libre de Perpignan à cette place, tout le Lampourdan étant soumis. »

rappelle Mylord Peterborough[1] en Angleterre pour envoyer en sa place le même général (dont j'ai oublié le nom[2]) qui pilla, il y a trois ans et demi, le Port-Sainte-Marie[3] à la première descente des ennemis en Espagne. M. le comte de Toulouse, qui partit il y eut hier huit jours, peut être présentement arrivé à Toulon, et je ne doute pas qu'il ne mette à la voile le plus tôt qu'il le pourra.

M. de Vendôme arriva à Marly le 12 et doit partir le 15 du mois prochain pour retourner par mer en Italie. Il assure que l'on prendra Barcelone, quelque sorte de garnison qui soit dedans, et quand même les ennemis y jetteroient du secours par mer, pourvu qu'ils ne soient point assez forts pour faire sortir une armée capable de combattre celle qui assiégera cette place, ce qui leur sera très difficile faute de cavalerie. Je ne sais pas s'il n'y auroit pas un peu à rabattre de cette proposition ; car M. de Vendôme se flatte assez aisément ; mais il est vrai de dire que les secours que les ennemis pourront apporter par mer, principalement de vivres, ne pourront être ni si grands ni si fréquents qu'ils le seroient pour une ville moins éloignée et moins grande que n'est Barcelone.

1. Charles Mordaunt, comte de Peterborough, commandait le corps de troupes anglaises donné par la reine Anne à l'Archiduc ; mais, comme il ne s'entendait pas avec les autres généraux, on changea son commandement militaire en un titre d'ambassadeur auprès de l'Archiduc.

2. Ce doit être lord Galloway, fils du marquis de Ruvigny, protestant français réfugié en Angleterre.

3. Puerto-Santa-Maria, dans la partie nord de la baie de Cadix.

Le maréchal de Cœuvres [1] doit monter cette année un vaisseau différent de celui de Monsieur le Comte [2]; il n'a été mêlé personnellement dans aucune des affaires qui ont regardé le cardinal d'Estrées et l'abbé [3]; il a toujours parlé sur ces choses et sur vous aussi sagement et aussi respectueusement qu'il a dû; d'ailleurs vous avez paru avoir de la considération et de l'estime pour lui; il se flatte donc, et je crois avec justice, que vous ne l'envelopperez point dans un crime qui ne peut regarder que les personnes, n'étant nullement coupable de fautes que son oncle et son frère peuvent avoir commises dans leur ministère. Je vous dirai que vous feriez contre vous d'en user autrement, et que de pareilles affaires ne doivent jamais passer des personnes aux familles entières, surtout pour des gens comme vous.

On a eu nouvelles que le roi de Suède s'étoit approché inutilement des retranchements du roi Auguste et du Czar pour les combattre et qu'il s'étoit retiré de devant eux après les avoir tournés par plusieurs côtés sans juger à propos de les attaquer.

1. Victor-Marie, comte puis duc d'Estrées, avait été nommé vice-amiral en survivance de son père dès 1684; ayant reçu en 1703 le bâton de maréchal de France, il prit le nom de maréchal de Cœuvres pour se distinguer de son père.

2. C'est le nom qu'on donnait couramment au comte de Toulouse.

3. Le cardinal d'Estrées, et ensuite son neveu l'abbé d'Estrées, avaient été successivement chargés des affaires de France en Espagne dans les premières années du règne de Philippe V, et avaient encouru la disgrâce de Mme des Ursins et partant celle des souverains espagnols; voyez le chapitre IV, t. Ier, de *Philippe V et la Cour de France*.

On lève encore en Hollande et en Angleterre divers régiments de nos religionnaires réfugiés ; le fameux Cavalier[1] est un des colonels, et on les doit, dit-on, envoyer en Catalogne, pour passer de là dans les Cévennes, ou en Portugal.

Voilà à peu près, mon cher frère, les nouvelles du jour et du temps ; je finis ma lettre avec elles en vous priant de m'aimer toujours autant que je vous aime et de faire bien mes compliments à la reine.

LOUIS.

LXXXIV.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Versailles, le 25 avril 1706.

Il me semble, Madame, qu'il y a longtemps que je n'ai eu l'honneur de vous faire souvenir de moi et que je dois rompre aujourd'hui mon silence pour vous faire compliment sur le commencement des succès du roi d'Espagne[2]. Je ne doute pas qu'il ne vienne bientôt à bout de son entreprise et qu'achevant de chasser les ennemis de toute la côte sur

1. Jean Cavalier, ancien garçon boulanger d'Anduze, avait été un des chefs des camisards des Cévennes dans la révolte de 1704 ; ayant fait sa soumission au maréchal de Villars, il reçut de Louis XIV une commission de colonel ; mais il passa peu après à Genève et prit du service parmi les troupes des Alliés.

2. Depuis le 3 avril, Philippe V était arrivé à l'armée du maréchal de Tessé qui assiégeait Barcelone, et l'on pensait que la place, manquant de vivres, ne tarderait guère à se rendre.

laquelle il est présentement, il ne puisse avant la fin de l'année renvoyer les Portugais chez eux et leur enlever ce qu'ils auront pu lui prendre pendant le temps qu'il est occupé à chasser l'Archiduc. Si on pouvoit le prendre dans Barcelone, ce seroit certainement ce qui pourroit nous arriver de plus avantageux ; mais ce coup seroit trop heureux pour oser s'en flatter par avance, quoiqu'on ait jusqu'ici assuré qu'il est encore dans la place et que les bourgeois même l'ont empêché d'en sortir. Je souhaite, Madame, et pour le roi d'Espagne et pour vous, qu'il puisse bientôt, victorieux de tous ses ennemis et échappé des périls auxquels son courage ne le fera exposer que trop volontiers, se retrouver auprès de vous pour votre contentement réciproque.

Je crois qu'il n'est pas besoin, Madame, en finissant ma lettre de vous renouveler les assurances de mon amitié respectueuse, et, quoique j'ose me flatter qu'il n'en est pas besoin non plus, j'ose vous prier néanmoins de me conserver toujours quelque part dans l'honneur de la vôtre.

LOUIS.

LXXXV.

AU ROI PHILIPPE V.

A Marly, le 12 mai 1706.

Si le chevalier de Tessé[1] n'est pas encore parti

1. René-François de Froullay, chevalier de Tessé, était le

de Paris, mon très cher frère, ce sera lui qui vous rendra cette lettre ; sinon, elle vous arrivera par le premier courrier.

Nous attendons bientôt ici des nouvelles de la prise de Barcelone ; car on espère qu'à présent vous vous en êtes rendu le maître ; pour ce qui est de la personne de l'Archiduc, je n'ose m'en flatter ; car je crois qu'il n'oubliera rien pour ne pas tomber entre vos mains. Vous saurez déjà les nouvelles d'Italie et d'Allemagne ; il seroit à souhaiter que celles d'Espagne fussent aussi bonnes. Quand Barcelone sera prise, vous irez porter remède au reste et renvoyer les Portugais chez eux. Il n'y a encore rien en Flandres.

On a observé ce matin ici une belle éclipse de onze doigts, et on prétend qu'elle aura été totale vers le pays où vous êtes. Il y avoit ici deux de ces Messieurs de l'Observatoire avec plusieurs lunettes, et ce spectacle n'a pas laissé que d'amuser la compagnie pendant plus de deux heures [1].

second fils du maréchal ; il servait d'aide de camp à son père pendant la campagne de 1706 et était arrivé le 4 mai à Versailles pour apporter des nouvelles du siège de Barcelone.

1. On lit dans les *Mémoires de Sourches* (tome X, p. 79) : « Le 12, il y eut une éclipse de soleil très considérable ; le Roi avoit fait venir exprès à Marly le vieux Lahyre et le jeune Cassini, avec tous les instruments nécessaires pour faire bien voir et connoître aux princes et aux dames le commencement, le progrès et la diminution de l'éclipse, laquelle eut plus de pouvoir sur les dames que n'auroient eu de bien bonnes raisons, puisqu'elle les fit lever dès huit heures du matin. » Voir aussi le passage du *Journal de Dangeau*, tome XI, p. 100, et l'article du *Mercure* de mai, p. 140-144, qui est très élogieux pour le duc de Bourgogne et pour ses connaissances en astronomie.

Voilà à peu près toutes les nouvelles de ce pays-ci. J'en attends des vôtres ; car il me semble qu'il y a bien longtemps que je n'ai eu le plaisir de recevoir de vos lettres. J'espère toujours néanmoins que vous ne m'en aimez pas moins, et que vous êtes toujours persuadé de ma tendresse pour vous et de la part que je prends à tout ce qui vous regarde.

Mme la duchesse de Bourgogne me charge de vous faire bien des compliments de sa part.

LOUIS.

LXXXVI.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 30 mai 1706.

Voici, mon très cher frère, bien des malheurs coup sur coup de tous côtés, et on a besoin d'autant de religion que vous en avez pour le souffrir patiemment.

Nous avons appris ici en quatre jours la malheureuse bataille de Flandres [1], la levée du siège de Barcelone [2] et la perte du Brabant [3]. Ce qui me console

1. La bataille de Ramillies, gagnée par Marlborough sur le maréchal de Villeroy le 23 mai.

2. Philippe V avait été contraint de lever le siège par l'arrivée de nombreux renforts amenés sur la flotte anglo-hollandaise, que les vaisseaux du comte de Toulouse n'avaient pu empêcher de débarquer dans le port de Barcelone. Le pays, mal soumis, s'étant soulevé contre les Français à la suite de ce débarquement, Philippe V avait dû repasser le Ter et reprendre le chemin du Roussillon.

3. A la suite de la défaite de Ramillies, l'armée française

sur le mauvais succès de Catalogne, c'est que vous en êtes sorti heureusement ; car j'avoue que, depuis quelque temps, je commençois à être bien inquiet de vous ; mais je le suis encore du côté de la Castille et de la manière dont vous y rentrerez. Pour l'affaire de Flandres, on ne peut s'en consoler qu'au pied de la croix ; elle est si étonnante, si peu débrouillée et ses suites si fâcheuses, que je n'en saurois parler[1]. Les ennemis nous ont dérobé et leurs marches et les mouvements de leurs troupes pendant le combat, en sorte qu'ils ont écrasé la droite de notre cavalerie et ont fait par là le trou, ce qui a obligé l'armée de se retirer, et le désordre s'y est mis la nuit. Vous saurez toutes ces choses apparemment ; ainsi je ne vous en parle pas davantage, et, pour la bataille, je ne la comprends pas encore entièrement.

Le côté d'Italie donne quelque consolation, et, malgré les secours venus au prince Eugène, M. de Vendôme garde si bien les environs du lac de Garde et les bords de l'Adige qu'il assure que les ennemis ne pénétreront point par ce côté-là et que le siège de Turin se fera en tranquillité [2]. Il faut encore un coup mettre notre confiance en Dieu et espérer qu'il ne nous abandonnera pas tout à fait. Je vais recommencer présentement à vous écrire plus régulière-

s'étant retirée en désordre du côté de Gand, Marlborough s'était emparé sans coup férir de Louvain, Bruxelles, Malines, Lierre, etc., et avait occupé tout le Brabant.

1. Voyez le récit des *Mémoires de Saint-Simon*, édition Boislisle, tome XIII, p. 191 et suivantes, et le commentaire qui y est joint.

2. On verra plus loin que ses espérances furent déçues.

ment, étant en état de le faire sans avoir recours aux courriers, dont je ne sais pas toujours le départ.

Il y a bien longtemps que je n'ai reçu de vos lettres ; j'espère en avoir bientôt et je l'attends avec impatience, étant toujours ravi de recevoir des marques de votre amitié et de vous en donner de ma tendresse fraternelle.

LOUIS.

J'oubliois de vous dire ce que vous savez déjà apparemment, qui est que Mme la duchesse de Bourgogne est grosse de près de deux mois ; je souhaite d'en apprendre bientôt autant de la reine d'Espagne.

LXXXVII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Meudon, le 29 août 1706.

Il y a bien longtemps, à ce qu'il me semble, que je ne vous ai écrit, mon très cher frère ; mais il y a encore plus que je n'ai reçu de vos lettres. Je n'en puis attribuer la cause qu'aux mouvements où vous avez été depuis la fin du mois dernier et aux occupations que vous fournit la guerre que vous faites ; car je crois que vous avez toujours la même amitié pour moi que j'en ai pour vous.

J'ai eu beaucoup de joie du bon commencement de votre campagne, des marques de fidélité de vos sujets de Castille, de celles de crainte qu'ont donné

les Portugais, et du recouvrement de Madrid [1]. Il me semble que, par les nouvelles d'hier [2], votre situation étoit encore meilleure, et j'espère que les affaires continueront de même et que Dieu nous protégera.

Vous aurez su la prise de Menin [3] et l'assemblée de l'armée du Roi près de Lille. Vous savez aussi sans doute la marche du prince Eugène pour secourir Turin, à ce que l'on croit, et celle de M. le duc d'Orléans pour l'empêcher. La suite du siège s'avance toujours et on attend incessamment la prise de la demi-lune. Vous saurez aussi la rupture des conférences de Hongrie et que les hostilités ont recommencé. Il y a de plus que l'on croit que le roi de Suède marche en Saxe, ce qui ne laisseroit pas de vous soulager en obligeant plusieurs princes d'Allemagne de retirer leurs troupes chez eux. Pour la grande flotte ennemie, on prétend qu'elle est enfin en mer du 24 mars; on ne sait encore où elle va, et on est préparé partout pour tâcher de la bien recevoir.

Le Roi fut hier entendre la messe dans l'église des Invalides, qui est entièrement achevée ; il ne se peut rien voir de plus beau ; elle est peinte par plusieurs habiles gens; elle est d'une si belle propor-

1. L'armée anglo-portugaise, commandée par lord Galloway et le marquis das Minas, était entrée dans Madrid le 24 juin ; mais, moins de deux mois après, le marquis de Mejorada y rentra avec des troupes espagnoles, et la reine, qui s'était retirée à Burgos, y revint peu après.

2. Voir ces nouvelles dans le *Journal de Dangeau*, tome XI, p. 190-192.

3. Cette ville, où commandait M. de Caraman, s'était rendue à Marlborough le 23 août.

tion qu'on ne s'aperçoit point en dedans de son excessive hauteur, ainsi qu'on le fait en dehors [1].

Le voyage de Fontainebleau, où le Roi devoit aller après-demain, a été remis tout d'un coup à la fin du mois prochain. Mme la duchesse de Bourgogne y devoit aller en bateau ; mais on a trouvé ce voyage hasardeux pour elle, vu sa délicatesse, et elle n'ira point. Le Roi y sera moins qu'à l'ordinaire ; je n'irai qu'en même temps que lui ; mais Monseigneur et mon frère de Berry iront toujours après-demain et y attendront le Roi.

Voilà en général les nouvelles du dehors et du dedans ; donnez-nous-en bientôt de capables de faire oublier celles que nous avons eu à supporter depuis quelque temps. Conservez-moi toujours votre amitié et soyez persuadé, mon très cher frère, que personne ne vous est plus tendrement ni plus sincèrement attaché que moi.

LOUIS.

LXXXVIII.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Meudon, le 29 août 1706.

Si j'ai longtemps gardé le silence, Madame, pendant les malheurs arrivés depuis quelques mois,

1. Le *Mercure* de septembre, p. 256-270 et 351-355, a donné une description de l'église des Invalides que Mansart venait d'achever, et un récit de la visite du Roi ; ces deux passages ont été donnés en note par les éditeurs du *Journal de Dangeau*.

ce n'est pas que je ne les aie vivement sentis. Le tendre attachement que j'ai pour le roi mon frère et pour vous, Madame, si je l'ose dire, me causoient une peine qui faisoit que je ne savois comment les joindre aux vôtres. Mais il n'est plus temps de se taire lorsque Dieu nous rend sa protection et que le roi d'Espagne, faisant reculer ses ennemis, rentre dans sa capitale, éprouve la fidélité de ses sujets et fait voir à l'Archiduc qu'il n'est pas si aisé de le détrôner qu'il se l'étoit figuré.

J'espère que les suites répondront aux commencements et que tout tournera à votre satisfaction, à celle du roi d'Espagne et à la mienne, qui sera toujours fondée sur la vôtre.

Nous attendons toujours d'heureuses nouvelles de Castille, et moi en particulier, qui en ai plus de raisons que personne.

Conservez-moi toujours, Madame, quelque part dans l'honneur de votre amitié ; personne ne la mérite mieux que moi par celle que j'ai pour vous, qui ne peut être plus vive ni plus sincère.

LOUIS.

LXXXIX.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 19 septembre 1706.

Vous aurez su apparemment déjà, mon très cher frère, le malheur arrivé devant Turin, les blessures de M. le duc d'Orléans et celle de M. de Marcin, que

l'on croit mort à présent[1]. Je crois que vous n'avez pas moins ressenti ces choses qu'on l'a fait ici ; mais, si les vivres n'étoient pas dérangés, on pourroit encore réparer ces accidents en se reportant en avant et regagnant le côté du Milanois. C'est ce que nous apprendront les nouvelles que nous attendons avec impatience[2] ; car il y a plusieurs jours qu'il n'en est venu. Cependant la victoire que remporte M. de Médavy[3] sur le prince de Hesse, qui a été complète, quoique inférieur en nombre[4], pourroit donner quelque répit et arrêter le prince Eugène, en attendant qu'on pût refaire les démarches dont j'ai parlé. C'est ce dont le temps seul pourra nous éclaircir. Vous regretterez sans doute en particulier, et moi aussi beaucoup, le pauvre maréchal de Marcin ; car je le compte pour mort. Je ne crois pas qu'il y eût

1. L'armée qui assiégeait Turin sous les ordres du duc d'Orléans, du maréchal de Marcin et du duc de la Feuillade, fut battue le 6 septembre par le prince Eugène sous les murs de la ville et contrainte de se retirer ; le duc d'Orléans reçut une balle dans le pied, et M. de Marcin, grièvement blessé aux reins, tomba aux mains des ennemis et mourut deux jours après.

2. Contrairement à l'avis du duc d'Orléans, l'armée française, au lieu de se retirer vers le Milanais, afin d'inquiéter les derrières du prince Eugène, fit sa retraite sur Pignerol et les passages des Alpes (*Mémoires de Saint-Simon*, édition Boislisle, tome XIV, p. 40-73).

3. Jacques-Léonor de Grancey, comte de Médavy, plus tard maréchal de France ; il commandait un corps séparé dans le Milanais.

4. La bataille se donna le 9 septembre près de Castiglione-delle-Stiviere, que le prince de Hesse-Cassel (plus tard roi de Suède) assiégeait avec douze mille hommes ; M. de Médavy fut fait en récompense chevalier du Saint-Esprit.

un plus honnête homme; vous le connoissiez assez sans qu'il soit besoin de vous en faire l'éloge[1].

Les ennemis ont passé l'Escaut en Flandre et, après la prise de Dendermonde, vont faire le siège d'Ath, à ce que l'on croit. On dit que, du côté d'Allemagne, le prince de Bade avoit passé en-deçà du Rhin et qu'il vouloit venir attaquer les retranchements de la Lauter; on en attend aussi des nouvelles.

Le Roi n'ira point du tout à Fontainebleau cette année à cause de Mme la duchesse de Bourgogne, qui, par parenthèse, continue à se bien porter. Cela me fait espérer que sa grossesse finira heureusement ; sans cela, la suppression du voyage de Fontainebleau m'auroit fait bien de la peine, et je n'aurois pas encore été fâché d'y aller pour quelque temps. Monseigneur et mon frère de Berry, qui y sont depuis près de trois semaines, en reviendront samedi prochain 25 du mois.

Je crains que vous n'ayez été bien longtemps, mon cher frère, sans recevoir de mes lettres ; si cela est, le contre-temps d'Orry en aura été la cause[2]. Je

1. C'était, disait Saint-Simon, « un extrêmement petit homme, grand parleur, plus grand courtisan, ou plutôt grand valet, tout occupé de sa fortune, sans toutefois être malhonnête homme, dévôt à la flamande, plutôt bas et complimenteur à l'excès que poli,... esprit futile, léger, de peu de fonds, de peu de jugement, de peu de capacité, dont tout l'art et le mérite alloit à plaire. » Il avait été ambassadeur à Madrid au début du règne de Philippe V.

2. Orry, envoyé en Espagne pour organiser les finances et le service de l'intendance des armées, s'était rendu odieux à tout le monde par ses hauteurs, sa brutalité et surtout « le

souhaite que les premières qui viendront de vous nous apprennent de bonnes nouvelles; nous en avons besoin. Adieu, mon très cher frère, aimez-moi toujours et soyez persuadé de ma véritable tendresse, qui se continuera toute ma vie.

LOUIS.

XC.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 24 octobre 1706.

Il me semble qu'il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit, mon très cher frère, et que je n'ai reçu aussi de vos lettres. J'espère que présentement que vous êtes plus fixé que vous ne l'avez été depuis près d'un an, vous serez aussi plus régulier à me donner de vos nouvelles. Les derniers succès que le duc de Berwick a eus contre les ennemis m'ont fait beaucoup de plaisir[1]; ils verront qu'il ne leur est pas si aisé qu'ils le pensent d'établir l'Archiduc en Espagne et que vos sujets de Castille ont pour vous

mensonge continuel dont, en toutes sortes d'affaires, il faisoit une profession ouverte ». Étant venu à Paris pour solliciter des secours d'argent, le gouvernement espagnol demanda qu'on ne le renvoyât pas; Louis XIV fit alors examiner sa gestion et manqua de le faire pendre pour ses concussions (*Mémoires de Saint-Simon*, tome XIII, p. 441-443).

1. Le 22, il était arrivé à Versailles un courrier du duc de Berwick annonçant la prise de Cuenca et d'Orihuela sur les troupes de l'Archiduc et la conquête presque totale du royaume de Valence.

un attachement auquel ils ne s'attendoient peut-être pas. Je prends part aussi à la satisfaction que vous avez présentement apparemment de vous retrouver auprès de la Reine. Je souhaite que nous en voyons bientôt les effets.

Il y a apparence que la campagne sera finie en Flandre par le siège d'Ath, et il ne paroît pas que les ennemis y veuillent rien entreprendre davantage.

Pour le côté d'Italie, on est présentement dans l'attente de ce qui y doit arriver, et on dit que M. le duc d'Orléans assemble son armée, dans les premiers jours du mois prochain ; apparemment qu'on pourra voir alors le tour que les affaires y prendront ; je prie Dieu qu'il soit bon.

Adieu, mon très cher frère, conservez-moi toujours votre amitié et soyez toujours persuadé de ma tendresse.

LOUIS.

XCI.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 14 novembre 1706.

J'ai reçu depuis quelques jours, mon très cher frère, deux de vos lettres, l'une du 26 du mois passé et l'autre du 3 de celui-ci. J'ai vu avec plaisir que vous recommenciez cette régularité que vous m'aviez promise, et je tâcherai de mon côté à être aussi exact que je le dois à l'égard d'un frère que j'aime aussi tendrement.

Je comprends aisément le contentement que vous avez ressenti en vous rejoignant avec la reine ; j'ai appris aussi qu'elle n'en avoit pas eu un moindre. Je vous assure que j'y prends une part très sensible et que je vous en félicite de tout mon cœur. Plût à Dieu que nous en voyons les effets dans neuf mois ! J'espère que dans deux Mme la duchesse de Bourgogne sera accouchée et que cela ira aussi bien que sa grossesse a été jusqu'ici.

Il me paroît que les affaires d'Espagne sont dans une très bonne situation ; je souhaite que les troupes nouvelles qui arrivent et arriveront, à ce que l'on dit, en Portugal n'y apportent aucune altération.

La campagne est finie en Flandres, et en Allemagne aussi, ou bien près. L'armée cependant n'est pas encore pourtant séparée ; du moins je ne l'ai pas ouï dire. Pour en Italie, vous savez qu'on a aussi pris le parti de mettre en quartiers d'hiver et que la tentative d'y rentrer, déjà excessivement difficile, est devenue impossible pour le temps présent depuis la perte d'Alexandrie [1]. M. le duc d'Orléans est arrivé ici lundi dernier 8e du mois [2] ; il faut espérer

1. Alexandrie s'était rendue au prince Eugène le 31 octobre, après quelques jours seulement de siège. Les bourgeois forcèrent le gouverneur espagnol, M. de Colmenero, à capituler. Sans leur intervention, l'armée assiégeante aurait été noyée en grande partie par un débordement subit du Tanaro et de la Bormida, qu'elle ne put éviter qu'en entrant en toute hâte dans la ville.

2. Il était resté à Grenoble, à cause de sa blessure. Saint-Simon a raconté le voyage dans cette ville de Mme d'Argenton, maîtresse du prince, et le mauvais effet que cette escapade avait produit sur le Roi (*Mémoires*, tome XIV, p. 86-88).

qu'au printemps on réussira mieux qu'on n'auroit pu le faire à présent.

Je crois que je ne vous ai point parlé du voyage que l'électeur de Cologne [1] a fait ici. Il étoit dans le dessein d'aller à Rome, pour y être consacré des mains du Pape même ; mais le changement des affaires a fait aussi changer son dessein. Il me paroît qu'il n'a pas perdu à venir ici et qu'on a eu de lui une meilleure idée après l'avoir vu qu'on avoit auparavant sur de simples rapports ; il a de l'esprit ; il est fort vif, fort zélé pour les intérêts du Roi et pour tout ce qui regarde son service. Il m'a parlé de très bon sens sur la paresse et la négligence des officiers et sur les réformes qu'il espéroit faire dans le clergé de ses diocèses [2], disant qu'il alloit à Rome pour y chercher une autorité plus puissante que la sienne seule ; il a été fort édifié du clergé de France.

Le Roi s'en est très bien accommodé, et il a paru qu'il étoit très content du traitement qu'il a reçu ici et du Roi et de toute la Cour ; il étoit incognito sous le nom de marquis de Franchimont. Il a vu tout ce qu'il y avoit à voir ; il a été à la chasse du Roi dans le parc de Marly ; il a dîné à Meudon avec Monseigneur ; il a été même un soir dans le cabinet du Roi et n'a paru nullement embarrassé [3] ; je le crois fort aisé à vivre.

1. Joseph-Clément de Bavière, frère cadet de l'électeur de Bavière, et beau-frère du Dauphin.

2. Outre l'archevêché de Cologne, il avait aussi l'évêché de Liège.

3. Les *Mémoires de Sourches*, tome X, p. 196, racontent une anecdote sur cette soirée dans le cabinet du Roi. Saint-

Vous aurez su apparemment l'accident de mon frère de Berry et l'abcès qui lui étoit venu à la joue à force de tirer cet été ; on a été obligé de le percer, et il a été longtemps à guérir [1] ; cela est, Dieu merci ! fini présentement ; il en sera quitte pour une petite cicatrice auprès de l'oreille et être quelques mois sans tirer du fusil ; mais, comme il aime extrêmement la chasse, il tire du pistolet et le tient à deux mains, et il le fait mieux que je n'aurois cru.

Voilà à peu près, mon très cher frère, tout ce que je sais. Aimez-moi toujours et soyez persuadé de ma tendresse, qui ne peut être plus sincère.

LOUIS.

XCII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 28 novembre 1706.

Vous ne pouvez pas douter, mon très cher frère, qu'au milieu des malheurs qui nous sont arrivés, je n'aie vivement senti que la plus grande partie tomboit sur vous et pour le présent et pour la suite. Vous savez la tendresse que j'ai toujours eue pour

Simon (*Mémoires*, tome XIV, p. 100) a fait ainsi son portrait : « Il étoit blond avec une fort grosse perruque et assez longue, cruellement laid, fort bossu par derrière, un peu par devant, mais point du tout embarrassé de sa personnne ni de son discours. Il prit tout à fait bien avec le Roi. »

1. Dangeau raconte toutes les phases de cette indisposition (*Journal*, tome XI, p. 223-225 et 227-229).

vous, et je vous assure que je n'oublie ni n'oublierai jamais cette étroite amitié qui nous a toujours unis depuis l'enfance, que vos intérêts, après ceux de la France, sont les premiers chez moi, et qu'en tout ce qu'il dépendra de moi je contribuerai à les ménager, autant que la malheureuse situation où cette campagne nous a mis le pourra permettre. Quant au temps présent, la face des affaires est changée par le refus que l'Angleterre et la Hollande ont fait aux propositions d'ouvrir des conférences publiques pour la paix ; il faut espérer que le Dieu de paix punira ces nations qui ne veulent que la guerre et que, nous rendant le sort des armes plus favorable, la paix, lorsqu'il en sera question, deviendra plus avantageuse pour nous qu'elle auroit été cet hiver, après les pertes que nous avons souffertes. J'ai compris aisément la peine qu'a dû vous causer l'idée d'un démembrement de quelqu'un de vos États [1], et j'ai été ravi en même temps de voir la résignation avec laquelle vous vous soumettiez de tout à la volonté divine. Plus on est élevé et plein d'un sang illustre et plus on est touché de faire de pareils sacrifices ; mais aussi, d'un autre côté, le mérite en est d'autant plus grand. Je prie Dieu qu'il accepte votre soumission et que, par des coups de sa main toute-puissante, il vous en délivre tout à fait.

Vous apprendrez sans doute avec autant d'éton-

1. C'était Amelot, qui avait réussi à amener Philippe V à consentir à abandonner certaines parties de la monarchie espagnole (*Philippe V et la Cour de France*, tome I, p. 272 et suivantes).

nement qu'on l'a su ici que la paix a été conclue entre le roi de Suède, le roi Auguste et le roi Stanislas et publiée en Saxe le 3 de ce mois [1]. Voici les principales conditions de ce traité, où l'on peut dire que le roi de Suède a donné la loi :

Le roi Auguste renonce absolument à la couronne de Pologne et au titre même, à la réserve de celui de roi, qu'il conserve sa vie durant ; — il reconnoit le roi Stanislas pour légitime roi de Pologne ; — il abandonne l'alliance des Moscovites ; on dit même qu'il donne au roi de Suède de ses troupes pour servir contre eux ; — il relâche les deux princes Jacques et Constantin Sobieski [2] et remet entre les mains du roi de Suède le général Patkul, auteur de cette guerre et né sujet de ce roi [3] ; — il casse et annule tout ce qu'il a fait depuis près de trois ans et les charges qu'il a remplies, en sorte qu'il est à la disposition du roi Stanislas d'y continuer ceux qui y sont ou de les changer.

1. Cette paix, conclue le 12 novembre, à Altranstadt, mettait fin aux dissentiments des deux prétendants à la couronne de Pologne et à l'ingérence des Suédois et des Russes dans les affaires de ce royaume. Les *Mémoires de Sourches* (tome X, p. 227-228) ont reproduit un résumé des divers articles, qui est assez conforme à celui que va donner le duc de Bourgogne.

2. Les deux fils du roi Jean Sobieski et de sa femme Marie d'Arquien ; le roi Auguste les retenait comme otages.

3. Jean-Reinhold Patkul, livonien, avait essayé de soustraire sa patrie à la domination suédoise ; condamné à mort, il avait réussi à se sauver et s'était réfugié en Saxe, où Auguste II le prit comme conseiller. Il fut le principal instigateur de la lutte de ce roi contre Charles XII. Livré à celui-ci en vertu du traité, il fut roué et écartelé.

Cette nouvelle a d'autant plus surpris qu'il n'y avoit pas longtemps qu'on avoit la confirmation de la défaite des Polonois du roi Stanislas et de six mille Suédois, qui étoient quasi tous demeurés sur le champ de bataille ou prisonniers, le 21 du mois passé, et où le roi Auguste étoit en personne[1].

L'armée du roi de Suède doit hiverner en Saxe, et on lui livre quelques places jusqu'à l'entière exécution du dit traité. Ce qui est fort à craindre, c'est qu'il ne soit préjudiciable à la religion catholique ; car le roi de Suède est très zélé dans la sienne et tous les protestants d'Allemagne, joints à lui avec l'Angleterre et la Hollande, l'emporteroient bien sur tous les catholiques, qui, malheureusement encore, sont très divisés entre eux. Dieu nous veuille préserver de ce mal ; car ce seroit le pire de tous.

Il n'y a pas grandes nouvelles au delà de celles que je viens de vous dire, toutes les armées étant présentement en quartiers d'hiver. Asti est rendu ; mais Tortone se défend toujours à merveille.

Adieu, mon très cher frère, faites bien des compliments à la reine de ma part et conservez-moi votre tendresse, étant toujours persuadé de la sincérité de la mienne.

LOUIS.

1. Bataille de Kalisch, gagnée le 21 octobre par Auguste II sur l'armée suédoise et polonaise du général Mardefeld.

XCIII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 26 décembre 1706.

Il y a déjà quelque temps que l'on savoit ici l'arrivée de la flotte ennemie à Lisbonne et qu'une partie avoit été rejetée en Flandre par la tempête ou même avoit péri, ce qui aura diminué les secours qu'elle a portés en Portugal. Il est certain que, dans la situation présente, il est très important de vous soutenir en Espagne et de chasser les ennemis des provinces qu'ils y occupent. Il me paroît que le Roi pense de même, et je crois qu'il n'oubliera rien de ce qu'il pourra faire pour y contribuer. J'ai été ravi d'apprendre que vous vous étiez enfin forcé à parler et à faire paroître au dehors ce qu'il y a de bon en vous, mais que vous gardez trop au dedans. Vous activez de plus en plus par là l'amitié des gens affectionnés à votre service et à vous, et les malintentionnés seront obligés de se cacher ou même de changer, lorsqu'ils verront leurs premières espérances perdues. Il est bon que vous décidiez dans les conseils[1] ; il m'a paru néanmoins, pour la résolution que vous aviez prise d'appliquer à votre profit pour un an les domaines de votre couronne

1. Voyez l'extrait d'une lettre de la princesse des Ursins à Mme de Maintenon, dans *Philippe V et la Cour de France*, t. I, p. 276.

aliénés, qu'elle étoit un peu prompte dans une chose où la conscience, la justice et la politique ne cadroient pas peut-être avec cette résolution[1] ; du moins je vois des gens raisonner ainsi en ce pays-ci. J'excepte des deux premières raisons les aliénations dont les titres ne sont pas valables. On craint que vous n'aliéniez par là bien des gens qui vous seroient attachés, et que cette démarche, bien loin de rétablir vos affaires, n'y apporte un notable préjudice. Je vous parle ici comme je le pense, et des gens sensés et de bien le pensent avec moi. Pardonnez ma sincérité ; mais je ne dois pas me taire pour un frère que j'aime tendrement et dont le salut et les intérêts me sont infiniment chers. Je prie Dieu qu'il vous éclaire et dans cette affaire et dans les autres, afin que vous vous conduisiez en tout pour sa gloire et le bien des États qu'il vous a confiés. Encore un coup, pardonnez à ma franchise et soyez persuadé qu'elle part de ma tendresse fraternelle et de cette amitié que j'ai toujours eue pour vous, à laquelle je vous conjure, mon très cher frère, de correspondre toujours par une pareille ; rien ne m'est plus précieux en ce monde. Faites bien mes compliments à la reine ; je crois que, la première fois que je vous écrirai, je vous manderai des nouvelles des couches de Mme la duchesse de Bourgogne ; sa bonne santé me fait espérer qu'elles seront heureuses.

LOUIS.

1. En disant cela, le duc de Bourgogne n'était que le reflet de l'opinion de Louis XIV : *ibidem*, p. 280.

XCIV.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 3 janvier 1707.

Vous ne doutez pas, mon cher frère, qu'au commencement de cette année je ne renouvelle mes vœux ordinaires et que je ne vous y souhaite plus de prospérités que vous n'en avez eu jusqu'ici ; je l'espère de la bonté de Dieu et qu'après nous avoir été plus favorable, il nous donnera enfin la paix telle que nous la pouvons désirer, et rabattra l'orgueil de nos ennemis.

J'ai regardé la prise d'Alcantara[1] comme un coup d'une très grande importance ; le marquis de Bay qui l'a exécuté est galant homme et vous a certainement en cette occasion rendu un grand service. Je crois que, si Shovell[2] rembarque, comme l'on le dit ici, ses troupes pour les porter en Valence, les Portugais ne seront pas sans quelque sorte de crainte.

On dit que les troubles augmentent en Écosse au sujet de l'union des deux royaumes[3] et qu'il y a

1. Cette ville a été prise, au milieu de décembre, par escalade par les troupes du marquis de Bay.

2. Clowdisley Shovell, né en 1650, était amiral de l'escadre blanche anglaise depuis 1701 ; il mourut à la fin de 1707 dans un naufrage aux îles Scilly.

3. L'acte d'union des deux royaumes d'Angleterre et d'Écosse en un seul sous le nom de Grande-Bretagne, avec un seul parlement et l'égalité complète de tous les droits pour les Écossais

même des montagnards qui ont pris les armes ; on prétend que les membres du Parlement sont gagnés par la cour pour passer cet acte, mais que le gros de la nation n'y consentira jamais.

On a eu aussi des nouvelles de l'entrevue du roi de Suède et du roi Auguste, qui s'est passée avec de grandes marques d'amitié réciproque et de longues conférences de la part des deux rois [1] ; je ne sais quelles suites elles auront ; c'est une matière à raisonnements.

Le courrier du duc de Berwick, étant sur le point de partir, sera chargé de cette lettre que je finirai pour ne le pas retarder, vous assurant, mon très cher frère, que ma tendresse pour vous ne sera pas moindre cette année qu'elle a été les dernières et vous priant de me continuer pareillement la vôtre qui m'est si chère.

LOUIS.

Mme la duchesse de Bourgogne n'est point encore accouchée ; mais je crois que cela ne tardera pas. Je crains assez qu'elle n'ait une fille ; il en sera ce que Dieu voudra.

comme pour les Anglais, avait été signé le 2 août 1706 ; mais le parlement d'Écosse consentit seulement au commencement de 1707 à être abrogé, et l'union fut ainsi consommée.

1. *Mémoires de Sourches*, tome X, p. 240.

XCV.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Versailles, le 3 janvier 1707.

Je suis toujours ravi, Madame, au commencement de l'année, puisque ce temps me fournit une occasion de vous faire ressouvenir du tendre attachement que j'ai pour vous (pardonnez-moi ce terme, s'il vous plaît), en vous renouvelant les souhaits que l'on a accoutumés de faire en ces occasions. Bien des gens vous en feront de pareils ; mais je vous conjure d'être persuadée qu'il n'y en aura pas un qui vous les fasse plus sincèrement que moi, et pour votre contentement particulier, et pour le bien général de vos affaires. J'ai été ravi de la prise d'Alcantara, et j'espère que cette année, pleine de meilleurs succès, nous donnera une paix glorieuse et heureuse.

Je crois que j'aurai bientôt encore une occasion de vous écrire au sujet de l'accouchement de Mme la duchesse de Bourgogne, qui doit être présentement bien proche ; mais permettez-moi en attendant, Madame, en vous assurant de la parfaite amitié que j'ai pour vous, de vous demander la continuation de la vôtre, comme de la chose du monde qui m'est la plus précieuse.

LOUIS.

XCVI.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 8 janvier 1707.

Je ne m'étois pas trompé, mon très cher frère, la dernière fois que je vous ai écrit, quand je vous ai dit que je ne le ferois plus sans vous donner nouvelles de l'accouchement de Mme la duchesse de Bourgogne[1]. Il a plu à Dieu de me redonner un fils, ce matin[2], qui se porte parfaitement bien, et la mère aussi. Elle n'a été que trois quarts d'heure malade, et elle n'a pas été dans les grandes douleurs plus d'un gros demi-quart d'heure. Tout s'est passé si heureusement qu'on n'osoit pas l'espérer comme il est arrivé. Je ne doute pas que cette nouvelle ne vous fasse bien de la joie et que vous ne preniez part à celle que je ressens et que le Roi, Monseigneur et tout le monde ressentent. Je vous assure que je prends part aussi à la vôtre et que je vous en souhaite bientôt autant et en aussi peu de temps et aussi heureusement. Je ne vous dirai pas beaucoup de choses davantage, finissant par vous demander toujours la continuation de votre amitié et vous assurer de la tendresse de la mienne.

LOUIS.

1. Voyez la fin de la lettre XCIII.

2. Ce jeune prince, qui porta comme son aîné le nom de duc de Bretagne, mourut en 1712, quinze jours après son père et sa mère. Le *Mercure* de janvier, p. 311-320, donna des détails circonstanciés sur sa naissance.

XCVII.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Versailles, le 8 janvier 1707.

Voici une nouvelle occasion, Madame, de vous renouveler les assurances de mon sincère attachement en vous donnant part de l'heureux accouchement de Mme la duchesse de Bourgogne et de la naissance du fils qu'il a plû à Dieu de me donner ce matin. Je ne puis mieux faire que de vous en souhaiter bientôt autant, Madame, de toutes façons, par rapport à la brièveté du travail et à la bonne santé où la mère et l'enfant sont à présent. J'espère, Madame, que vous prendrez part à ma joie ; j'ose aussi vous faire compliment sur celle que je suis persuadé que vous ressentirez à cette nouvelle.

Continuez-moi toujours, je vous prie, Madame, l'honneur de votre amitié. Personne ne la mérite mieux que moi par la tendresse respectueuse que j'ai pour vous.

LOUIS.

XCVIII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 23 janvier 1707.

Quoiqu'il n'y ait pas grand chose à vous mander aujourd'hui, mon très cher frère, je ne veux pas

cependant le laisser passer sans vous écrire ni perdre aucune des occasions par où je vous puis renouveler les assurances de ma tendresse.

Le Roi a nommé ce matin le maréchal de Tessé pour aller commander l'armée d'Italie sous M. le duc d'Orléans[1]. On dit qu'ils partiront incessamment tous deux pour se rendre en Dauphiné[2].

Les nouvelles d'Allemagne portent que d'ennemis qu'étoient, il n'y a pas longtemps, les rois de Suède et Auguste, ils sont devenus intimes amis, et que ce dernier a su gagner les bonnes grâces du premier par ses manières insinuantes et flatteuses.

Nous aurons incessamment ici le jubilé pour demander à Dieu qu'il nous donne la paix. J'espère qu'il nous l'accordera heureuse et stable.

Mme la duchesse de Bourgogne et mon fils se portent parfaitement bien. Je n'ai pas pour ce soir le temps de vous écrire davantage. Faites, mon très cher frère, s'il vous plaît, mes compliments à la reine, et conservez-moi toujours votre amitié, qui m'est si chère.

J'oubliois de vous dire que nous attendons avec une extrême impatience des lettres d'Espagne pour savoir si le soupçon de grossesse de la reine continue[3]. Si cela est, je la regarderai comme assurée ;

1. On a vu que Tessé avait commandé une des armées d'Espagne pendant la campagne de 1706.

2. Dangeau dit au contraire (p. 289) que le duc d'Orléans ne devait partir qu'au mois d'avril.

3. Le 15 janvier, Dangeau inscrivait dans son *Journal* (p. 286) : « Les lettres de Madrid donnent de grandes espérances de la grossesse de la reine d'Espagne. Mme des Ursins

en ce cas, elle doit se bien ménager ; car ce n'est qu'à cela que Mme la duchesse de Bourgogne a dû son heureux accouchement en dernier lieu.

LOUIS.

XCIX.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 30 janvier 1707.

J'ai reçu ce matin votre lettre du 19, mon très cher frère, par le retour du courrier qui vous a été dépêché au sujet de la naissance de mon fils. Les expressions de votre joie ne m'ont point étonné. Je connois votre tendresse pour moi, et celle que j'ai pour vous mérite que vous y repondiez toujours de même. Je vous demande aussi cette même amitié pour mon fils, et assurément ce ne sera pas ma faute s'il n'est pour vous comme il doit être.

Les nouvelles ne sont pas grandes ici, et je n'en sais guère qui puissent mériter votre curiosité. J'ai appris avec un extrême plaisir la continuation du soupçon de grossesse de la reine et je commence à n'en quasi plus douter. Je suis cependant étonné que vous ne m'en ayez encore rien mandé ; car vous savez que je ne serai pas indifférent à cette nouvelle. Vous avez voulu apparemment en être sûr avant que de le dire. En tout cas, si, lorsque vous recevrez

mande qu'elle n'ose pas encore en assurer, mais qu'il n'y a jamais eu tant d'assurance. » Le courrier arrivé le 26 confirma ces espérances.

cette lettre, la chose est confirmée, je vous en fais mon compliment, et vous charge de le faire de ma part à la reine en lui souhaitant dans sept mois un fils qui se porte aussi bien que le mien et à elle un aussi heureux accouchement que le dernier de Mme la duchesse de Bourgogne ; elle est aussi en santé. Aimez-moi toujours, mon très cher frère, je vous en conjure, et soyez toujours persuadé de la vivacité de ma tendresse pour vous.

LOUIS.

C.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 16 février 1707.

L'aide de camp du maréchal de Berwick, qui est venu ici il y a quelque temps, étant sur le point de repartir, mon très cher frère, je le charge de cette lettre, que je commencerai par vous faire certainement de très bon cœur mon compliment sur la grossesse de la reine. Je me réjouis de sa bonne santé et j'espère que tout ira bien moyennant l'aide de Dieu.

Les nouvelles que vous me mandez de Portugal par une des dernières de vos lettres ne se sont pas trouvées vraies comme vous l'aurez su bien plus tôt que nous, et le nouveau roi [1] a donné part ici de la mort de son père et de son avènement à la couronne : ce fut le nonce qui s'acquitta hier de cette

1. Jean V, fils aîné et successeur du roi Pierre II.

commission[1], et on prendra le deuil dans quelques jours[2].

Le régiment des Gardes doit partir dans les premiers jours du moins prochain, et la maison du Roi le suivra de près; car on dit que les ennemis font en Flandre des mouvements qui peuvent marquer quelque dessein prématuré. Je ne sais cependant s'ils sont bien considérables ; car il me semble qu'on n'en parle guère.

Le roi de Suède est toujours tranquillement en Saxe, se défiant pourtant, à ce que l'on croit, du roi Auguste, surtout depuis l'interception de lettres que ce prince écrivoit au Czar, où l'intelligence paroissoit subsister entre eux. Cependant le roi de Suède tire de l'argent de la Saxe et augmente ses troupes, sans qu'on puisse pénétrer quel est son dessein ; car pour en avoir il est certain qu'il en a un. Voilà à peu près, mon cher frère, ce que je sais de ces côtés-ici qui vous puisse être mandé.

Mme la duchesse de Bourgogne et mon fils se portent toujours fort bien ; je crois que vous vous y intéressez assez pour trouver bon que je vous en parle.

Adieu, mon très cher frère, je vous en souhaite un qui vienne aussi bien, dans six mois, et vous embrasse tendrement vous demandant toujours la continuation de votre amitié.

LOUIS.

1. *Dangeau*, tome XI, p. 302.

2. Le Roi prit le deuil en violet pour six semaines, quoiqu'il ne fût pas parent du roi de Portugal, mais simplement pour faire honneur, dit-il, aux têtes couronnées.

CI.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Versailles, le 16 février 1707.

Ce m'est un plaisir bien sensible, Madame, de trouver les occasions de vous faire souvenir de moi ; mais il redouble encore dans celle-ci, où je vois le commencement de mes souhaits accomplis, et où je trouve l'espérance de vous faire bientôt un compliment bien plus agréable sur la naissance du prince que nous avons lieu d'attendre. Quel bonheur pour l'Espagne, quel bonheur pour la France ! car ils ne peuvent plus maintenant être divisés, et ce qui fait l'affermissement d'une couronne fait aussi celui de l'autre. Que ne feront pas les Castillans, lorsqu'ils verront naître un légitime héritier à leur roi, et qui sait si les rebelles ne seront pas du moins excités par là à rentrer dans la fidélité? Voilà, Madame, tout ce que l'état où vous êtes nous fait envisager d'heureux, et j'espère que Dieu, vous donnant un fils, accompagnera cette bénédiction de toutes celles que l'on peut souhaiter.

Je crois qu'il n'est pas nécessaire que je vous en dise davantage sur la joie que m'a causée cet heureux événement. L'amitié sincère que j'ai pour vous par tant d'endroits ne lui permettent pas d'être commune ; j'ose vous supplier, Madame, d'être toujours persuadée de la sincérité de l'une et de l'autre et de me conserver dans l'honneur de votre estime la part que j'ose me flatter d'y avoir.

LOUIS.

CII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Marly, le 4 mars 1707.

Le marquis de Brancas[1] retournant en Espagne, je ne puis le laisser partir, mon très cher frère, sans le charger de cette lettre pour vous et vous renouveler moi-même, ainsi qu'il le fera aussi de bouche, les assurances de ma tendresse.

Les nouvelles sont ici très stériles ; il paroît qu'il n'en est point de même de votre côté et que la campagne s'y doit ouvrir bientôt. Il faut espérer qu'elle sera aussi heureuse qu'on a lieu de s'y attendre et que, si les ennemis se fortifient, le Roi vous fournira des secours encore plus puissants et capables de vous mettre au-dessus des affaires. J'ai été très aise de l'arrivée du vaisseau venu des Indes, et je crois qu'il vous sera très utile dans la conjoncture présente. Je suis ravi aussi que la grossesse de la reine continue heureusement ; je fais des vœux bien sincères pour qu'elle continue de même ; assurez l'en de ma part en lui faisant mes compliments. Continuez-moi toujours votre amitié et croyez

1. Louis de Brancas-Céreste, dit le marquis de Brancas, servait dans l'armée du duc de Berwick. Le roi d'Espagne l'avait envoyé en France pour rendre compte de l'état des affaires militaires et recevoir des ordres pour la campagne prochaine ; il était arrivé à Versailles le 31 janvier.

qu'on ne peut vous aimer plus tendrement que je le fais.

LOUIS.

CIII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 27 mars 1707.

Il y a assez longtemps que je ne vous ai écrit, mon très cher frère, et la stérilité des nouvelles a été assez grande pendant quelque temps.

Vous aurez enfin su que le traité pour abandonner le duché de Milan a été conclu, et que les troupes en doivent partir le 1er d'avril pour revenir en France. Il est bien fâcheux d'avoir été réduit à cette extrémité ; mais on ne pouvoit tarder davantage sans perdre, faute de vivres, tout ce que l'on quitte aujourd'hui, et de plus le corps de troupes qui y étoit [1]. On peut avoir la consolation en ceci que ces troupes garnissant notre frontière donneront lieu de vous en envoyer davantage pour tâcher, dans le cours de cette année, de chasser vos ennemis du continent d'Espagne.

1. Les troupes françaises du corps de M. de Médavy, retirées à Mantoue et à Milan, et les garnisons françaises du Milanais, au nombre d'environ quinze mille hommes, s'étaient maintenues dans ce pays depuis la déroute de Turin. Néanmoins, dès le mois d'octobre 1706, Louis XIV avait autorisé M. de Vaudémont à traiter de leur libre retour en France. La négociation dura longtemps, et c'est seulement le 13 mars que le traité fut signé ; le texte en est donné dans les *Mémoires militaires relatifs à la guerre de la succession d'Espagne*, tome VI, p. 753-

Le départ de M. le duc d'Orléans, qui devoit être hier[1], a été retardé de huit jours, à cause de quelques troubles arrivés en Quercy au sujet de nouvelles impositions, où l'on a été obligé d'envoyer des troupes et par là de retarder un peu leur marche en Navarre[2]. Il faut espérer que cela n'aura pas de suite ; cependant cela n'est pas encore fini.

Nous avons eu aussi depuis trois jours la guerre fort près de nous : des cavaliers arrêtèrent, le 24 au soir, le carrosse de Monsieur le Premier[3], qui alloit de Versailles à Paris, l'en firent sortir, le mirent sur un cheval dans la plaine de Billancourt et le menèrent du côté de Flandres[4]. Cette nouvelle se

768. Saint-Simon (*Mémoires*, tome XIV, p. 444-449) a longuement exposé les partis plus avantageux, à son avis, qu'on aurait pu prendre et les causes qui, selon lui, déterminèrent, d'une part, M. de Vaudémont à proposer au Roi cette négociation, et, d'autre part, Louis XIV à y consentir.

1. Le duc d'Orléans, sur ses instances, avait été désigné, le 13 mars, pour aller commander les troupes françaises d'Espagne avec le maréchal de Berwick comme second ; il n'arriva à l'armée que le lendemain ou le surlendemain de la victoire d'Almanza.

2. La généralité de Montauban, dont le Quercy faisait partie, était troublée depuis plusieurs mois par des révoltes de paysans exaspérés par les nouveaux impôts que les dépenses de la guerre avaient obligé d'établir. Ces mouvements de mars 1707 semblent avoir été amenés par un impôt ou plutôt un droit d'enregistrement mis sur les actes de baptême et de mariage.

3. Jacques-Louis, marquis de Beringhen, premier écuyer du Roi, qu'on appelait communément à la cour Monsieur le Premier, comme le grand écuyer était appelé Monsieur le Grand.

4. Les journaux de la cour (*Dangeau*, tome XI, p. 324-327, et *Sourches*, tome X, p. 279-283) donnent de grands détails

répandit bientôt. On arrêta en même temps à Sèvres un homme qui paroissoit se vouloir enfuir, et il avoua qu'il étoit lieutenant depuis un mois dans les troupes des ennemis, que ces cavaliers étoient un colonel nommé Guethem[1], fameux partisan, avec plusieurs officiers et cavaliers de son régiment ou compagnie franche, qui étoit venu près de la cour pour enlever quelqu'un de considérable, et qu'il avoit sur le chemin des relais pour se rendre en diligence en Flandres avec le prisonnier qu'il emmèneroit. Par bonheur cet homme étoit un des guides du parti. On dépêcha aussitôt des courriers de tous côtés pour mettre les troupes en mouvement sur la frontière et dans les quartiers des gardes ; plusieurs particuliers s'en allèrent aussi par divers chemins. On arrêta encore un officier de ce parti, qui étoit tombé et avoit perdu son cheval, dans la forêt de Chantilly. Bref Monsieur le Premier fut repris hier matin à huit heures à une lieue par delà Péronne, au delà de la Somme, par un capitaine du régiment de Livry[2] parti de Ham, qui est sur la

sur l'aventure qui va être racontée ; Saint-Simon en a aussi parlé abondamment dans ses *Mémoires* (tome XIV, p. 352-361, avec le commentaire qui y est joint). Le récit du duc de Bourgogne est conforme à ces trois narrations ; cependant il donne quelques détails qu'on ne trouve point dans les autres.

1. Pierre Guethem, ancien valet de pied des princes de Conti dans leur voyage de Hongrie, avait été ensuite au service de l'électeur de Bavière, puis avait levé une compagnie franche pour le compte des États Généraux, avec laquelle il avait fait la guerre de partisan. Il fut interné à Troyes et y resta jusqu'à la paix.

2. Ce régiment de cavalerie était commandé par le marquis

même rivière. Il avoit avec lui le colonel, un capitaine, et un lieutenant qui se sauva. Les deux premiers furent pris, et, comme on est averti de tous côtés, on ne doute pas que le reste du parti ne soit pris aussi. Il étoit en tout de trente maîtres, sur quoi douze officiers ; le passeport du colonel étoit du commandant de Courtray, daté du 12 de mars, pour pénétrer aussi avant en France qu'il lui seroit possible. Il s'est heureusement rencontré que ces ennemis se sont trouvés égarés, et retardés beaucoup par là. Ils avoient une chaise au passage de l'Oise, près de Verneuil[1], dans laquelle ils avoient mis Monsieur le Premier. Cette entreprise étoit hardie. Ils ont dit qu'ils vouloient prendre Monseigneur ou quelque prince, et ce fut la livrée et les armes du Roi qui les fit sortir de leur embuscade. Cette affaire a bien fait du bruit ici, et, depuis le moment qu'elle est arrivée, on n'a parlé d'autre chose. J'oubliois de vous dire que le colonel a dit qu'il avoit déjà été ici cet hiver, et que c'étoit lui qui avoit pensé prendre M. de Vendôme en 1702 auprès du lac de Mantoue[2].

de Livry, gendre du duc de Beauvillier. Le capitaine s'appelait M. de Montaigu, et il fut aidé dans sa capture par le maréchal des logis Grandpré.

1. Dans le canton actuel de Pont-Sainte-Maxence, à quelques kilomètres de Creil.

2. Le chevalier de Quincy dans ses *Mémoires* (tome I, p. 212-214) a raconté cette aventure : M. de Vendôme, pendant le blocus de Mantoue, s'étant logé en dehors de la ville dans une maison sur le lac, faillit être enlevé dans la nuit du 10 au 11 juin. Aucun récit ne nomme Guethem à cette occasion ; le chevalier de Quincy, et Saint-Hilaire comme lui (*Mémoires*, tome III, p. 148), disent que le détachement ennemi qui faillit

Je crois que l'activité avec laquelle on l'a rattrapé, le dégoûtera, et lui et les autres, de recommencer de pareilles entreprises, et je crois qu'on sera plus alerte aussi de ce côté-ci pour savoir les étrangers qui s'approcheront de la cour ; car il y avoit quatre ou cinq jours que ceux-ci étoient dans des cabarets à Auteuil et à Sèvres[1]. Voilà certainement une aventure bizarre et à laquelle on ne se seroit guère attendu. Voilà aussi, mon cher frère, toutes les nouvelles que je sais à vous mander présentement, et je finirai ma lettre en vous demandant la continuation de votre amitié, vous assurant de ma tendresse infinie et vous priant de faire bien des compliments à la reine de ma part.

LOUIS.

CIV.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 17 avril 1707.

J'ai reçu plusieurs de vos lettres, mon très cher frère, depuis que je ne vous ai écrit. Il me paroît que vos affaires sont en bon état, que les ennemis ne sont pas fort entreprenants et qu'ils ne veulent pas même soutenir le royaume de Valence. Le combat du colonel Zerezeda m'a fait un très grand

enlever Vendôme était commandé par un lieutenant-colonel nommé Davia.

1. Saint-Simon raconte que plusieurs d'entre eux avaient même eu la hardiesse de venir à Versailles voir souper le Roi.

plaisir[1] ; il marque une grande supériorité de vos troupes sur celles des ennemis, et il y auroit lieu d'espérer avec fondement qu'elle seroit pareille dans des actions plus considérables. Je crois que les ennemis comprendront par cette campagne combien il leur est difficile de soutenir la guerre d'Espagne, ce qu'ils ne peuvent qu'avec des dépenses immenses et des obstacles presque insurmontables ; car ils ne sauroient avoir de cavalerie approchant de ce que vous avez, et c'est apparemment la raison qui les oblige à se rejeter du côté de Catalogne.

Les nouvelles sont assez stériles de ces côtés-ci. Les troupes qui reviennent d'Italie sont en marche et doivent être à Suse d'ici la fin de ce mois.

Pour ce qui regarde la reine, j'ai eu une grande joie d'apprendre l'entière confirmation de sa grossesse, quoique je n'en doutasse pourtant point. J'espère que sa santé continuera bonne jusqu'à la fin, que son accouchement sera heureux, et qu'elle vous donnera un prince. Il y a encore lieu de se flatter que, lorsque cela arrivera, de tous côtés [viendront] d'heureuses nouvelles ; c'est ce qu'il faut demander à Dieu. Je ne doute pas que vous ne le

1. « M. de Cerezeda, colonel de cavalerie espagnol et très bon partisan, s'embusqua avec quatre-vingts maîtres de son régiment à une demi-lieue d'Alicante. Un bataillon anglois, composé de cinq cents hommes, étant sorti de cette place,..... passa à cinquante pas de l'embuscade du colonel Cerezeda, lequel, s'étant partagé en deux troupes, débusqua à toutes jambes sur le bataillon, qu'il enfonça. Il en a tué environ cent et a pris tout le reste. » (Lettre du 23 mars, insérée dans le *Journal de Dangeau*, tome XI, p. 336.) Les *Mémoires de Sourches* appellent ce colonel M. de Salcède.

fassiez ; je le fais bien aussi de mon côté, et tous les jours je le prie pour l'enfant dont la reine est grosse, afin qu'il en fasse un chrétien et un prince chrétien. Au reste, vous savez, mon très cher frère, ce que je pense sur votre chapitre et combien je vous aime ; soyez-en toujours persuadé et conservez-moi une amitié pareille. Faites aussi mes compliments à la reine.

LOUIS.

CV.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 1er mai 1707.

Le marquis de Zuniga[1] prenant son audience de congé, mon très cher frère, je le charge de cette lettre, pour vous renouveler les assurances de mon amitié et vous prier de me continuer la vôtre. J'espère que j'aurai bientôt à vous faire compliment ; vous croyez bien que ce me sera un grand plaisir. J'aurai celui de vous écrire ce soir par le courrier de M. Amelot, qui va repartir. Ainsi je finirai cette lettre en vous embrassant de tout mon cœur et vous demandant la continuation de votre tendresse

LOUIS.

1. Pierre-Antoine de Sotomayor, marquis de Zuniga, était aide de camp du roi d'Espagne et avait été envoyé en France pour une mission de courtoisie à l'occasion de la naissance du duc de Bretagne.

CVI.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Versailles, le 1er mai 1707.

Je me flatte, Madame, que vous ne doutez pas du plaisir que j'ai reçu du compliment que m'a fait le marquis de Zuniga de votre part, puisqu'il me donne celui d'y répondre aujourd'hui pour vous faire souvenir de moi. J'espère que j'en aurai bientôt un pareil à vous faire et que vos couches seront aussi heureuses que l'est le cours de votre grossesse. Mais ce bonheur ne sera point parfait s'il n'est suivi de la naissance d'un prince, et c'est ce que nous attendons avec bien de l'impatience.

Permettez-moi de vous renouveler encore les assurances de ce désir, qui part de l'amitié respectueuse que j'ai pour vous, et de vous demander toujours une part dans l'honneur de la vôtre.

LOUIS.

CVII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 1er mai 1707.

J'ai reçu ce matin votre lettre du 18 du mois passé, mon très cher frère, par laquelle vous me marquiez l'apparence qu'il y avoit d'une bataille

sur les frontières de Valence[1] et le déplaisir où vous étiez de ne vous y pas trouver. Je l'ai très aisément compris, vous connoissant tel que je vous connois, et je suis persuadé que, quelque bonnes qu'aient été les raisons qui vous ont obligé de demeurer à Madrid, elles n'ont pas laissé que de vous paroître dures par rapport à votre courage et à l'envie que vous aviez de vous voir à la tête de votre armée. J'ai su en même temps la retraite des ennemis et n'en ai point été étonné. Leur infériorité en cavalerie et en nombre ne devoit point faire attendre autre chose, et il faudroit qu'ils fussent réduits à une terrible extrémité pour se risquer à livrer un combat désavantageux dans un pays ouvert où la retraite ne leur seroit pas facile, s'ils le perdoient, comme il y auroit lieu de l'espérer.

Les ennemis ont réuni quelques troupes du côté de Flandres ; mais cela n'a eu nulle suite ; notre armée y doit être cette année d'environ cent vingt bataillons et de plus de deux cents escadrons ; je doute que les ennemis en puissent avoir une plus forte. Le duc de Marlborough, après son arrivée en Hollande, est parti pour aller en Saxe voir le roi de Suède ; il sera pour le moins quinze jours à son voyage, et ce pendant la campagne ne commencera pas apparemment encore. On attend incessamment les nouvelles de l'arrivée du prince de Vaudémont à Suse avec les troupes qu'il ramène de Milanois.

Voilà à peu près, mon cher frère, ce que je sais

1. La bataille d'Almanza, dont il va être parlé dans la prochaine lettre.

de ce pays-ci. Le Roi va demain à Marly pour y passer trois semaines et regagner le temps qu'il a été cet hiver et ce carême sans y aller. Je me réjouis toujours avec vous de la continuation de la bonne santé de la reine dans sa grossesse et vous demande incessamment la continuation de votre amitié, la mienne pour vous ne pouvant être plus tendre.

LOUIS.

CVIII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Marly, le 9 mai 1707.

Il n'est pas, je crois, nécessaire, mon très cher frère, de vous marquer ici quelle fut ma joie jeudi dernier, lorsque l'on reçut ici l'importante nouvelle du gain de la bataille d'Almanza[1]; il ne se peut rien voir de plus complet, et la saison, qui n'est pas encore trop avancée, donne lieu d'espérer qu'on en pourra profiter promptement. Nous avons certainement bien des grâces à en rendre à Dieu, qui nous a donné ce succès dans un temps où il ne pouvoit venir plus à propos ; car enfin, si l'on a été con-

1. Gagnée le 24 avril sur l'armée anglo-portugaise commandée par lord Galloway et le marquis das Minas; M. de Boislisle dans le commentaire de son édition des *Mémoires de Saint-Simon* (tome XIV, p. 418, note 1) a indiqué les très nombreuses relations qu'on en connaît. Almanza est dans la province d'Albacete à cent kilomètres environ au nord de Murcie.

traint d'abandonner le Milanois, peut-être forcera-t-on les ennemis à en faire bientôt autant de l'Espagne. Mais le plus court moyen pour y parvenir, c'est de réduire le Portugal par la force à faire sa paix ; je ne vois pas ici deux avis différents, et il me paroît que M. le duc d'Orléans pense de même. Ce royaume est présentement désarmé, et il ne se peut que la victoire que nous avons remportée n'y fasse un grand bruit et n'y jette beaucoup d'effroi ; d'ailleurs, je ne sais si les Anglois et les Hollandois seront fort tentés, après un échec pareil à celui qui leur vient d'arriver, d'y renvoyer de nouvelles troupes et de les mettre au hasard d'avoir le même sort que celles qui viennent d'être quasi détruites. Je crois cependant que Valence et Saragosse ne tarderont pas à rentrer dans votre obéissance, et que les débris des ennemis se renfermeront dans la Catalogne ; mais, s'ils n'avoient plus le Portugal et l'entrée de Lisbonne pour leurs flottes, ils n'y tiendroient pas longtemps.

Je ne sais point encore quelles sont les résolutions que le Roi a prises ; mais j'espère que Dieu, auteur de cette victoire, lui inspirera tout ce qui sera de meilleur pour la suivre et chasser les ennemis du continent d'Espagne, qui est, je crois, un point auquel on doit maintenant buter et qui seroit d'une conséquence infinie pour tout le reste.

Voilà, mon cher frère, les raisonnements que me fournit la conjoncture, et je crois que vous les trouverez véritables et bons. Il n'est point encore venu ici de relation entière de la bataille ; je m'imagine qu'elle viendra incessamment ; j'en ai cependant

ramassé déjà tout ce que j'ai pu de MM. de Cilly[1] et de Bulkeley[2], qui ont été dépêchés ici par le maréchal de Berwick. C'est un homme certainement qui vient de vous rendre un grand service et qui a beaucoup de mérite et de talent pour la guerre. Je crois que vous le connoissez aussi bien que moi pour le moins ; car vous l'avez vu en chef, et il n'étoit encore qu'officier général quand je l'ai connu, il y a cinq ans.

Encore un coup, mon cher frère, bénissons le Dieu des armées et demandons la continuation de sa protection sur les deux royaumes et sur toute la chrétienté, afin qu'elle se réunisse par une bonne et solide paix. J'espère que ceci y contribuera. Aimez-moi toujours, je vous prie, aussi tendrement que je vous aime.

LOUIS.

1. Claude du Fay d'Athies, marquis de Cilly, ancien colonel de dragons, était maréchal de camp depuis 1704, et fut fait alors lieutenant général. Berwick l'avait envoyé pour apporter la nouvelle de la victoire. Il ne faut pas le confondre avec son homonyme Jacques-Joseph Vipart, marquis de Silly, maréchal de camp de la même promotion, mais qui servait alors en Flandre.

2. François, comte Bulkeley, frère de la duchesse de Berwick, était aide de camp de son beau-frère, et celui-ci l'avait chargé d'apporter le « détail » du combat; mais il est probable qu'il s'en acquitta mal ; car les *Mémoires de Sourches* parlent du récit qu'on put tirer de lui « à bâtons rompus ». On prononçait dans l'usage courant *Bockley*, et le duc de Bourgogne l'écrit *Boclé*.

CIX.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Marly, le 9 mai 1707.

Quelle joie a été celle de toute la cour et la mienne en particulier, Madame, à l'arrivée de l'heureuse nouvelle que l'on reçut jeudi dernier. Je ne sais que par des rapports celle qui fut répandue dans Madrid; mais j'oserois quasi répondre que celle de Marly et de Paris ne fut pas moindre. Il ne nous manque plus qu'une chose, Madame, c'est que vous accouchiez heureusement d'un prince, et j'espère que Dieu, qui nous vient de donner cette grande victoire, vous donnera aussi ce prince que nous attendons, et, continuant le cours de ses bénédictions sur nos armes, le couronnera par une bonne paix. Il faut, Madame, à ce que je crois, que le Portugal y soit obligé le premier, et je ne doute pas que ce ne soit le fruit de la bataille d'Almanza ou, pour mieux dire, un des fruits.

Permettez-moi en cette occasion, Madame, en prenant part à votre joie, d'y joindre la mienne, avec les assurances de mon amitié respectueuse, de vous remercier de la manière obligeante avec laquelle vous m'en donnez de la vôtre, et de vous en demander toujours la continuation.

LOUIS.

CX.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 29 mai 1707.

Nous n'avons pas seulement lieu de remercier Dieu des bons succès d'Espagne, puisqu'il vient de nous en donner un en Allemagne d'autant plus considérable qu'il n'a rien coûté : le maréchal de Villars a forcé sans coup férir ces terribles lignes de Bihel qui faisoient tant de bruit depuis cinq ans [1]. Il les attaquoit par cinq endroits[2] ; les ennemis ne l'ont attendu nulle part et, quoique fort peu inférieurs ici et protégés d'un côté par le Rhin et de l'autre par leurs retranchements, ils se sont retirés avec précipitation, abandonnant leur canon, dont ils avoient grande quantité et de gros calibre, leurs bagages, leurs camps tendus, et ont marché, à ce que l'on dit, jusques derrière Heilbronn, pour y occuper le poste où le prince de Bade attendit Monseigneur en 1693. Je ne sais, s'il avoit vécu, si cette victoire auroit été aussi aisée [3] ; car le maréchal

1. Ces lignes de Bihel, ou plutôt de Stolhofen, avaient été en effet tracées par les Impériaux lors de l'ouverture de la campagne de 1702.

2. Le corps principal, commandé par le maréchal, passa le Rhin en deux endroits, à la hauteur de Strasbourg ; en même temps, Péry passait par l'île du Marquisat, Vivans par Lauterbourg et Broglie par Neubourg.

3. Depuis la mort du prince Louis de Bade, l'armée impé-

de Villars est présentement campé à Rastadt, maison de plaisance de ce prince, qu'il aimoit beaucoup et qu'il avoit bâtie. Tout le pays est en alarmes; tout se met sous la protection du Roi ; enfin je crois qu'il y avoit peu de chose qui pût faire autant de bruit en Allemagne qu'en fera cet heureux coup.

Les armées sont assemblées en Flandres, la nôtre de cent vingt-quatre bataillons et cent quatre-vingt-treize escadrons, la plupart de vieilles troupes complètes, et plus forte, à ce que l'on dit, de vingt mille hommes que celle des ennemis, et cela de leur propre aveu. Elle est campée dans la plaine de Sombreffe [1]. Je ne sais si Marlborough voudra hasarder à ces conditions le sort d'une bataille et s'il ne songera pas plutôt à l'éviter qu'à la donner.

Un partisan de Namur, sorti de cette ville avec quatre-vingts maîtres et cinquante dragons pour tâcher d'attrapper quelqu'un pendant le mouvement de l'assemblée de l'armée ennemie, sachant qu'il n'y avoit personne dans Malines, y a marché, s'en est fait ouvrir la porte, est entré sur la place, a désarmé la garnison bourgeoise, lui a pris trois drapeaux avec un lieutenant-colonel et quelques autres officiers, a fait crier dans les rues : « Vive Philippe V! », brûlé trois ou quatre magasins de fourrages, puis a retourné heureusement à Namur. Il s'appelle

riale était commandée par le margrave de Brandebourg-Bareith.

1. Sombreffe est un village près de Gembloux, dans la direction de Fleurus.

Dumoulin. Je crois que vous trouverez cette action telle qu'elle est, et je l'ai crue digne de vous être mandée[1].

Je pense comme vous que l'Aragon ne tiendra guère plus que la Valence, et que les ennemis seront bientôt rencognés en Catalogne ; mais je crois alors qu'après la perte de Lerida, au lieu de songer à pénétrer dans cette province, il faudra laisser les ennemis s'y contenir eux-mêmes, et penser sérieusement au Portugal ; je crois qu'on fera tout pour le mieux.

Mme de Montespan mourut avant-hier à Bourbon, où elle étoit allée prendre les eaux. Elle a été emportée en moins de cinq jours par une fluxion de poitrine[2] ; tous ses enfants en sont dans une affliction extraordinaire ; les pauvres y perdent beaucoup : car elle faisoit des charités immenses[3] ; elle ne permettoit devant elle aucune sorte de discours contre le prochain, et travailloit à réparer par la pénitence les maux qu'elle avoit commis.

1. Cet exploit du partisan Dumoulin n'était connu à Versailles que de la veille ; Dangeau et Sourches donnent un récit à peu près analogue à celui du prince.

2. Mme de Montespan mourut le 27 mai, à trois heures du matin ; elle était âgée de soixante-six ans. Saint-Simon a longuement parlé de cette mort dans ses *Mémoires* (édition Boislisle, tome XV, p. 88 et suivantes) et a raconté avec plus ou moins de vérité les sentiments que le Roi manifesta à cette occasion, et aussi les attitudes diverses de ses enfants naturels et du marquis d'Antin, son fils légitime.

3. Saint-Simon dit : « Elle en vint à donner presque tout ce qu'elle avoit aux pauvres. Elle travailloit pour eux plusieurs heures par jour, à des ouvrages bas et grossiers, comme des

Voilà, mon très cher frère, une espèce de gazette de tout ce que je sais digne de vous être mandé. Aimez-moi toujours, je vous prie, aussi tendrement que je vous aime.

LOUIS.

CXI.

AU ROI PHILIPPE V.

A Trianon, le 19 juin 1707.

Ce m'est un plaisir sensible, mon cher frère, lorsque je reçois de vos lettres, et ce plaisir est augmenté depuis quelque temps par les heureuses nouvelles dont elles sont remplies. Il paroît que tout prospère en Espagne, et, s'il plaît à Dieu, tout continuera à y prospérer et à vous affermir sur le trône sur lequel il vous a placé.

Il n'y a rien de nouveau en Flandres depuis le commencement du mois; la situation des armées y est toujours la même, et il ne paroît pas qu'elle doive changer si tôt. En Allemagne, le maréchal de Villars est sur le Neckar; il y envoie les détachements sur le Danube du côté d'Ulm; les ennemis ont jeté la plus grande partie de leurs troupes dans les places, en sorte qu'il leur en reste très peu en campagne; cependant la Souabe contribue, et j'espère qu'il en reviendra pas mal d'argent au Roi[1].

chemises et d'autres besoins semblables, et y faisoit travailler ce qui l'environnoit. »

1. Et surtout au maréchal de Villars, qui y gagna des

Il n'y a que le côté d'Italie qui donne plus d'inquiétude : les ennemis y sont forts, et, quoique le maréchal de Tessé ait bien des troupes, il a tant de pays à garder et il y a si loin depuis le lac de Genève jusqu'à la mer, qu'on craint bien qu'ils ne pénètrent quelque part. On appréhende surtout pour le côté de Provence, où les ennemis, avec le secours de la flotte qu'ils ont dans la Méditerranée, pourroient faire quelque entreprise sur nos ports, qui nous seroit d'une terrible conséquence si elle leur réussissoit. Leur flotte a passé devant Monaco, faisant route en Italie ; c'est apparemment pour y prendre des troupes ; mais on ne sait si c'est pour les porter en Catalogne ou pour tenter une descente sur nos côtes. Pour le détachement qui marche à Naples [1], il est de huit mille cinq cents hommes. Les dernières nouvelles portoient que le reste étoit dans la Romagne auprès de Forli. On dit que tout paroît bien disposé dans ce royaume à se défendre. Il faut espérer que Dieu, nous protégeant, rendra de tous côtés les projets des ennemis inutiles.

On ne sait encore que penser du roi de Suède. Il est toujours en Saxe ; il y a beaucoup de troupes, d'artillerie et de munitions et paroît mécontent de l'Empereur ; peu de temps, je crois, nous éclaircira de ses desseins.

sommes immenses, dont il se servit pour « engraisser son veau », c'est-à-dire pour faire des embellissements à sa terre de Vaux, qu'il avait achetée récemment (*Mémoires de Saint-Simon*, p. 181, note 2).

1. Les troupes impériales qui s'apprêtaient à conquérir le royaume de Naples étaient commandées par le comte de Thaun et les généraux Vaubonne et Patté.

Voilà, mon cher frère, l'état des choses présentement. Je me réjouis infiniment de la bonne santé de la reine; vous lui ferez, s'il vous plaît, mes compliments et serez persuadé de ma tendresse infinie pour vous, demandant toujours, mon cher frère, la continuation de la vôtre,

LOUIS.

CXII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Marly, le 6 juillet 1707.

Valouse[1] étant sur le point de retourner près de vous, mon cher frère, je le charge de vous faire bien des amitiés de ma part et de vous rendre cette lettre.

Les affaires ont toujours été dans la même situation en Flandres depuis ma dernière, et celles d'Allemagne ont toujours été de mieux en mieux. Le maréchal de Villars ayant forcé des retranchements avec lesquels les ennemis défendoient des montagnes pour l'empêcher de pénétrer plus avant, et battu quelques troupes de leur arrière-garde, il se rapproche maintenant du Rhin, parce que les ennemis assemblent de la cavalerie et des dragons vers Philipsbourg. La Provence est toujours menacée; cependant les ennemis n'ont point encore marché, et la flotte, par

1. Ci-dessus, p. 123; il était venu apporter le détail des suites de la bataille d'Almanza.

les dernières nouvelles, étoit encore aux côtes de Gênes sans avoir embarqué les troupes de Hesse, qui attendoient leurs derniers ordres sur le bord de la mer.

J'espère que vos conquêtes continueront dans le royaume de Valence et que l'on pourra bientôt les pousser ainsi du côté de la Catalogne ; mais il auroit été à souhaiter qu'on eût été en état de les commencer plus tôt.

Après avoir parlé de choses sérieuses, pour en venir à d'autres qui le sont moins, je vous dirai que j'arrive de Rambouillet, où j'ai été deux jours [1], et où M. le comte de Toulouse m'a reçu à son ordinaire, c'est-à-dire à merveille et avec la meilleure chère du monde, et non seulement moi, mais tous les gens de ma suite. J'ai trouvé la maison, toute irrégulière qu'elle est, ainsi que sont les vieux châteaux, parfaitement contournée. Monsieur le Comte a raccommodé les dedans, et il ne manque rien à leur commodité et à la magnificence du grand appartement [2]. J'ai chassé dans des pays tout neufs pour moi à fort peu de chose près, que j'ai trouvés admirables, et je n'ai pas vu la sixième partie de son pays. Les terres

1. Le séjour dura du 4 au 6 juillet. Louis XIV avait donné à son dernier fils le comte de Toulouse la terre de Rambouillet, et le prince en augmenta peu après l'étendue par des acquisitions dans la forêt d'Yveline et dans celle de Saint-Léger.

2. Le comte de Toulouse avait fort embelli l'intérieur du château. « On ne peut rien voir de plus magnifique, disait Dangeau (tome XIV, p. 235), et pour les meubles, et pour les équipages. » Les tentures et les meubles avaient été faits au couvent de Saint-Joseph sur l'ordre de Mme de Montespan.

ont trente lieues de tour, et il n'y a rien à gâter en quelque temps que ce soit ; car il n'y a que des bois séparés par de grandes bruyères et des étangs. Il est vrai qu'il n'est pas fort habité, et l'on n'y voit guère que des bergers, des charbonniers et des passants sur les grands chemins. Il est très peuplé de sangliers et de chevreuils. Hier, en assez peu de temps, il y eut un chevreuil et deux sangliers à bas, et avant hier un cerf, qui fut bien chassé et ne l'a regagnée proprement qu'après la mort de l'animal (*sic*). Mon frère de Berry y est venu malgré une grosse fluxion qu'il avoit sur la même joue qu'on luy ouvrit l'année dernière, et la chasse l'a guéri[1].

Voilà à peu près, mon cher frère, les nouvelles d'aujourd'hui. J'y puis ajouter encore la nomination au cardinalat de l'archevêque de Bourges par le roi Stanislas de Pologne[2]. Je ne sais si elle aura si tôt son effet ; car le Pape ne l'a pas reconnu.

Conservez-moi toujours, mon très cher frère, une amitié aussi tendre que la mienne l'est pour vous, et soyez persuadé qu'elle durera autant que ma vie.

LOUIS.

J'oubliois de vous parler encore de la mort de

1. Cependant Dangeau dit le même jour (tome IX, p. 410) qu'il sera obligé de se faire donner « quelques coups de ciseaux dans sa fluxion ».

2. L'archevêque de Bourges était Léon Potier de Gesvres, fils du duc de Tresmes. Saint-Simon a raconté (tome XV, p. 168 et suivantes) « l'intrigue de sa singulière nomination au cardinalat ».

Mme de Nemours[1], qui ouvre une succession à laquelle il y a bien des prétendants, et peut-être même que vous et moi y pouvons avoir quelque part. C'est dont je serai éclairci dans quelques jours, et je vous en rendrai compte ; cela regarde quelques terres du côté de Chartres et de Blois[2].

CXIII.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Marly, le 6 juillet 1707.

Je ne veux pas laisser repartir Valouse, Madame, sans le charger de cette lettre pour vous renouveler le plus souvent qu'il m'est possible les assurances de ma tendresse respectueuse pour Votre Majesté.

Je compte les moments d'ici à un mois, dont apparemment quelqu'un sera celui où vous mettrez au monde le prince que nous attendons, et peut-être celui auquel nous apprendrons cette agréable

1. Marie d'Orléans-Longueville, duchesse de Nemours, mourut le 16 juin, étant veuve du dernier de la branche de Savoie-Nemours. Les prétendants à sa succession, qui comprenait entre autres terres la principauté de Neuchâtel en Suisse, étaient extrêmement nombreux. Ce fut le roi de Prusse qui finit par emporter Neuchâtel.

2. C'étaient la duchesse de Bourgogne et sa sœur la reine d'Espagne qui auraient pu prétendre à quelque part dans la succession de Mme de Nemours, leur grand-mère, mère du duc Victor-Amédée de Savoie, étant Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours.

nouvelle. Personne n'y prend un plus vif intérêt que moi par bien des raisons et particulièrement par l'attachement que j'ai pour vous, Madame, et qui me fait prendre avec joie toutes les occasions qui se présentent de vous en faire souvenir, vous priant toujours de me conserver une place dans l'honneur de votre amitié.

LOUIS.

CXIV.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 7 août 1707.

Y ayant bien longtemps que je ne vous ai écrit, mon très cher frère, je n'en veux pas manquer aujourd'hui l'occasion et me servirai d'un moment que j'ai, avant que d'aller à Rambouillet avec Monseigneur, pour vous renouveler les assurances de ma tendresse.

Je suis fâché que le siège de Denia [1] ait eu une mauvaise issue [2] ; elle confirmera les révoltés de ces pays dans une généreuse opiniâtreté. Vous savez les inquiétudes où nous sommes à présent pour Toulon [3] ; il y a cependant lieu d'espérer que le

1. Ville et port de mer de la province d'Alicante.

2. Le chevalier d'Asfeld, avec un petit corps français, avait attaqué cette place dans le courant du mois précédent; mais il avait dû lever le siège peu après.

3. Le duc de Savoie, entré en Provence depuis quelques semaines, était venu mettre le siège devant Toulon par terre,

secours qui y est arrivé apportera de grandes difficultés au succès de cette entreprise, et nous devons bien prier Dieu qu'elle ne réussira pas; car ce seroit une grande perte pour la France.

Vous saurez aussi déjà apparemment la facilité avec laquelle les Allemands sont entrés dans Naples. A tout cela il faut vouloir ce que Dieu veut.

Adieu, mon très cher frère, vous êtes peut-être à présent père du prince que nous avons tant souhaité; si cela est, je vous en fais mon compliment et à la reine aussi; de quelque facon que ce soit, faites-la souvenir de moi et conservez-moi toujours une amitié pareille à celle que j'ai pour vous.

LOUIS.

CXV.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 14 août 1707.

Je ne dois pas être plus longtemps, mon très cher frère, sans vous faire part de ma joie, et je crois que l'amitié que vous avez pour moi vous la fera ressentir. Le Roi m'envoie en Provence commander l'armée qui doit s'assembler au commencement du mois prochain[1], et j'espère que, si les ennemis m'y

tandis que la flotte anglo-hollandaise bloquait la ville par mer.

1. Dangeau insère au 13 août dans son *Journal* (tome XI, p. 434-435) : « Le soir, après souper, le Roi étant dans son cabinet avec la famille royale, comme il y est tous les jours,

attendent, on pourra les faire repentir de leur grande entreprise. Mon frère de Berry vient avec moi, sans aucune qualité ni commandement; il en est transporté; il est présentement guéri du nouvel abcès qu'il a fallu encore lui ouvrir à la joue. Je dois partir le 25; tout se dispose pour cela. Jusqu'ici les ennemis n'ont point encore ouvert de tranchées devant Toulon; ils commençoient seulement, par les lettres du 8, à tirer des batteries qu'ils ont faites à six cents toises contre les bastions de la porte de Saint-Lazare[1]. S'ils se prennent à tirer, j'espère encore un coup qu'ils s'en repentiront; s'ils s'en retournent, nous en serons délivrés, et le bien de l'État doit toujours aller devant tout intérêt particulier.

Soyez toujours persuadé, mon cher frère, de ma véritable et continuelle tendresse. Communiquez cette lettre à la reine, en lui faisant mes compliments; demandez-lui aussi de prendre part à la joie que me cause la commission dont je suis honoré aujourd'hui.

LOUIS.

déclara que Mgrs les duc de Bourgogne et de Berry alloient en Provence pour en chasser le duc de Savoie... Mgr le duc de Bourgogne commandera l'armée... et Mgr le duc de Berry y sera sans emploi. »

1. Le chevalier de Quincy, témoin oculaire, a raconté les péripéties du siège de Toulon (*Mémoires*, tome II, p. 258-277).

CXVI.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 28 août 1707.

Depuis la lettre que je vous ai écrite le 14 de ce mois, les affaires ont bien changé de face, mon très cher frère. Le duc de Savoie, après avoir jeté quelques bombes dans Toulon, qui ont fait peu de dommage, a enfin décampé, comme vous le savez déjà, la nuit du 21 au 22, et a fait six lieues la première marche ou cinq pour le moins. La flotte a levé l'ancre le 23 et mis à la voile[1]. Toulon, la marine, et le commerce du Levant sont sauvés et apparemment la Provence, les troupes contremandées pour retourner chacune chez soi, et moi par conséquent redevenu habitant de la cour, et il a fallu d'aussi grands avantages que ceux que je vous représente pour l'emporter sur l'amour-propre, qui vouloit me persuader d'en être fâché. Je l'ai bien été de la perte du royaume de Naples ; mais l'impossibilité a presque été totale d'y envoyer des secours, et ils auroient même été si foibles que je ne sais s'ils auroient pu le préserver de l'invasion des ennemis. Je devois partir demain ; mon voyage est remis au 9

1. Des bruits circulèrent à propos de cette brusque levée du siège. On prétendit que le duc de Savoie, mécontent des Alliés et des subsides insuffisants qu'ils lui donnaient, avait volontairement renoncé à prendre Toulon, par crainte que ce succès ne rendît les Alliés encore plus intraitables.

de septembre et raccourci de plus de cent cinquante lieues : car il se terminera à Fontainebleau. Le Roi y sera le 12, et Monseigneur avec mon frère de Berry dès le 5.

Les armées en Flandres sont encore, la nôtre à Chièvres et Lens et celles des ennemis à Soignies et Louvignies ; on dit qu'ils marcheront bientôt du côté de Lessines où ils ont des ponts sur la Deule. En Allemagne, elles sont auprès de Dourlach, où nous avons prévenu les ennemis et où notre canon les a obligés de reculer leur camp.

Voilà, mon cher frère, la situation présente. Nous attendons toujours l'accouchement de la reine ; je suis persuadé qu'elle l'est à l'heure que je parle, et il me tarde de vous en faire un compliment tel que nous le souhaitons. Faites-lui, je vous prie, les miens et conservez-moi toujours votre amitié, étant persuadé, mon très cher frère, qu'on ne peut vous aimer plus tendrement que moi.

LOUIS.

CXVII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 4 septembre 1707.

Ce m'a été une joie bien sensible, mon très cher frère, d'apprendre l'heureux accouchement de la reine et la naissance du prince votre fils[1] ; il me

1. Ce prince, appelé Louis-Philippe, et qui devait être le roi Louis Ier, naquit le 25 août, jour de la Saint-Louis, ce qui

paroît que tout a été à souhait et qu'en remerciant Dieu nous n'avons qu'à le prier de continuer à regarder la France et l'Espagne d'un œil de miséricorde. Je me flatte que la mauvaise réussite de l'entreprise de Toulon et la naissance du prince des Asturies pourront rebuter les ennemis de l'envie démesurée qu'ils paroissent avoir de vous chasser de dessus votre trône, et que l'attachement que la plupart des Espagnols ont témoigné en cette occasion contribuera beaucoup à leur faire perdre cette espérance.

Les armées ont décampé en Flandres et en Allemagne. Le duc de Vendôme est venu à Antoing près de Tournay, et Mylord Marlborough à Ath[1]. Le maréchal de Villars a marché à Rastadt, et les ennemis à Ettlingen ; les uns et les autres y ont passé sans action. Il y a plusieurs jours que nous n'avons eu de nouvelles de Provence ; par les dernières, les ennemis étoient déjà près de Fréjus le 25 et se retiroient en grande diligence ; cette entreprise leur aura certainement infiniment coûté de toutes manières, et ils ne nous ont pas fait grand mal. Je crois que les bataillons françois qui retournent en Aragon ne feront pas mal au siège de Lerida, et j'es-

sembla de bon augure. Le duc d'Albe, ambassadeur d'Espagne, était venu le 1er septembre, annoncer cette nouvelle à Louis XIV et aux princes. Philippe V avait demandé à son grand-père l'envoi d'un accoucheur, et dès le mois de mai, Clément, qui avait accouché la duchesse de Bourgogne, était parti pour Madrid.

1. C'est l'épuisement des fourrages qui avait obligé les armées à faire ces mouvements.

père que nous aurons cette place dans le mois où nous entrons.

On a eu, par l'Angleterre et la Hollande (car il n'est encore rien venu en droiture), nouvelle que le chevalier de Forbin[1], ayant attaqué vers le Nord une flotte angloise qui alloit en Moscovie, en a pris ou coulé à fond une vingtaine de bâtiments et dispersé le reste, qu'il poursuivoit encore[2].

Voilà, mon cher frère, à peu près toutes les nouvelles ; je ne peux assez vous répéter combien j'ai pris part à votre joie et quelle est ma tendresse pour vous ; continuez m'en toujours une pareille.

LOUIS.

CXVIII.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Versailles, le 4 septembre 1707.

Je ne puis trouver des termes assez forts, Madame, pour vous exprimer quelle a été ma joie en apprenant votre heureux accouchement et la naissance du prince que vous avez donné à l'Espagne et à la France ; car, quoiqu'il soit prince des Asturies, elle n'oublie pas qu'il lui appartient toujours.

1. Claude, chevalier, puis comte de Forbin (1656-1733), venait d'être fait chef d'escadre en mai précédent à la suite d'une première victoire sur une flotte anglaise.

2. Cette victoire avait eu lieu en août dans la mer Blanche, à l'embouchure de la Dwina, près d'Arkangel (*Mémoires de Saint-Simon*, tome XV, p. 189-190).

Je l'ai ressentie plus particulièrement qu'aucun autre, non seulement par rapport au roi mon frère, mais aussi par rapport à vous, Madame, pour qui vous savez la tendresse de mon attachement.

C'est avec un grand plaisir que cette occasion me donne lieu de vous en renouveler les assurances, en vous priant de me conserver dans l'honneur de votre amitié la part que j'ose dire y mériter plus que personne par la sincérité de la mienne pour Votre Majesté.

LOUIS.

CXIX.

AU ROI PHILIPPE V.

A Fontainebleau, le 18 septembre 1707.

Je suis très sensible, mon cher frère, à la santé de la reine et du prince votre fils ; ainsi les bonnes nouvelles que vous me donnez me font un grand plaisir. Je le suis fort aussi à ce qui va se passer en Catalogne ; on s'attend ici que le siège de Lerida sera commencé du 10 de ce mois [1]. Je ne sais si les troupes que Shovell [2] porte à l'Archiduc ne troubleront point cette entreprise ou du moins ne la rendront point plus difficile ; car on l'a vu repasser

1. C'était le duc d'Orléans, nouveau commandant des troupes françaises en Espagne, qui avait entrepris le siège de cette place ; elle était défendue par le prince de Darmstadt avec une garnison de trois mille hommes.

2. Ci-dessus, p. 171.

devant les côtes de Provence faisant voile vers l'Espagne. Ce n'est pas que les troupes qu'il portera ne seront très fatiguées, et elles pourront bien n'être pas d'une grande ressource aux ennemis.

M. le duc de Savoie a repassé le col de Tende ; son armée est à Coni et sa personne, à ce que l'on dit, à Turin [1]. La nouvelle de la levée du siège de Toulon a fait un furieux effet en Angleterre, et on prétend qu'il s'y forme un grand parti contre Marlborough, qui le veut attaquer et sur ce qu'il étoit cause de cette entreprise, et sur ce qu'il n'a rien fait cette campagne en Flandre après avoir promis des merveilles [2]. Dieu veuille plutôt que les esprits soient pacifiés et se portent à la paix générale.

L'accommodement du roi de Suède avec l'Empereur est signé du 31 août ; l'Empereur a accordé quasi tout ce qu'il demandoit en faveur des protestants de Silésie et des diverses satisfactions que ce roi exigeoit [3]. Il marche en Silésie ; mais c'est pour passer en Pologne aussitôt après l'échange des ratifications, et de là on dit qu'il ira en Moscovie.

1. D'après les nouvelles envoyées par le maréchal de Tessé, le duc de Savoie avait dû passer à Coni le 6 septembre, et se retirer à Turin, semblant renoncer pour cette année à toute nouvelle entreprise.

2. Marlborough appartenait au parti whig et était fort battu en brèche par les tories, qui finirent par le faire disgracier en 1712.

3. Charles XII, victorieux de la Saxe, menaçait l'Autriche, à laquelle il demandait la restitution des églises de Silésie enlevées aux protestants et diverses autres satisfactions ; la convention signée à la fin d'août est dans les *Mémoires de Lamberty*, tome IV, p. 473-482.

Depuis qu'on est ici, le temps a été tantôt beau, tantôt vilain, et les chasses pareillement, cependant plus de belles que de laides. Le Roi y doit être jusqu'au 24 d'octobre, qu'il retournera par Petit-Bourg, ainsi qu'il est venu. Il s'est trouvé à merveille des ajustements que d'Antin y a fait faire pour son passage[1].

Voilà à peu près, mon très cher frère, tout ce que je sais pour aujourd'hui. Je vous embrasse tendrement, et vous prie de me continuer votre amitié et de bien faire mes compliments à la reine.

LOUIS.

CXX.

AU ROI PHILIPPE V.

A Fontainebleau, le 18 septembre 1707.

Le duc de Gramont m'ayant envoyé votre lettre du 29 août, mon très cher frère, et m'ayant prié de faire passer la réponse par lui, je le fais volontiers quoique je vienne de vous écrire une première lettre, n'ayant jamais trop d'occasions de vous témoigner combien je vous aime et de vous prier de me rendre toujours la pareille. (*Sans signature.*)

1. Il faut lire dans les *Mémoires de Saint-Simon*, tome XV, p. 257-263, le récit des merveilles que fit d'Antin dans son château de Petit-Bourg pour la réception du Roi et de la cour allant à Fontainebleau ; c'est alors qu'il fit abattre en une nuit une allée de marronniers que le Roi avait critiquée.

CXXI.

AU ROI PHILIPPE V.

A Fontainebleau, le 2 octobre 1707.

Vous saurez apparemment, mon très cher frère, comment, depuis la dernière lettre que je vous ai écrite, M. de Savoie est entré dans la ville de Suse et qu'il en attaque le château [1] ; ainsi je ne vous en dis rien davantage. Je ne sais si le secours en sera bien facile ; je ne crois pas que sa perte donne d'entrée aux ennemis en Dauphiné ; mais elle nous ôtera celle d'Italie et le moyen de donner des jalousies à M. de Savoie du côté de Turin.

Nous avons eu un échec en Allemagne : mille chevaux et deux mille hommes de pied allemands ont surpris seize de nos escadrons campés près d'Offenbourg par un grand brouillard un peu devant le jour. La perte d'hommes n'a pas été bien considérable ; mais on a laissé tous les bagages, harnois, ce qui est fâcheux pour les pauvres officiers et cavaliers sur la fin d'une campagne et quand la saison se refroidit [2].

On ne sait point encore ici l'ouverture de la tran-

1. Ce n'est pas le duc de Savoie, mais le prince Eugène, qui vint assiéger Suse ; la ville fut emportée aussitôt, et la garnison française se retira dans le château (*Dangeau*, tome XI, p. 471).

2. M. de Vivans, lieutenant général, était campé non loin d'Offenbourg, lorsqu'il fut surpris par le général Mercy, qui le mit en déroute et s'empara du camp ; on y perdit trois cents hommes et beaucoup de chevaux.

chée devant Lerida ; du moins je n'en ai encore entendu rien dire[1]. Cette entreprise est difficile, je l'avoue ; mais il est d'une extrême importance de ne la pas manquer. Je trouve que M. le duc d'Orléans a bien peu de canon et de munitions ; la saison s'avance, et il ne faudroit pas que cela tirât en longueur.

Je suis ravi que la santé de la reine se rétablisse (vous le lui témoignerez de ma part, je vous prie), et que celle du prince votre fils aille toujours bien ; je prie Dieu, qui vous l'a donné, de vous le conserver.

Nous allons ici à la chasse presque tous les jours ; il ne fait cependant pas trop beau et il pleut fort souvent. Le Roi y est encore jusqu'à de demain en trois semaines ; la reine d'Angleterre s'en retourne jeudi avec la princesse sa fille, et le roi ne part que vendredi[2].

Le chevalier de Forbin est arrivé à Brest avec quatre vaisseaux chargés de tout ce qu'il a pris de meilleur, ce qui ira bien à deux millions ; il en a brûlé ou coulé à fond trente ou quarante, qu'il n'a pu garder[3], et renvoyé les équipages en Hollande et

1. L'ouverture de la tranchée, qu'on avait pensé pouvoir faire le 17 septembre, fut reportée au 24, puis au 27, et ne se fit enfin que le 2 octobre. A la cour d'Espagne même, on pensait que le duc d'Orléans serait obligé de renoncer à son entreprise (*Dangeau*, tome XI, p. 489).

2. La reine d'Angleterre, veuve de Jacques II, avec son fils et sa fille, était arrivée à Fontainebleau le 23 septembre.

3. C'est le comte d'Illiers qui apporta ces nouvelles à la cour le 29 septembre (*Dangeau*, p. 477).

en Angleterre, afin qu'on nous en tienne compte.

Voilà, mon cher frère, les nouvelles présentes ; le chevalier du Rocher, qui se charge de cette lettre, m'a prié de vous le recommander ; je m'en acquitte et vous prie d'être toujours persuadé de mon extrême tendresse et de me conserver la vôtre.

LOUIS.

CXXII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Fontainebleau, le 23 octobre 1707.

J'ai appris avec un grand plaisir, mon très cher frère, le recouvrement de Ciudad-Rodrigo et la vigueur avec laquelle cette place a été emportée[1]. La supériorité continue heureusement sur les Portugais, et, si le siège de Lerida finit aussi bien qu'il commence, il y a lieu d'espérer qu'elle sera pareille sur leurs alliés.

La campagne a fini fort tranquillement en Flandres ; les armées ont commencé à se séparer dès le 12 ou le 13, et elle a certainement été plus avantageuse que si on avoit gagné une bataille suivie de la prise de quelque place qui n'auroit peut-être pas valu le monde qu'on y auroit perdu. Le duc de Marlborough n'a pas tenu tout ce qu'il avoit promis aux Alliés, et je ne sais s'il ne trouvera pas à qui parler en Angleterre ; car on dit qu'il s'y forme un gros parti contre

1. La ville avait été prise d'assaut le 4 octobre par l'armée du marquis de Bay.

lui. Il est allé en attendant faire un tour en Allemagne, je ne sais pas trop à quel propos[1], à moins que ce ne soit pour faire de nouveaux traités avec les princes et fortifier son armée l'année prochaine.

Vous aurez déjà su que nous avons perdu le château de Suse, et on prétend que les ennemis n'ont attaqué cette place qu'en attendant qu'ils aient réglé leurs quartiers d'hiver et par occasion, en sorte qu'ils n'y auroient pas pensé si on y avoit envoyé quelques troupes quand ils quittèrent la Provence. Cette perte ne laisse pas que d'être fâcheuse ; elle ouvre le Dauphiné et ferme la porte que nous avions en Italie.

L'affaire de Neuchâtel va très mal. Le marquis de Puyzieulx[2] s'y étoit transporté par ordre du Roi, après la protestation de MM. de Villeroy et de Matignon[3], pour demander aux trois États un délai d'un mois et donner lieu à ces prétendants françois de rentrer en cause ; mais la cabale de l'électeur de Brandebourg l'a emporté[4] ; le délai a été refusé, et

1. Il était allé prendre possession de la terre de Mindelheim en Bavière, que l'Empereur lui avait donnée et sur laquelle était assis son titre de prince de l'Empire.

2. Roger Brûlart, marquis de Puyzieulx, était ambassadeur de France auprès des cantons suisses.

3. Les prétentions des Villeroy et des Matignon sur Neuchâtel comme étant héritiers de Mme de Nemours, venaient de ce que les deux sœurs de son père avaient épousé, l'une un Gondy dont la fille était mère de la maréchale de Villeroy, l'autre un fils du maréchal de Matignon.

4. L'électeur tirait sa prétention de son titre d'héritier de la maison de Chalon-Orange, dont la parenté avec les Nemours remontait au milieu du XVIe siècle.

l'affaire sera décidée, à ce qu'on croit, demain 24 de ce mois sans doute en faveur de cet électeur, qui est soutenu hautement par le canton de Berne, l'Angleterre et la Hollande. Ce coup est fâcheux et cette protection des Alliés pourroit faire craindre que leurs vues ne se tournassent à faire avoir ce petit État à cet électeur. Il est trop voisin de la Comté, province nouvellement à la France et assez mal intentionnée, du moins en partie, pour y vouloir avoir un souverain notre ennemi. Voilà les réflexions que l'on fait présentement et qu'il auroit été à souhaiter qu'on ait plus faites il y a trois mois, quoiqu'on ait assez dû s'attendre à ce qui arrive aujourd'hui ; mais le droit de l'électeur de Brandebourg paroissoit trop chimérique pour croire que les juges y fissent quelque attention. Les armées d'Allemagne sont toujours dans la même situation.

Après vous avoir parlé de tout ce qui concerne ce pays-ci, il faut que je réponde présentement à ce que vous me dites, dans votre lettre du 10 de ce mois, au sujet du royaume de Naples. Je sais que rien n'est plus important que d'ôter aux grands et aux petits de ce pays cette fausse opinion qu'ils étoient abandonnés, ainsi que les Milanois. Je sais que le passage à Gaëte et l'envoi de troupes nouvelles seroit d'une extrême conséquence, s'il en étoit encore temps ; car la Gazette d'Hollande marque aujourd'hui que cette place a été emportée par un troisième assaut, après en avoir soutenu deux[1], et que le

1. Cette nouvelle était exacte, et fut confirmée dès le lendemain. Un ingénieur ouvrit une porte aux Impériaux, qui surprirent la garnison.

vice-roi[1] avec la garnison étoient demeurés prisonniers de guerre. Cependant les lettres de Rome du 27 du mois passé disent que le siège alloit mollement, mais que la place étoit battue de trente-trois pièces de canon. Si cette nouvelle étoit véritable, vous comprenez aisément qu'il faudroit se réduire à la conservation de la Sicile. J'espère qu'elle ne le sera pas et qu'il arrivera à la Gazette d'Hollande ce qui lui arrive quelquefois, qui est ne pas toujours dire la vérité ; mais, dans cette incertitude, on ne sauroit prendre de résolution ni vous rendre de réponse précise aux choses que vous demandez ; du moins il me paroît que c'est le sentiment du Roi dans le temps présent. En attendant de véritables nouvelles de Gaëte, on ne sauroit prendre un plus vif intérêt que moi à tout ce qui vous regarde ; vous savez l'amitié que j'ai pour vous et je crois que vous êtes bien persuadé aussi que je ne m'épargnerai pas lorsqu'il s'agira de vous rendre quelque serviee. Certainement celui-ci est important ; ainsi soyez très sûr, mon très cher frère, que, quand on pourra parler avec certitude, je n'oublierai rien de ce qu'on pourra faire d'utile à votre service, c'est-à-dire d'y contribuer à ce qu'il me sera possible.

La cour part d'ici après demain ; le froid qu'il fait depuis quelques jours et la solitude où l'on se trouve empêchent que je ne regrette ce séjour autant que je l'aurois fait il y a huit jours, quand il faisoit plus beau. Conservez-moi toujours votre ten-

1. C'était le marquis de Villena, duc d'Escalona ; il resta prisonnier plusieurs années et ne fut échangé qu'en 1712.

dresse, mon très cher frère, et soyez persuadé que la mienne pour vous est toujours la même qu'elle a été depuis mes plus tendres années. Faites aussi bien mes compliments à la reine.

LOUIS.

Je vous envoie un mémoire qui m'a été donné par la femme de Durand[1]; mais je ne vous le recommande qu'autant qu'il vous conviendra ou que cela sera juste; car, pour faire plaisir aux uns, je ne veux pas nuire aux autres.

CXXIII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Marly, le 6 novembre 1707.

Je suis ravi, mon très cher frère, que les affaires continuent à bien aller en Espagne, et il faut espérer que nous saurons bientôt la prise de Lerida. Il seroit important que celle de Tortose la pût suivre avant l'hiver; mais je crains bien que la saison ne soit trop avancée.

Vous saurez déjà que le bruit qui étoit venu sur la perte de Gaëte ne s'est trouvé que trop vrai, et que, tandis que les ennemis donnoient un assaut aux brèches, qui n'étoient pas encore trop insultables, ils sont entrés par une porte que des traîtres leur

1. Nous ne savons qui était ce Durand ; peut-être un valet français du roi d'Espagne.

ont ouverte. Ce qu'il me paroît qu'on doit penser présentement est de tâcher de se maintenir en Sicile; car, si on la perdoit aussi, je ne verrois plus guère d'espérance de rentrer dans le royaume de Naples, à moins que la face des affaires n'ait bien changé en Piémont et en Lombardie.

Le chevalier de Forbin[1], sorti de Brest pour la troisième fois de cette année, a attaqué cinq gros vaisseaux anglois qui escortoient une flotte chargée de munitions de guerre et de bouche d'environ cent quarante voiles. Il en a pris trois; un autre a été brûlé et a péri, à ce que l'on croit, avec beaucoup d'officiers et de soldats, à qui on n'a pu donner de secours à cause du feu; le cinquième s'est sauvé. Les armateurs[2] étoient à la suite des marchands; on ne doutoit pas qu'ils n'en prissent aussi.

On n'a point encore de nouvelles que l'investiture de la principauté de Neuchâtel soit donnée à l'électeur de Brandebourg; on croit cependant que cela est fait à présent.

Voilà, mon très cher frère, ce qu'il y a de plus considérable à vous mander. Je vous embrasse et vous prie de m'aimer toujours et de faire mes compliments à la reine.

LOUIS.

1. Sur ces derniers exploits du chevalier de Forbin, on peut voir ses propres *Mémoires*, p. 46-47, et le *Mercure* de novembre-décembre 1707, p. 241-273.

2. C'est-à-dire les armateurs français montés sur des vaisseaux armés en course.

CXXIV.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 20 novembre 1707.

Je commencerai cette lettre, mon très cher frère, par me réjouir avec vous de la prise de Lerida[1]. C'est une bonne fin de campagne ; car je ne crois pas qu'on soit en état de rien entreprendre de nouveau devant l'hiver. Vous saurez apparemment en quel état étoient les munitions et l'artillerie de M. le duc d'Orléans quand la place s'est rendue, et il auroit fallu en venir bientôt à un assaut qui auroit coûté bien d'honnêtes gens que nous conservons aujourd'hui, et, s'il n'avoit pas réussi, il falloit lever le siège. Le *Te Deum* a été chanté dès aujourd'hui à la messe du Roi en actions de grâces de cette importante conquête[2], et il faut espérer que Dieu nous continuera sa protection.

Vous verrez, dans la dernière lettre que je vous ai écrite, que je pense à peu près comme vous sur le chapitre de la Sicile et sur l'importance de sa conservation ; car c'est elle seule qui met encore le royaume de Naples en échec et qui empêchera les ennemis de le dégarnir absolument pour reporter

1. Lerida s'était rendue le 11 novembre, et la nouvelle en était arrivée le 19 à Versailles par le chevalier de Maulévrier, que le duc d'Orléans avait envoyé au Roi pour lui apporter la capitulation.

2. *Dangeau*, tome XII, p. 13.

leurs troupes en des endroits où elles nous seroient beaucoup plus à charge. Soyez toujours persuadé que je ferai ce qui sera possible pour contribuer à vous satisfaire; pour cet article, le Roi est dans la même disposition que moi, vous le savez, et les moyens pour y parvenir sont les choses à quoi on doit penser présentement.

Vous saurez déjà que la principauté de Neuchâtel a été adjugée à l'électeur de Brandebourg le 3 de ce mois, ainsi qu'on l'avoit toujours bien prévu. Dieu veuille qu'il ne nous vienne pas une nouvelle guerre de ce côté-là !

Vous connoissez mon amitié tendre pour vous, mon cher frère; cependant je ne saurois me lasser de vous la témoigner toujours et vous prier de m'en conserver une pareille. J'oubliois de vous dire que Monseigneur a été à Rambouillet depuis le 14 jusqu'à hier; il y a chassé tous les jours, et Monsieur le Comte l'y a traité magnifiquement, ainsi que toute sa suite, qui étoit nombreuse; le temps y a été parfaitement beau, et les chasses aussi pour la plupart, et on s'y est fort bien diverti[1].

Adieu, mon très cher frère, je vous embrasse encore une fois.

LOUIS.

1. Le *Mercure* de novembre-décembre donna une relation de tout ce qui s'était passé à Rambouillet pendant le séjour de Monseigneur.

CXXV.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Versailles, le 20 novembre 1707.

Je ne dois pas me taire plus longtemps, Madame, dans une conjoncture aussi heureuse que celle-ci; nons apprîmes hier l'importante réduction de Lerida. Vous en savez les raisons mieux que moi; je dois me borner à m'en réjouir avec vous et par rapport au bien public et par rapport à M. le duc d'Orléans, qui est venu heureusement à bout de cette entreprise.

Cette occasion m'est aussi bien favorable en me donnant lieu de vous faire souvenir d'un beau-frère qui a pour vous toute l'estime et toute l'amitié imaginables, et qui vous prie, Madame, de lui continuer toujours l'honneur de la vôtre.

LOUIS.

CXXVI.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 11 décembre 1707.

La stérilité des nouvelles est bien grande présentement, mon très cher frère; mais il y a trop longtemps que je ne vous ai écrit pour passer encore aujourd'hui sans le faire et vous renouveler les assurances de ma tendre amitié. Je crois que la battue

dont vous me parlez vaut bien celles de lapins et de bécasses que l'on fait en ce pays-ci ; mais je ne sais si elles ne sont pas plus dangereuses ; car on ne sauroit guère tirer qu'à balle sur des cerfs particulièrement, et les balles vont souvent plus loin qu'on ne pense. Je crois que vous prenez là-dessus toutes les précautions possibles et que la prudence tempère la vivacité pour la chasse qui pourroit ne vous y pas faire regarder de si près.

J'ai perdu depuis quatre jours le bonhomme Moreau[1] ; il avoit eu depuis environ six mois divers accidents d'apoplexie ; il en est mort à la fin peu à peu. Il a eu le temps néanmoins de recevoir ses sacrements, a conservé longtemps de la connoissance, a paru dans de très bons sentiments, et est mort au bout de trois jours de léthargie. Il ne parloit plus, et la connoissance est partie peu à peu ; j'espère que Dieu lui aura fait miséricorde. C'est une perte, et il avoit une probité et un attachement pour moi qui faisoient excuser l'humeur qu'il marquoit quelquefois[2]. Mon frère de Berry a bien voulu me

1. Denis Moreau, d'abord premier valet de garde-robe du Roi, était passé en 1683 au service de la Dauphine, puis en 1689 il était devenu premier valet de chambre du duc de Bourgogne ; il mourut à Versailles le 7 décembre 1707.

2. « Avec de l'esprit, beaucoup de sens, c'était un vrai répertoire de cour, et un homme gai,... naturellement libre, avec un grand usage du meilleur monde... Il était plein d'honneur, de probité et de désintéressement ;... il avoit entièrement l'estime et la confiance du duc de Bourgogne... Il n'aimoit ni les dévots, ni les jésuites, et il lâchoit quelquefois au jeune prince des traits libres et salés, justes et plaisants, sur sa dévotion, et surtout sur ses longues conférences avec son con-

donner Du Chesne[1] en sa place, qui est aussi très honnête homme et de plus homme de bien, ce qui est le principal[2]; je crois que nous nous accommoderons très bien ensemble.

Vous savez ma tendresse pour vous, mon cher frère, et le plaisir que j'ai toujours en vous en renouvelant les assurances; continuez-moi toujours la vôtre, je vous en conjure; faites aussi, je vous en prie, mes compliments à la reine.

LOUIS.

CXXVII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 1er janvier 1708.

La journée d'aujourd'hui est si remplie d'occupations et si fatigante, mon très cher frère, que je ne vous ferai pas une bien longue lettre. Je ne veux pas manquer aux souhaits accoutumés et pour les deux royaumes et pour le bien de la chrétienté. Dieu nous en fasse la grâce! Vous savez avec quelle

fesseur » (*Mémoires de Saint-Simon*, tome XV, p. 321-322). Son appartement de Versailles était orné de tableaux et d'objets d'art, dont il était grand amateur (*Correspondance de Madame*, recueil Jaeglé, tome I, p. 261-262), et c'était lui qui avait acheté la fameuse *Guirlande de Julie* à la vente de la duchesse d'Uzès.

1. Michel Colin du Chesne était premier valet de chambre du duc de Berry depuis 1693.

2. « C'étoit un homme fort modeste et fort pieux, qui ne manquoit ni de sens ni de monde, discret et fidèle » (*Saint-Simon*, tome XV, p. 323).

sincérité je vous les fais et que je vous la souhaite aussi heureuse qu'à moi-même.

M. le duc d'Orléans arriva ici avant-hier matin[1]. Je ne l'ai pas encore entretenu à fond sur les affaires d'Espagne ; il m'a remis la lettre dont vous l'aviez chargé. Je vous en remercie et suis ravi, mais point étonné, de voir les sentiments pleins de courage et de fermeté dont vous êtes rempli. La gloire en soit à Dieu, mon très cher frère. Continuez-moi votre amitié cette année comme les précédentes, et soyez persuadé que la mienne durera autant que ma vie.

LOUIS.

CXXVIII.

A LA REINE D'ESPAGNE.

A Versailles, le 1er janvier 1708.

On ne sauroit s'acquitter trop tôt, Madame, du devoir auquel m'engage le commencement de l'année, et il m'est d'autant plus agréable qu'en vous la souhaitant heureuse je ne parle point un simple langage de compliment. J'ose me flatter que vous connoissez mon tendre et respectueux attachement pour vous et que vous en recevrez ces nouveaux témoignages avec votre bonté ordinaire.

M. le duc d'Orléans arriva ici avant hier, et vous ne trouverez pas mauvais que je vous dise que tout

1. *Journal de Dangeau*, tome XII, p. 40.

ce qu'il m'a rapporté de vous est bien éloigné de diminuer l'opinion pleine d'estime si générale que l'on a ici de Votre Majesté. Je sais que cette opinion veut que l'on fasse trêve à la louange et que, quoique méritée, elle n'en seroit pas mieux reçue si elle duroit plus longtemps. Permettez-moi donc, Madame, en vous assurant de l'amitié la plus sincère, de finir en vous demandant la continuation de la vôtre, qui m'est si chère et si précieuse.

LOUIS.

CXXIX.

AU ROI PHILIPPE V.

A Marly, le 22 janvier 1708.

La stérilité des nouvelles est aussi grande, mon très cher frère, et les disputes aussi échauffées qu'il y avoit eues dans le parlement d'Angleterre n'ont eu nulle suite. On dit que le prince Eugène pourroit passer en Espagne avec un renfort de vingt mille hommes (mais je ne sais si cela est bien assuré), que les ennemis se tiendront en Flandres sur la défensive et feront de plus grands efforts sur le Rhin avec deux armées. On dit aussi que l'une sera commandée par l'électeur d'Hanovre[1] et l'autre par le prince

1. Georges-Louis (1660-1727), électeur de Hanovre depuis 1698, qui devait succéder en 1714 à la reine Anne comme roi d'Angleterre sous le nom de Georges Ier.

Eugène, et que M. de Stahrenberg[1] ira en Espagne en sa place.

Vous saurez déjà la perte d'Orbitello, qui fait craindre celle des autres places de Toscane. Ces malheurs sont toujours fâcheux ; mais ils ne peuvent guère manquer d'arriver dans la situation des affaires. On s'en consoleroit aisément, si tout pouvoit bien aller, la campagne prochaine, dans les lieux importants.

Il fait ici des pluies presque continuelles, et, si l'hiver se passe sans gelée comme il y a lieu de le craindre, la moisson pourra n'être pas si abondante cette année que les précédentes[2]. Il faut espérer que Dieu ne permettra pas que cela devienne excessif et qu'il ne nous enverra point ce surcroît de peine. Nous sommes ici au milieu des bals, et nous en avons encore pour un mois entier ; je ne laisse pas que d'en être déjà un peu las, autant peut-être que ceux qui y dansent ; car la lassitude de l'esprit est pire que celle du corps.

Adieu, mon très cher frère, conservez-moi toujours votre amitié ; la mienne pour vous ne sauroit être plus tendre ni plus sincère ; faites, s'il vous plaît, mes compliments à la reine.

LOUIS.

1. Guidobaldo, comte de Stahrenberg, était feld-maréchal des armées impériales depuis 1704.

2. Ces prévisions se réalisèrent par le terrible hiver de 1708, qui amena une si cruelle disette.

CXXX.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 12 février 1708.

J'ai été affligé, mon très cher frère, de la perte d'Oran [1]. Il est très fâcheux que les infidèles se prévalent ainsi de la division des chrétiens ; mais j'ai trouvé comme vous qu'il étoit difficile dans la situation présente de secourir puissamment cette place, et que, quand l'Espagne seroit entièrement délivrée de ses ennemis, on pourroit la reprendre avec autant de facilité qu'on l'a perdue.

Il paroît, par tout ce que nous revient ici, que le marquis de los Balbasès [2] fait des merveilles en Sicile ; il est à souhaiter que les secours que vous lui destinez trouvent lieu de passer, et, si la Sicile tient ferme, je crois que les ennemis eux-mêmes ne seroient pas sans inquiétude pour Naples, et l'on dit que les peuples sont déjà très las du gouvernement des Allemands.

Les secours présentement arrivés en Catalogne ne sont pas si considérables qu'on les avoit crus et ne rendront pas les ennemis à beaucoup près si

1. Cette place assiégée par les Maures, qui profitaient des embarras de l'Espagne, avait capitulé dans le courant de janvier, et la garnison avec toutes les familles chrétiennes était revenue à Carthagène.

2. Philippe-Ambroise Spinola, marquis de los Balbasès, était vice-roi de Sicile depuis 1707.

forts que vous ; il faut espérer qu'ils éprouveront, cette année, cette supériorité ainsi que la dernière et que, s'ils ne sont chassés de Catalogne, ils y seront du moins étrangement resserrés.

De ce côté-ci, la saison recule au lieu d'avancer ; il gèle depuis quatre jours, ce qui n'avoit point encore été de tout l'hiver, que quelques nuits par-ci par-là, et il y a apparence que cette gelée aura de la suite ; elle sera bonne pour (*deux mots illisibles*) et pour contenter les gens qui aiment à boire à la glace ; car on appréhendoit déjà de n'en point avoir pour l'été prochain. On sentiroit, je crois, plus ce défaut en Espagne qu'ici ; mais vous avez des montagnes où la neige ne vous manque jamais, et l'on ne trouve pas cette ressource dans les pays plats comme ceux-ci.

J'ai appris que vous avez changé la nourrice du prince des Asturies ; mais j'espère, puisque vous ne m'en parlez point, que cela n'aura point porté de préjudice à sa santé. Je ne vous mande point de nouvelles de mon fils ; car je crois que Mme la duchesse de Bourgogne en informe toujours la reine, et ces détails appartiennent plutôt aux mères. Sa santé en général est toujours bonne, et il y a lieu d'espérer qu'il s'élèvera heureusement.

Aimez-moi toujours, mon très cher frère, et soyez persuadé qu'on ne sauroit avoir plus de tendresse pour vous que j'en ai ; faites mes compliments à la reine, s'il vous plaît.

LOUIS.

CXXXI.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, 26 février 1708.

Je comprends aisément, mon très cher frère, le désir que vous avez de vous trouver cette année à la tête de vos troupes. Il me paroît que le Roi est là-dessus dans des sentiments tels que vous le pouvez désirer. Je crois qu'il s'est remis à M. le duc d'Orléans de concerter avec vous ce qui seroit le plus convenable là-dessus[1]. Je me ferai toujours un plaisir de contribuer à votre gloire et à votre satisfaction, qui me paroissent unies dans cette occasion. Je souhaiterois que les choses se tournassent pareillement pour moi de ce côté; mais je crois qu'il vaut mieux attendre et que le Roi, qui m'a toujours témoigné n'attendre que les occasions pour me faire marcher, en trouve quelqu'une favorable, auquel cas je ne crois pas me le faire dire deux fois.

On dit ici qu'il est parti une flotte d'Angleterre pour le Portugal; je ne sais si les secours qu'elle porte sont bien considérables; vous en serez bientôt instruit apparemment; car, quand le vent est fort, ce trajet n'est pas bien long.

Nous avons su, depuis la perte d'Orbitello, celle de

1. Le duc d'Orléans devait en effet retourner en Espagne pour commander les troupes françaises; mais ce projet n'eut pas de suite.

Piombino dans l'île d'Elbe [1] ; cependant les autres places se soutiennent encore. Je suis persuadé que, si le secours que vous destinez pour la Sicile y peut arriver, il soutiendra ce royaume, et que, si les ennemis le veulent attaquer, il faudra qu'y employant de plus grandes forces ils dégarnissent d'autres endroits. Je ne sais cependant si ce sera l'Espagne ; car ils parlent au contraire d'y envoyer des troupes et de vous attaquer plus vivement de ce côté-là ; mais j'espère que vous vous défendrez encore mieux et que vous leur ferez plus de mal qu'ils ne vous en feront, s'il plaît à Dieu.

Madame avoit été assez mal, il y a quelques jours, d'une grosse fluxion qui l'oppressoit beaucoup, et on craignoit qu'elle ne se jetât sur la poitrine ; mais deux saignées, dont une du pied, et une médecine l'ont tirée d'affaire ; je crois qu'elle en avoit grand besoin ; car, depuis que vous ne l'avez vue, elle a beaucoup grossi et ne fait jamais aucun remède [2]. Mon fils est enrhumé ; il a eu mal aux dents ; il n'en a plus à présent.

Voilà à peu près, mon cher frère, une partie des nouvelles de ce pays-ci. J'oubliois pourtant que M. Chamillart, surchargé de travail à en être malade, après en avoir pressé le Roi depuis longtemps, a enfin obtenu de lui remettre la charge de contrôleur

1. Piombino n'est point dans l'île d'Elbe, mais en face, sur la côte de Toscane.

1. L'horreur de Madame pour la médecine et les médecins était bien connue à la cour, et, dans sa correspondance, la princesse parle souvent de son antipathie particulière pour la saignée.

général des finances, et le Roi l'a donnée à M. Desmaretz, neveu de M. Colbert, qui passe pour le plus habile homme qu'il y ait en ce genre [1]. Présentement il lui vend l'Étang [2], et le Roi donne Noisy [3] à M. Chamillart, sa vie durant, avec cinquante mille francs pour y faire des réparations très nécessaires ; mais je crois que, s'il le veut rétablir absolument, il lui en coûtera deux ou trois fois autant [4]. Le Roi lui donne de plus quarante mille livres de pension. Vous croyez bien qu'un tel changement fait bien du bruit ici. Quoique la guerre soit encore un assez grand fardeau, je crois que M. Chamillart le trouvera bien léger auprès de celui dont il vient d'être déchargé.

Adieu, mon très cher frère ; faites, je vous prie, bien des compliments de ma part à la reine et soyez persuadé que ma tendresse pour vous est toujours égale.

LOUIS.

1. Saint-Simon a raconté dans ses *Mémoires* (tome XV, p. 360 et 371 et suivantes) les circonstances qui accompagnèrent la démission de Chamillart de sa charge de contrôleur général et la nomination de Desmaretz en sa place.

2. Le château de Villeneuve-l'Étang, dont le parc était contigu à celui de Saint-Cloud.

3. Le vieux château de Noisy, situé dans le grand parc de Versailles, avait abrité pendant quelque temps les demoiselles de Saint-Cyr pendant qu'on bâtissait cette dernière maison.

4. Ce projet ne fut pas exécuté ; les Chamillart trouvèrent que Noisy demanderait des réparations trop importantes ; ils gardèrent l'Étang, et Desmaretz acheta dans le voisinage le petit domaine de la Marche (*Dangeau*, tome XII, p. 82, 83 et 84).

CXXXII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 8 mars 1708.

Voici une nouvelle scène qui va s'ouvrir, mon très cher frère. Il y a déjà plusieurs années que l'on a entretenu de secrètes intelligences avec des principaux seigneurs d'Écosse mécontents du gouvernement présent et qui marquèrent beaucoup de fidélité pour leur roi légitime. Depuis l'Acte d'union de l'Écosse à l'Angleterre [1], ces sentiments ont redoublé, ainsi que les instances d'être secourus pour se tirer de servitude, tellement que le Roi s'est cru assez assuré de la sincérité de leurs demandes pour y entrer absolument et suivre un projet, qui, s'il réussit, pourra bien faire changer la face des affaires en Europe. On a travaillé tout cet hiver à Dunkerque à divers armements ; on y a transporté des munitions de guerre et de bouche en quantité ; on en a fait approcher insensiblement les troupes, et la chose s'est conduite avec un tel secret qu'il n'y a que peu de jours qu'on a commencé à la dire publiquement. Ce n'est pas qu'il n'en eût déjà pénétre quelque chose depuis plus d'un mois. Les Anglois n'ont pas marqué beaucoup d'inquiétude de ces armements ; les Hollandois ont appréhendé pour leurs côtes et pour leurs digues ; il est vrai que leurs der-

1. Ci-dessus, p. 171.

nières nouvelles marquoient que nous devions aller ailleurs [1]. Enfin le roi d'Angleterre est parti hier matin de Saint-Germain [2] pour se rendre à Dunkerque et mettre à la voile le plus tôt qu'il sera possible. On prétend que l'armement, qui consiste en près de trente bâtiments tous de guerre, sera prêt et chargé le 10. Il y a deux bataillons, de l'argent en quantité, des armes, de la poudre, de l'artillerie de campagne, enfin tout ce qui est nécessaire pour faire un débarquement. C'est le comte de Gacé [3] qui commande les troupes et le chevalier de Forbin qui commande l'escadre ou plutôt la flotte ; on a envoyé Hooke [4] en Écosse, afin que les bien intentionnés disposent tout à recevoir le roi d'Angleterre, et nous n'avons maintenant, après avoir pris les précautions qui peuvent dépendre de nous, qu'à prier Dieu qu'il bénisse nos petits desseins. Cette entreprise peut être utile à la religion, au roi d'Angleterre, en lui

1. Sur ce projet d'Écosse, voyez l'exposé très précis qu'en a donné Saint-Simon dans ses *Mémoires*, tome XV, p. 401, 405-406, et 412 et suivantes, et l'annotation documentée qu'y a jointe M. de Boislisle.

2. *Dangeau*, tome XII, p. 93.

3. Charles-Auguste de Goyon-Matignon, comte de Gacé, était lieutenant général depuis 1693 ; il fut fait maréchal de France à l'occasion de cette expédition d'Écosse. Dès qu'on fut en mer, le roi Jacques III lui en donna les patentes que Louis XIV lui avait remises ; il prit le nom de maréchal de Matignon.

4. Nathaniel Hooke, fils d'un marchand de Drogheda en Irlande, d'abord puritain, puis catholique, servit d'agent au roi Jacques et le trahit peut-être pour la reine Anne ; sa fidélité fut fort suspecte. Il parvint en France au grade de maréchal de camp et ne mourut qu'en 1738.

donnant une voie pour rentrer dans ses États, à la France et à l'Espagne par la puissante diversion qu'elle doit causer si elle réussit, et je crois qu'en ce cas le roi de Portugal pensera bien sérieusement au parti qu'il aura à prendre ; car il ne devra pas beaucoup attendre de secours des Anglois, qui seront alors assez occupés chez eux, et nous aurons une telle supériorité sur les Hollandois qu'ils pourroient bien aussi faire quelque réflexion sur la situation de leurs affaires. On dit déjà qu'ils veulent abandonner le Brabant cette année et qu'ils retirent de Bruxelles tous leurs effets ; mais, si l'affaire d'Écosse réussit, on pourra bien n'en pas demeurer là et les soulager encore de quelques-unes des places qu'ils prétendront garder. C'est ce que le temps nous fera voir ; mais il se trouve un enchaînement si admirable dans la suite de l'affaire d'Écosse qu'on ne sauroit s'empêcher d'y penser, et c'est de quoi je pourrai vous entretenir plus à loisir une autre fois ; le courrier qui va vous porter cette nouvelle est sur le point de partir. Aimez-moi toujours comme je vous aime, mon très cher frère, et faites bien mes compliments à la reine.

LOUIS.

J'oubliois de vous dire que le départ de la flotte angloise pour le Portugal étoit une des choses des plus heureuses qui peut arriver dans cette conjoncture ; il mettra les ennemis bien moins en état de traverser notre entreprise.

CXXXIII.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 25 mars 1708.

Depuis la dernière lettre que je vous ai écrite, mon très cher frère, il est arrivé bien des choses qui nous ont tenu longtemps entre la crainte et l'espérance. Le même jour que le roi d'Angleterre arriva à Dunkerque, vingt-cinq vaisseaux anglois vinrent mouiller à la rade de Gravelines et causèrent la première inquiétude. Le lendemain, on les reconnut, et l'on vit qu'ils n'étoient ni si forts ni si nombreux qu'on l'avoit cru le premier jour. On n'en compta que dix-huit, et là-dessus, ainsi que sur l'assurance que quelques Écossois donnèrent qu'il y avoit ports fermés en Écosse, où les vaisseaux du Roi seroient en sûreté, s'ils pouvoient y entrer les premiers, on fit embarquer les troupes ; mais ce même jour la rougeole prit au roi d'Angleterre, et, les médecins ayant dit qu'on ne le pouvoit embarquer en cet état sans hasarder manifestement sa vie, on débarqua les troupes et on se vit hors d'état de partir de quelques jours, parce que les marées, qui sont plus basses au temps du dernier quartier de la lune, ne permettoient pas de passer à la passe de l'Est qui regarde la Hollande, celle de l'Ouest, qui regarde l'Angleterre et qui est bonne en tout temps, étant gardée par les ennemis. L'escadre ennemie

s'étant retirée en Angleterre, on vouloit sortir par cette porte de l'Ouest le vendredi 16 ; mais le vent y étoit contraire. Enfin, le samedi 17, le roi d'Angleterre s'embarqua[1] par un vent fort du sud-ouest, quoiqu'on le lui représentât, et même qu'il reparoissoit des ennemis qui venoient des Dunes. Ces ennemis, par parenthèse, n'étoient que de nos armateurs qui amenoient des prises faites sur la côte d'Angleterre et qui craignoient d'aborder Dunkerque, voyant notre flotte dans la rade et ne sachant si elle n'étoit point ennemie. On mit donc à la voile à l'entrée de la nuit, et, trois heures après, le vent changea et devint contraire et força le comte de Forbin à mouiller entre Nieuport et Ostende. Il y fut tout le dimanche et le lundi, et le vent fut si violent qu'il fallut que nos vaisseaux amenassent leurs mâts de hune ; il y en eut même trois qui ne purent tenir sur leurs ancres et qui relâchèrent à Dunkerque. L'un d'eux ayant touché à l'entrée des jetées, on lui a substitué un armateur qui s'est trouvé fort à propos, et je crois qu'ils rejoindront la flotte en arrivant en Écosse. Enfin le vent redevint bon le lundi 19 au soir ; le roi d'Angleterre mit à la voile la nuit, et, le 20 au matin, on ne le voyoit plus du tout. Le même jour 19, il arriva à Dunkerque une des deux frégates sur laquelle étoit un de ceux que le roi d'Angleterre avoit envoyés en Écosse pour y donner part de son arrivée. Le capitaine a rapporté que les deux hommes qui étoient chargés de cette

1. *Journal de Dangeau*, tome XII, p. 100-102 ; *Mémoires de Sourches*, tome XI, p. 45.

commission[1] étoient arrivés tous deux et y étoient demeurés, qu'on avoit envoyé l'autre frégate sur la route du roi d'Angleterre pour lui porter des nouvelles, ce qui fait conjecturer qu'elles doivent être bonnes, et que, pour lui, il n'étoit reparti que sur un signal dont on étoit convenu, qu'on lui avoit fait de sûr. Depuis ce temps, il a paru une flotte ennemie devant Dunkerque ; elle y a été jusqu'au 21 au soir ; on ne l'a plus vu le 22, et aujourd'hui il est venu un courrier qui a rapporté que la plus grande partie avoit été rejetée par un coup de vent sur les côtes d'Angleterre. Il faut espérer que le même vent aura porté le roi d'Angleterre, qui étoit bien plus élevé que les ennemis, droit en Écosse. Cette entreprise cause déjà du mouvement parmi les ennemis, et on dit qu'il va repasser en Angleterre dix bataillons des troupes qui étoient en Flandres ; ce qui fait plaisir, c'est qu'il paroît que beaucoup d'Anglois, et même de ceux qui sont prisonniers en France, souhaitent ardemment la réussite des desseins de leur roi légitime, et que les troupes mêmes sont suspectes aux gens du parti contraire, ou du moins beaucoup de ceux qui les composent. On est maintenant dans l'attente de ce grand événement ; j'espère que Dieu nous protégera et que l'on verra en Angleterre quelque révolution semblable à celle dont les histoires sont pleines.

Pendant tous ces embarras, la flotte qui devoit

1. C'étaient deux des cinq députés écossais qui avaient été longtemps cachés dans le village de Montrouge (*Mémoires de Saint-Simon*, tome XV, p. 422).

aller en Portugal a été aussi repoussée par les vents et a eu des ordres de ne plus partir, et on dit qu'une partie des provisions qu'elle portoit se sont gâtées. Il paroît certain que, si l'affaire d'Écosse réussit, elle répandra partout ses influences et que l'on ne s'en sentira pas moins en Espagne qu'en Flandres, où j'espère que nous aurons cette année quelque supériorité. Si le Roi y vouloit agréer mes services, je crois les lui rendre en ce pays bien volontiers. Le public en parle beaucoup; je le désire encore davantage; mais il faut que la pensée vienne du Roi.

Je comprends, et par moi-même et par les sentiments pleins de courage que je connois en vous, qu'il vous coûtera de sacrifier une partie de votre gloire au bien de vos affaires ; mais vous le savez, et je n'ai que faire de vous le dire ; aussi n'est-ce pas pour vous l'apprendre que je vous en parle ; vous savez, dis-je, que le bien général d'un État doit aller devant tout. Pour ce qui est du maréchal de Berwick, il aura sans doute cru que le Roi vous mandoit qu'il le rappeloit ici, et, comme ses ordres étoient secrets, il devoit être le premier à le garder ; car je suis bien sûr qu'il auroit été au désespoir de vous déplaire dans la moindre chose [1].

Je me réjouis fort de la bonne santé du prince votre fils; la santé du mien est rétablie ; ses dents

1. Berwick, rappelé d'Espagne pour commander en Dauphiné, venait d'arriver à la cour ; il avait sans doute quitté Pampelune, où il tenait garnison, sans en aviser le roi d'Espagne.

continuent à percer fort aisément ; il en a sept présentement, et j'espère que Dieu qui nous les a donnés nous les continuera tous deux pour en faire un jour deux instruments de sa gloire sur la terre et dans le ciel. Faites, je vous prie, mes compliments à la reine, mon très cher frère ; conservez-moi toujours votre tendresse et soyez persuadé de la vivacité de la mienne pour vous.

LOUIS.

CXXXIV.

AU ROI PHILIPPE V.

A Versailles, le 15 avril 1708.

Vous saurez déjà apparemment, mon très cher frère, que l'entreprise du roi d'Angleterre n'a pas réussi et que la flotte même ayant empêché son débarquement sur les côtes d'Écosse[1], où il paroît qu'il étoit attendu, il a été obligé de revenir à Dunkerque, n'ayant perdu qu'un seul vaisseau que les ennemis ont pris après un long combat et l'avoir séparé du reste de la flotte[2]. Ce malheur est d'au-

1. La flotte anglaise de l'amiral Byng parvint à joindre l'escadre qui portait le Prétendant à l'entrée de la rivière d'Édimbourg ; le débarquement fut jugé impossible et le retour en France décidé. Saint-Simon (p. 427-428) a cherché à rejeter la responsabilité de cet insuccès sur la conduite équivoque de Middleton et du chevalier de Forbin, sans que rien de certain vienne corroborer cette accusation.

2. Le *Salisbury*, qui portait plusieurs Anglais de la suite du Prétendant.

tant plus fâcheux que l'on avoit conçu plus d'espérances sur la réussite de ce projet ; cependant, si les bonnes intentions des Écossois n'en sont point ébranlées, je crois qu'on ne doit point s'en rebuter et qu'il faudra chercher des temps plus favorables pour tenter quelque chose de nouveau ; mais il faut sur le tout s'en remettre à Dieu, ainsi que vous me le marquez dans votre dernière lettre, et il sait mieux que nous-mêmes ce qui nous convient.

Je suis bien aise que l'ouverture de la campagne s'approche du côté d'Aragon ; il auroit été à souhaiter qu'elle le fût déjà ; mais je sais que l'on ne peut faire l'impossible.

M. Chamillart partit, il y a aujourd'hui huit jours, pour visiter les principales villes de Flandres[1], leurs magasins, et s'aboucher à Mons avec l'Électeur au sujet des projets de la campagne prochaine. Il devoit y être hier ; de là, il ira à Namur et reviendra ici dans peu de temps. On dit qu'il y a un grand mouvement de troupes qui marchent vers la Meuse ; le temps nous éclaircira de ce qu'il doit produire. Je crois que le roi d'Angleterre fera la campagne en Flandres incognito ; il avoit demandé à demeurer à Dunkerque jusqu'à ce temps ; mais le Roi a souhaité qu'il vînt faire un tour près de la reine sa mère, qui assurément a besoin de consolation ; car elle étoit dans un état à faire pitié, et d'autant plus pénétrée qu'elle s'étoit plus flattée.

1. Le ministre quitta Versailles le jour de Pâques, 8 avril, dans l'après-midi et alla coucher chez son frère l'évêque de Senlis.

Le Roi ira le 18 à Marly jusqu'au 28 et partira pour Fontainebleau le 10 de mai prochain jusqu'à la Saint-Jean, qu'il reviendra ici. Je ne l'ai jamais vu en cette saison ; on dit qu'il est parfaitement beau ; mais les chasses y seront plus longues et plus fatigantes ; ainsi on ne pourra pas y aller si souvent qu'on le fait au mois de septembre. Mme la duchesse de Bourgogne fut saignée avant-hier ; elle s'en porte fort bien, et je crois qu'il n'y a plus lieu de douter de sa grossesse.

Voilà à peu près, mon cher frère, le système présent ; apparemment que le retour de M. Chamillart fera voir choses nouvelles. Lorsque je les saurai, je vous en manderai davantage. Conservez-moi toujours votre amitié, mon très cher frère ; soyez persuadé de ma tendresse et faites mes compliments à la reine.

LOUIS.

CXXXV.

AU ROI PHILIPPE V.

A Marly, le 29 avril 1708.

Voici la campagne qui s'approche de ce côté-ci, mon très cher frère, et j'y prends enfin un intérêt plus particulier : le Roi m'envoie commander son armée de Flandres, qui sera composée de ses meilleures troupes et très nombreuses. J'aurai avec moi le roi d'Angleterre incognito sous le nom de Chevalier de Saint-Georges, et mon frère de Berry. L'Élec-

teur va commander sur le Rhin, ayant sous lui le maréchal de Berwick ; cela n'est pas encore tout à fait public ici, parce que l'Électeur a demandé qu'il n'en revînt rien en Flandres jusqu'à ce qu'il eût déclaré son voyage ; je crois que cela le sera dans deux ou trois jours au plus tard[1]. Cependant je vous en demande le secret, à la reine et à vous, jusqu'à ce que cette nouvelle vous revienne publiquement.

Vous comprenez aisément quelle est ma joie, et je crois que vous voudrez bien y entrer. Mon frère de Berry en est ravi aussi ; mais le Roi lui a défendu d'en rien témoigner, et il se contient à merveille. Ce m'est un grand plaisir, après une interruption de quatre années entières, de me voir en quelque sorte rentrer dans le service et ne pas toujours demeurer inutile à Versailles, Marly ou Fontainebleau. Le Roi, qui devoit y aller le 14 de mai, a retardé son voyage jusqu'au 18 de juin, et je croirois assez qu'il le prolongera encore jusqu'au mois de septembre, qui est la saison où il y va d'ordinaire.

Je ne vous écrivis point la semaine passée, parce que, Mme la duchesse de Bourgogne étant prête à se blesser, je voulois en attendre la décision. En effet elle est accouchée le 23 ; mais ce qu'elle a eu ne pouvoit venir à bien ; les chirurgiens ont jugé qu'il falloit que l'enfant n'ait pas vécu quinze jours ; on

1. C'est le 30 avril que le Roi le déclara officiellement. Saint-Simon a raconté comment le voyage de Chamillart avait eu surtout pour objet de décider l'électeur de Bavière à céder la place au duc de Bourgogne, et qu'il ne le fit que moyennant finances (*Mémoires*, tome XVI, p. 3 et suivantes).

n'en voyoit que la place, et il falloit qu'il n'en fût plus question depuis deux mois. Peut-être les bals du carnaval y auront contribué. Ceci fera, à ce que j'espère, qu'elle ne se donnera pas des mouvements si violents à l'avenir ; car en aucun temps ils ne sont bons à rien. Elle se porte bien à présent et n'a pas eu depuis d'accidents [1].

J'espère que nous aurons bientôt de bonnes nouvelles de M. le duc d'Orléans [2].

Adieu, mon très cher frère ; faites mes compliments à la reine et priez-la pour moi de s'intéresser à ma joie ; je lui écrirai avant que de partir, ce qui sera, je crois, dans quinze jours. Aimez-moi toujours aussi tendrement que je vous aime.

LOUIS.

CXXXVI.

AU ROI PHILIPPE V.

Au camp de Soignies, le 29 mai 1708.

Il y a près d'un mois que je ne vous ai écrit, mon très cher frère, et je dois profiter du petit séjour que nous faisons ici pour réparer cette faute. Vous saurez apparemment déjà mon départ de Ver-

1. Voyez la singulière anecdote que Saint-Simon a insérée à ce propos dans ses *Mémoires* (tome XV, p. 469-473) et qui, si elle est exacte, jette un jour si curieux sur l'égoïsme de Louis XIV.

2. Il était parti pour aller prendre le commandement de l'armée d'Espagne.

sailles et mon arrivée à Valenciennes. J'ai enfin assemblé l'armée, le 25 de ce mois, entre la Haine et la Trouille, près de Mons, et j'ai marché ici le lendemain, où je suis campé, la droite à Naast, appuyée au bois du Rœulx, et la gauche à Chaussée-Notre-Dame, appuyée à des ruisseaux. Le front du camp est couvert par la petite rivière de Soignes, qui se jette dans la Senne à Horrues ; les ennemis ont campé quelques jours devant nous à Gaesbeck et Anderlecht et sont venus le 26 à Notre-Dame-de-Hal, où ils ont leur gauche, et la droite à Bellinghen[1] ; le pays qui est entre eux et nous est très coupé. Nous nous approcherons d'eux bientôt, et, si le terrain étoit plus ouvert, nous ne serions pas longtemps sans nous voir de bien près. Nous avons ici le roi d'Angleterre sous le nom de Chevalier de Saint-Georges, qui paroît se vouloir appliquer beaucoup. Mon frère commence bien aussi, et il faut espérer que la campagne sera heureuse. On dit que les ennemis veulent marcher tantôt vers Alost, tantôt vers le Bois-Seigneur-Isaac ; mais je crois qu'ils attendront que nous ayons fait quelque mouvement avant que d'en faire aucun ; car ils ne sont pas les plus forts. L'armée qui est ici est très belle et de bonne volonté, et M. de Vendôme n'en a pas moins de trouver une occasion de les combattre.

J'attends avec impatience des nouvelles du début de la campagne de M. le duc d'Orléans, et je crois qu'on en pourra juger des suites. Toutes les nouvelles de ce pays-ci disent que le prince Eugène doit

1. Toutes ces localités sont au sud-sud-ouest de Bruxelles.

avoir une armée de trente mille hommes sur la Moselle ; peu de jours nous en éclairciront. J'espère, mon cher frère, que, si nous trouvons une occasion heureuse, nous pourrons remettre sous votre obéissance une partie des pays que vous perdîtes il y a deux ans, et, sans penser au bien public, qui doit toujours aller le premier, la tendresse infinie que j'ai pour vous me feroit ressentir avec bien du plaisir que j'y aurois eu quelque part. Répondez toujours à cette amitié, mon cher frère, et soyez persuadé de la sincérité de la mienne.

LOUIS.

J'oubliois de vous dire que M. le comte de Bergeyck, qui gouverne ici vos finances, est un homme qui nen peut payer (*sic*) et qu'il vous sert, et le Roi aussi, au-dessus de tout ce qu'on peut désirer ; c'est de moi-même au moins que je vous dis ceci ; vous pouvez en être assuré.

Le 31 au matin.

Ma lettre n'étant pas encore partie, je vous dirai, mon cher frère, que les ennemis ont marché avant hier une lieue en avant et qu'ils sont campés la droite à Haute-Croix et la gauche à Tubize. Je profite encore de cette occasion pour vous renouveler les assurances de ma tendresse.

CXXXVII.

A LA REINE D'ESPAGNE.

Au camp de Soignies, le 29 mai 1708.

J'ai bien tardé, Madame, à vous rendre le devoir indispensable dont je m'acquitte aujourd'hui ; mais comme j'avois prié le roi de vous faire part du voyage que j'allois faire, je crois qu'il vaut mieux avoir attendu jusqu'à présent pour pouvoir dater ma lettre ainsi que je le fais aujourd'hui. Il y a quatre jours que l'armée est assemblée ; il y a longtemps qu'on n'en a vue une si nombreuse, si belle, et de si bonne volonté, et je suis persuadé qu'à la première occasion que nous donneront nos ennemis, nous leur ferons voir qu'ils ne sont pas devenus invincibles. Ce m'est une grande joie de penser que je puis rendre au roi mon frère une bonne partie de ce qu'il a perdu en ce pays-ci ; je suis sûr toujours qu'il ne tiendra pas à moi, et j'ose vous assurer que cela arriveroit s'il nous venoit quelque avantage considérable.

Conservez-moi toujours l'honneur de votre amitié, Madame, et soyez persuadée que je vous suis encore plus attaché par le cœur que par le sang.

LOUIS.

CXXXVIII.

AU ROI PHILIPPE V.

Au camp de Braine-l'Alleu, le 20 juin [1708].

Nous sommes ici fort tranquillement depuis le commencement du mois, mon très cher frère, étant partis de Soignies, comme vous savez, le 1er au soir et ayant dérobé une marche aux ennemis. Nous les tenons derrière la forêt de Soignes, entre Louvain et Bruxelles, et nous vivons aux dépens du Brabant pour la plupart. Nous sommes dans une situation à nous porter à droite ou à gauche selon qu'il nous plaira et y prévenir toujours les ennemis, qui attendent nos mouvements pour y régler les leurs. Ils sont entre leurs places et n'ont pas marqué tant de désir de combattre qu'ils le publioient auparavant. Nous sommes en attente de ce que deviendra l'armée qui s'assemble sur la Moselle, où le prince Eugène n'étoit pas encore arrivé le 12 ; mais je crois que les mesures que l'électeur de Bavière a prises pour s'y opposer à lui déconcerteront ses projets. On prétend qu'ils le sont déjà par la supériorité que nous avons ici, et que Marlborough n'a pu y envoyer cinq ou six mille hommes qu'il avoit promis d'envoyer. Il faut espérer que la campagne, qui a bien commencé, continuera de même et que Dieu, nous protégeant, nous conduira à une bonne et heureuse paix.

J'appris hier que M. le duc d'Orléans avoit bien

commencé de son côté ; l'avantage qu'il a eu sur les ennemis et la prise de leurs bestiaux sont très considérables et lui faciliteront la continuation de ses entreprises[1], pourvu que les chaleurs ne l'empêchent pas. J'ai aussi appris que le marquis de Bay étoit en présence des Portugais, et je ne doute pas qu'il ne profite de quelqu'un de leurs mouvements pour les attaquer avec avantage ; car on dit que la qualité de ses troupes est meilleure que celle des ennemis.

Je crois que je vous ferai plaisir, mon très cher frère, en vous disant que mon frère de Berry s'y prend à merveille ; il raisonne juste ; il entre dans tout et paroît fort secret ; il n'épargne point sa peine ; il s'applique pour s'instruire ; l'amitié que nous avons pour lui fait que nous nous en devons réjouir ensemble. Je suis aussi fort content du roi d'Angleterre, qui est incognito sous le nom de Chevalier de Saint-Georges, et il s'applique aussi. Il a marqué dans son voyage d'Écosse beaucoup de courage et de bonne tête, et certainement la fermeté paroît bien mieux dans l'adversité que dans la prospérité ; vous ne le savez que trop par vous-même, mon très cher frère ; mais j'espère que Dieu, qui vous a éprouvé, ne permettra pas que cela aille plus loin et que, vous conservant ce qu'il vous a donné, nous serons tous contents.

On ne peut vous aimer plus tendrement que je le

1. Ceci fait allusion d'abord à la défaite, le 2 juin, d'un corps de deux mille cinq cents hommes par Gaetano, lieutenant du duc d'Orléans, ensuite à l'enlèvement d'un convoi de bestiaux destiné à Tortose par Don Joseph Vallejo.

fais, mon très cher frère, ni vous souhaiter plus de bonheur que moi. Je serois bien heureux si je pouvois y contribuer ici ; conservez-moi toujours, je vous prie, votre ancienne amitié et soyez persuadé que la mienne durera autant que ma vie.

LOUIS.

CXXXIX.

A LA REINE D'ESPAGNE.

Au camp de Braine-l'Alleu, le 20 juin 1708.

Il me semble, Madame, que la campagne ouvre assez bien. Les avantages que M. le duc d'Orléans a remportés en Catalogne, de ce côté-ci les ennemis resserrés entre leurs places et derrière une grande forêt, sur la Moselle l'Électeur prévenant les projets du prince Eugène et sur lesquels les ennemis fondoient une partie de leurs espérances, tout cela donne lieu d'espérer que les suites en seront heureuses et favorables aux intérêts du Roi et du roi d'Espagne. Je mande au roi mon frère que je m'estimerois bien heureux si je pouvois contribuer à remettre sous son obéissance les pays qu'il a perdus de ces côtés-ci, et je puis vous assurer que j'y travaillerai de tout mon pouvoir. J'y serois bien sensible et par l'intérêt que je prends au bien des deux royaumes et par l'amitié que j'ai pour le roi mon frère ; j'oserois aussi y ajouter, par celle que j'ai pour vous, Madame, qui ne sauroit être ni plus sincère, ni plus tendre. Permettez-moi ce mot et con-

tinuez-moi toujours, je vous en supplie très humblement, l'honneur de la vôtre ; je ferai tout ce qui me sera possible pour la mériter toujours et pour avoir aussi quelque part dans votre estime.

LOUIS.

CXL.

AU ROI PHILIPPE V.

Près de Ninove, le 6 juillet 1708.

Je vous avois bien dit, mon très cher frère, que je ferois ce que je pourrois pour remettre sous votre obéissance une partie des pays que les ennemis vous avoient enlevés il y a deux ans, et Gand, dont vous êtes maître depuis hier, en est une des meilleures preuves [1]. Je ne saurois vous dire assez de bien du comte de Bergeyck, qui a conduit l'entreprise, du sieur de la Faille [2], grand bailli de cette ville, qui l'a exécutée, et du peuple de Gand qui n'a cessé de crier : Vive le Roi ! et de donner toutes les marques d'une joie et d'une affection extraordinaire pour vous. Marlborough a été attrapé pour cette fois, et, en une seule marche, partant de Braine-l'Alleu avant-hier au soir, nous achevons de passer la

1. Gand fut surpris le 4 juillet par un détachement français commandé par M. de Chémerault, auquel le grand bailli la Faille fit ouvrir une porte ; le *Mercure*, numéro supplémentaire d'août, renferme un récit détaillé de l'expédition.

2. Il était brigadier dans les troupes d'Espagne, et les ennemis lui avaient enlevé ses fonctions de grand bailli ; il s'appelait la Faille ou la Faye.

Dendre à Ninove ce matin. Il y a apparence que le château suivra bientôt la ville, ainsi que Bruges, dont je dois apprendre la réduction incessamment[1]. Vous me permettrez pour aujourd'hui de ne vous en pas dire davantage ; car il me reste encore quelques affaires. Ce m'est une chose bien douce d'avoir pu par les effets vous témoigner l'extrême amitié que j'ai pour vous.

LOUIS.

Faites, je vous prie, bien des compliments à la reine ; j'espère qu'elle sera contente de moi.

CXLI.

AU ROI PHILIPPE V.

Au camp de Lède, le 8 juillet 1708.

Je vous envoie Don Michel de Grimaldi[2], mon très cher frère, pour vous apprendre l'entière réduction de Gand sous votre obéissance par la prise du château, dont nous avons eu la porte ce matin, et celle de Bruges, dont les magistrats ouvrirent les portes aussitôt qu'ils surent la prise de Gand. Vous ne saurez reconnoître assez le zèle et la bonne con-

1. Bruges se rendit le lendemain au comte de la Motte-Houdancourt.

2. Ce Michel de Grimaldi était un neveu du marquis Antoine de Grimaldi, alors lieutenant général dans les troupes d'Espagne. Voyez une lettre de Philippe V au duc de Vendôme dans les *Mémoires de Saint-Simon*, tome XVI, p. 569.

duite du comte de Bergeyck, du sieur de la Faille, grand bailli de Gand, et l'extrême affection de vos peuples, qui la témoignent de toutes manières. Nous allons présentement travailler à vous les conserver et à vous en acquérir encore d'autres. Je vous envoie jointe à cette lettre la relation de ce qui s'est passé ces quatre jours et des mouvements qu'ont faits les armées. Le prince Eugène est arrivé avant hier, de sa personne, à celle des ennemis, et ses troupes y seront dans quatre ou cinq jours ; mais Saint-Frémont et ensuite l'Électeur ne tarderont pas à arriver, et je ne crois pas que cette jonction leur profite beaucoup, d'autant plus que leurs projets doivent être présentement fort déconcertés. Je ne saurois vous exprimer à quel point je suis sensible au plaisir de travailler avec succès pour vos intérêts.

Montviel[1], qui sert dans cette armée de maréchal des logis et qui remplit cette place avec application et capacité, qui vous a suivi en Espagne et en Italie, et que vous connoissez depuis longtemps, n'a rien reçu depuis cinq ans de la pension que vous lui avez accordée. Il demanderoit que cette pension, qui est de six cents pistoles d'or avec ses avantages, lui fût payée sur l'assiento des nègres[2]. Vous me ferez plaisir de lui accorder cette grâce ; je m'inté-

1. Jacques de Vassal, marquis de Montviel, gentilhomme de la manche des jeunes princes, avait accompagné Philippe V en Espagne et en était revenu en 1702 ; brigadier d'infanterie en 1703, il remplit jusqu'en 1713 la charge de maréchal général des logis à l'armée de Flandres, parvint en 1734 au grade de maréchal de camp et mourut en 1744, à quatre-vingt-cinq ans.

2. C'est-à-dire sur les revenus de la traite des nègres.

resse à tout ce qui le regarde, et il mérite que l'on fasse pour lui.

Soyez persuadé de ma tendresse, mon très cher frère, et conservez-moi toujours votre amitié.

LOUIS.

CXLII.

A LA REINE D'ESPAGNE.

Au camp de Lède, le 8 juillet 1708.

Ce n'étoit pas assez des villes de Gand et de Bruges, Madame; il nous falloit encore le château de Gand; mais il n'a pas tardé, et ce matin nos troupes en ont pris les portes, et la garnison en sortira après-demain. C'est un grand bonheur qu'on ait fait si aisément ces conquêtes, et j'espère qu'on n'en demeurera pas là et que, avant la fin de la campagne, j'aurai encore plusieurs bonnes nouvelles à vous mander.

J'ai reçu il y a quelques jours la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et j'y aurois fait plus tôt réponse si nos mouvements n'avoient été un peu trop vifs. Rien ne me fait un plus grand plaisir, Madame, que de recevoir des marques de votre amitié. Conservez-la-moi toujours, je vous en supplie, et soyez persuadée que la mienne pour vous ne sauroit être plus sincère.

LOUIS.

CXLIII.

AU ROI PHILIPPE V.

Au camp de Lovendeghem, le 21 juillet 1708.

Je n'ai pas eu la force de vous écrire, mon très cher frère, depuis notre malheureuse journée du 11 [1]. Nous nous sommes retirés ici, derrière le canal de Bruges à Gand, pour vous conserver nos conquêtes, et j'espère, Dieu aidant, que nous y réussirons. Je ne crois pas les ennemis en état de faire les sièges de Tournay, de Lille, ni d'Ypres, surtout le maréchal de Berwick étant auprès de Douay avec un corps de trente mille hommes. Notre perte n'est point si considérable qu'on l'avoit cru d'abord, et, quand nous aurons été rejoints par huit ou neuf mille hommes qui se sont retirés dans les places que je viens de vous nommer, nous serons encore à peu de chose près aussi forts que les ennemis.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous faire aucun détail de la bataille ; vous en saurez déjà les particularités. J'espère que Dieu, qui m'a humilié dans ma première action de guerre, me soutiendra, si j'en vois d'autres, et qu'il ne nous abandonnera pas tout à fait, et, si, comme je l'espère, nous soute-

1. La défaite d'Audenarde. Sur cette bataille, consulter l'Appendice V du tome XVI des *Mémoires de Saint-Simon*, édition Boislisle, dans lequel sont indiquées les diverses relations qui en furent données.

nons Gand et Bruges, les ennemis y perdront plus qu'ils n'ont gagné à leur victoire, et l'avantage de la campagne nous restera encore. J'attends de bonnes nouvelles du siège de Tortose.

Faites, je vous prie, mes compliments à la reine, et soyez persuadé de la tendre amitié que je conserverai toute ma vie pour vous.

LOUIS.

CXLIV.

AU ROI PHILIPPE V.

Au camp du Saussoy[1], le 23 septembre 1708.

Que direz-vous de mon long silence, mon très cher frère, ou plutôt n'en devinerez-vous pas aisément la cause ? Je n'ai point voulu vous écrire que les mouvements proche des ennemis que nous avons faits pendant quinze jours ne fussent finis, et que l'affaire ne fût dévolue ; car, quand j'arrivai à Tournay le 1er de ce mois, je ne doutai pas qu'il ne se dût passer une bataille générale avant très peu de jours. La situation avantageuse des ennemis égaux à nous et retranchés ne l'a pas permis. Le parti de leur couper toute communication avec leurs places et leurs convois a été choisi comme le plus sûr et le plus apparent pour réussir, et nous y travaillons depuis huit jours. Nous tiendrons absolument l'Es-

1. Le Sauchoir ou Saussoy était une abbaye de cisterciennes à deux kilomètres de Tournay.

caut de ce côté-ci, et j'envoie trente bataillons et dix-huit ou vingt escadrons au comte de la Motte pour en faire autant du côté d'Ostende. Cependant, au bout d'un mois entier de tranchée ouverte devant Lille[1], les ennemis viennent, la nuit d'avant-hier à hier, de manquer le chemin couvert pour la seconde fois et n'ont pu se loger que sur l'angle d'un des deux tenaillons qui sont au centre de leur attaque; quelques-uns disent même qu'ils ont été rechassés la nuit dernière. Quoi qu'il en soit, on ne peut rien ajouter à la défense du maréchal de Boufflers, qui fait la fonction de simple gouverneur, sans aucun autre commandement.

J'ai reçu plusieurs de vos lettres, et dernièrement une tout à l'heure, qui m'a fait prendre le parti de vous écrire toujours celle-ci; car j'ai des réponses à faire à la reine et à la princesse des Ursins; mais, pour aujourd'hui, je n'en ai véritablement pas le temps, ce qui m'arrive souvent, soit pour monter à cheval, soit pour écrire. Vous pouvez présentement être hors d'inquiétude sur les périls que nous pouvons courir, mon frère de Berry et moi, n'y ayant pas grande apparence de voir d'actions d'ici à la fin de la campagne, sans cependant que l'on puisse répondre de rien.

Faites, je vous prie, bien des compliments à la reine de ma part, et soyez persuadé, mon très cher frère, que ma tendresse pour vous est au-dessus de toute expression.

1. Sur le siège de Lille, on peut consulter l'ouvrage très documenté du capitaine Sautai, *Le Siège de Lille en 1708*.

J'ai rendu votre lettre au roi d'Angleterre, qui est pour nous Chevalier de Saint-Georges, et qui a soutenu les fatigues mieux que je ne l'aurois cru. Le prince Eugène a été un peu blessé à la tête d'un éclat de grenade à l'attaque du 21 au 22.

LOUIS.

Si j'en ai le temps dans quelques jours, je vous ferai un récit de tout ce qui s'est passé depuis mon départ de Gand.

CXLV.

AU ROI PHILIPPE V.

Au camp du Saussoy, le 15 novembre 1708.

Il y a infiniment longtemps que je ne vous ai écrit, mon très cher frère, quoique j'aie reçu dans cet intervalle beaucoup de lettres de vous. J'ai eu depuis ce temps le désagrément de la perte de Lille, que nos précautions n'ont pu empêcher[1], et je crains bien que la citadelle n'ait bientôt le même sort. Je vous aurois envoyé la petite relation que je vous ai dit si j'avois eu le temps de la faire ; mais j'ai quasi incessamment des affaires, soit conférences, soit raisonnements, soit promenades, qui empêchent de travailler de suite.

1. La ville de Lille avait capitulé le 23 octobre, et la citadelle ne se rendit que le 7 décembre sur l'ordre formel de Louis XIV (*Journal de Dangeau*, tome XII, p. 280 et 282-283).

Je vous envoie un mémoire que Montviel m'a donné il y a quelques jours au sujet de ce que je vous avois demandé pour lui. Vous me ferez plaisir certainement de lui en faire en ce qu'il sera possible.

Croyez, je vous en prie, mon très cher frère, que, si je ne vous écris pas plus souvent, ma tendresse n'en est pas moins véritable.

LOUIS.

APPENDICE

LETTRES DU DUC DE BOURGOGNE

AU ROI ET A CHAMILLART

PENDANT LES CAMPAGNES DE 1703 ET DE 1708.

[Les lettres que le duc de Bourgogne écrivit à son frère Philippe V, pendant qu'il commandait l'armée d'Allemagne en 1703 et l'armée de Flandre en 1708, sont en assez petit nombre. On a pensé qu'il serait intéressant d'en rapprocher les lettres qu'il adressa, pendant ces deux campagnes, au Roi son grand-père et au ministre Chamillart sur les événements et les opérations militaires. Quelques-unes seulement de ces lettres ont été publiées par le général Pelet dans les tomes III et VIII des *Mémoires militaires relatifs à la guerre de la succession d'Espagne* ; on ne les réimprimera pas dans le présent appendice. On n'y donnera pas non plus les lettres du prince adressées à d'autres personnes que le Roi et le ministre ; celles de cette catégorie qu'on aura pu retrouver seront placées à l'Appendice de notre tome II.]

I.

CAMPAGNE DE 1703.

[Les lettres écrites au Roi par le prince pendant cette campagne (sauf trois des 24 juin, 23 juillet et 17 août qui ont été publiées par le général Pelet, et une du 9 août, qu'on trouvera ci-après) n'ont pas été conservées dans les registres du Dépôt de la guerre ; elles devaient cependant

être assez nombreuses, si l'on en juge par les renvois continuels qu'il y fait dans les lettres au ministre Chamillart, qu'on va trouver ci-après. Elles restèrent sans doute entre les mains de Louis XIV, comme plusieurs de celles de l'année 1708, et furent probablement brûlées ou perdues ; on ne peut que regretter cette disparition.]

Au ministre Chamillart[1].

A Belfort, le 31 mai 1703.

J'ai fait venir jusqu'ici, Monsieur, le courrier du 28 que je reçus hier à Vesoul pour assurer le Roi que j'étois en lieu de sûreté ; vous verrez par la lettre que je lui écris que son inquiétude étoit fondée et les précautions que j'ai prises pour arriver ici. Nous n'avons vu cependant personne. En vérité, il n'est pas juste que les ennemis traversent tranquillement la Lorraine pour venir faire contribuer la Franche-Comté, pendant que M. de Lorraine ne cesse de faire des plaintes du moindre quartier que le Roi établit chez lui. Si l'on pouvoit envoyer librement en Lorraine, je réponds bien que les partis qui ont paru ne retourneroient pas si aisément qu'ils sont venus. Cependant, voilà la neutralité de M. de Lorraine, qu'on pourroit, sans lui faire tort, appeler partialité. Vous pourriez du moins mettre le régiment de Verceil, qui sera incessamment achevé, aux gorges des montagnes par où ces partis sont venus, ou du moins ont paru. J'ai trouvé le régiment de Pezeux en très bon état et à ne le pas distinguer d'avec un vieux. Je ne doute pas que vous ne lui ayez envoyé ses ordres, et, s'ils n'étoient pas partis, je vous prie de les lui expédier au plus tôt. Je serai, je crois, le 8 du mois prochain à l'armée, avec laquelle je souhaite fort servir et contenter le Roi. Je ne finis pas ma lettre par un compliment ; car ils seroient trop fades à recommencer souvent.

1. Vol. Guerre 1666, n° 209.

A Chamillart[1].

A Strasbourg, le 7 juin 1703.

Je vous envoie, Monsieur, une lettre pour le Roi, avec un ordre de bataille de cette armée, qui n'est pas bien considérable encore ; mais il faut espérer qu'elle croîtra. Je crois que les nouvelles que nous vous envoyons, vous feront quelque plaisir. Elles marquent bien l'infériorité des ennemis, et à quel point ils nous craignent, pour nous fuir de plus de dix lieues. Au reste, je me joins à M. de Tallard, et vous pouvez compter que je dis et pense autant que lui tout ce qui est dans sa lettre.

A Chamillart[2].

Au camp de Schleithal, le 25 juin 1703.

Je me suis servi aujourd'hui, dans la lettre que j'écris au Roi[3], Monsieur, du chiffre général ; mais je crois que, dans les affaires de cette importance et dans lesquelles cependant je suis bien aise d'entrer un peu en matière avec le Roi, il seroit bon d'en avoir un plus sûr. Si vous voulez bien en faire faire un et l'envoyer, il sera entre les mains de Noblet et ne passera pas plus loin. J'oubliai de vous dire dans ma dernière lettre que vous me feriez plaisir de m'envoyer les nouvelles de Flandres et d'Italie. Je souhaite ardemment que nous puissions vous en envoyer d'ici bientôt, qui puissent contenter le Roi et en même temps être utiles à son service. Je ne doute pas que vous n'ayez déjà envoyé des ordres pour faire avancer les troupes qui sont à Luxembourg ; toutes celles qui sont dans ce département-ci ont leurs ordres.

1. Vol. Guerre 1666, n° 223 bis.
2. Vol. Guerre 1666, n° 263.
3. Lettre du 24 juin publiée dans les *Mémoires militaires relatifs à la guerre de la succession d'Espagne*, tome III, p. 400.

A Chamillart[1].

Au camp de Schleithal, le 28 juin 1703.

Je ne vous envoie, Monsieur, qu'une simple lettre pour le Roi, M. le maréchal de Tallard s'étant chargé de faire le projet pour l'envoyer à la cour, et je n'ai rien à y ajouter que je n'aie mis dans mes dernières lettres. J'ai une grande impatience de voir arriver ce temps et suis fort aise qu'il ne soit plus bien éloigné. Le comte de Hornes, lieutenant général des troupes d'Espagne, m'a parlé pour avoir une lettre de service du Roi ; cependant, il me paroît que c'est au roi d'Espagne et non au Roi à lui donner cette lettre de service. Vous en parlerez au Roi, afin qu'il fasse ce qu'il jugera à propos. Je voudrois bien que les affaires allassent aussi bien en Espagne qu'ici.

A Chamillart[2].

Au Fort-Louis, 9 juillet 1703.

Le courrier que nous renvoyons aujourd'hui, Monsieur, n'est que l'avant-coureur de Cilly, qui partira demain au soir pour mettre le Roi au fait de tout, lui représenter les choses telles qu'elles sont, et ensuite nous rapporter ses ordres, que nous suivrons aveuglément. Le mémoire du maréchal de Tallard pourra aussi expliquer très nettement au Roi la situation présente ; mais, quoi que le Roi ordonne, nous commencerons à l'exécuter dès qu'il nous sera possible. Nous avions déjà vu, par un courrier que l'électeur de Cologne envoyoit à l'électeur de Bavière, la copie d'une lettre du comte de Saint-Maurice qui portoit en gros l'affaire de Flandres, mais pas si avantageuse que la relation du maréchal de Boufflers, d'autant plus qu'il ne parloit que de ce qu'il avoit vu et ne s'étendoit en rien sur le reste.

1. Vol. Guerre 1666, n° 273.
2. Vol. Guerre 1667, n° 11.

Ce qui me console dans ce retardement, c'est que, si le Roi continue d'approuver notre premier dessein, cela n'ira guère qu'à un mois, et qu'en gagnant du temps dans plusieurs camps de l'autre côté du Rhin, où nous mangerons le pays ennemi, nous attraperons enfin un temps que je désire de toutes façons avec une ardeur infinie et qui, pour être retardé, j'espère, ne sera pas perdu.

A Chamillart[1].

Au Fort-Louis, le 10 juillet 1703.

Je n'ai rien de nouveau à vous mander par celle-ci. Cilly et le mémoire du maréchal de Tallard, qui ne peut être plus juste, instruiront à fond le Roi de ce qui concerne les entreprises de ce côté-ci. Nous avons aujourd'hui fait la réjouissance du combat de Flandre avec un grand désir de leur en donner bientôt une à nous rendre. Je crois que nous ne pourrons sortir d'ici que dans deux ou trois jours : le Rhin est plus haut qu'il n'a été depuis plusieurs années, et la digue d'ici à la Vantzenau est inondée. Je crois que le courrier que nous vous renvoyâmes hier vous en aura dit des nouvelles.

A Chamillart[2].

A Willstedt, le 20 juillet 1703.

Cilly n'est pas encore revenu, Monsieur, et nous l'attendrons demain ou après avec une extrême impatience. J'écris cependant une lettre au Roi pour lui rendre compte des mouvements que nous avons faits depuis le 12 et de l'état présent des choses, tant de notre côté que de celui des ennemis ; le Rhin baisse considérablement de jour en jour, et j'espère que, le Roi ne changeant point de sentiment, nous serons plus tôt en état qu'il n'a pensé de lui rendre un important service.

1. Vol. Guerre 1667, n° 15
2. *Ibidem*, n° 32.

A Chamillart[1].

Au camp de Willstedt, le 24 juillet 1703.

Vous verrez, par la lettre que j'écris au Roi[2], Monsieur, le désir que j'ai de lui rendre un important service en ce pays et quels sont les moyens que je propose qu'il y emploie. Il ne me reste qu'à commencer ce qui ne peut manquer et attendre de sa prudence ce qui pourra nous mettre en état de lui plaire. Il me paroît, selon que je raisonne, que, si le Roi entre dans mon sentiment, nous n'y pouvons manquer d'une manière ou d'autre, ainsi que je le mets à la fin de la lettre. Les renforts qui viennent aux ennemis ne sont pas si considérables qu'on l'avoit dit d'abord, mais on dit que la plus grande partie marche au prince de Bade. J'attends avec impatience des nouvelles de Bavière et d'Italie, et, selon qu'elles seront, je devinerai apparemment par avance la réponse du Roi, en cas qu'il entre dans la proposition que je prends la liberté de lui faire.

A Chamillart[3].

Au camp d'Urlaffen[4], le 2 août 1703.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre du Roi, l'ordre de sa maison, et ses cartes, qui nous seront très utiles. J'espère tout de la marche de M. de Vendôme ; c'est elle qui fera l'effet tant désiré, ainsi que je pris la liberté de le dire au Roi dans ma dernière lettre. Je suis ravi qu'il ait approuvé mes raisonnements. Nous allons travailler à l'exécution de ce qu'il

1. Vol. Guerre 1667, n° 38.

2. Cette lettre, au Roi, du 23 juillet, a été publiée dans les *Mémoires militaires relatifs à la guerre de la succession d'Espagne*, tome III, p. 413.

3. Vol. Guerre 1667, n° 78.

4. Le prince écrit *Orlaff*.

approuve pour le temps marqué, et j'ai beaucoup de joie de le voir insensiblement s'approcher. J'ai marqué dans la fin de ma lettre au Roi la nécessité où je serai alors de répandre de l'argent, et que ce qu'il me reste n'y résisteroit pas longtemps ; vous voudrez bien recevoir là-dessus les ordres du Roi, afin que vous m'en puissiez faire tenir avant ce temps. Je connois trop votre zèle pour le service du Roi pour douter que vous ne travaillerez en ce qui dépendra de vous à ce que je vous demanderai et qui ne tendra jamais qu'au même but que vous.

Au Roi [1].

Au camp d'Urlaffen, le 9 août 1703.

Nous marchons enfin après-demain pour aller à Brisach. Votre Majesté verra, par le mémoire que lui doit envoyer le maréchal de Tallard, que le comte de Marcin sera chargé de l'investiture et que, jusques au jour que l'on arrivera devant, l'on tâchera de faire croire aux ennemis qu'on en veut à leurs lignes et à Fribourg. Ce m'est un grand sujet de joie de me trouver au terme où je pourrai ne me plus compter inutile au service de Votre Majesté, et où, en même temps, j'aurai lieu de m'instruire. Le maréchal de Tallard a achevé de régler toutes choses pour ce qui regarde les vivres, les pionniers, l'artillerie et les ponts, en sorte que tout arrivera fort peu de temps après nous, et que l'on commencera à travailler aux lignes dès qu'on sera arrivé, c'est-à-dire le 16 de ce mois.

Nous nous déferons de nos gros bagages pour la marche, où ils nous embarrasseroient beaucoup, et nous les ferons passer par l'Alsace.

J'espère que l'arrivée du maréchal de Vauban me fera voir encore plus de facilités que je ne me suis imaginé jusqu'ici à réduire cette place sous l'obéissance de Votre

1. Vol. Guerre 1667, n° 87 ; lettre du 10 à Chamillart (n° 88).

Majesté, quoique les difficultés s'aplanissent tous les jours. Je souhaite que Fribourg puisse avoir le même sort. Je le crois cependant encore plus difficile, et quant à l'attaque et quant à la circonvallation. Mais, si quelque chose est capable de nous faire faire ce siège, je le répéterai encore à Votre Majesté, ce seront la supériorité et les succès en Allemagne.

Il y a huit jours qu'il partit de l'armée ennemie qui garde les lignes sept bataillons avec armes et bagages qui devoient, à ce qu'on disoit, aller joindre le prince de Bade. Mais ces bataillons, après être partis de l'armée, se sont campés derrière Rastadt, et on dit qu'ils y sont encore.

Votre Majesté saura apparemment le combat qui s'est passé sur le Danube, où ses troupes, au nombre de trois mille cinq cents chevaux et de sept cents hommes de pied, commandés par Legall, ont défait cinq mille chevaux des meilleures troupes des ennemis, dont il y a eu quinze cents de tués et sept étendards pris. Le succès de ce combat est d'autant plus heureux qu'il donne la supériorité aux armes de Votre Majesté en Allemagne, et que, le duc de Vendôme faisant joindre l'électeur de Bavière par son détachement, comme je n'en doute plus, les ennemis seront obligés de réunir leurs forces pour défendre le cœur de leur pays et nous mettront par là en état de faire le siège de Fribourg, ainsi que j'ai eu l'honneur de le mander à Votre Majesté dès le mois passé.

Le 10 août.

Depuis ma lettre commencée, j'en ai vu une de l'armée du duc de Vendôme du 30 juillet, qui marquoit que les ennemis avoient abandonné Torbole. Je ne doute pas que Votre Majesté n'ait déjà eu cette nouvelle en droiture. Le comte de Marcin est parti ce matin, et nous marchons enfin demain. Je n'ai rien à redire à Votre Majesté sur la joie où je me trouve de lui aller enfin être bon à quelque chose et sur mon attachement respectueux pour sa personne ;

oserois-je aussi lui témoigner ma joie sur l'heureux accouchement de Mme la duchesse d'Orléans et la naissance du prince son petit-fils.

A Chamillart[1].

Au camp devant Brisach, le 17 août 1703.

La lettre que j'écris au Roi[2] vous instruira en gros, Monsieur, de l'état où nous sommes. Vous verrez que nous ne sommes pas encore entièrement à demeure ; mais enfin il n'y a plus moyen de s'en dédire, et je n'ai pas cru devoir être plus longtemps sans en informer le Roi par un courrier. Je vous remercie des nouvelles d'Italie que vous m'avez envoyées, j'espère un heureux succès du côté de cette jonction, et du nôtre aussi, et qu'avant qu'il soit un mois au plus, le courrier qui portera la nouvelle de la capitulation sera arrivé à la cour.

A Chamillart[3].

Au camp devant Brisach, le 20 août 1703.

J'écris au Roi, Monsieur, une longue lettre[4] pour lui rendre compte de la situation des lignes et des premiers préparatifs ; j'y joins quelques raisonnements sur la suite de la campagne, qui sont un peu hardis pour un jeune homme comme moi, mais cependant que je ne crois pas fort de travers. J'ai reçu ce matin la relation du combat sur le Danube ; nous avions déjà eu la même par Bâle et par le marquis de Puyzieulx. Je vous remercie aussi de l'argent que vous m'avez fait remettre ; vous savez que gens comme moi en ont besoin en de pareilles occasions.

1. Vol. Guerre 1667, n° 110.

2. Cette lettre au Roi a été publiée dans les *Mémoires militaires sur la guerre de la succession d'Espagne*, tome III, p. 422.

3. Vol. Guerre 1667, n° 120.

4. Cette lettre n'a pas été retrouvée.

A Chamillart[1].

Au camp devant Brisach, le 23 août 1703.

J'envoie au Roi, Monsieur, le plan de la tranchée qui, en deux nuits, est aussi avancée qu'on l'a fait jusqu'ici en six. La batterie de l'île a commencé à tirer aujourd'hui, c'est-à-dire six de ses pièces ; mais elle n'a pas toujours continué. Les ennemis y ont tourné une grande partie [de] leur canon et en ont démonté quatre pièces. J'espère que demain elle pourra tirer tout entière, et les mortiers aussi et que le Roi aura lieu d'être content de la manière dont ira le siège quand on aura placé les batteries de front, ce qui se fera incessamment.

A Chamillart[2].

Au camp devant Brisach, le 27 août 1703.

Celle-ci n'est que le mot d'avis, Monsieur, pour accompagner le compte que je rends au Roi de ce qui se passe ici, dont je crois que vous êtes bien informé. Je ne sais encore que dire sur la suite, et les affaires d'Allemagne seront la règle de nos raisonnements. Je voudrois bien que tout nous fut entièrement aisé et sûr ; c'est de quoi seul le temps nous peut instruire.

A Chamillart[3].

Au camp devant Brisach, le 2 septembre 1703.

Voici bien des choses nouvelles dont il est question, Monsieur ; mais il me paroît que, dans l'impossibilité où l'on est de prendre Fribourg, ce seroit une assez bonne

1. Vol. Guerre 1667, n° 135.
2. *Ibidem*, n° 142.
3. *Ibidem*, n° 163.

consolation que de s'en venger sur Landau, et certainement on n'aura jamais de conjoncture plus favorable que celle-ci, moyennant les suppositions que les affaires d'Allemagne demeurent dans le même état où elles sont présentement et qu'il nous vienne des troupes de Flandre. J'ai cru que le maréchal de Tallard avoit expliqué assez nettement ses vues au Roi pour ne devoir pas lui répéter précisément la même chose, ne pouvant y rien ajouter du tout. Pour les troupes d'Italie, vous savez que c'est ma folie ; mais je vous ai déjà dit que le Roi en savoit plus que moi et que je voulois attendre en silence tout ce qu'il lui plairoit d'ordonner, là-dessus comme sur autre chose. Si le Roi approuve le projet de Landau, vous voyez qu'il demande une prompte exécution. Pour la suite, je n'oserois en parler bien sûrement ; mais, pour Landau, je le crois faisable de la manière et aux conditions que je vous ai dites. Pour mon retour, je ne le demande qu'à condition de revenir ; sans cela je prierai le Roi de me laisser ici. Si je m'en retourne, vous voudrez bien, quand la place sera prise, avertir M. de Torcy, afin qu'il fasse tenir le même nombre de chevaux prêt que quand je suis venu, sur la route de Dijon ou sur celle de Langres, telle qu'il l'aimera mieux. Nous avons encore de l'argent ; mais, comme ceci en mange un peu et qu'à la fin il y a de grosses distributions à faire, je crois que le Roi trouverait bon, si j'en étois pressé, que l'intendant me remît ici ce qui me seroit nécessaire, parce que je n'aurois peut-être pas le temps du retour d'un courrier. J'en demande dès à présent la permission au Roi, espérant que le Contrôleur général des finances ne trouvera point que j'en aie abusé, quand cette dépense passera devant lui.

Le maréchal de Tallard vous envoie apparemment les nouvelles d'Allemagne, qui ne disent encore rien.

A Chamillart [1].

Au camp devant Brisach, le 3 septembre 1703.

Je me contente par cet ordinaire de rendre compte au Roi, Monsieur, du cours du siège, remettant à répondre demain par un courrier extraordinaire à la lettre que je reçus hier par le retour du mien. J'en ai encore reçu une, par laquelle il m'ordonne de presser le siège ; je puis vous assurer que nous faisons ce que nous pouvons et que nous allons même beaucoup plus vite que M. le maréchal de Vauban ne voudroit. Il ne nous a pas donné non plus autant d'artillerie que nous lui en avions préparé ; il la réserve apparemment pour battre en brèche de dessus le chemin couvert, dont je crois que nous serons bientôt maîtres, aussi bien que de la place, quand le canon aura tiré en brèche. Il y en a déjà une très grande du côté du Rhin, ainsi que je le mande au Roi. Pour sa lettre du 29, vous verrez que nous y avons déjà quasi répondu par avance hier matin. Mais, si nous trouvons de l'impossibilité d'un côté, il me semble que nous lui ouvrons une assez belle carrière d'un autre. Il faut réserver ces raisonnements pour demain. Je suis persuadé, Monsieur que vous les trouverez fondés ; mais, après avoir représenté, nous nous soumettrons entièrement aux ordres du Roi.

A Chamillart [2].

Au camp devant Brisach, le 4 septembre 1703.

Nous sommes enfin maîtres d'une partie du chemin couvert, Monsieur, ce qui s'est exécuté très heureusement cette nuit, et celle-ci nous commencerons à nous y établir et à y faire des batteries. Il ne peut rien avoir de plus vrai

1. Vol. Guerre 1667, n° 166.
2. Vol. Guerre 1667, n° 172.

que ce que contient la lettre du maréchal de Tallard au Roi, et il m'a dit qu'il parloit encore plus fortement dans la vôtre. Je n'ai rien à dire après lui ; car je pense absolument de même ; je n'irai donc pas plus loin sur cet article, mais sur ce qui nous regarde. Présentement, sans être devin, on peut bien juger que ceci n'ira pas loin encore. J'ai vu la destination que le Roi a faite des officiers de la place ; s'il n'y donne rien à ceux que je lui ai recommandés, du moins ils méritent bien qu'il ne soit pas longtemps sans s'en ressouvenir, et je crois, Monsieur, que vous leur serez aussi favorable en ce qui dépendra de vous.

A Chamillart[1].

Au camp devant Brisach, le 6 septembre 1703.

Brisach a capitulé, Monsieur ; j'envoie Denonville en porter la nouvelle au Roi ; c'est un garçon qui mérite qu'il ait de la bonté pour lui. Cette lettre est courte ; mais je suis trop pressé pour en dire davantage.

A Chamillart[2].

Au camp devant Brisach, le 7 septembre 1703.

Je vous écrivis hier un mot, Monsieur, comme on battoit la chamade ; j'envoie aujourd'hui au Roi la capitulation et le plan de l'état des attaques, qui sera apparemment le dernier pour cette fois. J'attends ses ordres pour poursuivre. Nous ne pourrons point penser à une autre avec quelque vraisemblance d'y réussir. Quand Mimeure partira demain après la sortie de la garnison, nous aurons aussi des nouvelles de M. de Tallard, qui est parti ce matin. Je souhaite que le comte de Frise l'attende ; mais j'en doute.

1. Vol. Guerre 1667, n° 181.
2. Vol. Guerre 1667, n° 193.

Le 8 au matin.

Depuis ma lettre écrite, j'ai eu des nouvelles du maréchal de Tallard de Strasbourg : les ennemis assiégèrent hier matin le château de Bischwiller avec six pièces de canon et deux mortiers ; mais ils en levèrent le siège à deux heures après midi et se retirèrent le long du Rhin. Il les fait suivre par deux mille chevaux pour tâcher d'attraper quelque arrière-garde.

A Chamillart [1].

Au camp sous Brisach, le 10 septembre 1703.

Je crois que je vous dois aussi un remerciement, Monsieur, de ce que le Roi a fait pour les gens que je lui avois recommandés, et je le supplie encore de ne pas oublier Princé quand l'occasion s'en présentera, et je crois que vous voudrez bien vous y employer aussi. Je suis ravi que le Roi m'ait accordé mon congé dans un temps où il n'y a plus rien d'important à faire, en m'assurant qu'il me renverra si cette occasion se retrouve ; mais je doute et ai toujours douté qu'elle revienne si tôt, par rapport au détachement de Flandre, que je n'ai jamais cru faisable. En sorte que je souhaite plus de revenir dans un mois ou six semaines que je ne l'espère. J'ai si grand peur qu'on trouve quelque chose à dire à mon retour que je me servirai de la permission qui m'en est donnée plutôt quinze jours trop tard que six jours trop tôt ; car le retardement n'est rien et n'est jamais remarqué. Pour la permission de prendre de l'argent, j'espère que je ne m'en servirai point, ne voulant pas faire au Roi de dépenses inutiles.

1. Vol. Guerre 1667, n° 198.

A Chamillart [1].

Au camp sous Brisach, le 12 septembre 1703.

J'ai reçu ce matin, Monsieur, par le retour du courrier du maréchal de Tallard, votre paquet rempli d'une infinité de lettres, et j'ai appris en même temps que la nouvelle qu'avoit apportée Denonville n'avoit déplu ni au Roi ni à toute la cour. Il m'est revenu cependant quelque chose qui m'inquiète beaucoup : c'est le bruit qui court que je suis déjà parti pour m'en retourner. Je crois cependant qu'après la manière dont j'ai écrit au Roi en lui demandant mon congé, après ce qu'il m'a dit de ne me point servir avec précipitation de la permission qu'il m'en donne, il me fait la justice de n'être point de ceux qui me croient déjà parti, ce qui m'affligeroit sensiblement. J'ai trop d'envie de lui plaire et, j'ose dire aussi que je ne compte pas ma réputation et ma gloire pour si peu que de ne pas remplir tous mes devoirs et la volonté du Roi même avec surabondance. Je n'ai osé lui faire part de cette peine que j'avois, n'ayant rien trouvé de semblable dans sa lettre, et je me flatte qu'il ne m'attend que lorsqu'il n'y aura plus rien à faire qu'à subsister avec le plus de commodité pendant le reste de cette campagne. S'il avoit eu cependant quelques pensées pareilles sur moi, j'espère qu'elles seront entièrement effacées de son esprit, quand il saura la conduite que je tiens ici, où je n'ai encore pris et ne prendrai de quelque temps aucunes mesures pour user de sa permission. Le maréchal de Tallard et le comte de Marcin peuvent être témoins que je ne fais rien sur cela avec précipitation, et au contraire, quoique ces bruits m'aient touchés sensiblement, je n'ai pas cru cependant, ainsi que je vous l'ai déjà dit que j'eusse besoin de justifications auprès du Roi, ne le croyant pas dans les mêmes idées que le reste du

1. Vol. Guerre 1667, n° 204.

monde, qui n'a pas vu la lettre que je lui ai écrite ; mais la chose me tient si au cœur que je n'ai pu m'empêcher de vous dire ce mot sur un bruit sans fondement.

A Chamillart [1].

Au camp sous Brisach, le 17 septembre 1703.

Vous verrez par la lettre que j'écris au Roi, Monsieur, que je suis sur le point de me servir de sa permission, si je ne reçois rien de nouveau entre ici et après-demain matin. Je ne sais quelle peut être la cause du retardement de la nouvelle, sinon qu'on m'aura peut-être cru déjà parti. Je vous envoie un paquet du maréchal de Villars que le marquis de Puyzieulx m'a adressé pour voir s'il y avoit une lettre pour moi, par laquelle je vois qu'il étoit pressé alors.

Ces lettres sont de vieille date, et, par les dernières nouvelles, que vous savez apparemment, le prince de Bade est à Augsbourg, où il a passé le Lech. L'électeur de Bavière est campé assez près de lui avec une armée inférieure, et le maréchal de Villars est en marche en toute diligence pour tâcher de le joindre, et le comte de Styrum le suit. Ainsi voilà de grands changements en peu de temps, et les affaires deviennent plus sérieuses que jamais. J'ai été obligé de prendre dix mille livres de l'intendant, ainsi que je l'écris au Roi, contre mon espérance ; mais il m'a été impossible de faire autrement, sans cela l'argent m'auroit manqué pour mon retour.

J'espère qu'en arrivant je rendrai bon compte au Roi de l'état où j'ai laissé les choses ici. Pour ce qu'on y peut faire, je n'ajouterai rien à la lettre du maréchal de Tallard. Je crois que voici la dernière que je vous écrirai pour cette année ; je souhaite de pouvoir recommencer l'autre à bonnes enseignes.

1. Vol. Guerre 1667, n° 215.

II.

CAMPAGNE DE 1708.

A Chamillart [1].

A Valenciennes, le 18 mai 1708.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez écrite hier. Je suis très sensible aux témoignages de votre attachement; je voudrois pouvoir y répondre encore mieux, et vous donner, ainsi qu'à toute votre famille, des marques de mon estime et de ma véritable amitié.

J'ai trouvé ici M. de Vendôme toujours comptant d'agir sur la Meuse avec une supériorité sur l'ennemi plus grande que celle que je crois qu'il aura véritablement. Il me paroît aussi que ce qu'il projette de laisser à M. le comte de la Motte est bien petit pour tout le pays qu'il doit garder. J'ai vu la copie de la lettre que vous lui écrivîtes l'année dernière par ordre du Roi pour régler la garde de la frontière et préserver les sujets du Roi de payer la contribution; je crois qu'il n'est pas moins important de l'empêcher encore cette année. Il y a sur la disposition douze bataillons et cinq escadrons qui, étant dispersés, feront bien peu d'effet, en sorte qu'il ne restera au comte de la Motte que quatre bataillons pour servir ensemble. J'avois projeté de lui en laisser encore six de ceux qui seroient le moins en état de servir en campagne, et deux régiments de dragons, avec quoi il auroit conservé ses postes et conservé un petit corps pour s'opposer à ceux que les ennemis

1. Vol. Guerre 2080, n° 178. Le volume Guerre 2078 contient une copie de toutes les lettres du duc de Bourgogne pendant la campagne de 1708; nous donnons le texte d'après les originaux.

pourroient former pour tâcher de pénétrer dans les lignes. Taupé [1] (*sic*) à la première proposition, je n'ai pas poussé plus loin ; il me paroît néanmoins qu'il est d'une extrême conséquence que l'Artois et le Cambrésis ne commencent pas à contribuer, après sept ans de guerre, qu'on leur feroit payer.

Comme il [2] est toujours entièrement attaché à son projet de la Meuse, j'ai commencé à lui faire entendre que, quand je suis parti, l'intention du Roi n'étoit pas qu'il l'exécutât, du moins si tôt. Il m'a paru qu'il comptoit que le Roi lui avoit promis de ne point changer ce qu'il avoit réglé avec lui, soit cependant qu'il ait convenu d'autre chose avec le comte de Bergeyck.

M. de Bernières vous aura aussi informé des contretemps qui sont arrivés au sujet des cinquante mille francs qui venoient ici et qui sont allés à Maubeuge. Il m'a rendu compte des magasins, qui sont en bon état.

J'ai été si occupé ces premiers jours-ci que je n'ai quasi pas trouvé le temps de me reconnoître. J'écrivis avant-hier au Roi une partie des mêmes choses que je vous écris aujourd'hui, avec cette différence que je les crois plus certainement.

Il me semble que M. de Vendôme retarde beaucoup l'assemblée de l'armée ; il ne veut la faire que le 25 ; j'ai tâché de gagner un jour et de la faire le 24. Cependant, si les ennemis s'assembloient et faisoient un mouvement en avant, je crois qu'il faudroit la faire plus tôt pour les recoigner dans leur pays et subsister à leurs dépens avant qu'ils se fussent fortifiés. Vous savez, Monsieur, l'estime que j'ai pour vous ; ainsi je ne crois pas qu'il faille vous en assurer davantage.

1. Ce participe, dont on ne connaît pas d'autre exemple, signifie sans doute repoussé, ayant essuyé un refus.

2. C'est le duc de Vendôme.

A Chamillart [1].

A Valenciennes, le 20 mai 1708.

Je vous envoie, Monsieur, une lettre pour le Roi[2], une pour Monseigneur et une pour Mme la duchesse de Bourgogne. Je n'ai rien à ajouter à celle que je vous écrivis avant-hier. M. de Vendôme paroît toujours dans ses mêmes projets et à ne s'assembler que le 25. Cependant les nouvelles de Bruxelles sont que les ennemis s'assemblent demain ou après à Grimberghen, près de cette ville, et que la garnison de Bruges a marché à Gand ; mais, comme celles de Menin et de Courtray n'ont point encore fait de mouvement, je ne sais si les ennemis ne veulent point aller du côté de Flandre.

Le roi d'Angleterre est arrivé en bonne santé. M. de Vendôme va demain à Mons avec l'état-major de l'armée régler ce qui regarde son assemblée et marquer le camp.

J'ai dit dans la lettre que j'écris au Roi ce que je pensois au sujet du zèle du sieur de Bernières, notre intendant, et des Paris des vivres, qui ont trouvé deux cent mille livres sur leur crédit pour payer l'armée jusqu'au mois de juin, en cas qu'il ne nous arrivât pas d'argent si tôt, attendu le dernier contre-temps.

A Chamillart [3].

A Valenciennes, le 22 mai 1708.

Il ne falloit pas moins que la lettre du Roi, Monsieur, pour faire changer M. de Vendôme de sentiment, et ce n'a pas été sans peine ; cependant il s'est soumis d'abord, et

1. Vol. Guerre 2080, n° 188.
2. Aucune des lettres écrites au Roi pendant les mois de mai, de juin et de juillet 1708 ne nous est parvenue.
3. Vol. Guerre 2080, n° 197.

n'a plus songé pour le présent qu'au projet qu'il envoie au Roi ; je dis pour le présent, car il ne quitte pas de vue pour la suite son entreprise de Huy; mais c'est toujours beaucoup d'avoir gagné sur son esprit de la remettre pour quelque temps. J'ai cru qu'il suffisoit d'abord de m'en tenir là ; mais, s'il la remet sur le tapis, je me servirai de l'ordre que le Roi m'a donné de m'y opposer absolument. Vous savez que M. de Vendôme veut être ménagé, et qu'en le prenant doucement, on lui fait changer les choses sur lesquelles il est le plus opiniâtre ; c'est ainsi qu'on me l'a toujours dépeint, et c'est ce que j'ai éprouvé hier. Il vouloit d'abord, après avoir été deux ou trois jours en présence de l'ennemi, s'il ne pouvoit le combattre, toujours retourner vers la Meuse, et vous verrez dans sa lettre au Roi qu'il compte de subsister quelque temps aux environs de Bruxelles et de Louvain. Je l'ai trouvé dans sa lettre de moitié plus changé qu'il n'étoit hier avant que de partir, et j'en suis ravi ; car la Meuse l'éloignoit furieusement de la Flandre, et, si les ennemis étoient une fois derrière la Lys, je ne sais comment il la pourroit passer plus bas qu'à Aire. Mais il n'en est pas question à présent, et je ne crois pas qu'il faille le lui faire penser. Il proposeroit peut-être, si les ennemis étoient devant Ypres, de marcher par Cassel, Furnes, Nieuport et Dixmude pour surprendre Courtray et couper les vivres aux ennemis ; mais, dans le travers de Nieuport à Courtray, je ne sais d'où il les tireroit lui-même, ni même s'il pourroit arriver jusqu'à Courtray et même jusqu'à Nieuport ; car ce pays est plein de canaux et de rivières que les ennemis pourroient lui disputer, et nous tomberions dans des combats d'infanterie, que le Roi veut éviter avec raison.

Quant à notre supériorité sur les ennemis, elle n'est guère différente de celle de l'année dernière : nous avons cent trente deux bataillons et deux cent neuf escadrons, et la dernière année il y avoit cent vingt-quatre bataillons et deux cent six escadrons. Vous savez mieux les

forces des ennemis que moi ; mais vous savez aussi que leurs bataillons sont plus nombreux que les nôtres. Ainsi nous ne craindrons point l'ennemi ; nous l'attaquerons même partout où nous trouverons à le faire avec avantage ; mais nous ne pourrons pas faire les mêmes entreprises que nous l'aurions pu, si nous avions cent quatre-vingts bataillons et deux cent cinquante escadrons en campagne, ainsi qu'étoit le premier dessein. Vous auriez eu ce courrier dès aujourd'hui, si M. de Vendôme n'étoit allé à Mons hier préparer tout pour l'assemblée de l'armée ; je n'ai eu ses lettres que ce matin et ne voulois écrire qu'après les avoir vues. J'espère que le Roi sera content de nous et que, dans quelque jours, nous pourrons vous mander d'agréables nouvelles. Si M. de Vendôme avoit vu M. de Bergeyck à Clichy et que, se défaisant dès lors du projet sur Huy, il eût formé celui qu'il forme aujourd'hui, on auroit pu s'assembler le 20 ou le 21 et profiter de la séparation de l'armée ennemie mieux qu'on ne le pourra dans cinq ou six jours ; car il y a apparence qu'elle s'assemblera entre ci et ce temps-là. Vous pouvez montrer cette lettre à M. de Beauvillier.

A Chamillart[1].

Au camp de Soignies, le 26 mai 1708.

Ce n'est plus à Hal que nous pouvons aller, Monsieur ; les ennemis y sont venus camper aujourd'hui ; toute leur armée est assemblée d'hier. M. de Vendôme voudroit marcher à eux par Steinkerque ; mais un combat d'infanterie, qui seroit le seul que l'on pourroit donner dans ce pays, ne nous conviendroit point ni au Roi, ainsi que c'est son intention et que je lui mande. Ce n'est pas chose aisée de faire entendre raison à M. de Vendôme ; mais il faut s'armer de patience et ne se pas rebuter d'abord.

1. Vol. Guerre 2080, n° 211.

Je mande au Roi que nous pourrions bien marcher à Braîne-le-Comte et Tubize pour couvrir la Senne de ponts et tenir les têtes du Brabant et du Hainaut en resserrant les ennemis et vivant à leurs dépens.

Je ne ferai pas cette lettre plus longue : je suis un peu las, ayant été très longtemps à cheval, avec un orage sur le soir, qui n'a pas été des plus mauvais.

Le 27 à 9 heures du matin.

Je rouvre mon paquet pour écrire un mot au Roi au sujet des troupes que l'Électeur demande pour la Meuse. C'est au Roi de décider si la défensive lui convient mieux sur le Rhin ou en ce pays-ci ; car notre supériorité sur l'ennemi se changeroit bientôt en infériorité, et il n'y a pas de nous à eux une différence si grande qu'on se l'imagine.

A Chamillart[1].

Au camp de Soignies, le 28 mai 1708.

Depuis la lettre que M. de Vendôme a écrite au Roi, Monsieur, il a quitté le projet de s'approcher des ennemis par Enghien pour celui d'occuper Tubize et Braîne-le-Comte ; il est vrai qu'il ne sera plus là en situation de les aller combattre ; mais vous savez qu'on ne sauroit donner en ce pays-ci que des combats d'infanterie, qui ne conviennent point au Roi.

Nous couvrirons la Senne de ponts et serons en état d'entrer à la tête du Brabant toutes et quantes fois qu'il nous plaira, et, quand les ennemis voudroient nous y prévenir, ils ont des difficultés terribles à passer par Braîne-le-Château, au lieu que, dès que nous avons passé la Senne, nous entrons dans la plaine et les empêchons de déboucher des défilés. Je crois qu'il est important d'être toujours le plus près d'eux qu'il se pourra pour tâcher de prendre quelque

1. Vol. Guerre 2080, n° 219.

temps heureux, s'ils faisoient devant nous quelque démarche hasardée.

Dans la situation que nous allons prendre, nous tirerons toujours nos convois de Mons par le pavé, qui est d'une grande commodité ; car les pluies ont bien gâté les autres chemins. J'envoie au Roi les ordres de bataille, qui n'ont pu être achevés plus tôt.

Nous n'avons par nos partis nulle nouvelle des ennemis aujourd'hui, ce qui marque qu'ils n'ont point remué.

A Chamillart[1].

Au camp de Soignies, le 29 mai 1708.

Je viens d'avoir des nouvelles des ennemis, Monsieur ; ils ont remué dans leur camp quelques troupes ; mais ils n'ont point décampé. On dit qu'ils veulent marcher vers Lessines ou vers le Bois-Seigneur-Isaac. Je crois que nous marcherons bientôt en avant pour les déterminer à prendre un parti, et je suis persuadé qu'ils régleront leurs mouvements sur les nôtres.

A Chamillart[2].

Au camp de Soignies, le 1er juin 1708.

Nous voici sur le point de faire un mouvement, Monsieur, qui pourra avoir bien de la suite, allant marcher par Nivelle pour entrer dans la plaine de Bois-Seigneur-Isaac, où il ne seroit pas impossible qu'il ne se passât quelque chose. Si nous y sommes les premiers, nous rejetons les ennemis derrière la forêt de Soignes, et nous sommes plus avant sur eux que l'année dernière. Je crois que cette démarche leur marquera que nous ne les craignons guère et montrera s'ils ont envie de nous combattre ou non. Ils

1. Vol. Guerre 2080, n° 222.
2. Vol. Guerre 2080, n° 234.

n'ont aujourd'hui fait aucun mouvement, et on dit qu'ils attendent les nôtres. Ce qui est de sûr, c'est qu'ils ont renvoyé leurs gros bagages. Ce me seroit un grand plaisir si, entre ci et deux jours, je pouvois envoyer quelque bonne nouvelle ; mais il y a plus d'apparence qu'ils éviteront de se trouver en plaine avec nous.

A Chamillart[1].

Au camp de Braîne-l'Alleu, le 3 juin 1708.

Nous voici arrivés heureusement, Monsieur, et la lettre que j'écris au Roi vous informera de notre marche. Je me servirai de ce que vous m'avez dit là-dessus.

L'accident arrivé au convoi de Languedoc est fâcheux, et j'ai bien peur qu'il ne fasse tort aux dessins de M. le duc d'Orléans.

Je prie Dieu que l'argent ne nous manque pas ; car en ce cas je ne sais ce que nous ferions sur la maraude et sur la désertion.

A Chamillart[2].

Au camp de Braîne-l'Alleu, le 4 juin 1708.

J'ai reçu en même temps, ainsi que vous l'aviez bien jugé, Monsieur, vos deux lettres du 31 mai et 1er juin avec celle de Mme la duchesse de Bourgogne.

Les ennemis sont campés, leur droite à Voskapel et leur gauche à Louvain ; ils ont un corps de réserve près de Bruxelles.

Comme le défaut de commissaire a empêché jusqu'ici de faire des recrues, je ne sais si le Roi ne jugeroit point à propos que la recrue des inspecteurs d'avril et de mai ser-

1. Vol. Guerre 2078, n° 8, copie. L'original de cette lettre n'existe plus.

2. Vol. Guerre 2080, n° 247 bis.

vît à la place de la première recrue de campagne ; car la désertion, qui est toujours fort grande dans ces commencements, feroit perdre beaucoup aux officiers.

Le marquis de Laigle, un de mes aides de camp et brigadier d'infanterie, m'a demandé s'il ne pourroit point avoir une lettre de service pour prendre jour une fois.

Le sieur Hooke arriva hier au soir ici ; il me dit qu'on l'avoit envoyé pour être auprès du roi d'Angleterre, et me représenta en même temps que ce poste lui seroit très contraire dans le commerce où on l'avoit mis avec le duc de Marlborough. Il m'a prié, si cette considération faisoit changer d'avis au Roi, de demander pour lui une lettre de service afin qu'il pût commander une brigade, étant réformé à la suite du régiment de Spaar.

J'avois écrit, il y a quinze jours, au Roi pour savoir son intention au sujet de trois soldats du régiment des Gardes qui se trouvoient dans un cas singulier, pour savoir s'ils auroient part à l'amnistie ou non, ayant été repris par le régiment des Gardes comme ils s'en alloient avec des recrues d'un autre régiment ; le duc de Guiche m'a prié encore une fois de savoir l'intention du Roi, qui ne m'a fait nulle réponse là-dessus.

A Chamillart[1].

Au camp de Braîne-l'Alleu, le 6 juin 1708.

Mon courrier arriva hier au soir, Monsieur, et j'attends aujourd'hui celui de M. de Vendôme. Il faut qu'il ne soit pas arrivé deux heures après le départ du mien. Je crois que le Roi aura été content de notre marche et de son succès ; car les ennemis sont derrière la forêt, tenant Louvain avec l'armée et Bruxelles par un corps séparé, et nous ont marqué l'extrême crainte qu'ils avoient de perdre le Brabant. Je ne crois pas que, tant que nous serons ici, ils changent cette situation.

1. Vol. Guerre 2080, n° 260.

A Chamillart[1].

Au camp de Braîne-l'Alleu, le 7 juin 1708.

Il n'y a rien de nouveau, Monsieur, de l'armée des ennemis, et ils sont toujours dans la même situation et la même inquiétude. Vous verrez dans la lettre que j'écris au Roi que les raisons de M. de Vendôme pour faire le siège de Huy ne sont pas sans réplique. J'espère apprendre par les premières lettres que l'incommodité du Roi n'aura eu nulles suites, et qu'il sera dans une santé aussi parfaite que celle dont il jouit d'ordinaire.

A Chamillart[2].

Au camp de Braîne-l'Alleu, le 10 juin 1708.

Je rends compte au Roi aujourd'hui, Monsieur, de l'état où j'ai trouvé son armée, qui ne peut être meilleur. Vous verrez ce que je lui en mande ; ainsi je ne vous en dirai pas davantage. Je vous prie d'assurer M. de Saint-Aignan que j'ai été très content des régiments de Saint-Aignan et de Mortemart, mais que celui de Saint-Aignan est encore au-dessus de ce qu'on en peut dire.

A Chamillart[3].

Au camp de Braîne-l'Alleu, le 12 juin 1708.

Vous verrez par la lettre que j'écris au Roi, Monsieur, la mort du chevalier de Viviers. Celui qui l'a tué s'est sauvé aux ennemis, et le prévôt en informe. Son frère m'a prié de demander qu'on ne donnât point la garde-noble d'un

1. Vol. Guerre 2078, n° 11, copie. L'original n'a pas été retrouvé.
2. Vol. Guerre 2080, n° 271.
3. Vol. Guerre 2080, n° 279

fils qui lui reste à la mère, qui est une personne fort extraordinaire. Comme je ne veux rien faire qui soit hors des règles, je m'acquitte simplement de ce que je lui ai promis.

A Chamillart[1].

Au camp de Braîne-l'Alleu, le 14 juin 1708.

Vous verrez, par les paquets dont est chargé ce courrier, Monsieur, de quoi il s'agit. J'aurois voulu que M. de Vendôme eût tardé à l'envoyer, et même qu'il ne l'eût point envoyé du tout, tant je trouve ce qu'il propose hors de vraisemblance. Je joins à cette lettre un petit mémoire que j'ai écrit assez à la hâte pour marquer une partie de ce qui contredit le sien. Vous en ferez tel usage que vous jugerez à propos ; mais je crois qu'il seroit dangereux de suivre l'idée de surprendre Bruxelles, et qu'on n'en pourroit retirer que du déshonneur, et peut-être de la perte pour les troupes qui seroient engagées trop avant. Je ne suis pas seul de mon avis ; tous ceux à qui on en a parlé pensent comme moi, et M. de Vendôme est lui seul charmé de ce projet. Cependant, comme il me paroît que je n'ai pas toujours été de son avis, je n'ai dit qu'un mot au Roi en cette occasion pour marquer que je ne goûtois pas cette idée, et m'en suis remis à la lecture du mémoire, qui parle de lui-même pour peu qu'on y réfléchisse avec attention. Vous savez que la confiance de M. de Vendôme le porte à croire tout ce qu'il désire ; il me paroît que ceci est du nombre de ces choses et qu'il n'est aisé que pour lui. Cependant, comme je dois le ménager, je ne me suis pas opposé absolument à l'envoi du courrier ; mais je ne m'en suis pas voulu charger, la chose me paroissant hors de toute vraisemblance. Le comte de Bergeyck arrive demain ici ; nous lui en parlerons, et il sera plus capable que personne d'en dissuader M. de Vendôme.

1. Vol. Guerre 2080, n° 287.

Je dirai au duc de Guiche qu'il envoie un mémoire au sujet des trois soldats du régiment des Gardes. J'avois déjà fait partir M. de Courcillon, sur la demande que m'en avois faite Madame sa mère, me doutant bien qu'elle ne la faisoit pas sans en avoir la permission du Roi.

Je vous remercie de votre régularité à faire tenir mes lettres à Mme la duchesse de Bourgogne et à me faire rendre les siennes ; vous ne pouvez me faire un plus sensible plaisir.

J'ai déjà exécuté en partie les ordres du Roi au sujet des chevaux des vivres, et je tâcherai de venir à bout de cet article ; il n'y avoit pas de meilleur moyen que d'y intéresser les généraux des vivres par eux-mêmes.

Je reçois dans ce moment la lettre du Roi du 11. Je suis ravi que mes réflexions sur le siège de Huy n'aient point déplu au Roi. Il me semble qu'en tout et partout je ne cherche que le bien de son service, c'est ce qui fera que je ne montrerai pas à M. de Vendôme la lettre que j'ai reçue du Roi, afin qu'il ne sache pas que je lui ai écrit ; car il est bon qu'il croie que j'agis toujours de concert avec lui, ce qui seroit souvent dangereux, comme vous le verrez en recevant cette lettre.

Mémoire[1].

Mémoire écrit de la main de Monseigneur le duc de Bourgogne contre le projet du sieur de la Jonquière.

La Jonquière et cet officier qu'il connoît, qui est sous-lieutenant dans les troupes d'Espagne, sont les

Mémoire du sieur de la Jonquière, envoyé au Roi par M. de Vendôme, sur un projet pour surprendre Bruxelles.

1. Vol. Guerre 2080, n° 284, 285 et 288.

seuls avec qui M. de Vendôme ait fait ce projet, dont l'exposé suffit pour en faire reconnoître la vanité.

La Jonquière, qui connoît si parfaitement Bruxelles, a cependant varié trois ou quatre fois sur l'endroit où étoit cette brèche à présent réparée par la petite muraille; il ne parle ni du nombre des portes de la ville, ni si l'on ferme la nuit celles qui vont au camp de l'ennemi, ni des moyens de s'en rendre maître.

Cette petite muraille et ce petit corps de garde dont il parle, peuvent bien être les seuls obstacles pour entrer dans Bruxelles; mais il y a encore bien loin d'y entrer à s'en rendre maître, ainsi qu'il le suppose dès qu'il y aura une partie de ses grenadiers.

La Jonquière, connoissant parfaitement la ville de Bruxelles et ayant proposé de s'en rendre maître par une brèche qu'il connoît entre la porte de Namur et celle de Hal, appelée le bastion de Créquillon, aboutissant à trois rues, dont l'une va droit aux Capucins, l'autre à la porte de Hal, et la troisième à la porte de Namur, en remontant le rempart près de la grosse Tour, l'a fait reconnoître, par ordre de M. le duc de Vendôme, par un officier à lui, fort entendu, et qui a passé plus de cent fois en sa vie par cette brèche; lequel a trouvé que les ennemis l'ont réparée d'une petite muraille neuve de huit pieds de haut, qui, en s'approchant des vieilles, s'élève insensiblement, et qu'ils ont fait un petit corps de garde au haut du bastion, où il monte environ huit ou dix hommes, qui sont si peu sur leurs gardes, que, cet officier ayant trouvé trois chiens dans le

fossé qu'il a chassés à coups de pierres parce qu'ils l'attaquoient, personne n'a paru, quoiqu'il les entendît rire et parler, en sorte que cette petite muraille et cette garde sont les seuls obstacles pour se rendre maître de la ville, lesquels sont aisés à surmonter par les moyens suivants.

La Jonquière demande douze cents grenadiers et six cents chevaux avec doubles officiers, trente échelles de dix ou douze pieds pour faire monter trente ou quarante grenadiers ; et on attachera deux de ces échelles ensemble pour en former une de vingt pieds, sur laquelle ces trente ou quarante grenadiers monteront par un endroit où la muraille n'a que quinze pieds de hauteur, entre la brèche et la grosse tour, pour surprendre cette garde en venant à elle comme une patrouille, et cela au cas que, contre son ordinaire, elle se trouve trop alerte. Ensuite il fera monter tous ses grenadiers par la brèche, vingt de front, ira avec quatre cents chez M. Pascal, logé près de là, se rendre

Il est bien difficile que l'escalade, l'arrêt du corps de garde et le voyage chez M. Pascal avec quatre cents hommes armés, dans une ville comme Bruxelles se fasse sans bruit, et l'auteur de ce projet convient lui-même à la fin du mémoire que l'alarme doit être grande dans la ville ; d'ailleurs on n'entre pas si aisément chez un gouverneur qu'il veut entrer chez M. Pascal, surtout suivi de grenadiers. Quand même il l'auroit arrêté, il n'est pas sûr que les clefs soient chez lui ; il y a bien plus d'apparence qu'elles sont gardées à l'hôtel de ville.

Le retour à la porte de Namur ne se peut faire sans consommer du temps. L'alarme chez les bourgeois et dans toute la ville sera répandue ; avant qu'il y soit, le jour viendra ; car en cette saison il est jour ici à deux heures, et l'escalade se doit faire entre minuit et une heure, et je crains que le compliment que la Jonquière doit faire aux bourgeois qui gardent la porte ne réussisse ni par la douceur ni par la force, d'autant plus que ce ne sont point eux qui ont les clefs.

maître de sa personne en demandant à lui communiquer des affaires d'importance. De là il ira à la porte de Namur, gardée en dedans par des bourgeois, à qui il proposera doucement de lui remettre les clefs, qu'ils ont toujours, pour ouvrir la porte à l'armée de Mgr le duc de Bourgogne, en leur représentant que l'on vient les remettre sous la domination légitime, et enfin tous les périls auxquels ils s'exposeroient s'ils en usoient mal avec une armée amie, déjà maîtresse de leur ville, et, au cas de résistance, il les forcera, ouvrira la porte, fera entrer sa cavalerie, la disposera sur les places de la ville et enverra aussi un officier sage se saisir de Mylord Albemarle, et fera avertir le bourgmestre que l'armée de Mgr le duc de Bourgogne est maîtresse de la ville, qu'il ne sera fait aucun tort aux bourgeois, pourvu qu'ils tiennent leurs maisons bien fermées, et s'assurera s'il le faut de sa personne pour lui faire donner les ordres nécessaires.

Disposition qu'il veut faire des troupes. — Six cents grenadiers partiront le matin de l'entreprise avec ordre de traquer la forêt de Soignes à la gauche de la chaussée, comme on le pratique dans les bois de Nivelle.

Six cents grenadiers avec le même ordre et à la même heure iront du côté de la Hulpe et reviendront auprès de Grunendal pour côtoyer la chaussée.

Les commandants auront des ordres secrets de s'embusquer à huit heures du soir à hauteur du Vivier d'Oye avec de petits postes près de la chaussée, pour savoir quand la cavalerie viendra la reconnoître, les en avertir afin qu'ils viennent prendre les ordres de la Jonquière, qui partira du camp à cinq heures du soir avec cinq cents hommes pour arriver à neuf à son infanterie. Les échelles, qu'une ou deux charrettes d'artillerie mèneront bien enveloppées dans de la paille partiront avec cent chevaux à sept heures et iront au trot pour arriver à la Fleur-Gatte

Le retranchement des deux cents grenadiers et cinquante maîtres sans bruit à la porte de Louvain ne me paroît pas aisé, et je crois que le commerce est fort grand de l'armée à Bruxelles ainsi que de Bruxelles à l'armée ; on a d'ailleurs d'autres moyens d'avertir une armée que d'envoyer des courriers. On ne sait si les ennemis n'ont point de corps plus près de Bruxelles que n'en est leur armée, et je crois qu'il y a bien de l'apparence, prêt à s'y jeter à la moindre alarme.

Il y auroit encore bien des choses à relever contre ce mémoire ; on peut dire en général qu'il n'est point assez digéré, qu'il renferme des contradictions évidentes, qu'il ne paroît pas imaginable de surprendre ainsi avec trente échelles une ville comme Bruxelles, sans intelligence, et à deux lieues au plus de l'armée ennemie, qui y vient en plaine au lieu que nous avons pour y arriver trois lieues de forêt à traverser, que les troupes qui l'auroient passée seroient dans un grand danger à à dix heures. De là, il détachera deux cents grenadiers avec cinquante maîtres, qui iront par l'abbaye del Cameren s'embusquer dans le faubourg de la porte de Louvain et s'y retrancher avec des chariots et ce qu'ils trouveront propre, sans bruit, pour arrêter tout ce qui pourroit sortir de la ville pour aller donner des avis à l'armée ennemie, que l'on ne doit cependant pas craindre, étant à deux grandes lieues et leurs généraux logés aux portes de Louvain.

Et, au cas qu'il se fît une trop grande alarme dans la ville, ce qui est presque impossible, la garnison étant logée chez les bourgeois dans des quartiers éloignés les uns des autres, particulièrement de l'attaque, ces deux cents grenadiers feront deux fausses attaques, l'une à la porte de Louvain, et l'autre à celle d'Escarbecke. Ayant fait ce détachement, il marchera avec les mille grenadiers de reste par un chemin à gauche de la chaussée qui conduit droit à la brèche, fera porter les

leur retour, et qu'une telle levée de boucliers ne sauroit être que très désagréable quandelle viendroit à manquer, comme je n'en doute pas.

échelles par cinquante maîtres pour commencer l'escalade entre minuit et une heure. Le reste de la cavalerie s'avancera jusqu'au dessus d'Ixelles en attendant l'ouverture de la porte, et de là donnera avis de tout ce qui se passera au reste des troupes qui devront partir à neuf heures du soir pour être à la hauteur du Vivier-d'Oye à minuit.

A Chamillart [1].

Au camp de Braîne-l'Alleu, le 18 juin 1708.

Je reçus hier après dîner, Monsieur, la lettre que le Roi m'a fait l'honneur de m'écrire le 14 de ce mois. J'espère qu'il sera content du soin que j'aurai d'exécuter ses ordres et de travailler pour son service autant qu'il me sera possible. M. de Vendôme est encore entêté de son entreprise sur Bruxelles; j'espère que cela passera avec le temps. Vous verrez ce que j'écris au Roi dont le comte de Bergeyck nous a parlé; il est certain que, si on pouvoit lier des intelligences de ces côtés-là, l'exécution en seroit bien plus facile et les suites plus avantageuses; quand nous aurons de ses nouvelles, nous pourrons en parler d'une manière plus étendue.

A Chamillart [2].

Au camp de Braîne-l'Alleu, le 20 juin 1708.

Il me paroît, Monsieur, que l'avantage que nous avons eu en Catalogne est très considérable, et que les bestiaux que

1. Vol. Guerre 2080, n° 298.
2. Vol. Guerre 2080, n° 302.

l'on a pris seront d'une grande utilité dans la conjoncture présente.

Il n'est plus question de penser du tout à Bruxelles ; les ennemis y font une garde très exacte. Le bruit de cette entreprise s'est répandu dans l'armée et a passé sans doute jusqu'à eux ; car ils ont fait camper des troupes près de la ville. Mais le comte de Bergeyck a vu le sieur de la Faille ; il lui a parlé de Gand, et la Faille lui a dit qu'il ne seroit pas embarrassé de se rendre maître d'une porte, mais que, pour gagner la bourgeoisie, il faudroit qu'il fût soutenu d'un gros corps. D'ailleurs il y a des troupes campées à Marienkerque qu'il faudroit tâcher d'éloigner en faisant faire quelque mouvement au comte de la Motte pour se rapprocher de nous. Ce projet n'est pas encore prêt à exécuter ; cependant nous enverrons incessamment un courrier ou un officier même pour en expliquer au Roi toute l'étendue, et savoir si on peut le suivre, et si c'est son intention en cas qu'il y ait apparence d'y réussir.

Je ne crois pas que le voyage de Fontainebleau retarde beaucoup les lettres, et le jour de Paris à Fontainebleau est égal à celui qu'elles mettent de Paris à Versailles.

A Chamillart[1].

Au camp de Braîne-l'Alleu, le 23 juin 1708.

Je viens de recevoir, Monsieur, les lettres de service pour les officiers que le Roi a bien voulu avancer, et j'ai commencé à les distribuer sur-le-champ. Je crois, selon ce que je vois qu'il vous va pleuvoir des représentations. Je tâcherai d'adoucir, autant qu'il me sera possible, le chagrin de ceux qui seront dans ce cas, et conseillerai à tous ceux que je verrai de n'en point faire, ou de les faire les plus simples qu'il sera possible ; car j'aurai bien de la peine à les en empêcher.

1. Vol. Guerre 2078, n° 18, copie.

Je vous envoie le mémoire pour les trois soldats aux Gardes, vous me ferez savoir les ordres du Roi sur ce qui les regarde.

A Chamillart[1].

Au camp de Braîne-l'Alleu, le 27 juin 1708.

La pluie est aussi fréquente qu'à la cour, Monsieur ; mais elle ne fait encore rien contre nos projets ; car l'exécution n'en est pas encore si proche. J'ai vu hier une lettre du comte de Bergeyck par laquelle il me paroît que l'affaire n'avance pas beaucoup, et certainement il aura raison de ne s'y engager qu'autant qu'il en pourra espérer la réussite ; car il y va de tout pour ceux qui entreront dans son intelligence. Je lui ai cependant écrit pour le presser autant qu'il sera possible. Je n'avois pensé à envoyer un officier à la cour que pour avoir l'approbation du Roi sur notre projet et le lui expliquer, en cas qu'il ne l'eût pas goûté d'abord ; mais je ne crois pas que j'en fasse partir présentement, n'ayant rien de particulier à lui faire connoître présentement sur ce dessein, et ma lettre ayant fait l'effet que cet officier auroit pu faire.

Quoique je ne voulusse plus parler pour personne, je ne puis m'empêcher de dire un mot pour le sieur de la Viérue, maréchal des logis de la cavalerie dans cette armée et dont le Roi connoît l'ancienneté ; il ne demande point de cesser à faire sa charge et dit que l'honneur lui tiendra lieu de tout ; il m'a paru extrêmement touché. Du reste, il n'y a rien de nouveau ici, et il y a bien de l'apparence que les ennemis ne se détermineront que sur nos mouvements, car ils n'ignorent pas notre supériorité.

1. Vol. Guerre 2080, n° 311.

A Chamillart [1].

Au camp de Braîne-l'Alleu, le 1er juillet 1708.

Je m'étois bien douté, Monsieur, que les représentations causées par la promotion ne seroient guère du goût du Roi, et je l'ai dit ainsi à ceux qui m'en ont parlé ; cependant je n'avois pu refuser à ceux pour qui j'ai écrit de me joindre, en quelque façon, à leurs demandes, sans pourtant guère compter que le Roi y acquiesçât. J'ai vu ce que vous avez mandé à M. de Vendôme sur l'investiture de Tortose, vous me ferez plaisir de m'informer de la continuation de ce siège, dont j'espère que l'issue sera heureuse. Je reçus en effet dès le lendemain la lettre du Roi dont vous me parliez, et vous verrez bientôt que nous songeons à faire quelque chose. On renvoie pour cet effet les gros bagages sous Charleroy demain.

Il n'y a pas de difficulté que le marquis de Prye doive commander le régiment de la Reine, et je serois fâché de faire rien qui pût lui faire tort, ayant été très content de lui les deux campagnes qu'il a faites auprès de moi, et, quand je vous ai écrit pour le chevalier de Louville, je ne savois pas encore son échange.

Le comte de Bergeyck a été ici hier et s'en est retourné aujourd'hui ; il nous a donné quelques éclaircissements sur l'affaire dont il s'agit, ainsi qu'il nous l'avoit promis...

A Chamillart [2].

Au camp de Braîne-l'Alleu, le 1er juillet 1708.

Le mémoire que je vous envoie, Monsieur, vous instruira du fruit du voyage du comte de Bergeyck et de toutes les dispositions que nous ferons pour exécuter notre

1. Vol. Guerre 2081, n° 3.
2. Vol. Guerre 2081, n° 4.

projet la nuit du mercredi 4 au jeudi 5 de ce mois. Il n'est pas nécessaire que je m'étende sur les fruits que l'on en peut retirer. Je mande même au Roi qu'on ne peut prévoir jusqu'où cela peut aller. Le courrier est chargé d'une autre lettre qu'il vous rendra en même temps que celle-ci, et qu'il pourroit donner si quelque parti lui demandoit à voir ses paquets, ce que je ne crois pas.

A Chamillart [1].

Au camp de Lede, le 7 juillet 1708.

Je reçus avant-hier au soir les lettres du Roi, Monsieur, avec les copies de celles qu'il écrit à l'Électeur, et vous au maréchal de Berwick. Il ne se peut rien ajouter à ce que vous lui mandez par l'ordre du Roi, et je ne doute pas qu'il ne suive absolument ses intentions et qu'il ne préfère le bien du service à des intérêts particuliers. Pour ce qui est des desseins du prince Eugène, nous en verrons bientôt le dénouement. Il est depuis hier à l'armée ennemie, et je crois ses troupes aujourd'hui à Maëstricht. Il y a quelques jours que je n'ai pas eu de nouvelles du maréchal de Berwick ni de Saint-Frémont ; je crois cependant la tête de leurs troupes bien près de Namur présentement. Ce n'est pas dans ce pays-ci qu'on aura de la peine à faire subsister bien des troupes. Je ne crois pas qu'il s'en puisse voir un plus abondant. Je crois que le Roi saura bientôt la prise du château de Gand, et sans coup férir. Je voulois dépêcher ce courrier à midi ; mais j'ai eu tant d'affaires depuis ce matin que je ne pourrai le faire partir peut-être pas devant minuit; vous en aurez un apparemment à douze heures, ou quinze tout au plus, de lui ; et, dans les situations où

1. Vol. Guerre 2081, n° 35. Le même jour le prince avait écrit au Roi une lettre, qui a été publiée dans les *Mémoires militaires*, tome VIII, p. 381, et dont l'original est dans le vol. 2108, n° 17, et une copie dans le vol. 2081, n° 33.

nous allons être, je crois qu'il sera nécessaire d'en dépêcher plus souvent que de Braîne-l'Alleu. Je ne pense pas que les ennemis osent se déterminer à faire de siège devant nous.

Je ne doute pas que, pour le bien de la chose premièrement, mais ensuite pour mon compte particulier, vous n'ayez été bien aise de ce qui nous est arrivé d'heureux, car je sais ce que vous pensez, sur ce sujet, et vous savez aussi l'estime et l'amitié que j'ai pour vous.

A Chamillart[1].

Au camp de Lede, le 8 juillet 1708.

Voilà le château de Gand pris, Monsieur, et nos entreprises finies quant à présent ; car vous verrez que je ne suis pas de l'avis de M. de Vendôme de s'attacher si promptement à un siège, et que je crois qu'il faut un peu voir ce que feront les ennemis après leur jonction. De quelque manière que ce soit, il me paroît qu'il nous faudra bientôt remonter la Dendre ; car il paroît qu'ils veulent venir du côté de Grammont et de Lessines. Nous y allons toujours ouvrir des marches, pour nous y porter aisément quand il sera nécessaire. On fait cependant des fours à Gand, où je crois qu'il faudra établir un magasin considérable.

A Chamillart[2].

Au camp de Lovendeghem, le 16 juillet 1708.

Je vous envoie un mémoire, Monsieur, concernant la nécessité d'avoir ici de l'argent pour la subsistance de cette armée, où les vivres et l'argent nous manqueront tant que les ennemis couperont la communication de Lille à Ypres,

1. Vol. Guerre 2081, n° 49.
2. Vol. Guerre 2081, n° 131.

ainsi qu'ils le font présentement. Je vous en ai déjà touché un mot hier ; mais, comme il nous manque plusieurs ordinaires et que les ennemis pourroient bien avoir arrêté le courrier, je vous en écris plus amplement encore aujourd'hui. Vous verrez dans la lettre que j'écris au Roi les nouvelles que nous avons des ennemis qui apparemment, ne pouvant nous attaquer ici, veulent nous traverser dans nos vivres, et tirer des contributions avant de se déterminer à aucune entreprise. J'ai peine à croire qu'ils en fassent de ces côtés-ci ; et, s'ils ont quelque dessein, je crois plutôt que ce sera du côté de la Meuse. J'attends ce soir le premier courrier que j'ai envoyé après notre malheureuse affaire, pourvu qu'il n'ait point rencontré les ennemis.

A Chamillart[1].

Au camp de Lovendeghem, le 19 juillet 1708.

Nous espérons bien encore de conserver Gand et Bruges, Monsieur, et même nos espérances croissent tous les jours. Vous aurez su ce que les ennemis ont fait du côté d'Ypres et de Lille ; mais j'espère que leurs progrès n'iront pas plus loin, et que, s'ils ne peuvent point forcer ici, ce que je ne crois pas qu'ils fassent, et peut-être même qu'ils entreprennent, ils ne pourront pas demeurer longtemps sans repasser la Lys et ensuite l'Escaut.

J'ai lu le mémoire que le Roi m'a envoyé. Le maréchal de Berwick ne peut plus se séparer sous Lille et Tournay et doit achever demain d'assembler son armée sous Douay. Pour nous, quand même les ennemis marcheroient pour nous déposter, ce que je ne crois pas qu'ils fassent, ainsi que je vous l'ai déjà dit, ils y auroient une grande difficulté et y pourroient bien perdre beaucoup de monde sans y réussir ; car nos retranchements seront incessamment achevés. Nous avons pris ce matin le fort Rouge, situé à deux lieues

1. Vol. Guerre 2081, n° 172.

de Gand sur le canal du Sas, qui nous couvre en partie sur nos derrières, et on retranche encore ce canal. Il sera facile d'en empêcher aussi le passage aux ennemis qui ne peuvent le faire qu'entre le Sas et ce fort. Il me paroît que les choses sont en bonne situation, et il faut espérer de la protection de Dieu qu'elles y persisteront.

Le prince de Montbazon m'a représenté que les officiers et les soldats du régiment de Picardie prisonniers en Hollande étoient dans un extrême besoin. Je crois que nous en aurons beaucoup bientôt dans le même cas et qu'il seroit très important de les soulager, sans quoi il est à craindre que beaucoup ne prennent parti dans les ennemis.

A Chamillart[1].

Au camp de Lovendeghem, le 29 juillet 1708.

Je reçus hier au soir par un de mes courriers, Monsieur, la lettre que vous m'écrivez par ordre du Roi au sujet des échanges. Il est constant que la proposition que les ennemis font aujourd'hui par le comte de Ruffey est la même qu'ils lui firent l'hiver dernier à Nivelle, d'échanger les prisonniers de caractère égal, n'ayant intention de retirer que les Anglois, Hollandois, et autres troupes à leur solde, sans y comprendre leurs alliés. Il paroît cependant, par l'état général des prisonniers que vous m'avez envoyé et par le contenu en la lettre que vous m'avez écrite, que le Roi consent à cet échange de caractère à caractère, si les Alliés en général veulent y comprendre sans distinction ce qui se trouvera de part et d'autre d'un caractère égal, et qu'il veut que, pour ceux qui n'y pourront être compris, que les Alliés leur accordent des congés de six mois, renouvelés nécessairement à chaque échange jusqu'à la paix, ce qui revient à la proposition que nous leur fîmes cet hiver de

1. Vol. Guerre 2081, n° 300. Au n° 299, autre lettre du même jour, sans intérêt.

donner des congés absolus à ceux qui ne seroient point échangés, à condition de ne point servir jusqu'à la paix, à moins qu'on ne trouvât auparavant lieu de les échanger. J'ai donc donné au comte de Ruffey un extrait de votre lettre ; j'y ai joint un mémoire de quelques observations qui m'ont paru nécessaires, remettant à sa prudence à s'expliquer de manière que, sans rien changer aux volontés du Roi, il prît garde néanmoins à ne rien avancer qui pût choquer les ennemis et les éloigner d'abord de l'échange que l'on prétend conclure. Je m'y suis porté d'autant plus que, lorsqu'il arriva il y a huit jours, il me dit qu'au sujet du traité des échanges qui avoit été manqué au mois de février dernier, les dépêches des États-Généraux lui avoient marqué le respect extrême qu'ils conservoient pour le Roi, qu'ils se souvenoient qu'il étoit autrefois leur bon allié, mais que, dans la situation des choses, ils ne croyoient pas qu'il leur convînt de recevoir des ordres de lui, voulant apparemment marquer par là qu'on leur avoit parlé sur le fait des échanges d'une manière qui leur avoit paru ordonner plutôt que proposer. Comme donc on renouvelle ici la proposition de Nivelle, et qu'il me semble que, dans notre situation, les ennemis me paroissent devoir être plus éloignés de l'échange qu'ils ne l'étoient alors, j'ai cru qu'avant que le comte de Ruffey leur expliquât nettement les intentions de Sa Majesté, il étoit à propos qu'il leur marquât que le Roi de sa part étoit fort porté à le conclure, mais qu'il vouloit chercher en même temps les moyens de soulager ses sujets qui ne s'y trouveroient pas compris d'abord, et que c'étoit ce point qui l'avoit obligé à ne pas faire une réponse précise à la proposition des ennemis. Et en effet je ne sais s'ils ne seroient point assez choqués pour rompre d'abord toute négociation, de voir qu'on leur fait aujourd'hui la même proposition ou une équivalente à celle qu'ils refusèrent à Nivelle en dernier lieu. J'ai conseillé au comte de Ruffey, après avoir commencé à leur faire pressentir ce que le Roi

désiroit, de se rendre lui-même à la cour, comme les ennemis l'avoient voulu d'abord, s'ils le lui proposent encore, pour instruire le Roi par lui-même des propositions des ennemis et savoir nettement ses intentions et leur reporter des réponses précises ; mais il m'a paru important qu'il évitât de rompre avec eux tout d'abord, songeant qu'ils seroient bien moins disposés à entrer présentement dans des vues qu'ils n'avoient pu trouver, cet hiver dernier, convenables à leur intérêt.

J'écris au Roi ce que nous songeons à faire pour assurer notre communication avec Nieuport, et les nouvelles que j'ai du chevalier. Je vous envoie un mémoire de quelques officiers qui m'ont demandé de parler pour eux au sujet des places vacantes dans la gendarmerie ; je ne prétends pas par là faire tort aux anciens qui sont gens de mérite, et je m'acquitte simplement de ce dont j'ai été prié.

J'oubliois au sujet de ces charges de vous dire que nous avons beaucoup de troupes qui manquent d'officiers et que c'est ce qui est plus nécessaire pour les bien conduire dans l'action.

Je joins aussi à cette lettre un mémoire dont l'exécution nous facilitera beaucoup le payement des troupes, et les achats nécessaires à faire en ce pays-ci. C'est le sieur de Calonne, homme de qualité et d'entendement, major du régiment de Barentin, et qui faisoit le détail de la cavalerie sous la Viérue, qui continue à le faire depuis sa prise. Il y a déjà du temps qu'il est dans ce détail, et il paroît qu'il est en bonnes mains.

J'ai aussi par provision commis le sieur de Fiennes, major du régiment Royal, pour faire la charge d'aide-major général de l'infanterie.

Au Roi[1].

Au camp de Lovendeghem, le 1er août 1708.

J'ai reçu, par la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 27 du mois passé, ses ordres au sujet des entreprises que les ennemis peuvent faire présentement et dont l'exécution paroît s'approcher, par les grands amas qu'ils font d'artillerie et de munitions qu'ils tirent de toutes parts pour les conduire à Bruxelles et le grand nombre de chevaux qu'ils rassemblent en même temps pour le service de leur convoi. Nous avons naturellement de gros partis dehors pour traverser cette assemblée autant qu'il sera possible ; mais je crois, comme le juge Votre Majesté, que, quand le convoi marchera, les ennemis l'escorteront, s'il est nécessaire, avec la moitié de leur grande armée pour le conduire sûrement au lieu pour lequel il étoit destiné et que, par conséquent, il nous sera comme impossible d'en empêcher le passage. Nous allons travailler maintenant au projet de jonction avec le maréchal de Berwick, qui sera différent selon la place à laquelle s'attacheront les ennemis. Il ne me paroît pas grande apparence qu'ils entreprennent le siège d'Ypres, qui leur deviendroit impossible à soutenir si dans le même temps on pouvoit se rendre maître d'Audenarde, et ce siège ne seroit certainement pas si long ni si difficile que celui d'Ypres. Ceux de Lille et de Tournay sont donc ceux entre lesquels on peut être en balance, et il y a sur tous les deux des raisons pour et contre qui tiendront dans l'incertitude jusqu'à ce que les ennemis se soient déterminés à l'une de ces deux places. Ainsi, comme l'ordre de Votre Majesté est égal dans ces deux cas, nous devons : prendre toutes les précautions pour avoir des correspondances dans ces villes par des signaux, ainsi que Votre Majesté le mande au maréchal de Boufflers ; dresser le

1. Vol. Guerre 2082, n° 1.

projet pour se joindre au maréchal de Berwick ; lorsqu'il sera question de marcher au secours, bien examiner les lieux par où il pourra être plus facile et les avantages que nous tirerons des inondations, et songer de bonne heure à former des amas de fourrages dans nos derrières, munir ces villes-ci et rassembler le plus de troupes que nous pourrons, en égalant les bataillons et escadrons et diminuant le nombre de ceux qui ont souffert au dernier combat. Je crois qu'il sera difficile d'envoyer Puységur lui-même au maréchal de Berwick, étant fort nécessaire à cette armée pour bien des détails, et plus nous ferons de mouvements, plus il le deviendra ; mais nous pouvons trouver d'autres gens capables de se bien acquitter de cette commission, et qui feront le même effet. Il est certain qu'il est d'une certaine importance de secourir Lille ou Tournay et d'empêcher que ces places ne tombent entre les mains des ennemis ; mais le jour auquel on l'entreprendra sera une grande décision, et il faudra ne rien oublier pour en faciliter la réussite ; c'est sur quoi la volonté ne nous manquera pas certainement, et je désirerois fort que l'exécution en fût aussi assurée. Le bruit qui s'est répandu dans l'armée que nous avions ordre de Votre Majesté de secourir quelque place qui fût assiégée y fait un très bon effet et réveille le courage des troupes qui s'étoit laissé un peu abattre depuis la dernière affaire.

L'entrée dans l'île de Cadzand s'est exécutée heureusement, et je crois que le traité des contributions doit être présentement signé avec les ôtages que le chevalier du Rozel a amenés, sur le plus haut pied de celles que les ennemis établiront dans les lieux où ils ont pénétré ; mais le pillage y a été grand, et il seroit à souhaiter que les troupes fussent accoutumées à une plus grande discipline qu'elles ne le sont, les bataillons étant quasi restés avec les seuls drapeaux lorsque l'on est ressorti de l'île. Il est à craindre que les ennemis, jetant des troupes dans ces pays, ne refusent de payer les contributions et ne laissent souffrir leurs ôtages pour conserver leur argent.

Ma lettre étoit déjà commencée lorsque j'ai reçu par le comte de Bergeyck des avis que le dessein des ennemis étoit sur Mons, que le prince Eugène en devoit former le siège, et que le duc de Marlborough devoit commander l'armée d'observation. Comme la chaussée pavée qui vient de Bruxelles faciliterait beaucoup plus cette entreprise que les autres, j'ai ordonné à Don Marcello Grimaldi qui y commande de s'y rendre en diligence ; c'est un bon et brave officier capable de s'y bien défendre. J'écris au même temps au maréchal de Berwick les avis que j'ai eus, afin qu'il veille à y jeter une bonne garnison avant que les ennemis en puissent former l'investiture. Comme je n'ai point d'ordre de Votre Majesté au sujet de cette place, elle me fera l'honneur de me mander ce que nous aurons à faire en cas qu'elle soit assiégée ; c'est une ville de conséquence ; après cela elle n'est pas à Votre Majesté ; mais elle couvre son pays.

J'ai appris aussi par le retour du sieur Puesch, que j'avois envoyé à Gand pour régler les contributions, que le traité avoit été signé absolument sur le pied de celui que les ennemis auront fait avec les députés d'Artois. Je supplie Votre Majesté d'être persuadée qu'elle n'aura jamais de sujet plus zélé et plus obéissant pour l'exécution de ses ordres que moi, qui, ayant l'honneur de lui appartenir de si près, suis encore plus engagé qu'un autre par le devoir et par le cœur à contribuer en tout ce qui dépendra de moi à sa satisfaction jointe au bien de l'État, et à lui témoigner en tout mon respect et mon attachement à sa personne.

A Chamillart[1].

Au camp de Lovendeghem, le 1er août 1708.

Vous verrez, Monsieur, par la lettre que j'écris au Roi que nous allons prendre des mesures pour exécuter ses

1. Vol. Guerre 2082, n° 2.

ordres. Il est certain que le jour où l'on y travaillera tout de bon sera d'une grande décision. J'espère que l'on y réussira ; mais il seroit bien dangereux d'y échouer.

Le convoi arrive aujourd'hui au camp, et la facilité avec laquelle il est passé fait juger qu'on en peut encore faire venir d'autres. Vous savez mieux que moi de quelle importance il est d'avoir de l'argent et pour le paiement de l'armée et pour les achats nécessaires dans des cas comme ceux-ci.

Le traité des contributions avec l'île de Cadzand et les pays dépendants d'Izendijke et de Biervliet est signé ; ils seront traités sur le même pied que les ennemis traiteront l'Artois, qui apparemment sera taxé le plus haut, et nous aurons environ dix mille écus comptant.

Les avis d'aujourd'hui sont que les ennemis doivent assiéger Mons, que le prince Eugène fera le siège, et le duc de Marlborough sera à l'armée d'observation. J'y envoie Don Marcello Grimaldi qui y commande, pour être en état de bien défendre cette ville si elle étoit assiégée, et y jeter des troupes si elle est menacée véritablement.

Le marquis de Menou, enseigne des gendarmes écossois et le plus ancien de tous les enseignes de la gendarmerie, m'a demandé de parler pour lui afin qu'il puisse monter à la lieutenance qui vaquera par la promotion d'un sous-lieutenant à la compagnie de gendarmes de Berry, et le chevalier de Roquelaure, frère de celui qui vient de mourir capitaine au régiment de Gondrin, demande une place de guidon ou d'enseigne dans la gendarmerie. Je m'étois engagé avec Artagnan pour demander que l'on pût échanger son neveu colonel d'infanterie, prisonnier depuis deux ans, contre un colonel des troupes d'Hanovre que nous avons prisonnier à Gand, mais je ne sais si je dois suivre cette vue depuis que je sais que M. de Beauvillier demande la même chose pour Monsieur son frère.

Au Roi[1].

Au camp de Lovendeghem, le 2 août 1708.

La lettre que j'eus l'honneur d'écrire hier à Votre Majesté l'informera des mesures que nous devions prendre au sujet des entreprises que les ennemis peuvent former. J'ai reçu depuis celle que vous m'avez écrite le 30 du mois passé ; c'est une chose fâcheuse que l'Artois n'ait pu se dispenser d'être soumis à la contribution ; mais, le maréchal de Berwick prenant la résolution, comme il vous aura sans doute mandé, de veiller sur toutes choses à protéger la Picardie, je ne crois pas que les ennemis puissent faire passer l'Authie et encore moins la Somme à de petits partis. Le maréchal de Berwick seroit en état de leur couper chemin pour la retraite, et le passage de la Somme surtout ne seroit possible qu'à un gros corps qui le prendroit de force. S'ils se déterminoient à ce dernier parti et que par là ils séparassent si considérablement leurs armées, nous ne perdrions pas un moment, selon les intentions de Votre Majesté, pour marcher à celle qui demeureroit du côté de Menin, et nous concerterions là-dessus avec le maréchal de Berwick afin qu'il s'avançât en même temps, et, si nous avions battu cette partie de leur armée, la retraite deviendroit très difficile à l'autre. Nous avons déjà fait ouvrir des marches sur eux, et les allons pousser encore plus en avant ; mais il ne sera pas aisé dans tous ces pays-ici, à moins que l'armée entière des ennemis n'eût gagné les plaines d'Artois, il sera, dis-je très difficile d'y faire agir de gros corps de cavalerie, et Votre Majesté sait mieux que moi à quel point ils sont coupés. Après cela je doute que les ennemis séparent ainsi leur armée dans un temps où leurs préparatifs approchent d'être finis et où il semble qu'ils doivent bientôt exécuter le dessein qu'ils

1. Vol. Guerre n° 2082, n° 15.

ont formé ; d'ailleurs ils perdroient l'avantage de leur supériorité, et hasarderoient qu'en faisant des marches de concert avec le maréchal de Berwick, ainsi que je viens de vous le dire, nous ne prissions notre revanche avec un extrême avantage, et il ne faut pas douter qu'ils ne fassent ces raisonnements ; c'est ce qui me fait penser que jamais ils ne s'éloigneront les uns des autres à plus de deux marches. Si nous étions dans la nécessité de marcher à eux pour les attaquer, dans le dernier cas que me marque à Votre Majesté, soit pour secourir la place qu'ils auroient assiégée, soit même pour faire le siège d'Audenarde, je crois qu'il suffiroit de laisser des garnisons dans Gand et dans Bruges et de ramasser le plus de troupes que nous pourrions, parce que les ennemis, attachés ailleurs, ne songeroient point alors à marcher à ces places, et que le corps qu'ils laisseroient devant celle qu'ils assiégeroient, nous donneroit une grande supériorité sur eux dès qu'ils s'en éloigneroient considérablement.

Je suis toujours dans l'idée, et M. de Vendôme y est aussi, qu'ils renonceroient à leurs contributions de Picardie, même à celles d'Artois pour ravoir Gand et Bruges, et qu'un mouvement précipité par où nous découvririons ces deux places, seroit le plus grand plaisir qu'on leur pût faire. C'est ce qui feroit qu'en cas de siège de leur part du côté de la mer, il les faudroit voir bien assis avant que d'attaquer Audenarde, qu'on auroit, je crois, pris avant qu'ils eussent fait leur conquête. Toutes les munitions pour attaquer Audenarde sont à Douay ; mais, comme ce poste est à présent fort en avant, j'ai donné ordre à Saint-Hilaire d'en faire transporter une partie à Cambray et à Valenciennes, et l'on sera plus à portée de les conduire où l'on voudra que si cela demeuroit à Douay, et il me paroît d'ailleurs qu'ils ne poussent point si vivement les contributions en avant, et que, s'il a paru quelques détachements du côté de Doullens, leur corps principal est toujours à Lens, du moins il y étoit encore hier que le courrier de Votre Ma-

jesté partît d'Arras. Quant à ce qui regarde leur flotte qui est à l'île de Wight et les troupes qui y sont embarquées, il me semble que les entreprises de mer ont fait ordinairement plus de bruit qu'elles n'ont eu de succès, et que les établissements que les ennemis pourroient fonder sur une communication par mer ne vaudroit pas la communication par terre, qu'on seroit en état de leur couper ; après quoi l'on pourroit songer à les chasser des pays où ils seroient établis.

Pour le siège d'Ostende, Votre Majesté raisonne très juste qu'il seroit difficile et inutile ; nous n'y avions pensé que pour assurer une communication de Bruges à Nieuport, et Ostende n'y servant de rien, si les ennemis venoient sur le canal du côté de Leffinghem, quand même elle y pourroit servir, les difficultés à faire ce siège seroient tout autres pour nous que pour les ennemis qui étoient maîtres de la mer quand ils le firent, et les transports infinis. Il y avoit quelques avis qui disoient qu'une partie du convoi des ennemis devoit marcher aujourd'hui, et en effet ils préparent des chemins du côté d'Enghien ; mais les bons avis n'en disent rien, et je ne crois pas qu'il puisse être encore assemblé, non plus que les chevaux pour les conduire. Je supplie Votre Majesté de me continuer ses bontés et d'être persuadée de mon tendre et respectueux attachement à sa personne qui ne finira qu'avec ma vie.

A Chamillart[1].

Au camp de Lovendeghem, le 6 août 1708.

Je n'ai point écrit au Roi ces trois jours-ci, Monsieur, n'ayant eu rien de particulier à lui mander, et j'attends à le faire par un courrier que je dépêcherai apparemment demain et qui arrivera aussitôt ou même plus tôt que cette lettre. Les préparatifs des ennemis s'avancent, comme vous

1. Vol. Guerre 2082, n° 66.

le savez par le maréchal de Berwick, et je ne crois point qu'ils regardent Lille ; toutes les nouvelles présentement disent qu'ils regardent Mons.

J'avois envoyé Albergotti avant-hier avec deux brigades d'infanterie et les piquets de la gauche sur un avis qu'il sortoit d'Audenarde six bataillons pour aller à Bruxelles. L'avis étoit vrai ; mais il ne put les joindre, et d'ailleurs ils avoient avec eux quinze cents chevaux, et Albergotti n'en avoit pas tant ; il rentra hier.

Aujourd'hui j'ai envoyé camper de l'autre côté de Gand vers la porte de Bruxelles les carabiniers, une autre brigade de cavalerie, trois d'infanterie, et nos dragons, sous les ordres du chevalier de Rozel, tant pour nous soulager dans nos subsistances que pour le mettre plus à portée de tenter de pareilles entreprises, s'il y avoit quelque jour à cela, ou d'obliger les ennemis à marcher avec plus de précaution et par conséquent de lenteur.

Le marquis de la Porte étant mort, MM. de Menou et de Lordat demandent sa sous-lieutenance, et le sieur de Calonne, major du régiment de Barentin, qui fait ici le détail de la cavalerie, homme de mérite et de condition, demande quelque guidon de ceux qui viendront à vaquer. Je vous envoie son mémoire ci-joint. Sur ce que vous m'écrivez pour l'aide-majorité générale de l'armée de Flandre, je fais exercer par provision par de Fiennes, major du Royal, le premier de ceux qui ont été proposés au Roi, et dont on m'a dit beaucoup de bien. Le sieur Cook, colonel réformé à la suite du régiment de Nogent, m'a aussi parlé pour avoir le régiment de Fitzgerald ; mais je serois bien fâché de préjudicier en rien au lieutenant colonel. Il y a encore un homme ici pour qui je crois devoir vous parler, c'est le sieur Puesch, commissaire des guerres, qui me paroît servir avec beaucoup de zèle et d'exactitude ; il fait depuis un mois tous les détails de l'intendance en l'absence de M. de Bernières ; il y a longtemps qu'il sert et demanderoit d'être fait commissaire ordonnateur. On m'a dit qu'il

avoit passé devant lui de ses cadets ; à tout ce que j'en vois et qui m'en revient, il paroît qu'il mérite qu'on fasse pour lui.

J'ai vu le comte de Bergeyck, qui croit qu'il seroit nécessaire que des entrepreneurs songeassent à remettre des fourages à Gand et à Bruges, et qu'il faut s'y prendre de bonne heure pour n'être pas surpris, et je crois qu'il ne seroit pas mauvais aussi d'en faire des amas du côté d'Arras, de Cambray et de Valenciennes, pour pouvoir avancer aux lieux où il seroit nécessaire, peut-être même pourroient-ils servir en quelque occasion à la subsistance de l'armée.

Au Roi[1].

Au camp de Lovendeghem, le 7 août 1708.

J'ai vu dans les deux dernières lettres que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, la peine que lui faisoient les dures conditions que les ennemis avoient imposées à l'Artois en le soumettant à la contribution ; le traité a été fait avec l'île de Cadzand et les pays d'Izendijke et de Biervliet aux mêmes conditions que l'Artois seroit traité ; ainsi je crois qu'il seroit présentement difficile d'en faire davantage.

Le comte de Ruffey m'a écrit, en partant de l'armée ennemie pour se rendre auprès de Votre Majesté, que les ennemis se radoucissoient beaucoup au sujet des échanges, ainsi cela me donne lieu d'espérer que vous serez content de ce qu'il vous aura rapporté, et que cette affaire se terminera heureusement.

Nous ferons tout ce que nous pourrons pour tirer de ces pays-ci les secours d'argent, de grains et de fourrages, et je crois qu'on ne peut mieux faire que s'en remettre à la prudence du comte de Bergeyck.

1. Vol. Guerre 2082, n° 74. Au n° 75, une lettre conforme à Chamillart.

Il me paroît que le duc de Vendôme et moi agissons de plus en plus de concert en toutes choses, et j'espère que cela ira toujours également.

Votre Majesté saura déjà apparemment que le grand convoi des ennemis est parti hier à midi de Bruxelles, tenant le chemin de Mons; mais, jusqu'à Soignies, il peut ne se point déterminer. J'ai envoyé hier le chevalier du Rozel camper de l'autre côté de Gand avec les carabiniers, une autre brigade de cavalerie, trois d'infanterie, et tous nos dragons pour être plus en état de se porter promptement en avant, s'il étoit nécessaire, et donner de l'inquiétude aux ennemis du côté de la Dendre et de Bruxelles.

Il y a trois jours qu'Albergotti marcha avec les piquets de cavalerie de la gauche et deux brigades d'infanterie du côté de Grammont, où six bataillons devoient passer conduisant le reste de nos prisonniers à Bruxelles ; ils avoient avec eux quinze cents chevaux ; mais, dès qu'ils surent la marche d'Albergotti, ils tournèrent sur Lessines et sur Ath. Si nous avions pu réussir dans cette entreprise, j'aurois eu plus tôt l'honneur de le mander à Votre Majesté. Je la supplie d'être persuadée que personne ne mérite mieux ses bontés que moi par mon respect et mon attachement à sa personne.

A Chamillart[1].

Au camp de Lovendeghem, le 8 août 1708.

Il m'est revenu, Monsieur, que le sieur Bernard, dans une lettre écrite le 3e de ce mois, mande que toutes les sommes qui ont été payées et qui le seront à l'avenir par ses correspondants, doivent être employées pour le service des vivres. Une partie de ces sommes a déjà servi au paiement des troupes ; il seroit à craindre qu'un tel changement n'empêchât le paiement des troupes dorénavant, ce qui doit aller

1. Vol. Guerre 2082, n° 92.

devant tout, à présent que nos subsistances sont arrivées pour quelque temps. On a tiré vingt-cinq mille sacs de grain d'imposition, quinze mille d'Aire et de Saint-Omer, au lieu qu'il est dû beaucoup aux troupes et que quelques-unes en ont parlé très librement. Il sera aisé de concilier le service de l'armée avec celui des vivres ; mais il est nécessaire que Bernard donne des ordres positifs pour soutenir celui de l'armée.

Il n'y a rien de nouveau ici depuis hier.

A Chamillart[1].

Au camp de Lovendeghem, le 9 août 1708.

Le courrier de M. de Vendôme arrive cet après-dîner, Monsieur, et m'apporte les lettres du 7. Il n'est rien d'égal à la régularité du maréchal de Boufflers, et je reçois quelquefois de ses nouvelles deux ou trois fois par jour.

C'est principalement dans des conjonctures telles que celle-ci qu'il faut ne rien faire qui puisse marquer de l'abattement, et rien ne le seroit plus que si l'on ne prenoit aucune part aux succès qu'ont eu les autres armées.

Je souhaite que l'affaire des échanges finisse, et cette armée se trouveroit recrutée tout d'un coup, c'est ce qui me fait craindre que les ennemis n'évitent de conclure si tôt.

Le dessein sur la Zélande sera difficile à exécuter ; mais il est bon que les ennemis l'appréhendent, et cette crainte cause toujours une petite diversion. Nous avons fait arrêter aujourd'hui un Joseph de Haro, officier dans les troupes d'Espagne, fait prisonnier à Dendermonde, et qui, allant et venant d'ici à Bruxelles à l'armée des ennemis depuis environ deux mois, et nous donnant de leurs nouvelles, leur en donnoit encore mieux des nôtres, ainsi qu'il y a toute apparence ; car nous avons plus que des présomptions contre lui. J'ai fait arrêter en même temps son frère, qui est commis

1. Vol. Guerre 2082, n° 99.

chez le comte de Bergeyck ; car, quoiqu'il n'y ait rien de précis contre lui, on pourroit soupçonner quelque intelligence, et le comte de Bergeyck, qui a découvert toute l'affaire, me l'a demandé instamment. Je vous en manderai davantage quand j'en serai plus instruit ; j'envoyerai cet officier prisonnier à Dunkerque.

Au Roi [1].

Au camp de Lovendeghem, le 12 août 1708.

Le dessein des ennemis étant prêt à éclater et l'apparence étant qu'il est sur Lille ou plutôt sur Tournay, places que Votre Majesté juge à propos que nous secourions, le duc de Vendôme vous dépêche ce courrier pour vous demander de donner les ordres nécessaires, afin que les milices du Boulonnois prennent les armes, que, les mettant dans Calais et dans Dunkerque, nous puissions en retirer quelques bataillons pour grossir l'armée quand elle marchera au secours. J'ai écrit aussi à Saillans de m'en envoyer quelqu'un de Namur ; on retirera de cette ville et de Charleroy deux régiments de dragons que j'y ai envoyés il y a six semaines.

Il n'y a quasi plus lieu de douter qu'entre ces deux villes les ennemis n'en veulent à Tournay, et Votre Majesté le saura peut-être avant que de recevoir cette lettre. Si cela est, ce sera par le côté d'Ypres qu'il nous faudra marcher pour donner la main au maréchal de Berwick ; car, si les ennemis alloient à Lille, le côté de la Dendre nous seroit le plus aisé ; mais la marche des bagages de l'armée ennemie sur Menin, les sauvegardes qu'ils ont retirés des environs de la basse Deule sont des marques qu'ils n'en veulent point à cette ville.

Tous les avis que je reçois dans ce moment confirment encore que les ennemis marchent pour assiéger Tournay ; la grande armée est partie de Werwick cette nuit, et a

1. Vol. Guerre 2082, n° 130.

passé la Lys auprès de Menin. Je fus avant-hier à Gand ; les magistrats me reçurent à la porte avec les flambeaux, qui est la cérémonie du pays ; je fus conduit ainsi jusqu'à la grande église où l'évêque dit la messe, et le *Te Deum* fut chanté ensuite. De là j'allai à l'hôtel de ville où je fus harangué par le conseil de la ville, dont le sieur Sersander, qui en est président, et, je crois, connu de Votre Majesté, portoit la parole, et par les États de Flandre. Je dînai aux dépens de la ville ; mais le repas étoit apprêté par les officiers de Votre Majesté, selon la coutume ; ensuite de quoi, je revins au camp. On y fera ce soir les réjouissances pour la prise de Tortose. Je supplie Votre Majesté de croire que mon respect et mon attachement à sa personne sont au delà de toute expression.

Je n'ai point eu l'honneur de mander à Votre Majesté que j'avois enfin renvoyé le comte de Rochechouart, malade depuis le commencement de la campagne d'une fièvre lente et d'une fluxion sur la poitrine, après l'avoir pressé de partir pendant trois semaines ; les fatigues des marches, dans le temps de la prise de Gand et du combat d'Audenarde, empirèrent si fort son mal qu'il prit enfin le parti de songer uniquement à sa santé comme le seul moyen de continuer à vous servir ; il est précisément dans l'âge que son père mourut de la poitrine, et il seroit menacé de ne pas vivre longtemps, s'il ne se mettoit absolument dans le régime.

Au Roi[1].

Au camp de Lovendeghem, le 17 août 1708.

J'ai répondu aujourd'hui à trois lettres que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire. Vous me donnez dans la première, qui est du 10, les mêmes ordres pour secourir

1. Vol. Guerre 2082, n° 192. Au n° 193, lettre du même jour à Chamillart.

Mons que pour Lille et pour Tournay ; vous m'y marquiez que vous compreniez les difficultés du siège d'Audenarde, à quoi il n'est plus possible de penser, les ennemis faisant celui de Lille. Votre Majesté pensoit aussi qu'il faut montrer de la hardiésse aux ennemis, que l'on est toujours en état de s'opposer à leurs entreprises et qu'il y a des occasions où il est plus avantageux d'hasarder une bataille que de se tenir sur la défensive.

Par la seconde qui est du 13, vous me mandez que le convoi des ennemis est plus considérable qu'on ne le croyoit d'abord; les avis que j'ai eus se rapportent absolument à ceux qui ont été donnés à Votre Majesté, et il va bien à six mille charrettes ou chariots, et pour le nombre d'artillerie je le crois moindre, à moins qu'ils n'en eussent trouvé à Menin, ce qui n'est pas possible; car il n'y en avoit point quand nous nous sommes rendus maîtres de Gand.

Dans la troisième, du 14, étant précisément informé que les ennemis s'étoient déterminés au siège de Lille, vous me faites l'honneur de me marquer que, par les comparaisons de nos forces faites avee celles des ennemis, et après les déductions nécessaires de part et d'autre, elles se trouveront à peu près égales lorsqu'il s'agira d'en venir à une action, mais que la nécessité où se trouveront les ennemis de garder leurs tranchées et leurs parcs d'artillerie les affoiblira et nous redonnera l'avantage de la supériorité ; car, s'ils rassembloient toutes leurs forces pour nous venir combattre, dès lors le siège seroit levé et nous serions en état de leur livrer et de leur refuser la bataille selon qu'elle pourroit nous être utile ou désavantageuse par notre situation.

Votre Majesté verra, par une lettre que le duc de Vendôme écrit au sieur de Bernières, les précautions que nous prenons pour être prêts à faire la jonction avec le maréchal de Berwick dès lors qu'il sera nécessaire, et les mesures pour rassembler nos troupes et pour notre marche. M. de Vendôme voudroit voir le canon des ennemis tirer

avant que de s'ébranler d'ici ; pour moi, je craindrois que ce ne fût s'y prendre un peu tard, et je presserai nos dispositions, selon l'ordre de Votre Majesté, le plus qu'il me sera possible pour être à portée des ennemis dans les derniers jours du mois.

Il nous faut cinq jours pour aller à Tournay ; il faudra que l'armée s'y repose et que de là elle marche vers la haute Marque, qui sera le lieu le plus aisé pour le secours. De cette manière, il nous faudra ébranler d'ici le 22 et le 23, qui est apparemment le temps que les ennemis ouvriront la tranchée. Le comte de la Motte m'avoit demandé si instamment de me suivre au secours de Lille que je n'avois pu le lui refuser, bien entendu qu'il seroit retourné de ces côtés-ci à la moindre apparence de quelque chose ; si c'est l'intention de Votre Majesté qu'il reste toujours ici, je vous supplie de me le marquer, afin qu'il n'ait point lieu de se plaindre que j'aie changé ce que je lui avois promis.

Le duc de Vendôme envoie à Votre Majesté un mémoire au sujet des passeports usités en ce pays depuis quelques années, et dont la révocation pourroit être à propos dans cette occasion. Ce mémoire en explique suffisamment les raisons à Votre Majesté, et c'est à elle à en décider.

Dans la lettre du 13, Votre Majesté me parloit encore du bon traitement que les habitants de Bruxelles faisoient à nos prisonniers, ce dont je savois déjà une bonne partie, et de toute l'affection qu'ils marquoient, et que nous pourrions prendre cette occasion pour remettre cette ville et par conséquent le reste du Brabant sous l'autorité de son légitime roi, sans cependant m'en donner d'ordre absolu. Mais, dans celle du 14, vous m'avez marqué précisément de n'y point penser et d'être uniquement attaché à l'objet présent, qui est le secours de Lille, et à la conservation de la frontière de Votre Majesté. Quand vous auriez plus insisté sur l'entreprise de Bruxelles, j'aurois eu plusieurs difficultés à vous objecter, sur quoi il seroit inutile de m'étendre présentement.

Je comprends, comme Votre Majesté me fait l'honneur de me le marquer, l'importance de ce que nous allons exécuter, et ce que vous m'en dites ne fait que redoubler mon zèle pour le bien de l'État, heureux que ma gloire personnelle s'y trouve jointe aussi étroitement qu'elle l'est ici.

Le baron de Capres et le sieur de la Faille étant venus aujourd'hui ici pour me rendre compte de l'état de la ville de Gand, je leur ai dit ce que vous m'avez ordonné, afin qu'ils le répandent parmi le peuple, et je ne doute pas que cela ne fasse un très bon effet.

Le roi Auguste et le landgrave de Hesse sont arrivés, il y a quelques jours, à Bruxelles, et je ne sais s'ils ne seront point aujourd'hui à l'armée des ennemis. Je supplie Votre Majesté d'être incessamment persuadée de la sincérité et du respect de mon attachement à sa personne.

A Chamillart[1].

Au camp de Lovendeghem, le 21 août 1708.

La lettre que j'écris au Roi[2], Monsieur, explique ce dont il est question aujourd'hui pour exécuter ses ordres de la manière la plus convenable et la plus facile, et je n'ai rien à y ajouter. Nous touchons à un temps bien important, et il faut prier Dieu que toutes choses se passent heureusement ; car il n'y a que lui qui sache comment cela finira. Je suis aussi très impatient de savoir ce que le Roi aura résolu sur ce que M. de Vendôme lui manda hier ; car cela me paroît d'une très grande conséquence.

J'ai oublié de marquer au Roi que, le duc de Malborough m'ayant écrit il y a quelques jours une lettre, et m'en envoyant une autre de Madame la duchesse de Bourgogne que M. de Ruffey avoit apportée, je lui ai fait une réponse honnête où je ne crois pas avoir rien mis contre le service du Roi.

1. Vol. Guerre 2082, n° 247.

2. Elle a été publiée dans les *Mémoires militaires*, tome VIII, p. 71.

A Chamillart[1].

Au camp de Lovendeghem, le 22 août 1708.

Il y a déjà quelque temps, Monsieur, que j'oubliai de vous prier de demander au Roi pour faire passer mon régiment pour complet pendant quelque temps, à cause des pertes considérables qu'il a faites au combat d'Audenarde ; c'est une chose qui n'est pas sans exemple, et cela contribueroit absolument à son rétablissement.

Il y a déjà aussi quelques jours que le sieur des Aunoys, lieutenant-colonel du régiment de Fontaines depuis quinze ans, et qui sert depuis quarante sans avoir jamais rien eu, m'a prié de demander pour lui la croix de Saint-Louis. J'oubliois encore que le lieutenant de la mestre-de-camp de mon régiment, demande une commission de capitaine, chose d'usage; il est ancien et bon officier.

Au Roi[2].

Au camp de Lovendeghem, le 23 août 1708.

Par la lettre que j'eus l'honneur d'écrire avant-hier à Votre Majesté, je lui marquois qu'étant impossible de faire ce qu'elle m'ordonnoit, je devois passer l'Escaut après-demain 25 pour me joindre au maréchal de Berwick auprès de Grammont et marcher de là avec lui sur Tournay. Je comptois alors que la tranchée étoit ouverte devant Lille et que les ennemis, attachés tout à fait à ce siège, ne pourroient se présenter avec des forces capables de s'opposer à mon passage après cette jonction ; mais aujourd'hui, sachant que la tranchée n'est point ouverte, que l'artillerie des ennemis est encore auprès de Marquette, que leurs

1. Vol. Guerre 2082, n° 255.

2. Vol. Guerre 2082, n° 264. Le n° 263 est une courte lettre à Chamillart du même jour.

travaux vont lentement et qu'ils ne se mettent point en peine de retenir leurs pionniers, dont il leur déserte un très grand nombre, j'ai cru qu'il ne falloit point précipiter un mouvement qui feroit que nous découvririons également Gand et la Picardie dans un temps où les ennemis, sans rien risquer, pouvoient se porter de l'un des deux côtés à leur choix, ou rassemblant toutes les forces pour empêcher notre jonction ou nous obliger à les combattre postés à leur avantage. J'ai donc écrit au maréchal de Berwick qu'il devoit surseoir sa marche et demeurer à Mortagne jusqu'à ce qu'il eût des nouvelles certaines de l'ouverture de la tranchée devant Lille, et qu'alors ce seroit à lui à marquer précisément le temps que nous devrions effectuer notre jonction pour nous porter ensuite sur Tournay de la manière que je l'ai mandé à Votre Majesté, que jusque là je suspendrois aussi mes mouvements en attendant que je visse les ennemis absolument attachés au siège de Lille par l'ouverture de la tranchée. Ainsi notre marche pourra encore être suspendue de quelques jours, et sera toujours sûre dès que les ennemis, ayant commencé l'attaque, ne pourront passer l'Escaut qu'affoiblis d'un gros corps qu'il faudra laisser devant la place, et les mêmes raisons subsisteront alors pour faire notre jonction de la même manière que j'ai eu l'honneur de le mander à Votre Majesté avant-hier.

Depuis ma lettre commencée, il m'est venu un avis que l'armée ennemie avoit aujourd'hui passé l'Escaut et campé à Pottes, apparemment sur ce qu'hier j'avois fait reconnoître un camp de l'autre côté de cette rivière. Cette nouvelle mérite encore confirmation ; mais, si cela étoit vrai, on ne pourroit pas douter que les ennemis ne voulussent tâcher d'empêcher notre jonction avec le maréchal de Berwick. Je supplie Votre Majesté d'être toujours persuadée du profond respect et du tendre attachement que j'ai et que j'aurai toute ma vie pour sa personne.

Au Roi[1].

Au camp de Lovendeghem, le 25 août 1708.

J'ai reçu hier au soir par un courrier du maréchal de Berwick la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 22 de ce mois. La tranchée n'a été ouverte devant Lille à droite et à gauche que la nuit du 22 au 23. Ainsi nous allons songer à la jonction avec le maréchal de Berwick de la même manière que j'ai eu l'honneur de vous mander il y a quelques jours, n'ayant suspendu nos mouvements que sur ce que le premier avis ne s'étoit pas trouvé véritable. Je ne crois pas que Marlborough seul soit en état de s'y opposer, et, si par hasard il le vouloit, peut-être la ferions-nous malgré lui, et serions-nous en état de retomber sur lui en forces.

Il y a un cas dont je n'ai point encore parlé à Votre Majesté et qui nous feroit changer notre projet : qui seroit, si les ennemis voulant favoriser un convoi qui leur doit, à ce que l'on dit, venir encore de Bruxelles, s'approchoient de la Dendre quand le maréchal de Berwick ira à Mons, où il doit être aujourd'hui ; car alors il faudroit nécessairement forcer des marches pour nous joindre entre la Lys et l'Escaut, ce qui pourroit réussir plutôt que manquer ; il sépareroit les ennemis de manière que le prince Eugène en pourroit pâtir ; mais je doute qu'ils s'éloignent assez les uns des autres pour s'y exposer. Si, comme il y a toute apparence, les armées des ennemis se rejoignent aux environs de Lille, soit pour nous défendre le passage de la Marque, soit pour se tenir dans les lignes, il faudra s'avancer sur eux avec beaucoup de lenteur, d'ordre et de précautions, et bien et mûrement peser le parti qu'il y aura à

1. Vol. Guerre 2082, n° 283. Le même jour, le prince écrivit au maréchal de Berwick une lettre qui a été publiée dans les *Mémoires militaires*, tome VIII, p. 430.

prendre en instruisant Votre Majesté autant que le temps le pourra permettre.

Un homme venu hier des environs de Lille assure que, du côté du chemin de Douay, ils n'ont qu'une petite contrevallation et point de lignes de circonvallation, ce qui marqueroit que les ennemis disputeront le passage de la Marque et de la haute Deule ; mais cette nouvelle mérite d'être confirmée et que l'on examine la chose bien sûrement. Après cela, Votre Majesté sait qu'il se trouve de telles difficultés que l'on ne peut ni exécuter ni même tenter, sans le faire absolument contre la prudence, les choses que l'on désire le plus ardemment ; mais il faut espérer que nous ne nous trouverons point dans cette situation.

Je suis ravi que Votre Majesté attache le maréchal de Berwick auprès de moi ; je pourrai avec lui prendre des partis que je n'oserois hasarder de moi-même, et sa présence empêchera beaucoup de raisonnements inutiles et même dangereux, ou du moins en empêchera l'effet.

Je doute que le maréchal de Matignon puisse assister à ce qui se passera ni aux conseils qui se tiendront. Il est depuis quinze jours dans un abattement et même une espèce de défaillance ; il a résisté tant qu'il a pu ; mais enfin, son état ne faisant qu'empirer, il partit avant-hier pour se faire porter à Tournay. Je crains bien qu'il ne se puisse relever de cet état, d'autant plus que nous entrons dans une mauvaise saison pour de pareilles maladies.

J'exécuterai les ordres de Votre Majesté au sujet du chevalier de Saint-Georges et de mon frère.

Je ne perdrai pas un moment de temps, présentement que j'ai des avis certains de l'ouverture de la tranchée, ce qui me marque les ennemis attachés au siège et hors d'état de fortifier Marlborough de gros détachements.

Je supplie Votre Majesté de croire que je serai toujours très attentif à exécuter ses ordres le mieux qu'il me sera possible et à lui donner en tout des marques de mon tendre attachement et de mon profond respect.

Au Roi[1].

Au camp de Melle, le 27 août 1708.

La marche que nous avons faite aujourd'hui marquera à Votre Majesté que nous sommes en mouvement pour exécuter ses ordres. Nous voici enfin passé l'Escaut, et, si l'ennemi ne fait point de mouvement qui le porte sur la Dendre du côté de Grammont, nous marcherons demain dès la pointe du jour sur Ninove pour y passer cette rivière et nous y joindre au maréchal de Berwick, auquel je mande de hâter sa marche pour cet effet. Ainsi je compte, s'il n'arrive nul empêchement, d'être dès demain sur la Dendre et de la passer même à Ninove, auquel cas ma jonction avec le maréchal de Berwick est immanquable.

Je ne sais comment j'avois oublié de vous marquer dans ma dernière lettre que je ne pensois plus à marcher par Grammont, que mon dessein étoit d'aller par Ninove, ainsi que j'ai su depuis que c'étoit l'intention de Votre Majesté ; je me trouve bien heureux d'avoir prévu ce qu'elle désire de nous, qui en effet est la seule chose à faire depuis que l'ennemi s'est porté sur la Rône. Il me paroît, par tout ce qui me revient, que la bonne volonté est dans les troupes et qu'elles ne demandent pas mieux que de revoir l'ennemi, et cette disposition est un grand point. Dès que la jonction sera faite, ce que j'espère entre ci et après-demain au soir, j'en envoierai la nouvelle à Votre Majesté, et je me flatte que tout réussira pareillement avec succès.

Je viens d'avoir nouvelle que les ennemis n'avoient point encore marché ce matin, ce qui me fait espérer de plus en plus que nous réussirons et que je pourrai mériter son estime, ainsi que je mérite ses bontés par le respectueux

1. Vol. Guerre 2082, n° 302. Sous le n° 303, une lettre du même jour à Chamillart.

attachement que j'ai et que j'aurai pour Votre Majesté toute ma vie.

Les avis que les ennemis n'ont point marché me sont confirmés encore ; ainsi j'espère de plus en plus que Votre Majesté aura lieu d'être contente de notre projet.

Au Roi[1].

Au camp de Ninove, le 29 août 1708.

Quand je reçus hier la lettre de Votre Majesté du 26, il n'étoit plus temps de penser à exécuter ses derniers ordres; la tête de l'armée n'étoit plus qu'à une lieue d'ici, et le maréchal de Berwick en marche pour me joindre. Si je les avois reçus deux ou trois jours plus tôt, alors j'aurois pu prendre mes mesures en conformité. Il m'auroit cependant été bien difficile de mettre la Dendre devant moi à Alost, n'ayant que Gand pour tirer mon pain, que Marlborough auroit pu me couper. Il en auroit toujours fallu revenir à s'approcher de la place, et ce mouvement n'auroit fait que servir à allonger ma marche.

Je partis hier matin de Melle, et marchai ici sur quatre colonnes. L'armée n'arriva que fort tard, ayant eu un grand chemin à faire, et une partie des troupes ne se campèrent qu'à minuit. Le duc de Berwick vint à Hérinnes, ainsi qu'il a eu l'honneur d'en rendre compte à Votre Majesté. Il s'est rendu ici ce matin de sa personne, a pris l'ordre ce soir, selon vos intentions et va désormais devenir inséparable de moi.

Je n'ai point encore de nouvelles que les ennemis aient marché de derrière la Rône ; ainsi je marche demain matin droit sur Lessines, et tâcherai d'entrer dans cette plaine en passant le ruisseau d'Acren. Les troupes du maréchal de Berwick, qui se sont aujourd'hui avancées à une demi-

1. Vol. Guerre 2082, n° 317 ; lettre du même jour à Chamillart sous le n° 318.

lieue de Grammont, passeront la Dendre partie dans cette ville, partie sur des ponts que je ferai faire au-dessous, et me joindront dans la marche. Si cette jonction oblige les ennemis à passer l'Escaut, alors je continuerai à marcher sur Tournay par le même côté de la Dendre; mais, s'ils se portoient à Leuze, en un lieu où l'avantage du nombre ne me feroit rien pour les attaquer, alors je passerois la Dendre au-dessus de Lessines et prendrois ma route, laissant cette rivière sur ma droite. J'espère par là être dans quatre ou cinq jours à Tournay, pour ensuite songer à marcher au secours de Lille, où les lignes des ennemis ne sont que très imparfaites. L'armée a du pain pour jusqu'au 2 inclus, et je crois être entre ci et ce temps-là en état d'en retirer sans aucune difficulté. J'espère que Votre Majesté aura lieu d'être contente de nous, son service étant mon unique but, ainsi que de lui marquer en tout mon très respectueux attachement.

A Chamillart[1].

A Tournay, le 2 septembre 1708.

Nous touchons, Monsieur, à un grand événement dont j'espère le succès, et certainement les ennemis sont embarrassés à présent infiniment plus que nous, qui ne le sommes guère jusqu'ici, et qui, s'il plaît à Dieu, le serons encore moins dans la suite.

M. de Berwick n'a pas fait un petit sacrifice certainement que ce qu'il a fait il y a quatre jours, conformément aux ordres du Roi.

Il seroit difficile d'empêcher mes courriers de se charger de quelques lettres; mais l'ordre du Roi, ainsi que vous me le marquez, fermera la bouche à tout le monde. Il est bien juste qu'il sache le premier ce qui se passe, et

1. Vol. Guerre 2083, n° 10. Le n° 6 est une lettre à Chamillart, du 1er septembre, sans intérêt.

le saura encore plus vite présentement qu'il ne sera plus nécessaire de mettre les lettres en chiffres.

Au Roi [1].

Au camp d'Orcq, le 16 septembre 1708.

J'avois eu l'honneur de mander à Votre Majesté avant-hier que, le secours de Lille reconnu impossible par le côté où les ennemis s'étoient retranchés, notre dessein étoit de nous camper ainsi que nous le sommes à présent, la droite au ruisseau de Templeuve et la gauche à celui d'Orcq, de retrancher ensuite tout le front de ce camp pour en pouvoir détacher de la cavalerie qui interrompît les convois des ennemis et s'approchât des subsistances. Mais, en arrivant ici, la chose a été reconnue unanimement impossible, ainsi que Votre Majesté le verra par la lettre que le duc de Vendôme se donne l'honneur de lui écrire. Il nous faudroit un temps considérable pour nous retrancher, et nous ne pourrions, avant que cela fût perfectionné, détacher aucune cavalerie; les convois ne seroient point absolument interrompus, et ce pays a été si mangé que la cavalerie n'y pourroit subsister, ce qui est une raison qui m'a paru sans réplique. Je vais donc me porter demain de l'autre côté de l'Escaut ; je camperai, ma gauche à Tournay et ma droite tirant sur la Rône ; j'allongerai Chemerault, avec vingt-quatre bataillons et trente-quatre escadrons, jusqu'à la hauteur d'Audenarde par Mortagne, et, par Condé, je donnerai la main au chevalier de Luxembourg, qui est derrière la Scarpe, ayant ses vingt-trois escadrons de cavalerie et quatre de dragons à ses ordres; ainsi je serai dans cette situation en état de barrer abso-

1. Vol. Guerre 2083, n° 62. Une lettre du 6 septembre, au Roi, a été publiée dans les *Mémoires militaires*, tome VIII, p. 91, et il y a à la même date une courte lettre à Chamillart dans le volume 2083, n° 27.

lument aux ennemis la communication avec le Brabant, de soutenir le pays de Votre Majesté toutes et quantes fois qu'il sera nécessaire, et de passer l'Escaut et de marcher en avant tout aussi facilement que je passerois un retranchement. J'ai cru, par toutes les raisons que je viens d'expliquer à Votre Majesté, que le parti que je prends étoit le plus convenable pour son service, et le plus selon ses intentions. J'envoie en même temps dix bataillons espagnols du côté de Mons, selon que le comte de Bergeyck m'a demandé pour exécuter son projet sur Bruxelles, Puyguion les commandera et aura sous lui d'Avelda, maréchal de camp espagnol. Le comte de Bergeyck m'a aussi demandé ces officiers avec des canonniers et des mineurs ; j'envoie de plus le sieur de la Combe, ingénieur. On tirera du canon de Mons, et le comte de Bergeyck ne doute pas de la réussite de l'entreprise, pourvu que la communication avec le Brabant soit entièrement coupée, ce que nous ne pouvons faire qu'en nous plaçant de l'autre côté de l'Escaut. Les ennemis ont repris aujourd'hui le même camp qu'ils avoient derrière Pont-à-Tressin et Pont-à-Bouvines, lorsque nous étions ici il y a quinze jours. J'ai eu des avis qu'il marchoit des troupes du côté de Lannoy ; mais jusqu'ici je n'en sais rien de certain. Il arriva encore hier au soir à Audenarde quelques charrettes chargées de boulets. J'espère que ce seront les derniers qui passeront. Les bontés que Votre Majesté continue de me témoigner me touchent plus sensiblement que jamais, etc.

Au marquis de Cany, secrétaire d'État en survivance[1].

Au camp d'Orcq, le 16 septembre 1708.

Je ne sais pas par où commencer, ni par où finir ma lettre ; car, quand je considère que j'écris à un secrétaire d'État,

1. Vol. Guerre 2083, n° 64 ; lettre publiée dans les *Mémoires de Saint-Simon*, tome XVI, p. 317 note. Chamillart

à qui j'adresse un paquet pour le Roi, je me crois obligé de tomber dans le sérieux, et, quand je songe combien je suis plus vieux que vous, je suis quasi tenté de vous prendre encore pour un enfant. N'importe votre commission est d'un homme d'importance ; aussi je vous parlerai comme à un ministre chargé des plus grandes affaires, et certainement celles-ci ne sont pas petites. N'oubliez donc pas, quand vous aurez remis mon paquet au Roi, sans parler gras, si vous pouvez, d'envoyer ma lettre ou de la porter à Madame la duchesse de Bourgogne, et celle pour Monseigneur aussi, et de me mander quelle mine on vous fait quand vous portez des nouvelles. Faites aussi mes compliments à Querro, à M. de la Feuillade et à tertous[1]. J'espère que nous nous verrons à quelques chasses cet hiver. Vous direz à la duchesse Lansquenet que, si elle a besoin d'argent pour jouer, ce n'est pas ici qu'il en faut venir chercher ; car il est très rare sur les fins des campagnes. Vous direz aussi à Mme de Cany que M. de Mortemart continue à se bien porter, à quelques stupéfactions près, qui lui prennent de temps en temps.

Au Roi[2].

Au camp du Saussois, le 18 septembre 1708.

L'armée de Votre Majesté passa hier l'Escaut, ainsi que j'avois eu l'honneur de vous le mander avant-hier. Chemerault fut dès hier devant Audenarde avec sa cavalerie,

étant venu en Flandre, c'était son fils Cany, encore très jeune, qui le suppléait comme secrétaire d'État.

1. Tertous ou tretous, expression de patois normand signifiant : tous, tout le monde ; on ne sait qui le prince désigne par le surnom de Querro ; la duchesse Lansquenet doit être la jeune duchesse de Lorge, fille de Chamillart, qui était très joueuse (*Mémoires de Saint-Simon*, tome XXIV, p. 275).

2. Vol. Guerre 2083, n° 71 ; lettre du même jour à Chamillart au n° 72.

et son infanterie y devoit être aujourd'hui ; il a vingt-quatre bataillons et trente-quatre escadrons. Le comte de Coigny est à Berckem avec les dragons, Souternon à Escanaffe avec neuf bataillons et dix escadrons, la Châtre avec un pareil corps à Pottes, et l'armée s'étend sur deux lignes depuis Hérinnes jusqu'à Tournay. Tous ces corps se communiquent tellement que je crois le passage de l'Escaut bouché aux ennemis et les convois interrompus. Nous suivons cependant les idées du comte de Bergeyck dont Votre Majesté est instruite, et je fais encore partir aujourd'hui une brigade de cavalerie et une d'infanterie aux ordres du sieur d'Ourches, maréchal de camp, pour se joindre aux dix bataillons espagnols partis d'hier.

Comme il n'est plus question d'une surprise sur Bruxelles et que notre situation nous met en état de nous en rendre les maîtres par la force, j'ordonne au sieur de Saint-Hilaire de faire partir de Douay douze pièces de gros canon pour les envoyer à Mons, d'où le comte de Bergeyck les emploiera à ce qu'il jugera nécessaire. Tout se dispose heureusement, et j'espère que Votre Majesté aura lieu d'être contente de nous, le reste de la campagne, que nous empêcherons les ennemis de réussir dans leurs projets et que nous prendrons encore sur eux des avantages.

Il est certain que, tant que nous n'étions point couverts de l'Escaut, nous ne pouvions ni subsister, ni faire le même effet et les mêmes détachements que nous sommes en état de faire dès que nous sommes couverts de cette rivière.

J'ai écrit au comte de la Motte, afin qu'il retourne à Gand avec les détachements qu'il en a emmenés, dès que les troupes qui viennent du côté de Mons se seront approchées de Bruxelles, selon l'intention de Votre Majesté, qui est qu'il veille du côté de la mer.

Je n'ai point eu de nouvelles du maréchal de Boufflers ces derniers jours ; on tira assez de canon hier au siège ; ce matin l'on en a moins entendu. Je n'en sais point non plus des détachements qui étoient partis de l'armée enne-

mie pour marcher vers Audenarde. Il faut qu'ils n'aient point passé l'Escaut puisque Chemerault ne m'en a rien mandé. J'espère que Votre Majesté, etc.

A Chamillart[1].

Au camp du Saussois, le 20 septembre 1708.

Si j'avois su, Monsieur, que vous fussiez arrivés dès le lundi au soir à Versailles, je vous aurois envoyé directement mes lettres à Douay ; mais je comptois sur ce que vous m'aviez dit que vous n'arriveriez que le mardi matin. Vous verrez, par la lettre que j'écris au Roi[2], que nous avons déjà pensé aussi à barrer Ostende, et les divers mouvements que les ennemis ont faits depuis deux jours. Des gens qui ont été dans leurs armées assurent qu'ils n'ont plus de poudre que pour quatre jours et qu'ils doivent donner des assauts pour tâcher d'emporter la place. D'ici à ces temps-là, je tâcherai d'être méchant, ainsi que vous me l'avez demandé par Madame la duchesse de Bourgogne ; je sais qu'il le faut être pour maintenir la discipline, surtout dans l'état où vous savez qu'elle est. Je suis ravi que votre voyage se soit passé heureusement, et que le Roi sache présentement les vérités dont vous avez été vous-même le témoin.

A Chamillart[3].

Au camp du Saussois, le 21 septembre 1708.

Je vous envoie, Monsieur, les nouvelles que j'ai reçues ce matin du maréchal de Boufflers. On a encore beaucoup tiré cette nuit et ce matin ; mais on n'a point entendu de feu d'attaque.

1. Vol. Guerre 2083, n° 87.
2. Cette lettre ne s'est pas retrouvée.
3. Vol. Guerre 2083, n° 103.

J'envoie Don Antonio Grimaldi pour joindre Puyguion avec onze bataillons et six escadrons ; mais je ne sais s'il faudra commencer le siège de Bruxelles, où il est entré de nouvelles troupes, et pour lequel nous n'avons pas pris autant de mesures qu'il étoit à désirer, n'ayant pas compté sur un siège dans les formes ; c'est sur quoi nous prendrons aujourd'hui un dernier parti, et ensuite j'aurai l'honneur d'en informer le Roi ; car le capital doit être de couper toutes les communications aux ennemis. Le comte de Bergeyck recommence à représenter les difficultés, la crainte qu'il a que les munitions assemblées ne soient pas suffisantes, et que c'est le fait des gens de guerre, et plus le sien ; dans cette situation, je ne sais si la prudence veut que l'on continue à suivre le projet, qui change absolument depuis qu'il est question d'un siège.

A Chamillart[1].

Au camp du Saussois, le 23 septembre 1708.

Vous verrez par la lettre que j'écris au Roi [2], Monsieur, et par celle du maréchal de Boufflers, et par les nouvelles, les mesures que nous prenons pour nous opposer aux dispositions des ennemis.

Je vais redoubler mes soins pour réduire tout dans la subordination et la discipline, tant parmi l'officier général et particulier que parmi le soldat. Madame la duchesse de Bourgogne s'est acquittée de votre commission, et elle m'en parle dans toutes ses lettres. Je dois tâcher à faire en sorte que l'on ait encore plus lieu de se fâcher pour moi, quand le public en pensera différemment de la vérité ; car, pourvu que l'on fasse son devoir, les discours doivent être méprisés.

Vous devez être assuré que je ne suis pas moins content

1. Vol. Guerre 2083, n° 119.
2. Cette lettre ne s'est pas retrouvée.

de tout ce que me revient depuis votre retour à la cour, que je l'ai été pendant votre séjour à l'armée, et je n'en ai jamais douté un moment; je souhaite plus que personne par toutes raisons que la campagne finisse heureusement. M. de Vendôme m'a dit qu'il avoit écrit sur le projet de raser les lignes des ennemis, et de retourner par ce côté dont vous me parlâtes le matin que vous êtes parti; je crois que le Roi ne l'approuvera pas. Il faut tâcher d'en éloigner les idées; mais il faudra décider, si M. de Vendôme venoit à presser. Il me paroît que jusqu'ici l'intelligence continue entre le maréchal de Berwick et lui; je tâcherai à l'entretenir et à prévenir ou réparer ce qui la pourroit altérer.

Au Roi [1].

Au camp du Saussois, le 25 septembre 1708.

J'ai reçu ce matin les lettres du maréchal de Boufflers dont j'eus l'honneur d'envoyer les copies à Votre Majesté. Je ne crois pas que l'on puisse donner trop de louanges à sa défense; il ne lui manque que de voir lever le siège aux ennemis. Leur unique objet est présentement de tirer un convoi d'Ostende. Ils ont, pour cet effet envoyé un corps de troupes avec des charrettes vides et des pontons, qui étoient hier à Oudenbourg. Ils ont commandé tous les chariots du nord du franc de Bruges; mais comme toutes les troupes qui marchent de ce côté-là seront à Bruges demain, j'espère que le convoi sera barré; après quoi, l'on pourra, à ce qu'il me paroît, se flatter de voir lever le siège aux ennemis. Ils ont fait, cette nuit dernière, des mouvements de troupes dans l'armée du siège; peut-être en veulent-ils encore envoyer des détachements au-devant de leur convoi. Quelques gens qui ont été cette nuit près de leur tranchée, disent leur en avoir encore vu tirer quelques

1. Vol. Guerre 2083, n° 138.

pièces de canon, et qu'il n'y en avoit pas beaucoup en état de tirer, et qu'ils renvoyèrent à Menin leurs blessés avec une partie de leurs équipages, qu'ils ont certainement bien de la peine à faire subsister au siège.

Le comte de Bergeyck, qui vint avant-hier ici, ayant passé hier à Gand pour aller aussi à Bruges faire des arrangements de vivres et de fourrages dans ce canton, le maréchal de Berwick m'a demandé de faire ce voyage avec lui. J'ai cru qu'il étoit du service de Votre Majesté qu'il prît connoissance de ce pays par lui-même, pour être plus en état de raisonner sur ce qui concerneroit ce que l'on auroit à y faire. Il sera de retour ici après-demain ou dans trois jours au plus tard, et y seroit plus tôt s'il étoit nécessaire. Je supplie Votre Majesté d'être persuadée du profond respect et du tendre attachement que j'ai et conserverai toute ma vie pour elle.

A Chamillart[1].

Au camp du Saussois, le 25 septembre 1708.

Il paroît, Monsieur, que le convoi d'Ostende sera la décision du siège de Lille, et nous ferons tout ce que nous pourrons pour empêcher qu'il ne passe. Les ennemis ont peu tiré aujourd'hui, et l'on dit qu'ils n'en ont pas beaucoup de pièces en état. J'aurois voulu être informé au juste d'un mouvement qu'ils firent hierau soir et la nuit dernière ; on ne peut guère se fier sur les avis des paysans, et des partis que j'ai envoyés sur eux ne sont point encore revenus. Il me paroît que, de quelque manière que les choses se tournent, il est important de songer au plus tôt aux subsistances des troupes l'hiver sur la frontière, d'où je ne crois pas qu'elles puissent être beaucoup éloignées.

1. Vol. Guerre 2083, n° 139.

Projet pour secourir Lille du 26 septembre 1708 [1].

Suivant ce qu'on est convenu avec la personne qui se charge de conduire le secours dans Lille et qui a été envoyée par M. le maréchal de Boufflers, on partira de Douay à l'entrée de la nuit du vendredi au samedi, qui est celle du 28 au 29. Le secours marchera par le grand chemin qui va de Douay à Lille, passant au Pont-à-Marque et Ennetières, d'où, laissant le grand chemin à sa droite il prendra un chemin qui mène droit au moulin de l'Arbrisseau, où il prétend qu'il n'y a pas de barrière ni de lignes à l'endroit des chemins. Lorsqu'ils seront arrivés auprès de l'Arbrisseau, ils pousseront droit à la ville du côté de la porte de Notre-Dame.

M. Dolet envoie demain à M. le chevalier de Luxembourg quarante dragons, avec des officiers choisis qui connoissent bien le pays et les chemins dont il est question. Outre cela, on détachera demain de l'armée, après l'ordre, trois cents maîtres choisis, carabiniers, allemands ou anglois, commandés par MM. de Tournefort et d'Arenberg, lesquels on envoiera coucher dehors, et on leur donnera leur instruction, qui sera de se rendre à Pont-à-Rache à l'entrée de la nuit du 28 au 29 pour y recevoir les ordres de M. le chevalier de Luxembourg.

M. le chevalier de Luxembourg, du moment qu'il aura reçu l'instruction ci-jointe, fera préparer la poudre, ainsi que M. de Saint-Hilaire le marque, avec toute sorte d'attention pour que cela ne puisse être pénétré, et prendra de sa cavalerie ou dragons jusques à deux mille chevaux, lesquels n'auront d'autre harde que leurs manteaux, dont ils couvriront les sacs en cas de pluie. Il choisira, dans l'infanterie qu'on lui a donnée et de ce qui est en garnison à

1. Vol. Guerre 2083, n° 144, de la main de M. de Charmont, secrétaire du prince.

Douay, tous les grenadiers, et le plus de gens choisis qu'il pourra dans les régiments, qu'il mettra à cheval à la place des cavaliers, et gardera des hommes de la cavalerie et dragons choisis pour mener avec lui. Chaque cavalier, au lieu du mousqueton, prendra un fusil, qui leur sera donné de l'arsenal. On laissera les timbales et les étendards des escadrons à Douay.

Il laissera entrer, le 28, dans Douay tout ce qui se présentera ; mais il consignera soigneusement aux portes de ne laisser sortir personne, afin d'avoir pu tout disposer avant la nuit. Il aura soin pareillement que personne ne puisse sortir pendant ladite nuit, et envoiera à Pont-à-Rache faire arrêter tout ce qui sortira devant et après lui. Il trouvera MM. de Tournefort et d'Arenberg avec trois cents maîtres au Pont-à-Rache, dont M. de Tournefort en prendra seulement cent choisis, pour marcher à la tête de tout avec les quarante dragons de Parpaille, et cinquante marcheront à la queue.

Il faut tâcher, tant que faire se pourra, que ceux qui seront chargés de poudre ne tirent point, et qu'il y ait à la tête des gens qui parlent allemand et qui répondent : « Vive Hollande ! » et nomment des régiments de l'armée ennemie.

Il mettra à la tête et à la queue de ses troupes des officiers entendus, pour faire remplir les chemins et serrer les troupes, poussant devant lui sans s'arrêter à ce qui viendra derrière, marchant toujours en avant, et, lorsqu'ils seront arrivés près du chemin couvert, s'ils y étoient poussés, il fera jeter toutes les poudres dans le chemin couvert. Mais, comme M. de Boufflers sera averti de sa marche et du lieu où il devra arriver, il le trouvera apparemment avant qu'il soit aux barrières, et, pour se reconnoître avec les troupes de M. de Boufflers, quand on demandera : Qui vive ! il répondra : Vive Bourgogne, dont M. de Boufflers sera instruit.

Les cent cinquante maîtres restant des trois cents de M.

de Tournefort marcheront à la queue de tout seulement jusqu'au village d'Ennetières, et y demeureront pour attendre la réussite et rapporter des nouvelles.

Si M. de Luxembourg ne peut pénétrer, ni aucune partie de ses troupes, ce qui n'entrera pas se retirera par le chemin du Pont-à-Vendin, à l'effet de quoi la garde du Pont-à-Vendin sera avertie par lui d'être alerte cette nuit.

Les quarante dragons de Parpaille porteront chacun un outil, pelle, pioche, hache ou serpe.

Toutes les troupes, hors les dragons de Parpaille et le détachement de Tournefort, porteront chacun un sac de cinquante à soixante livres de poudre.

A Chamillart [1].

Au camp du Saussois, le 26 septembre 1708.

Je vous envoie, Monsieur, une lettre du maréchal de Boufflers; j'en ai fait prendre une copie auparavant; elle m'a déterminé à ce que vous verrez par le mémoire que je joins ici [2]. J'espère tout si nous y pouvons réussir, aussi bien qu'à barrer tout convoi d'Ostende, ce qui me paroît devoir être présentement avec ce qu'il y a de troupes et le renfort que j'y envoie encore.

Les témoignages que vous me rendez de Madame la duchesse de Bourgogne me font un extrême plaisir venant d'un homme aussi véritable que vous. Je souhaite que le public soit aussi content de moi qu'il paroît l'être d'elle. Il me semble du moins qu'il le doit être de mes intentions.

1. Vol. Guerre 2083, n° 143. Sous les numéros 155 et 168, il y a deux autres courtes lettres à Chamillart, des 27 et 30 septembre.

2. C'est le mémoire ci-dessus.

Au Roi[1].

Au camp du Saussois, le 1er octobre 1708.

Je reçus hier la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire avec celles qui étoient pour le maréchal de Boufflers. Je lui en ai déjà fait passer une ; l'autre passera aujourd'hui, et j'ai fait déchiffrer celle qui devoit me rester. J'ai été fort aise que Votre Majesté lui ordonnât de conserver sa citadelle, après avoir prolongé le siège de la ville autant qu'il le pourroit. Je lui avois déjà écrit dans le même sens, me fondant sur le principe quasi certain, et dont il convient lui-même, que les ennemis ne songeront point maintenant selon toutes les apparences à faire le siège de la citadelle ; que, la ville une fois en leur pouvoir, ils la brûleront et agiront en campagne le reste du temps, qui sera très court avant le quartier d'hiver. Cependant, comme tout ceci roule principalement sur la longue défense que la ville peut faire encore, et que Votre Majesté marque au maréchal de Boufflers de conserver cent milliers de poudre pour sa citadelle, par ma supputation selon ce qu'il dit lui être entré, il n'en auroit peut-être pas pour trois ou quatre jours encore, et qu'au bout de ce temps il se verroit obligé de rendre la ville, j'ai pris la hardiesse, sous le bon plaisir de Votre Majesté, de lui écrire la lettre ci-jointe pour lui demander de prolonger la défense, quand bien même il en seroit à la poudre que lui prescrit Votre Majesté pour conserver la citadelle. Je me suis appuyé du sentiment du maréchal de Berwick, et sur ce même principe que la longueur du siège de la ville empêchera

1. Vol. Guerre 2083, n° 171. Le n° 172 est un mémoire relatif à ce qu'il y aurait à faire après la capitulation probable de Lille ; il a été publié dans les *Mémoires militaires*, tome VIII, p. 461, et le prince dira ci-après, p. 346, qu'il était l'œuvre du maréchal de Berwick.

les ennemis de commencer le siège de la citadelle devant l'hiver, et qu'alors on pourra exécuter les desseins de Votre Majesté, soit en tâchant de faire entrer des secours dans la citadelle, soit aussi en songeant à assiéger la ville avant la fin de l'hiver, si Votre Majesté le jugeoit à propos et que, pour cela, elle ordonnât que l'on fît peu à peu les préparatifs nécessaires pour faire subsister une grosse armée pendant le temps que pourroit durer un tel siège, beaucoup moins long que celui que font les ennemis présentement, dans une saison où la campagne ne fournit rien, ni pour les hommes, ni pour les chevaux. Si Votre Majesté approuve ma lettre, quarante ou soixante milliers de poudre pourront suffire dans la citadelle, et le siège de la ville peut encore aller au 15 ou 20 de ce mois. Si elle ne l'approuve pas, elle sera encore à temps de renouveler ses ordres au maréchal de Boufflers avant qu'il soit réduit à n'avoir plus que les cent milliers. Il se peut même que, malgré l'arrivée du premier convoi d'Ostende, si le comte de la Motte, comme il doit l'exécuter présentement, s'empare des postes de communication des ennemis, et s'y retranche, que le siège ne pourra point encore être achevé. Il y a grande apparence qu'une partie du convoi sera rentré dans Ostende, et plusieurs avis disent conformément qu'il n'entra hier que deux cent cinquante chariots dans Menin. Il y a entre autres un trompette des Cravates qui les a comptés lui-même en entrant dans cette ville. Si donc, malgré tous les contretemps, on étoit assez heureux pour que les ennemis, par faute de munitions et par le mauvais temps qui ne doit pas tarder à venir, fussent obligés de lever le siège, alors je pourrois, après leur avoir disputé leur retraite autant que j'aurois pu, si je n'en pouvois venir à bout, songer à profiter du mauvais état où devroit être leur armée pour garder l'Escaut différemment de ce que je garde aujourd'hui, m'emparer de Courtray et faire le siège de Menin qui seroit plein de blessés et dégarni de munitions de guerre ; mais, si, comme il est toujours fort à craindre, la

ville venoit à se perdre, il est, je crois, très bon que Votre Majesté ait donné ses ordres de bonne heure sur le parti que nous devons prendre et les arrangements qu'il faudra faire pour terminer la campagne le mieux qu'il sera possible, empêcher les ennemis de faire d'autre entreprise qui ne pourroit alors regarder que Bruges, et mettre Votre Majesté en état d'exécuter pendant l'hiver les desseins qu'elle se propose. J'envoie sur cela à Votre Majesté un mémoire en forme de projet [1], dont elle fera l'usage que bon lui semblera, et elle me permettra sur cela de faire quelques petites observations. Si l'on met dès à présent cinquante bataillons et soixante escadrons entre Bruges et Gand, sans y comprendre les troupes qui étoient demeurées en garnison dans ces deux places, il faut, si je ne me trompe, que Votre Majesté y envoie quelqu'un d'un caractère supérieur à M. le comte de la Motte pour commander cette année jusqu'à l'hiver. Il n'a jamais conduit d'aussi gros corps que celui qu'il a présentement, et peut-être ne seroit-il pas suffisant pour qu'une grosse affaire roulât sur lui seul. Si, la ville de Lille prise, l'on démasque Audenarde, et que les ennemis, sans autre dessein, regagnent le Brabant après avoir muni Lille, Menin, Courtray et Audenarde, la campagne finiroit à l'ordinaire. Si, après ce trajet, ils gagnoient Dendermonde pour passer le canal du Sas et déposter le corps qui garderoit le canal de Bruges à Gand, alors ce même corps, qui pourroit être soutenu du reste de l'armée, passeroit ce canal et le défendroit du côté d'Ypres, au lieu de le défendre de celui de l'Écluse et du Sas-de-Gand. De quelque manière que les ennemis s'éloignent de Lille, ils faudra qu'ils laissent les garnisons des places dont j'ai parlé ; aussi leur armée seroit très affoiblie et moins en état de forcer les passages que l'on propose de défendre, et, si jamais l'armée de Votre Majesté avoit lieu de se rassembler tout entière, elle seroit infini-

1. C'est le mémoire indiqué ci-dessus, p. 342.

ment supérieure à l'ennemie, qui de plus aura beaucoup perdu devant Lille.

Les pionniers qui ont travaillé à nos retranchements de l'Escaut, ayant fini leur ouvrage à peu de chose près, je vais les employer à travailler sur la Scarpe, ce qui paroît absolument nécessaire. J'y envoierai aussi incessamment un maréchal de camp avec de la cavalerie pour remplacer le chevalier de Luxembourg et les troupes qu'il a fait entrer dans Lille.

Il me paroît que le mémoire embrasse les deux objets principaux, savoir la conservation du pays de Votre Majesté avec celle de Gand et de Bruges. C'est à Votre Majesté à décider de bonne heure, afin que nous ne soyons point obligés à prendre un parti précipité, ce qui ne se peut faire aussi bien que lorsque tout est disposé pour tous les cas.

Je viens de recevoir la lettre du maréchal de Boufflers dont je joins ici la copie avec quelques nouvelles.

Le duc de Vendôme m'a demandé d'aller à Bruges prendre connoissance par lui-même de toutes choses et des dispositions que l'on peut prendre pour empêcher à l'avenir les ennemis de se communiquer avec Ostende. J'ai cru que cela pouvoit être utile au service de Votre Majesté ; il part demain matin et compte de n'être que trois jours à son voyage ; Puységur va avec lui.

Je supplie Votre Majesté de me conserver toujours ses bontés ; personne ue les mérite plus que moi par ma soumission, mon respect et mon attachement à sa personne.

J'oubliois de dire à Votre Majesté que c'est le comte de Lille que j'envoie à Douay avec trois régiments de cavalerie, et je mets un bataillon de plus à Saint-Amand. J'ai cru que, comme il étoit question de garder la Scarpe et la retrancher, il étoit bon que ce fût un officier d'infanterie qui commandât en ce pays, et le comte de Lille est des meilleurs que nous ayons ici.

A Chamillart[1].

Au camp du Saussois, le 1er octobre 1708.

La lettre que j'écris au Roi, Monsieur, et le mémoire relatif qui y est joint, contiennent ce que je pense, et ce qui se peut faire dans tous les cas que nous sommes à la veille de voir arriver. Si le Roi approuve les arrangements proposés, il faudra retirer quelques troupes du côté de Bruges, de celles qui ont souffert à Audenarde, et y en faire passer d'autres en meilleur état, afin que les premières se puissent rétablir plus facilement durant l'hiver. Et, si le Roi avoit dessein de reprendre Lille, si les ennemis s'efforçoient pour le conserver après l'avoir pris, on ne sauroit trop tôt faire les arrangements de troupes et de vivres, en se servant même d'une partie des armées d'Allemagne et de Dauphiné, pour lesquelles on n'a rien à craindre pendant l'hiver. Mais tout ceci ne sauroit être trop secret; ma lettre ni le mémoire, qui est du maréchal de Berwick, n'ont point été communiqués à M. de Vendôme; ainsi il sera bon qu'il ne sache pas que ces choses viennent d'ici. Si le Roi prenoit le parti d'envoyer M. de Vendôme du côté du canal, vous savez la conséquence dont il seroit qu'il eût des ordres positifs de s'en tenir à la défensive. Vous voyez la confiance avec laquelle je vous parle, et que cettre lettre ne doit être uniquement que pour vous.

Je ne vous envoie point de lettre pour M. de Beauvillier, n'ayant rien à lui mander; vous savez qu'il est excepté du secret que je vous demande pour tout le monde.

Depuis ma lettre écrite, M. de Vendôme m'a demandé d'aller à Bruges; peut-être seroit-ce l'occasion de faire ce qui est proposé, en le renforçant de quelques troupes; il

1. Vol. Guerre 2083, n° 175. Du même jour, sous le n° 176, il y a une autre lettre au même, sans intérêt, et aussi une autre, du 4 octobre, sous le n° 192.

n'y a que sa négligence que je craindrois; car il ne faudra pas être surpris de ce côté-là, non plus qu'ici.

A Chamillart[1].

Au camp du Saussois, le 5 octobre 1708.

La lettre que j'écris au Roi[2], Monsieur, répondant aux dernières que j'en ai reçues, je ne puis rien ajouter à ce que j'y explique et y propose. J'en ai envoyé la copie à M. de Vendôme qui, comme vous le verrez par sa lettre, se porte de lui-même à demeurer du côté de Bruges tant qu'il y aura quelque chose à y faire. Il me semble que, quant à présent, nous ne pouvons mieux agir en offensive qu'en empêchant le passage d'aucun convoi. Les ennemis avouent eux-mêmes avoir eu mille hommes tués ou blessés au combat de Wynendaele; cela est plus considérable que M. de Vendôme ne le croit.

Il me semble qu'il n'y a rien de plus important que d'exécuter l'idée de faire transporter les grains d'Artois dans les villes; rien ne pourroit plus servir que ces grains aux ennemis pour s'établir dans le pays du Roi.

Vous direz à M. de Beauvillier que j'ai reçu ses deux lettres du 3, et que je n'ai rien à lui dire aujourd'hui.

Il y a deux jours que je n'ai eu des lettres du maréchal de Boufflers; les uns disent qu'il fit une sortie avantageuse avant-hier, et les autres que les ennemis, après une longue attaque, se sont entièrement logés dans un des tenaillons; j'en attends des nouvelles avec impatience.

Un homme, arrivé ce soir de l'armée du siège, rapporte que les ennemis avoient pris avant-hier les tenaillons, et que le maréchal de Boufflers les en a rechassés hier et leur a tué beaucoup de monde.

1. Vol. Guerre 2083, n° 199.
2. Publiée dans les *Mémoires militaires*, tome VIII, p. 467.

Au Roi[1].

Au camp du Saussois, le 7 octobre 1708.

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté deux lettres du maréchal de Boufflers pour elle, et deux pour moi, que j'ai reçues toutes aujourd'hui. Elle verra par ce qui y est contenu, que les ennemis pressent la place, et cependant il est quasi certain qu'ils manquent de ce qui leur est nécessaire pour en venir à bout. Ils ont fait hier et aujourd'hui des détachements considérables de leur grande armée, qui ont pris le chemin de Rousselaër pour aller au-devant d'un second convoi, qui s'assemble cette fois à l'Écluse et qu'ils prétendent faire passer le grand canal entre Bruges et Gand. Cependant les nouvelles coupures faites près de Nieuport forment tout de bon l'inondation, et dans peu de jours, le chemin d'Ostende sera entièrement fermé. J'ai donné avis de ce mouvement au duc de Vendôme et j'envoie le comte d'Estrades à Gand avec les brigades de Navarre et du Royal, qui font huit bons bataillons, pour le joindre, s'il le juge à propos; car il me paroît d'une nécessité absolue qu'il ne passe plus le moindre convoi. Je ferai remplacer ces troupes, qui sont au camp près d'Audenarde, et il me restera encore dans tous les camps, le long de l'Escaut, quatre-vingts bataillons, avec lesquels je crois n'avoir rien à craindre. Il y a des avis qui disent que le duc de Marlborough est marché lui-même au-devant de ce convoi, et si, comme je l'espère, on peut l'empêcher de passer, je me flatte que je pourrai envoyer encore quelque bonne nouvelle à Votre Majesté avant qu'il soit peu.

1. Vol. Guerre 2083, n° 216. Du même jour (n° 217) une courte lettre à Chamillart.

A Chamillart [1].

Au camp du Saussois, le 8 octobre 1708.

J'ai reçu ce matin votre lettre d'hier, Monsieur, avec celle du Roi d'avant-hier, Je n'ai point l'honneur de lui écrire, n'ayant rien de précis à lui mander du mouvement des ennemis, qui paroissent présentement vouloir tirer leurs convois de l'Écluse et du Sas-de-Gand. Comme la poste est plus tardive que les courriers, je l'en pourrai peut-être instruire avant que vous receviez cette lettre. Quand je parle d'exécution militaire, dans celle que j'ai écrite au sieur de Bernage, pour obliger les paysans de l'Artois de porter leurs grains et fourrages dans des lieux fermés, mon intention n'a pas été de l'éxécuter, et même qu'il sût les intentions du Roi incessamment (*sic*), ce que je lui en avois marqué n'étant qu'en attendant. Je n'en ai point écrit au Roi parce que j'ai compté que le sieur de Bernage lui en rendroit compte selon que je lui en avois écrit. J'attends de ses nouvelles lorsqu'il aura été à Béthune, et suis bien éloigné de faire faire par violence ce dont on peut venir à bout par la douceur.

Quant à ce qui regarde ce passeport accordé aux équipages du duc de Malborough, il a été donné à trois charrettes pour reporter à Bruxelles ce qui étoit le plus inutile dans son bagage, et revenir chargées de provisions pour sa maison. Je ne croyois pas qu'une chose de cette nature pût ni dût parvenir aux oreilles du Roi, et je n'aurois pas manqué de l'en informer si je l'avois cru de la moindre conséquence. Je ne pensois pas non plus qu'on dît, comme il me revient de la cour, que j'ai donné passeport aux équipages des ennemis. Je voudrois, au contraire, qu'ils en eussent quatre ou cinq fois davantage et qu'ils ne sussent de quoi les nourrir. J'ai ordonné à Charmont de vous

1. Vol. Guerre 2083, n° 224.

mander toutes ces bagatelles, qui me paroissent devoir être à part des affaires sérieuses, telles qu'il s'en traite aujourd'hui. J'écrirai au maréchal de Boufflers pour savoir si le rapport de l'espion au sujet du lieutenant du régiment de Coëtquen est véritable ou non.

Au Roi[1].

Au camp du Saussois, le 10 octobre 1708.

J'ai reçu ces deux derniers jours les deux lettres que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire les 6 et 8 de ce mois. La disposition que le duc de Vendôme a faite des troupes du comte de la Motte, dont je joins ici la copie, vous marquera toutes les mesures que l'on prend pour empêcher le passage des convois, les ponts de Slipe (?) et de Leffinghem étant devenus impraticables par les inondations. Sur les nouvelles réitérées de la marche du duc de Marlborough avec son armée entière pour aller attaquer le duc de Vendôme ou faire passer quelque convoi par la force, j'avois résolu de rassembler toutes les troupes qui sont depuis Audenarde jusqu'ici, et de marcher au prince Eugène pour l'attaquer dans ses lignes, et même toutes les dispositions étoient faites pour cela ; mais, ayant su que Marlborough n'avoit point passé Rousselaër, qu'il avoit envoyé au siège dix à douze mille hommes, que ses ponts sur la Lys n'étoient point rompus, et qu'il pouvoit en peu de temps rejoindre l'armée du siège, j'ai pris le parti, de l'avis du maréchal de Berwick, qui d'abord avoit soutenu le premier sentiment, et de l'avis des plus anciens et meilleurs lieutenants généraux, de faire seulement avancer encore quinze bataillons et dix escadrons à Gand pour fortifier le duc de Vendôme, en cas que le duc de Marlborough se portât à vouloir forcer quelque passage, écrivant au duc de Ven-

1. Vol. Guerre 2083, n° 233. Du même jour (n° 234) une lettre conforme à Chamillart.

dôme de me renvoyer ces troupes en diligence en cas que Marlborough remarchât en arrière. J'ai eu depuis des avis qu'il trouvoit difficile de faire passer des convois, depuis que les canaux étoient gardés, et qu'il avoit dessein de revenir dans son camp de Ronck, auquel cas ce dernier détachement remarchera en arrière, et même plus, s'il est besoin. J'aurai apparemment oublié de marquer à Votre Majesté, dans les premières lettres que j'ai eu l'honneur de lui écrire après être arrivé en ce camp, que l'on avoit fait des ponts sur l'Escaut à Pottes et à Escanaffe, les têtes en sont retranchées, et ils se peuvent garder la nuit comme le jour.

Je reçus hier au soir les lettres du maréchal de Boufflers dont je joins ici les copies. Votre Majesté aura lieu de plus en plus d'être contente de sa défense, et tous les avis sont qu'il a encore repoussé une attaque des ennemis plus violente encore que les autres, la nuit d'avant-hier à hier ; mais, quelque vigoureuse et admirable que soit cette défense, il est bien à craindre que l'on ne se trouve bientôt obligé d'exécuter le projet, quel qu'il soit, que Votre Majesté voudra que l'on suive après sa perte.

J'ai reçu, en écrivant ma lettre, celle du duc de Vendôme dont je joins ici la copie. Votre Majesté verra que le côté d'Ostende paroît bouché, et l'on dit que les ennemis embarquent les charrettes qui étoient à l'Écluse et au Sas, ne comptant pas apparemment qu'il leur soit possible de rien tirer de ces deux villes. On dit aussi que Marlborough est demeuré à Rousselaër et qu'il n'a avancé qu'une tête sur la bruyère de Tourout. Il me paroît, si Votre Majesté me permet de lui dire ce que je pense, qu'il devient important plus que jamais de prolonger le siège de la ville jusqu'à l'extrémité, quand même le maréchal de Boufflers devroit entamer quelques milliers de poudre de celle qu'il doit garder pour la citadelle. Je lui ai écrit dans le même sens, sous le bon plaisir de Votre Majesté, et d'autant plus hardiment qu'il ne paroît pas que les ennemis songent à

l'attaquer; mais je ne m'éloignerai pas de croire que, s'ils prennent la ville, il demeurera bien des troupes dans ce canton par les prodigieux amas qu'ils y font. Les ordres que Votre Majesté a donnés pour faire transporter dans les lieux fermés les grains de la partie de l'Artois la plus exposée y pourroient remédier en partie; mais les ennemis ne laisseront pas d'en enlever considérablement. Par les lettres du maréchal de Boufflers, que j'ai relues, il paroît qu'une partie du régiment de Tourotte est dans Lille; ce qui me fait croire que le colonel y est aussi. Je joins encore à cette lettre le mémoire de ce qui est entré dans Lille et de ce qui est revenu à Douay la nuit du 28 au 29 du mois. J'ose supplier Votre Majesté de continuer ses bontés pour un petit-fils dont l'obéissance, le respect et l'attachement sont au delà de toute expression.

A Chamillart [1].

Le 12 octobre.

J'envoie avec cette lettre, Monsieur, celles que je viens de recevoir du maréchal de Boufflers et un paquet de M. de Vendôme qu'il m'a adressé à cachet volant, afin que je visse de quoi il est question. Vous verrez ce que je demande au Roi sur ce qu'il propose. Je crois n'avoir rien à me reprocher et n'avoir rien fait contre ma gloire dans tout ce qui s'est passé en dernier lieu. Ce n'est pas ma faute si les inondations de Nieuport n'ont pas été bien faites d'abord, et si les troupes que j'avois envoyées au comte de la Motte et qui l'avoient rendu infiniment supérieur aux ennemis, ne les ont point battus.

M. de Vendôme m'a renvoyé les quinze bataillons et les dix escadrons que j'avois envoyés à Gand en dernier lieu, assurant qu'il en a assez pour empêcher aux ennemis les passages des canaux. Ainsi je crois mon armée très utile-

1. Vol. Guerre 2083, n° 245.

ment employée, si elle peut, depuis Nieuport jusqu'à Condé, boucher toutes les communications des ennemis avec leur pays et les empêcher par là de prendre Lille, qui a toujours été mon objet.

Au Roi [1].

Au camp du Saussois, le 15 octobre 1708.

J'ai reçu hier la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire avant-hier. Je crains bien que nous ne soyons trompés en mettant notre confiance aux inondations ; car il m'arriva hier un officier de marine avec des lettres du chevalier de Langeron et du sieur Le Blanc, qui marquoient précisément que les ennemis transportoient des munitions sur les inondations par bateau et les rechargeoient ensuite sur des charrettes pour les porter au siège. J'ai fait aussitôt passer cet officier au duc de Vendôme pour lui porter ces lettres, qui contenoient aussi la proposition de chasser les ennemis de Slype et de Leffinghem, en joignant les forces de terre à celles de mer. Mais j'appréhende que, quand même on en viendroit à bout, cette précaution ne soit prise trop tard ; car c'est d'avant-hier que les bateaux ont commencé à passer ; l'officier n'a pu aller en droiture d'Ypres à Bruges. Le duc de Marlborough est campé à Rousselaër et Hooglede et a des postes qui se communiquent jusqu'à Leffinghem. Sur de pareils avis que le duc de Vendôme avoit eus, il m'écrivit le 12 la lettre dont je joins ici la copie. J'ai consulté sur sa proposition le duc de Berwick et quelques officiers généraux ; il nous parut que le duc de Vendôme, m'ayant renvoyé quinze bataillons et dix escadrons que j'avois fait marcher à Gand, convenoit lui-même qu'il en avoit assez pour la défensive, ainsi

1. Vol. Guerre 2083, n° 254. Sous le n° 255, il y a une lettre du même jour à Chamillart, et une autre, du 17 octobre sous le n° 272.

qu'il me l'écrivit en même temps, et que, quand je lui envoierois ce qu'il me demandoit, il n'en auroit pas assez avec quatre-vingts bataillons, dont plusieurs ont souffert et mal fait à l'action de Wynendaele, et de cent escadrons, pour aller attaquer le duc de Marlborough, qui doit avoir quatre-vingt-dix bataillons et cent soixante-dix ou cent quatre-vingts escadrons. Je lui écrivis cette raison, en lui faisant réponse, et en même temps je lui fis une proposition dont on avoit ouvert l'avis, qui étoit de marcher moi-même avec l'armée sur Deynze ; j'aurois pu mener soixante et quelques bataillons et cent trente escadrons (envoyant le reste derrière la Scarpe) ; que j'y passerois la Lys, tandis que lui passeroit le canal à Bellem ; nous nous joindrions derrière le ruisseau de Poucques, et que de là nous marcherions au duc de Marlborough. J'en reçus hier au soir la réponse, que je joins à cette lettre, par laquelle Votre Majesté verra qu'il trouve des inconvénients à faire cette démarche. Je crois cependant qu'elle se pourroit tenter, du moins qu'il faudroit passer à Gand, pour de là marcher au duc de Marlborough, si l'on pouvoit compter que Lille tînt encore du temps, mais aussi qu'il faudroit l'armée et non un détachement, vu la force des ennemis. Mais, comme, par les lettres du maréchal de Boufflers que j'ai reçues hier et que j'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté, il paroît que la ville est fort pressée, et que, par ce que je sais de l'état du dedans, je crains avec raison qu'elle ne succombe à tout instant, il me paroît qu'il seroit hasardeux d'éloigner l'armée de Votre Majesté de la frontière dans un temps où l'ennemi pourroit se trouver tout d'un coup en état de lui disputer le retour, ou du moins, se mettant derrière la Lys, de donner la main à Audenarde et au Brabant en droiture, et de faire passer à Lille tout ce qu'il voudroit de munitions. Je puis encore ajouter à ce que je viens d'avoir l'honneur de dire à Votre Majesté, que, s'il est passé quelque convoi aux ennemis, le duc de Marlborough ne nous attendroit point quand nous marcherions à lui en force, et que notre

mouvement n'auroit pour objet que de l'éloigner, et le séparer par là du côté d'Ostende, ou le combattre sans retranchements, s'il prenoit le parti de nous attendre pour garder cette communication qu'il établit sur les inondations même. Si le duc de Marlborough, n'ayant laissé au prince Eugène que l'armée du siège, s'étoit assez éloigné pour que nous eussions eu le temps de rassembler les troupes qui sont depuis Audenarde jusqu'ici, de marcher au prince Eugène, de faire nos dispositions et de l'attaquer avant le retour du duc de Marlborough, je l'aurois exécuté, ainsi que j'ai eu l'honneur de mander à Votre Majesté que c'étoit mon sentiment, supposant ce cas ; mais, dans la situation où il est, il peut, en une marche, rejoindre le prince Eugène, et je doute que jamais il s'en éloigne à ce point, ou qu'il le laisse sans des forces suffisantes pour ne point craindre ce que je puis mener à lui dans des retranchements qu'il augmente journellement. Il ne faudra plus même compter après un tel mouvement de reprendre les postes où nous sommes, n'y subsistant déjà qu'avec assez de peine, et nous n'y retrouverions rien de ce que nous y aurions laissé, surtout au camp d'auprès d'Audenarde qu'il est le plus important d'occuper.

Je n'ai point encore parlé à Votre Majesté de l'entreprise d'Ath, ne l'ayant point regardée d'abord comme une chose faisable. Cependant, comme les troupes de Votre Majesté n'y seront point hasardées et qu'elles n'entreront qu'en cas que les passages soient entièrement ouverts, le comte d'Artagnan la doit exécuter la nuit de demain à après-demain, avec trois mille hommes de pied et huit cents chevaux. Les difficultés me paroissent trop grandes pour pouvoir guère se flatter d'y réussir ; mais, y ayant à gagner et point à perdre, j'ai cru que l'on pouvoit la tenter, surtout ne nous détournant en rien du reste de nos affaires.

Le duc de Vendôme m'ayant envoyé demander par Puységur, qui revint hier, des officiers généraux d'infanterie, je fais partir demain Albergotti avec le chevalier de Croissy.

Ce dernier demeurera à une lieue de Gand avec dix escadrons et un bataillon d'artillerie à l'endroit où la Lieve se joint au grand canal. Ces dix escadrons qui partiront du camp du comte d'Hautefort, seront remplacés par dix de l'armée, et le bataillon de l'artillerie escortera cinquante milliers de poudre que l'on envoiera à Bruges. J'envoie aussi Goësbriand à Pottes pour commander les troupes qui y sont campées.

Puységur m'a rapporté que l'on doit faire des inondations sur le bord du grand canal depuis Bellem jusqu'à Gand, d'un côté, et de l'autre depuis Moerbrugge jusqu'à Bruges, en sorte que les troupes n'auront plus que quatre lieues à garder.

J'oubliois encore de dire à Votre Majesté que le duc de Vendôme a fait armer des barques à Bruges, pour traverser de son côté la navigation des ennemis. Ces barques seront prêtes demain à ce que je crois.

Au Roi[1].

Au camp du Saussois, le 22 octobre 1708.

J'ai reçu hier les deux lettres du 20 dont Votre Majesté m'a honoré, par lesquelles j'ai connu précisément ses intentions, et que je me suis mis aussitôt en état d'exécuter. J'ai écrit au duc de Vendôme sur-le-champ que je rassemblerois, après-demain 24, mes troupes sous Audenarde, pendant qu'il rassembleroit les siennes derrière le grand canal; que, le 25, je marcherois à Gavere, où je passerois l'Escaut, et j'irois camper le plus près de Deynze qu'il me seroit possible; que, le même jour, il se porteroit sur Nevele, et, le lendemain, l'armée se joindra entièrement sur Vinckt pour marcher de là au duc de Marlborough.

1. Vol. Guerre 2083, n° 296. Le même jour, le prince écrivit une courte lettre à Chamillart (n° 297).

Sur ce que Votre Majesté me mande de laisser onze bataillons pour garder la tête d'Audenarde, j'ose lui représenter qu'un aussi petit corps n'est pas suffisant pour garder un aussi grand terrain ; qu'il y sera dans un danger évident et que, étant donné que les passages d'Hérinnes, Pottes et Escanaffes ne seront point gardés, les ennemis sont aussi maîtres de l'Escaut que si celui d'Audenarde étoit entièrement libre. Ainsi je crois que, sous le bon plaisir de Votre Majesté, on pourroit renforcer le comte de Lille de trois ou quatre de ces bataillons, en jeter autant dans Tournay, qui demeureroit absolument dégarni, avec quelque peu de cavalerie, et grossir l'armée du reste. Quant à ce qui demeurera du côté d'Ostende, je crains qu'il ne puisse s'étendre beaucoup, les ennemis y ayant déjà neuf bataillons, et cinq des leurs y devant encore arriver ; ainsi, si ce corps demeure dans le nouveau polder, qui est l'endroit le plus sûr pour le placer, les ennemis auront toujours le passage de Leffinghem, ou quelque autre dont ils pourront se servir peu à peu à la vérité, mais ils s'en serviront toujours.

Les derniers ordres de Votre Majesté font que je n'ai rien à répondre à sa lettre du 19, que je reçus hier matin, sinon que, dans le projet que je pris la liberté de lui proposer il y a quelques jours, je n'ai jamais eu en vue de réparer cette armée et la mettre en quartier avant que celle des ennemis ait commencé la première ; que, malgré la lettre du duc de Vendôme, j'ai fait passer au maréchal de Boufflers la lettre du 14 de Votre Majesté, qui a été quelques jours sans pouvoir entrer, mais qu'il doit avoir reçue à présent, et que je suis au désespoir que les embarras soient trop grands pour pouvoir songer à reprendre Lille, si Votre Majesté vient une fois à perdre cette ville. Votre Majesté verra, par les lettres que j'ai reçues ce matin du maréchal de Boufflers, que la ville se prenoit toujours peu à peu. J'ai cru qu'il étoit important dans une occasion comme celle-ci, où Votre Majesté m'ordonne de tenter le

dernier moyen de sauver la ville, s'il peut réussir, de le lui faire savoir, afin que, dans cette extrémité, il prolongeât sa défense, pour me donner le temps de faire mon coup, si les ennemis me veulent attendre. J'aurois été dans la dernière affliction si je n'avois espéré que Votre Majesté me rendoit la justice de croire que j'ai toujours agi pour ce qui m'a paru de mieux, surtout dans ce qui ne s'est pas absolument conformé à ses intentions. Je prendrai cependant la liberté de lui dire en exécutant ses ordres qu'à moins de laisser un corps considérable pour garder les passages de l'Escaut, il ne faut pas se flatter de les barrer davantage, ainsi que je l'ai marqué au sujet des onze bataillons que Votre Majesté destine pour demeurer devant Audenarde ; que le prince Eugène, dès qu'il me verra du côté de Gand avec toute l'armée, sera fort peu inquiet des mouvements que se donnera le comte de Lille avec le peu de troupes qu'il a, et que ce sera bien plutôt le comte de Lille qui devra être inquiet des détachements que le prince Eugène pourra envoyer se promener contre lui ; qu'il y a toute apparence que le duc de Marlborough, dont l'objet est la prise de Lille, ne voudra point hasarder un combat dont le succès est toujours douteux, mais qu'il se repliera derrière la Lys pour occuper par ses derrières les passages de l'Escaut, et en chasser le petit corps d'Audenarde, s'il y étoit resté, et que, si nous repassons la Lys pour marcher à lui entre cette rivière et l'Escaut, il aura toujours la ressource ou de se porter devant nous du côté de Courtray ou de rentrer dans la Marque où il subsistera plus longtemps que nous ne le pourrons faire devant lui, en lui coupant la communication de Menin. Mais, comme ce cas ne peut arriver qu'en supposant que le siège tire en longueur, ce qui ne peut arriver, ainsi que Votre Majesté le juge mieux que moi, j'appréhende toujours que, de quelque manière que nous nous y prenions, nous ne voyions prendre Lille. J'ajoute encore, selon ce que j'ai dit à Votre Majesté, que, de quelque côté de l'Escaut ou

de la Lys que l'armée soit ensemble, les ennemis trouveront toujours quelque porte pour faire passer des convois. Je ne dis point tout ceci à Votre Majesté sur le ton de représentation ; car je travaille à exécuter ses ordres, et je souhaite infiniment de me tromper dans mes raisonnements ; mais je suis bien aise qu'elle voie que j'obéis malgré mes lumières particulières, et que je ne suis pas si fort attaché à mon sens que je ne le sois encore plus à ses ordres exprès, n'ayant d'autre but que de plaire à Votre Majesté, de la servir de mon mieux et de lui donner toute ma vie des marques du plus tendre et du plus respectueux attachement qui fut jamais.

Au Roi[1].

Au camp du Saussois, le 23 octobre 1708.

Les avis, que j'avois eu ce matin sur Lille ainsi que j'ai eu l'honneur de le mander à Votre Majesté, se confirment trop pour qu'il soit permis d'en douter. La chamade a été battue hier à quatre heures après midi ; on envoya sur-le-champ au prince Eugène qui étoit alors à Menin, et depuis ce temps on n'a pas entendu tirer un seul coup ; ainsi il y a toute apparence que la capitulation aura été conclue et signée aujourd'hui ou le sera demain au plus tard. Voici donc, etc...

Voilà, à ce qu'il me semble, la plus grande partie des cas que l'on peut prévoir, sur quoi je supplie Votre Majesté de me donner ses ordres, ainsi que sur ceux que je pourrois très aisément avoir oubliés.

J'envoie copie, etc...

Je crois que dans la situation présente, il est très important de chasser les ennemis de Leffinghem et d'avoir la

1. Vol. guerre 2083, n° 308. Cette lettre a été publiée dans les *Mémoires militaires*, tome VIII, p. 123, sauf les passages que nous donnons ici.

communication libre du Nieuport à Bruges par le canal, pour pouvoir, pendant l'hiver, y faire aussi bien qu'à Gand les dépôts que Votre Majesté jugera convenables.

Il n'est pas, je crois, nécessaire que j'expose à Votre Majesté quelle est ma douleur d'être témoin d'une si triste conjoncture sans y avoir pu apporter remède, et je me flatte que vous me rendez la justice de croire que j'ai fait dans tout ceci tout ce que j'ai cru le meilleur à faire ; mais, dans notre malheur, c'est à Votre Majesté à me prescrire ce qu'il faut pour le réparer ou le diminuer, et empêcher qu'il ne croisse ; vous me verrez toujours prêt en tout à obéir à Votre Majesté et à la servir avec un zèle égal à mon attachement à sa personne.

A Chamillart[1].

Au camp du Saussois, le 23 octobre 1708.

Comme j'allois fermer mon paquet, j'ai appris de plusieurs endroits que le maréchal de Boufflers demanda à capituler hier à quatre heures du soir. J'en suis bien fâché, mais point surpris. Il aura sans doute reçu la lettre du Roi du 14, et je n'avois jamais douté qu'il ne se rendît peu après l'avoir reçue. Dès que j'aurai la confirmation de cette fâcheuse nouvelle, je dépêcherai au Roi pour recevoir ses ordres sur une conjoncture que je ne doute pas qui ne change les derniers que j'ai reçus.

A Chamillart[2].

Au camp du Saussois, le 23 octobre 1708.

Je n'ai rien à ajouter à mon ordinaire à la lettre que j'écris au Roi, Monsieur. Je vous prie de la communiquer

1. Vol. Guerre 2083, n° 309.
2. *Ibidem*, n° 310.

à M. de Beauvillier. Tout ceci est bien triste ; mais le pis de tout, ce seroit de perdre courage ; c'est ce qui doit mourir le dernier.

A Chamillart[1].

Au camp du Saussois, le 24 octobre 1708.

J'attends dans la journée d'après-demain, Monsieur, la réponse du Roi à la lettre que j'eus l'honneur de lui écrire hier. Je crains bien que la prise de Lille ne change la face des affaires. Vous verrez que M. de Vendôme retardoit encore aujourd'hui ma marche de deux jours et qu'il espère être maître de Leffinghem cette nuit.

Au Roi[2].

Au camp du Saussois, le 26 octobre 1708.

Le chevalier de Raiz, que le duc de Vendôme envoie à Votre Majesté, aura l'honneur de lui rendre compte de la prise de Leffinghem, qui est très importante dans la situation où nous nous trouvons ; car, tôt ou tard, nous n'aurons plus que cette communication avec Bruges. Le duc de Vendôme songe à s'en servir incessamment pour y faire passer des vivres et m'écrit à ce sujet ; cela me paroît de conséquence, et j'en écris au sieur Le Blanc, afin qu'il fasse avancer à Nieuport ce qu'il pourra trouver de grains. Dans la suite, on sera, à ce que j'espère, en état de se servir utilement de cette communication, que le duc de Vendôme va fortifier.

Je joins à cette lettre les extraits de celles que j'ai reçues hier et ce matin du comte de Lille et du sieur de Bernage, par lesquels Votre Majesté verra que les ennemis sont à la Bassée, où ils se veulent établir, et menacent déjà la Picar-

1. Vol. Guerre 2083, n° 324.
2. *Ibidem*, n° 339.

die de ce côté-là, comme ils le disent. Je serai peut-être obligé d'y faire avancer des troupes et peut-être de m'y porter moi-même ; car je ne crois pas que Votre Majesté veuille que je demeure sur l'Escaut, tandis que l'ennemi entrera en France ; car, alors, la communication de Nieuport à Bruges deviendroit la seule pour nous. J'attendrai cependant le plus tard que je pourrai à faire ce mouvement, et j'espère entre ci et ce temps-là avoir les ordres de Votre Majesté sur la lettre que j'ai eu l'honneur de lui écrire le 23 au soir.

Le duc de Vendôme m'avoit écrit que son sentiment étoit toujours de rassembler l'armée de l'autre côté de la Lys pour couvrir Bruges et Gand et donner la main au pays de Votre Majesté par Ypres ; mais les ennemis du côté de l'Artois empêchent, à ce qu'il me semble, que l'on ne puisse penser à ce projet, le principal étant de conserver votre royaume. Il faudra aussi bientôt quitter ou l'Escaut ou le grand canal, selon que j'ai eu l'honneur d'en écrire à Votre Majesté, qui sait les inconvénients qui peuvent arriver en chacun de ces cas, et que je ne puis tout garder en même temps, ainsi que j'ai eu l'honneur de l'expliquer à Votre Majesté. Je reçois dans ce moment la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire hier ; les mouvements des ennemis m'obligeront peut-être à prendre mon parti et à marcher du côté de l'Artois, avant que de voir le duc de Vendôme, qui ne peut être encore ici de quelques jours ; car, Votre Majesté ne me donnant point d'ordres précis sur la liberté que j'avois prise de les lui demander, je ne puis douter qu'avant tout vous ne vouliez que votre royaume soit à couvert des ennemis. Les affaires peuvent devenir pressantes à un tel point que le sieur Chamillart arrivera peut-être après que notre parti sera pris, ce qui paroît ne devoir pas tarder.

A Chamillart[1].

Au camp du Saussois, le 26 octobre 1708.

Je crains bien, Monsieur, ainsi que vous le verrez par la lettre que j'écris au Roi, que les ennemis ne m'obligent de prendre un parti avant que de pouvoir parler à M. de Vendôme et que vous ne soyez arrivé. Il faudra prendre des précautions pour votre sûreté plus étendues que d'ordinaire d'ici à Valenciennes ; car je ne réponds pas qu'il n'y ait ce soir des houssards à la porte de Péronne, et, si j'envoie une fois des troupes du côté d'Arras, ce qui restera ici ne sera pas suffisant pour garder l'Escaut.

Au Roi[2].

Au camp du Saussois, le 27 octobre 1708.

Le sieur de Tournefort, allant près de Votre Majesté de la part du maréchal de Boufflers, m'a remis une lettre de ce maréchal du jour qu'il alloit entrer dans la citadelle. J'ose me joindre encore à lui pour supplier Votre Majesté d'avoir égard à ce qu'il lui demande à l'égard des principaux officiers qui se sont si bien distingués depuis six mois et plus.

Je n'ai rien eu de nouveau ce matin de ce qui se passe en Artois, ni de l'armée du duc de Marlborough, qui n'a pas encore fait de mouvement jusqu'ici.

Au Roi[3].

Au camp du Saussois, le 28 octobre 1708.

J'ai reçu hier les deux réponses du duc de Vendôme que j'attendois, ainsi que j'avois eu l'honneur de le marquer à

1. Vol. Guerre 2083, n° 340.
2. Vol. Guerre 2083, n° 353.
3. Vol. Guerre 2083, n° 361.

Votre Majesté. Je lui en envoie copie. Vous verrez qu'il parle différemment dans ses deux lettres de la défense du côté où il est, et qu'après m'avoir répondu dans la première du côté où il est avec ce qu'il a de troupes, tant qu'il y sera, il craint dans la dernière que, malgré qu'il en ait, les ennemis ne fassent quelque trou entre Gand et Bruges. Si cela est véritable, je dois dire à Votre Majesté qu'il y a bien plus à appréhender pour la distance qui est entre Condé et Gand, surtout depuis Tournay. L'Escaut est une fois plus étroit que le grand canal ; les hauteurs sont presque toutes favorables aux ennemis, et le principal est qu'ils ont le passage d'Audenarde, qui est tout fait et où ils nous forceront certainement, si je ne m'y oppose avec tout ce qui est ici. Si je le fais, ils peuvent m'en dérober un pendant la nuit à Pottes ou à Gavere, et me séparer par l'un de Tournay, et par l'autre de Gand. J'ai eu même de bons avis que leur dessein étoit de se rassembler et de marcher à moi la nuit, pour tâcher de surprendre quelque passage sur l'Escaut, et qu'ils doivent exécuter ce projet incessamment. Si cela étoit et qu'ils se présentassent à Pottes, il faudroit me rassembler et leur défendre absolument ce passage ; mais, s'ils se présentoient à Audenarde, je serois obligé, par les raisons que je viens d'expliquer à Votre Majesté, et pour ne pas séparer toutes les troupes de la France, de me replier en deçà, et alors il faudroit que le duc de Vendôme rassemblât ses forces pour garder le grand canal, laissant moins de troupes dans les postes du côté d'Ostende. Je ne prendrai ce parti qu'à l'extrémité et désirerois bien auparavant avoir pu tout discuter à fond selon les intentions de Votre Majesté ; mais il sera forcé, si les ennemis se présentent avant l'arrivée du duc de Vendôme, et je lui écris la même chose.

Votre Majesté sera sans doute informée que le prince de Hesse s'est avancé à Lens avec une partie de ce qui étoit à la Bassée, et que ses troupes font de grands désordres dans l'Artois. Si l'on veut l'en chasser par la force, il ne

sera plus question de garder l'Escaut, et il faudra y marcher avec tout ce qui est ici ; et, si l'on n'envoie que des détachements pour s'opposer à lui, la garde de l'Escaut me deviendra d'autant plus difficile que mes troupes diminueront plus ou moins.

J'oubliois de dire à Votre Majesté que j'envoie au Rabot de la Lieve les six bataillons que demande M. de Vendôme, et qu'au lieu de retirer la cavalerie, je lui écris de l'envoyer du côté d'Ypres.

Au Roi[1].

Au camp du Saussois, le 28 octobre 1708.

J'ai reçu cette après-dînée la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire hier. Elle aura su depuis la prise de Leffinghem et que le duc de Vendôme a donné ses ordres pour fortifier la communication de Nieuport à Bruges.

Ayant reçu plusieurs avis que c'étoit du côté de cette ville et du canal que les ennemis devoient marcher, et ayant compris par une lettre même du duc de Vendôme qu'il seroit dangereux qu'il quittât le lieu où il est dans un temps si délicat, j'ai jugé à propos de lui envoyer Contades chargé du mémoire dont j'envoie copie à Votre Majesté[2], qui est relatif à toutes les dernières lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire et à celles que j'ai reçues du duc de Vendôme. Il lui expliquera les choses qui ne sont pas suffisamment détaillées, raisonnera avec lui à fond sur ce qu'il pense et m'apportera son avis, afin que je puisse en rendre compte à Vôtre Majesté, ou prendre un parti, si, comme cela se peut, les ennemis me pressoient de le prendre.

Votre Majesté verra par ce mémoire que je cherche des

1. Vol. Guerre 2083, n° 365.

2. Ce mémoire a été publié dans les *Mémoires militaires*, tome VIII, p. 496.

moyens praticables pour exécuter ses intentions, pour embarrasser les ennemis dans leur retraite et dans leurs convois, leur ôter les moyens de tirer des subsistances des provinces de l'obéissance de Votre Majesté et les combattre en tout ou en partie selon que les occasions favorables s'en présenteront; car je suis bien éloigné de penser qu'il faille laisser les ennemis en repos le reste de la campagne, ni que l'armée de Votre Majesté entre la première dans ses quartiers. Mon intention a toujours été de vous servir de mon mieux, d'employer vos troupes, quoique fatiguées quelquefois, à tout ce qui peut être utile, et de donner en tout et partout à Votre Majesté des marques de mon tendre attachement, de mon dévouement inviolable et de mon profond respect.

A Chamillart[1].

Ce 8 novembre [1708], à dix heures du soir.

Je n'ai pu fermer plus tôt mon paquet, Monsieur. Je ne crois pas avoir rien à ajouter à ce que je vous ai dit tantôt, sinon que, si Mme la duchesse de Bourgogne veut un bal à Tournay, nous avons des hautbois dans l'armée meilleurs peut-être que ceux qui jouent à Marly, et que, sans ce bal, je ne peux pas la voir danser de cet hiver, étant persuadé, comme je vous l'ai dit, que j'en passerai la plus grande partie sur les bords de l'Escaut. Je vous demande encore de la bien rassurer, ainsi que vous me l'avez promis; car, puisque je lui prépare un bal, je ne suis pas encore dans la dernière désolation; c'est ce que vous lui direz, je vous prie, de ma part.

Je vous envoie aussi le paquet du maréchal de Boufflers.

1. Vol. Guerre 2084, n° 9. A la date du 7 novembre, il y a un court billet à Chamillart, en copie dans le vol. 2078.

Au Roi[1].

Au camp du Saussois, le 13 novembre 1708.

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté plusieurs lettres que j'ai reçues du maréchal de Boufflers depuis quelques jours. Je suis bien aise qu'il ait trouvé le moyen d'en faire sortir de la citadelle, et j'espère que ce commerce s'entretiendra, comme celui que j'ai eu avec lui sur les fins du siège de la ville. Les ennemis continuant de fourrager l'Artois, j'y ai encore envoyé six escadrons, de l'avis du duc de Vendôme, et j'ai retiré de Bruges deux régiments de dragons. J'ai aussi mis quelques-uns de nos bataillons les plus délabrés dans les garnisons de Douay, Arras et Béthune, qui en avoient un extrême besoin, étant trop foibles d'elles-mêmes pour la garde de ces places. Votre Majesté aura su aussi l'entrée de quelques troupes ennemies dans le Furnenbach, qui ont pris le poste du Hautpont. J'ai écrit au comte de la Motte, afin qu'il y en envoyât pour tâcher de chasser celles des ennemis, ou du moins s'opposer à leurs progrès; car il paroît qu'ils ont des desseins du côté de la mer. J'espère que Votre Majesté me fera la grâce d'être persuadée que personne n'a pour elle un attachement plus sérieux ni plus respectueux que moi.

A Chamillart[2].

Au camp du Saussois, le 13 novembre 1708.

Je suis bien aise, Monsieur, que vous ne vous soyez pas trompé dans votre supputation sur votre arrivée à Marly. Je ne doute pas que vous ne vous soyez acquitté de mes commissions comme je le pouvois désirer. J'attends avec impatience ce que vous me manderez au sujet de la conversa-

1. Vol. Guerre 2084, n° 30.
2. Vol. Guerre 2084, n° 31.

tion que vous eûtes avec le Roi le soir de votre arrivée, et je ne doute pas de recevoir un courrier entre ci et peu de jours chargé d'autres affaires. Je vous envoie un courrier du maréchal de Boufflers, et lui manderai ce que vous me recommandez ; il ne paroît qu'il l'a fait jusqu'ici. J'ai trouvé des voies pour lier commerce avec lui, et j'espère qu'elles réussiront et continueront.

Je vous prie de faire souvenir Mme la duchesse de Bourgogne de vous envoyer ses lettres tous les jours, afin que, les courriers devenant plus rares, j'en puisse avoir tous les ordinaires. Les lettres du maréchal de Boufflers ne faisant point mention qu'il ait reçu la vôtre ni la mienne, envoyez-moi aussi la liste des grâces que le Roi a faites sur ce qu'il a demandé, afin que je les lui fasse savoir et à ceux à qui elles sont accordées.

Au Roi[1].

Au camp du Saussois, le 15 novembre 1708.

Je reçus hier la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, par laquelle elle me mande l'ordre qu'elle a donné au maréchal de Berwick de retourner en Alsace. Il est constant que l'opposition que le duc de Vendôme a conçue pour lui rendoit sa présence contraire à votre service dans des lieux dont le duc de Vendôme ne se peut éloigner. Il doit partir demain matin et passer par Mons pour voir l'électeur de Bavière ; après quoi, il prendra la route d'Allemagne et s'y rendra le plus vite qu'il lui sera possible. Je serai très aise, en cas qu'il arrivât quelque action, de m'aider des conseils de Saint-Frémont, et de m'en servir aussi pour faire goûter au duc de Vendôme les choses dont il ne seroit pas d'accord, et sur lesquelles son avis me paroîtra ne devoir pas être suivi. Il ne tiendra certainement pas à moi que nous n'agissions avec

1. Vol. Guerre 2084, n° 36.

ce concert si nécessaire au service de Votre Majesté ; car, pour la volonté, elle est la même, n'ayant que ce service pour objet ; mais je ne puis répondre, par les raisons que j'ai eu plusieurs fois l'honneur de vous dire, que nous tombions d'accord d'abord des mêmes choses, et, en ces cas, j'userai du pouvoir que Votre Majesté m'a fait l'honneur de me confier, du mieux et avec le plus de ménagement qu'il me sera possible. Après cela, je ne doute pas que, de son côté, il ne fasse tout ce qui dépendra de lui pour entretenir cette union que Votre Majesté a la bonté de me marquer être utile à son service et à moi-même. J'envoyai hier à Votre Majesté, par la voie de l'ordinaire, les copies des lettres du 8, du 9 et du 11 que j'ai reçues du maréchal de Boufflers. Par les avis que j'ai eus depuis, il ne paroît pas que les ennemis soient encore absolument les maîtres de l'avant-chemin couvert, à moins qu'ils ne le soient de cette nuit, que l'on a entendu un assez grand feu.

Comme Votre Majesté me fait l'honneur de me parler dans sa lettre de plusieurs choses que je pourrois faire utiles à son service, d'embarras que je pourrois apporter aux ennemis, et du parti que je pourrois prendre de marcher à eux, j'ose prendre la liberté de lui demander si, sur ce dernier article, elle a changé le sentiment où elle étoit quand le sieur Chamillart est venu ici en dernier lieu, me paroissant alors que vous rejetiez l'avis du duc de Vendôme, qui étoit tel. Sur ce qui regarde les deux premiers, ainsi que sur ce que Votre Majesté met vers la fin de sa lettre qu'il faut espérer que je trouverai à la fin des moyens de resserrer l'ennemi et de l'empêcher de faire tout ce qu'il veut, il me semble que ces choses reviennent au même, et qu'il faut, ou suivre l'avis du duc de Vendôme dont je viens de vous parler, pour ôter aux ennemis toutes les subsistances qu'ils tirent de ce qui est entre la Lys et la mer, ou, laissant un corps assez considérable entre Gand et Bruges pour garder le canal de communication entre ces deux villes, porter le reste dans de gros quartiers, ainsi

que vous l'avez projeté, et les empêcher de tirer des vivres et des fourrages de l'Artois et du côté de Cassel et d'Ypres, ce qui les obligeroit à en aller chercher loin, surtout pour leur cavalerie, et même à lui faire repasser l'Escaut; car tout est mangé à plus de six lieues d'ici. En tous ces cas, l'Escaut n'est plus gardé; mais, tant qu'il le sera, je ne puis resserrer les ennemis du côté où ils tirent présentement de si grandes subsistances. Les nôtres commencent à devenir difficiles ; nous les tirons cependant actuellement par les mandements qui ont été faits dans les pays d'Alost et de Dendermonde; mais cela sera bientôt consommé, et la cavalerie n'est plus en état d'aller chercher loin des fourrages. Tant que nous sommes dans la situation présente, il me paroît que ce côté de l'Escaut est celui où je dois demeurer, et, le comte de la Motte étant en possession de commander à celui de Gand et de Bruges, il ne me paroît point de raison pour y apporter de changement.

Je visitai hier les retranchements de Pottes et d'Escanaffes ; je les trouvai en assez bon état. J'irai dans peu de jours voir ceux d'Audenarde, et je tâcherai même d'aller jusques à Gavere ; après quoi, j'aurai l'honneur d'en rendre compte à Votre Majesté ; mais je prends la liberté de vous dire qu'à moins que l'inondation, à laquelle on travaille, ne se fasse absolument, et qu'il n'y en ait une aussi à Gavere, une aussi grande étendue sera extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, à garder, quand les ennemis voudront y faire un passage avec leurs forces réunies.

J'envoie à Votre Majesté copie d'une lettre du comte de Bergeyck, sur laquelle j'ai cru devoir lui accorder ce qu'il demandoit, trouvant que cela pouvoit être utile et nullement préjudiciable à votre service.

L'Électeur m'ayant envoyé le marquis de Lede, un des gentilshommes de sa chambre, dès qu'il fut arrivé à Mons, pour m'en donner part, je lui ai renvoyé dès le lendemain le marquis d'O, pour lui faire les miens et ceux de mon frère, et le féliciter sur son heureuse arrivée. J'ai cru qu'il

n'étoit pas nécessaire que j'attendisse des ordres de Votre Majesté pour répondre à cette honnêteté.

Le roi Auguste et le landgrave de Hesse m'ayant fait pressentir pour savoir si je leur accorderois des passeports sous les noms qu'ils portent présentement, je les en ai fait assurer, croyant que Votre Majesté ne les veut pas envelopper dans le cas des gens de guerre, ces deux princes n'étant que volontaires à l'armée...

Depuis ma lettre écrite, j'en ai vu une du comte de Bergeyck écrite au duc de Vendôme, par laquelle il demande pour son expédition un régiment de dragons et quatre ou cinq bataillons de l'armée. Pour le régiment de dragons, je n'ai vu nul inconvénient à le lui accorder, et ce sera celui de Nothaft, qui est auprès de Bruges; mais, pour les quatre bataillons, il m'a paru qu'il ne convenoit pas au service de Votre Majesté d'en détacher davantage de son armée, et je ne doute pas que l'Électeur ne tombe d'accord de ce que le maréchal de Berwick lui en dira demain, étant aussi véritablement qu'il l'est à votre service.

A Chamillart[1].

Au camp du Saussois, le 15 novembre 1708.

Je ne sais si le terme que l'on donne à la révocation des passeports n'est pas un peu court, Monsieur, et si l'on ne devroit pas l'étendre encore quelques jours, parce qu'il sera bien difficile que tout le monde, de part et d'autre, soit averti en si peu de temps. Je ne crois pas malgré cela devoir me dispenser d'en accorder au roi Auguste et au landgrave de Hesse, qui m'ont fait pressentir là-dessus et qui me les doivent faire demander incessamment sous les noms de leur incognito. Ces sortes d'honnêtetés à de pareilles gens me semblent ne se devoir jamais refuser. Je ne parlerai point du voyage de l'envoyé d'Holstein, à

1. Vol. Guerre 2084, n° 37.

moins qu'il ne soit nécessaire de le faire passer, s'il étoit arrêté. Il paroît par tout ce qui me revient que M. de Vendôme se rapproche peu à peu du sentiment de cantonner l'armée, quand les subsistances seront à bout, pour songer à son rétablissement, et qu'il quitte les idées de combattre les ennemis du côté de Rousselaer, s'ils vouloient l'y attendre. Le dernier fourrage, où l'on a mené la cavalerie très loin, l'a fort fatiguée, et je crois que dorénavant il ne faut plus songer à en faire de cette manière. Le marquis de Vérac, qui vient de Bruges avant-hier avec son régiment et celui de Lesparre, dont les chevaux sont assurément dans un état à faire pitié et à demeurer tous à la moindre fatigue, m'a assuré que la cavalerie qui est du côté de Bruges est aussi en fort mauvais état, manquant de grain depuis plusieurs jours. Si d'ailleurs il est vrai qu'il n'y ait de fourrages dans les magasins que pour dix jours, il ne paroît pas que cette situation se puisse soutenir que le reste de ce mois-ci. Vous verrez ce que j'écris au Roi et les ordres que je lui demande au sujet de celle que j'en ai reçue hier. Vous avez pu mieux juger que personne que l'incompatibilité entre MM. de Vendôme et de Berwick aigrissoit absolument le premier et nuisoit directement au service. Saint-Frémont sera très bon pour ce à quoi le Roi le destine, étant pour faire entendre raison à M. de Vendôme quand il ne l'aura pas. Je lui en ai parlé ce soir, et il me paroît là-dessus dans de très bonnes dispositions.

Je serai très aise de voir l'électeur de Bavière et ferai tout ce qu'il pourra désirer de moi pour qu'il en soit content. Il m'est revenu aujourd'hui qu'il en avoit parlé à quelques personnes dans le même sens que vous m'en avez écrit, et il me paroît qu'il n'y a pas de manière plus convenable pour éviter toute difficulté de cérémonial.

Au Roi[1].

Au camp du Saussois, le 17 novembre 1708.

Le marquis d'Houdancourt aura l'honneur de rendre compte à Votre Majesté de ce qui s'est passé à Hondschoote il y a trois jours, de la manière dont on y a enlevé deux bataillons et deux escadrons qui y étoient pour y enlever des grains. C'est une action qui est certainement agréable. Je ne doute pas que Votre Majesté ne la sache déjà en droiture ; mais le marquis d'Houdancourt en porte le détail avec les drapeaux et étendards qui y ont été pris.

Je reçus hier des paquets d'ordonnances de Votre Majesté pour la révocation des passeports à commencer le 20 de ce mois. Oserois-je représenter à Votre Majesté qu'étant aujourd'hui au 17, ce terme paroît bien court pour que tout le monde en soit instruit, de manière que bien des gens pourroient être arrêtés et volés, étant encore sur la bonne foi de leurs passeports. Le duc de Vendôme a pensé comme moi, et nous sommes convenus que l'on prolongeroit ce terme jusqu'au dernier du mois.

Votre Majesté saura sans doute que les ennemis ont poussé des corps à Cassel et à Saint-Venant et qu'ils continuent d'enlever de tous côtés des grains et des fourrages. Le duc de Vendôme m'avoit aussitôt, sur des lettres du sieur de Cheyladet et du comte de Sézanne, proposé d'y envoyer huit bataillons pour les en chasser. J'ai songé d'abord que je ne pouvois faire un tel détachement sans changer le système de garder l'Escaut, où il s'en faut bien que l'inondation ne soit formée, et qu'il falloit que Votre Majesté l'approuvât auparavant. Je lui ai fait cette réponse ; mais il m'en a pressé tellement, me représentant la conséquence d'ôter aux ennemis la faculté de leurs subsistances, que je n'ai pas cru devoir le lui refuser. Ainsi huit batail-

1. Vol. Guerre 2084, n° 56.

lons et six escadrons doivent incessamment marcher pour renforcer ce côté. Sur cela, j'ose représenter à Votre Majesté que nous tombons peu à peu dans ce que j'ai pris la liberté de vous écrire il y a six semaines ; car, voulant tout garder, les ennemis nous perceront par où il leur plaira. Le duc de Vendôme n'en convient pas ; il croit qu'il sera toujours assez à temps de retirer ses troupes soit de l'Artois, soit de Gand, pour défendre le passage de l'Escaut. Mais il est aisé de voir que les ennemis, étant au centre, ont toujours un chemin bien plus court à faire que tous nos détachements et corps séparés pour se porter à tel point de la circonférence qu'il leur plaira. Je sais d'ailleurs qne le duc de Vendôme persiste dans l'idée de rassembler l'armée du côté de Gand, quand on voudra quitter l'Escaut, et c'est sur cela même qu'avant-hier j'ai demandé à Votre Majesté si elle avoit approuvé cette idée, qui étoit d'abord contre son sentiment et que l'on avoit rejetée lorsque le sieur Chamillart étoit ici. J'attends la réponse à cette lettre, dans laquelle j'ai dit d'avance tout ce que je ne pourrois que répéter aujourd'hui sur la situation présente...

Je crains d'avoir oublié de dire à Votre Majesté que, sur l'avis que les ennemis poussoient des troupes du côté de Bergues, j'écrivis il y a quelques jours au duc d'Aumont, afin qu'il fît avancer la cavalerie boulonnoise pour traverser leurs entreprises.

A Chamillart[1].

Au camp du Saussois, le 17 novembre 1708.

Il me paroît que M. de Vendôme, contre ce que j'en avois cru depuis quelques jours, s'opiniâtre plus que jamais dans la pensée que, quand on quittera l'Escaut, l'armée entière doit se porter du côté de Gand et de Bruges, sans doute pour de là marcher à celle des enne-

1. Vol. Guerre 2084, n° 57.

mis ; car nous n'aurons pas de quoi subsister de ce côté-là. Vous savez ce que vous m'avez dit là-dessus et ce que vous lui en avez dit à lui-même. Ainsi, à moins que le Roi n'ait changé de sentiment, je crois qu'il sera bon de lui marquer nettement que cela ne peut convenir en aucun cas, afin qu'il se réduise à des idées plus convenables. La demande, sur laquelle il a tellement insisté que je n'ai pu m'y opposer à la fin, d'envoyer encore huit bataillons et six escadrons du côté de Saint-Venant pour en chasser les ennemis, m'avoit fait croire qu'il songeoit à former des cantonnements peu à peu ; mais j'ai su qu'il pensoit différemment et qu'il étoit toujours de son sentiment sans en avoir changé. Il est donc important qu'il sache à quoi s'en tenir, afin que nous ne nous trouvions pas de sentiments différents quand il s'agira de prendre un parti...

J'oubliois de vous dire que, quand même il conviendroit de faire le mouvement que M. de Vendôme propose, la cavalerie achèveroit de s'y ruiner absolument, et l'on ne pourroit finir ensuite, supposé même que les ennemis eussent repassé la Lys, que par reprendre les cantonnements, ainsi qu'il a été résolu, ce qui feroit faire aux troupes trois fois plus de chemin qu'il ne faut. Je ne sais s'il ne seroit pas à propos présentement de faire partir quelques semestriers pour songer aux recrues, le rétablissement des troupes étant un point bien important et auquel on ne peut travailler de trop bonne heure.

Le comte de Ruffey revint hier de la conférence de Tourcoing. Les ennemis insistent pour l'échange des Espagnols contre les Portugais. Cette demande paroît juste et ne devant point empêcher une chose aussi utile au service du Roi que l'échange général. La cavalerie commence à beaucoup souffrir par l'éloignement des fourrages. M. de Vendôme voudroit en envoyer la plus grande partie du côté d'Ath et de la Dendre et ne garder ici que vingt-cinq ou trente escadrons. Cela peut être bon tant que durera le siège de la citadelle ; mais ensuite ni cette séparation ni

l'Escaut ne paroissent point pouvoir se soutenir, et il faudra prendre d'autres mesures.

Montrez, je vous prie, ces lettres à M. de Beauvillier; elles m'épargneront la peine de lui écrire la même chose, n'ayant rien de plus aujourd'hui à lui mander. Le second fils du comte de la Motte, qui porte au Roi les drapeaux et étendards pris à Hondschote, s'appelle le comte et non le marquis d'Houdancourt.

Au Roi[1].

Au camp du Sàussois, le 18 novembre 1708.

Depuis la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire hier et que j'ai reçue aujourd'hui, vous aurez su ce qui s'est passé à Hondschoote, ce qui donne lieu d'espérer que les ennemis trouveront moins de facilités à tirer des subsistances de ce côté-là qu'ils ne s'en étoient flattés. Votre Majesté n'ayant rien changé à la disposition qui lui fut proposée par le mémoire du 3 de ce mois, je tâcherai de l'exécuter du mieux qu'il sera possible et à prendre avec le duc de Vendôme, lorsqu'il en sera question, les partis que je croirai les plus conformes à vos intentions et meilleurs à votre service, qui sera toujours ma règle en toutes choses.

Le canon des ennemis a commencé à tirer ce matin contre la citadelle de Lille. Ceux qui l'ont entendu croient qu'il y a trois batteries; mais l'on ne sait pas de quel nombre de pièces elles sont composées. Je n'ai point reçu de lettre du maréchal de Boufflers depuis celle que j'ai eu l'honneur d'envoyer à Votre Majesté, quoique je lui en aie écrit plusieurs. Le comte de Bergeyck ayant renouvelé la demande des quatre bataillons pour l'entreprise qu'il a projetée, je leur ai donné ordre aujourd'hui de marcher, de l'avis du duc de Vendôme, et j'ai été ravi de recevoir une

1. Vol. Guerre 2084, n° 66.

heure après celui que Votre Majesté me donnoit de lui envoyer tout ce qu'ils demanderont. Je suis aussi fort aise d'avoir pensé conformément aux intentions de Votre Majesté au sujet des passeports pour le roi Auguste et le landgrave de Hesse. Le duc de Marlborough me les demande en forme aujourd'hui sous le nom du comte de Meisen pour le roi Auguste ; le landgrave ne change point le sien. Je les leur ai donnés pour eux et pour leur suite. Ils doivent passer par Audenarde et Anvers, et j'ordonnerai au comte d'Hautefort d'avoir une extrême attention que personne n'abuse de cette occasion pour quitter l'armée des ennemis.

J'écris ce soir à Votre Majesté, devant partir demain matin pour aller visiter les retranchements d'Audenarde, et je séjournerai un jour au camp du comte d'Hautefort, voulant visiter l'Escaut jusqu'à Gavere. Je verrai aussi en chemin l'inondation commencée près de Berckem, et j'aurai l'honneur à mon retour, de rendre compte de tout à Votre Majesté...

A Chamillart[1].

Au camp du Saussois, le 18 novembre 1708.

Saint-Frémont commence à merveilles, à ce qu'il me paroît, Monsieur, et j'espère qu'étant ami de M. de Vendôme, bien intentionné et Normand, il réussira pour le service du Roi à mener tout à bien. Il est certain, et vous l'avez encore plus vu que moi, que l'insurmontable opposition de M. de Vendôme pour M. de Berwick ne pouvoit durer sans que le service du Roi en souffrît. Le maréchal a écrit au duc de Marlborough qu'il ne pouvoit envoyer ses lettres pour les lui faire passer ; il l'aura apparemment écrit à M. de Torcy. Il me paroît comme à vous que, le mois fini, et apparemment la citadelle, contre laquelle le

1. Vol. Guerre 2084, n° 67.

canon tire depuis ce matin, la campagne puisse aller encore loin. La cavalerie commence à beaucoup souffrir, et notre état deviendra plus serré de jour en jour. Je vais faire fournir le fourrage à la cavalerie à qui l'on en pourra encore envoyer prendre au loin dans quelques jours, si les chevaux le peuvent après un peu de repos. Je ne sais si je vous ai déjà dit que l'Électeur m'avoit fait faire par d'autres voies la même proposition dont il vous avoit chargé, et encore aujourd'hui par le comte de Bergeyck. En cas qu'il aille à Gand, où il doit passer, s'il ne peut réussir dans l'entreprise sur Bruxelles, ce seroit dans le chemin d'ici à Audenarde qu'il me rencontreroit, toujours comme par hasard, dans une promenade. J'aurai certainement attention au chapitre des passeports, qui en mérite beaucoup. Je crois que vous me connoissez assez véritable pour être content de vous quand je le dis comme j'ai fait.

A Chamillart[1].

Au camp du Saussois, le 18 novembre 1708.

Les frères Paris, qui, comme je vous l'ai marqué, ont bien servi cette campagne, et ont emprunté plusieurs sommes dans les besoins pressants de l'armée, en exécution de mes ordres, et récemment une de quatre cent mille livres, en conséquence de ce qui leur avoit été écrit par Du Sauroy, se trouvent en avance de cette dernière somme, d'une autre de deux cent soixante mille et d'une autre de cent mille, et craignent que, si on ne les aide, ils ne puissent soutenir leur crédit comme ils ont fait jusqu'à présent. Je connois l'importance de conserver leur crédit dans la situation présente. J'ai donc jugé à propos de charger l'un d'eux de cette lettre, pour qu'il allât concerter les moyens d'y pourvoir. Je connois votre attention sur toutes choses; ainsi je ne doute point que vous ne fassiez toute

1. Vol. Guerre 2084, n° 68.

celle qui mérite cette affaire, et que les frères Paris ne s'aperçoivent de la protection que je leur ai accordée et qu'ils ont méritée par leur promptitude à exécuter tous mes ordres.

A Chamillart[1].

Au camp du Saussois, le 21 novembre 1708.

M. de Vendôme faisant chiffrer, Monsieur, ce qu'il propose au Roi, j'ai cru n'en devoir point parler clairement. Vous verrez ce que j'en dis au Roi[2], et il y a plusieurs choses où je trouve que M. de Vendôme va trop loin, et des cas trop hasardeux; mais une partie peut réussir, et cela ne s'éloigne point en général des intentions du Roi.

Je n'ai pas trouvé la cavalerie des camps séparés si lasse que je le croyois ; mais elle pourroit tomber tout d'un coup, s'il vient à pleuvoir. On a commencé d'hier à donner le fourrage du magasin, ainsi que je crois l'avoir mandé au Roi ; il ne peut être plus mauvais. La rareté de l'argent est encore une raison bien puissante pour finir la campagne.

Au Roi[3].

Au camp du Saussois, le 23 novembre 1708.

Depuis la lettre que j'eus l'honneur d'écrire avant-hier à Votre Majesté, j'ai reçu deux lettres du maréchal de Boufflers qui vous expliqueront l'état du siège de la citadelle, que les ennemis pressent plus vivement qu'ils n'ont fait dans les commencements. Ils tirent une nouvelle ligne depuis l'Arbrisseau jusqu'à la ville, entre la porte Notre-Dame et celle des Malades. J'ai eu aussi beaucoup d'avis que le duc de Marlborough étoit sur le point de faire un

1. Vol. Guerre 2084, n° 87.
2. Cette lettre n'a pas été retrouvée.
3. Vol. Guerre 2084, n° 107.

mouvement, apparemment pour s'approcher de la Lys, soit pour y cantonner, comme quelques-uns le disent, soit, ce qui est le plus apparent, pour se porter sur le canal de Gand à Bruges, s'y faire jour, et tirer un convoi du Sas-de-Gand, soit aussi pour se porter sur l'Escaut, tâcher de percer par quelque endroit, et marcher au secours de Bruxelles. L'Électeur arriva hier à trois quarts de lieue de cette ville, et n'avoit point encore son artillerie. Quand il étoit encore à Mons, il lui est venu plus de trente personnes principales de cette ville l'assurer qu'il n'avoit qu'à s'y présenter et que les portes lui en seroient ouvertes malgré la garnison. Pour moi, je ne sais si la bourgeoisie pourra exécuter cette bonne volonté, ou si l'affaire ne se tournera point en un siège dans les formes. Je suis convenu avec le duc de Vendôme qu'il ne falloit point changer la situation avant que nous eussions vu ce premier dénouement; mais, de savoir s'il convient au service de Votre Majesté d'en venir à un siège dans les formes, qui peut durer quelque temps, et de tâcher de garder l'Escaut tant qu'il durera, c'est ce que je ne sais point et ce que Votre Majesté seule peut décider. Je ne réponds pas cependant, si l'ennemi se portoit du côté de Deynze, qu'il ne pût, en donnant une égale jalousie à l'Escaut et au canal, trouver moyen de se faire un passage sur l'un des deux, et, en ce cas, si on ne pouvoit l'empêcher de marcher à Bruxelles, on pourroit ou le suivre avec l'armée rassemblée, ou tomber sur le corps resté devant Lille et à la Bassée. Il paroît que les ennemis, qui viennent d'abandonner le Furnenbach et Saint-Venant, ne sont pas bien déterminés à garder ce poste, ayant, à ce que Cheyladet m'a mandé, donné ordre de l'évacuer, puis de le garder. Dans la nouvelle forme que prend tout ceci, le comte de la Motte m'a mandé qu'il se rapprocheroit de Bruges à mesure que les ennemis s'éloigneroient du Furnenbach. Je lui ai écrit, ainsi que j'ai eu l'honneur de le marquer à Votre Majesté, que je croyois qu'il devoit rassembler ses

troupes derrière le grand canal qui va de Bruges à Gand ; il sera là à portée d'en disputer et même d'en empêcher le passage aux ennemis, de me faire passer des troupes, s'il étoit assez à temps, pour défendre celui de l'Escaut, ou de me joindre si l'armée des ennemis avoit passé pour aller à Bruxelles, ce qui me rendroit supérieur à eux des deux côtés et en état de marcher où je voudrois, selon ce que je viens déjà d'exposer à Votre Majesté; ce qui me fait penser que le projet sur Bruxelles doit réussir et que les ennemis ne s'exposeront point à se voir ainsi séparés. Après cela, de quelque manière que ce soit, la chose ne pourra être bien longue, et l'on pourra bientôt suivre vos intentions pour le repos et le rétablissement de vos troupes. J'espère que Votre Majesté aura lieu d'être contente de cette fin de campagne et que je lui pourrai rendre encore quelque service proportionné au désir que mon zèle et mon attachement m'en font avoir.

A Chamillart[1].

Au camp du Saussois, le 23 novembre 1708.

J'envoie au Roi, Monsieur, les deux lettres que j'ai reçues hier du maréchal de Boufflers. Vous verrez aussi que je lui mande des nouvelles et ce que je pense sur l'affaire de Bruxelles. Plus j'y pense et plus je crois qu'elle doit réussir et que le duc de Marlborough n'avancera jamais son armée au point que, me faisant joindre par tout ce qui est avec le comte de la Motte, je le pussse séparer du prince Eugène. Cette même raison fera que l'on gardera cette ville après l'avoir prise, les troupes du Roi étant toujours à portée de s'y rassembler et de faire ce mouvement, si les ennemis retiroient une partie de leur armée, non plus à Bruxelles, mais encore bien plus loin.

1. Vol. Guerre 2084, n° 108.

Si les ennemis viennent et s'établissent sur la Lys, il ne sera plus question du projet de M. de Vendôme.

Au Roi [1].

Au camp du Saussois, le 25 novembre 1708.

Je reçus hier après midi les lettres des 22 et 23 que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire. J'ai celui de vous en envoyer plusieurs du maréchal de Boufflers, que je viens de recevoir. La dernière étoit arrivée dès hier. Il n'y a pas lieu de douter que les ennemis ne soient sur le point de faire un mouvement pour venir sur la Lys. Beaucoup d'avis disent qu'ils veulent passer l'Escaut à Audenarde ou à Gavere; pour moi, j'ai peine à croire, ainsi que je l'ai déjà mandé à Votre Majesté, qu'ils séparent leurs forces de manière que je puisse me mettre avec l'armée entière de Votre Majesté entre les leurs séparées pour profiter de cet avantage d'un côté ou d'un autre. Je n'ai point encore eu de nouvelles de Bruxelles en droiture; j'ai cependant vu, par une lettre interceptée, que les batteries y avoient été faites avant-hier après midi, et que, le soir et la nuit, il y avoit eu un très grand feu de mousqueterie. Cette entreprise suspend nos mouvements, et, jusqu'à ce que l'on en voie l'issue, on ne peut penser à exécuter le projet que Votre Majesté vient d'approuver. Il me paroît cependant que, comme il a été fondé sur la grande séparation des ennemis, on ne pourroit plus y penser s'ils se rapprochent de la Lys, et encore plus s'ils viennent en deça, comme plusieurs avis le disent. Je pense, ainsi que Votre Majesté, que, si Bruxelles étoit prise, on pourroit la soutenir, et les ennemis abandonneroient Lille à ses propres forces s'ils en alloient faire le siège. Je compte toujours sur la conservation des bontés de Votre Majesté; mon respect

1. Vol. Guerre 2084, n° 114.

et mon attachement à sa personne les méritent certainement.

A Chamillart[1].

Au camp du Saussois, le 25 novembre 1708.

Je continue toujours, Monsieur, à être très content de Saint-Frémont, et je le crois certainement plus propre qu'Artagnan pour le métier qu'il fait présentement.

Je n'ai point reçu la lettre du Roi pour le maréchal de Boufflers ; je vous en envoie plusieurs de lui, qui sont arrivées hier et ce matin.

Si les ennemis viennent sur la Lys, comme il n'y a plus lieu d'en douter, je crois qu'il ne pourra plus être question du projet de M. de Vendôme, et que, Bruxelles pris ou manqué, à moins que l'on ne pût encore espérer de se rendre maître d'Anvers, il faudra songer à mettre les troupes du Roi à couvert, le mauvais temps commençant à venir tout à fait.

Au Roi[2].

Au camp du Saussois, le 26 novembre 1708.

Depuis la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire hier à Votre Majesté, les ennemis ont fait un mouvement. Leur armée a passé la Lys et mis sa droite à Courtray et sa gauche vers Saint-Éloi-Vive. Le prince Eugène a marché aussi avec une partie de la sienne et a couché cette nuit à Roubaix. Ainsi il n'y a pas à douter que l'on ne les voie bientôt sur l'Escaut. Tous les bruits disent qu'ils veulent jeter leurs ponts entre Gavere et Audenarde vers l'embouchure de la petite rivière de Zwalm, qui peut leur être

1. Vol. Guerre 2084, n° 115.
2. Vol. Guerre 2084, n° 123.

avantageuse, si elle déborde; car l'eau en est présentement fort haute. Comme l'affaire de Bruxelles nous oblige à garder l'Escaut, j'ai fait marcher ce matin à Berckem les brigades de Bourbonnois et de Lée, faisant neuf bataillons, et celle de Champagne à Pottes. Je n'ai plus ici que la brigade des Gardes, celles de Picardie, qui est à Hérinnes, et la cavalerie, que j'ébranlerai aussi dès que je saurai les ennemis déterminés à marcher sur l'Escaut. Le comte de la Motte, qui est à Gand, doit s'avancer sur la hauteur de Gavere, et même jusqu'à la Zwalm, avec les troupes les plus à portée, et l'on se prépare à disputer aux ennemis le passage de l'Escaut, en cas qu'ils s'y présentent. J'ai déjà eu l'honneur de dire à Votre Majesté que c'étoit l'affaire de Bruxelles qui nous obligeoit à tenir cette conduite; car, nos subsistances nous empêchant de demeurer longtemps dans la même situation, il vaudroit autant quitter l'Escaut quatre jours plus tôt que quatre jours plus tard, en épargnant aux troupes une fatigue qui pourra être considérable pendant quelques jours.

Il y a des avis non encore confirmés que les ennemis ont abandonné la Bassée; ce sera, si cela étoit vrai, un temps favorable de jeter quelque secours dans la citadelle de Lille, et j'en fais écrire à Cheyladet, afin qu'il voie ce qu'il pourra faire là-dessus, tandis que l'armée ennemie sera occupée d'autre part.

Les nouvelles que j'ai reçues de Bruxelles ce matin sont que le canon n'avoit pu tirer hier et qu'une batterie de douze pièces étoit dressée à cent pas du chemin couvert. Quand cette entreprise fut proposée, je n'avois pas compté qu'elle fût suivie, si elle se tournoit en siège dans les formes. Je ne répéterai pas à Votre Majesté ce que je lui en ai écrit, il y a quelques jours. J'informe le comte de Bergeyck de ce qui se passe ici, afin que l'Électeur se règle sur ce qu'il croira pouvoir faire; car il se peut très bien que, malgré nos oppositions, les ennemis forcent un passage sur l'Escaut, et, en ce cas, il seroit en danger s'il con-

tinuoit son siège. Je suis toujours embarrassé cependant lorsque je pense que les ennemis séparent leurs forces s'ils passent l'Escaut une fois, et que nous pouvons rassembler derrière eux celles de Votre Majesté, et il n'y a que la crainte de perdre Bruxelles qui puisse les obliger à prendre ce parti. Nous devons être éclaircis de leur dessein entre ci et très peu de jours, et je continuerai d'informer exactement Votre Majesté de tout ce qui se passera. J'espère que vous aurez lieu d'être content de nous dans ce dénouement ; pour moi en mon particulier, je ferai toujours ce que je croirai du service de Votre Majesté et selon ses intentions, ainsi que mon devoir et mon tendre et respectueux attachement à sa personne m'y obligent.

A Chamillart [1].

Au camp du Saussois, le 26 novembre 1708.

Il y a plus d'apparence que jamais, Monsieur, que nous touchons au dénouement de tout ceci, et qu'incessamment il n'y aura plus que l'Escaut entre l'ennemi et nous. L'affaire de Bruxelles nous détermine à le garder par la force, et c'est tout ce que nous pourrons faire de le soutenir pour un temps par rapport à nos subsistances ; car les chemins vont devenir impraticables et sont déjà très mauvais. Je suppose, en disant cela, que nous n'y serons point forcés ; car, si cela est, notre situation change d'elle-même. Quand ceci sera fini de manière ou d'autre, il faudra que je reçoive les ordres du Roi pour savoir s'il ne persiste pas de mettre ses troupes dans leurs quartiers, et, si nous avons gardé l'Escaut, je pourrai retirer par ici une plus grande quantité de troupes, ne laissant à Gand et à Bruges que celles des garnisons prises dans les quarante bataillons et quarante escadrons, et tout le reste pourra se replier avec moi. Il n'y a pas lieu de douter que, si l'ennemi ne pou-

1. Vol. Guerre 2084, n° 124.

voit s'ouvrir le passage de l'Escaut, il tenteroit celui du grand canal, et, s'il n'y réussit pas non plus, il n'a plus d'autre parti à prendre qu'à marcher en Artois pour nous y attirer et reprendre ensuite le devant par ses derrières, et ce sera alors que de façon ou d'autre il nous faudra rapprocher de cet Artois. Mais nous avons encore quelques jours à raisonner là-dessus, et il faut vider le premier point, qui est présent, avant que d'en venir aux autres. Il y a longtemps que Montviel m'a prié qu'il ne fût pas oublié pour servir l'hiver ; il mérite certainement que le Roi lui fasse cette grâce.

Au Roi[1].

A Tournay, le 28 novembre 1708.

Les ennemis, ayant passé la Lys le 25, ainsi que j'ai eu l'honneur de le mander hier à Votre Majesté, remarchèrent avant-hier à quatre heures après midi pour approcher de l'Escaut par plusieurs endroits. A une heure après minuit hier matin, une colonne arriva à Gavere, et le commandant du château manda au marquis d'Hautefort que les ennemis alloient jeter leurs ponts. Les troupes de Votre Majesté n'y étant point encore une heure devant le jour, une autre colonne arriva sur Berckem et Escanaffes, et tout d'un coup, descendant un quart de lieue plus bas, les jeta près de Kerkhove et commença à passer. Souternon, qui s'étoit porté d'abord au premier passage, marcha aussitôt à eux qu'il fut averti de ce changement, et fut salué de trente pièces de canon qu'ils avoient mises en batterie de l'autre côté de l'Escaut. Il en trouva une grande quantité déjà passée et que le reste suivoit à force. Il avoit placé à Melden les neuf bataillons que je lui avois envoyés avant-hier, pour être plus à portée de marcher au marquis

1. Vol. Guerre 2084, n° 139. Au n° 140, il y a une lettre à Chamillart donnant les mêmes nouvelles.

d'Hautefort. Dès qu'il se fut aperçu du passage des ennemis, il envoya avertir Nangis, qui les commandoit et qui se mit aussitôt en marche ; mais, quand il arriva, il y avoit déjà beaucoup trop des ennemis de passés, et Souternon n'avoit que trois bataillons et dix escadrons. Les ennemis s'étendoient de plus en plus et grossissoient toujours, ce qui fit qu'il prit le parti de se replier sur le camp d'Escanaffes et en fit avertir Nangis et Hautefort. Ce camp d'Escanaffes n'avoit pas marché à lui parce que le prince Eugène s'étoit présenté à Autryve pour y faire des ponts et que ce passage est très facile. Après que nous eûmes entendu tirer du canon, je commençai à faire battre la générale et sonner boute-selle. Le duc de Vendôme prit le devant dans sa chaise pour aller à Berckem, et je lui dis que je m'avancerois avec le reste de l'armée le plus loin qu'il me seroit possible. Mais, à peine sortois-je de mon quartier que j'appris, par un billet de la Châtre, que les ennemis étoient passés à Berckem et vouloient passer à Autryve. Je reçus peu de temps après un aide-de-camp du duc de Vendôme, qui me manda qu'il faisoit avancer toutes les troupes de la droite pour charger les ennemis. Là-dessus je lui envoyai le comte d'Évreux, afin qu'il n'engageât pas légèrement une mauvaise affaire ; car il falloit passer la Rône pour aller à eux et toutes les hauteurs étoient de leur côté. Je me diligentai moi-même pour le joindre au plus tôt ; mais, quand j'arrivai à Pottes, je trouvai qu'il n'en étoit plus question, que les ennemis s'étendoient sur le Mont de l'Enclus, et que le duc de Vendôme faisoit remarcher les troupes sur Tournay, sous lequel elles sont venues camper hier au soir. J'ai su ce matin, par un billet du marquis d'Hautefort écrit de Grammont, que non seulement les ennemis avoient passé à Berckem, mais aussi à Gavere, et que, dès qu'il releva ses postes pour se retirer, les ennemis étoient encore sortis par Audenarde pour le suivre, ce qu'ils ont fait deux lieues durant ; mais il n'y a perdu que le lieutenant-colonel du régiment de Chartres tué ou pris

et quelques officiers subalternes. Il y a tout lieu de croire qu'il a retiré son canon et ses bagages et que le marquis de Nangis a marché aussi avec lui, puisqu'il ne m'en dit rien de particulier. Il devoit continuer pendant la nuit sa marche sur Enghien, et de là sur Mons. Le comte de la Motte m'a écrit que, quand le comte d'Estrades arriva sur la hauteur de Gavere hier matin, les ennemis étoient déjà passés en trop grande quantité pour les pouvoir attaquer et qu'il se retira sur Gand.

J'oubliois d'avoir l'honneur de dire à Votre Majesté que les troupes du prince Eugène furent toujours en présence des camps de Pottes et Escanaffes, et qu'elles reprirent la route de Lille dès que nous eûmes pris celle de Tournay. Il est bien désagréable que nous n'ayons pu réussir dans ce que nous nous étions proposé ; mais Votre Majesté sait que je n'ai jamais compté que l'on pût garder l'Escaut dans toute son étendue. Dès que l'on vit les ennemis passés, on envoya plusieurs courriers à l'Électeur. J'ai su depuis qu'indépendamment de nous il alloit quitter son entreprise, ayant compté sur des mouvements de la part des bourgeois qu'ils n'ont point fait. Il s'étoit rendu maître de deux angles du chemin couvert, la nuit du 26 au 27 ; mais ses troupes en furent rechassées peu après, et il prit son parti de se retirer. Il le devoit exécuter la nuit dernière, menant ses troupes à Mons et renvoyant son canon à Namur.

En arrivant ici, j'appris encore une autre nouvelle fâcheuse : le gouverneur d'Ath, prenant son temps qu'il n'y avoit personne dans Saint-Ghislain, le surprit hier matin et y a mis trois cents hommes. J'ai fait partir ce matin Albergotti avec vingt-cinq compagnies de grenadiers, deux régiments de dragons, mille chevaux et huit pièces de canon, pour en chasser au plus tôt les ennemis, et j'écris au marquis d'Haùtefort, qui doit être ce soir à Mons, de se concerter avec lui pour lui envoyer du monde, s'il en a besoin davantage.

Les ennemis ayant abandonné la Bassée, comme Votre Majesté le saura déjà, le comte de Sézanne l'a occupée

avant-hier matin. J'écris à Cheyladet de s'y maintenir le plus qu'il pourra, comptant de m'y porter incessamment avec l'armée, et j'y pourrai rassembler soixante-dix bataillons et deux cents escadrons au moins. Le duc de Vendôme pense que ce temps seroit favorable pour secourir la citadelle de Lille, et cela seroit quasi sûr si le prince Eugène n'y avoit remarché, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire ; peut-être même que le duc de Marlborough, qui ne sera plus inquiet pour ses derrières, y pourra envoyer encore des troupes de son armée ; c'est ce dont nous serons bientôt instruits. Si cela ne peut pas s'exécuter, on pourra du moins s'emparer d'Estaires sur la Lys et tirer une ligne depuis ce canal jusqu'à la haute Deûle et à la Bassée même, où il n'y a guère qu'une lieue ou une lieue et demie de terrain. Cela resserrera les ennemis de plus près, et en même temps couvrira l'Artois et la Picardie.

Je ne sais encore rien de précis de la marche des ennemis après leur passage de l'Escaut. Le marquis d'Hautefort mande que ce qui avoit passé à Gavere campe à Sottegem et qu'il ne savoit où alloit le reste. Dès que nous serons ainsi du côté de l'Artois, il n'y aura nul projet à envoyer à Votre Majesté sur la séparation de ses troupes, et, celles du comte de la Motte étant à portée de fournir la garnison d'Ypres et le côté de la mer, l'armée fournira les autres.

Je ne puis encore assez répéter à Votre Majesté combien il m'est douloureux d'avoir encore aussi mal réussi dans cette dernière affaire, qui cependant ne me surprend point et sur laquelle vous savez ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire plusieurs fois.

J'oubliois de dire à Votre Majesté que j'ai envoyé dès aujourd'hui le sieur de Villiers avec dix escadrons et trois bataillons à Douay pour mettre Cheyladet plus en état de soutenir la Bassée. Je me flatte que Votre Majesté me fait la justice de croire que rien n'est égal à la tendresse et au respect de mon attachement à sa personne.

A Chamillart[1].

A Douay, le 1er décembre 1708.

Ce courrier porte au Roi, Monsieur, la prise de Saint-Ghislain, dont la garnison est demeurée prisonnière de guerre. Je fortifie la Bassée promptement, et nous sommes ici trop près pour ne la pas garder. Elle fera justement la tête des quartiers de Douay, d'Arras et de Béthune, qui la soutiendront les premiers, et couvrira l'Artois en partie. Le duc de Marlborough est à Cambron. Je crois que je pourrai bientôt vous entretenir sur nos malheurs et les contretemps de cette campagne, plus amplement que je ne le pourrois faire dans une lettre.

A Chamillart[2].

A Douay, le 4 décembre 1708.

J'ai reçu deux courriers dans la journée, Monsieur, et par le second le commencement des quartiers d'hiver. Comme j'attends le reste demain, je ne puis aller qu'après-demain à la Bassée, et je ne reviendrai que samedi à Arras; ainsi je ne serai à Versailles que la semaine prochaine.

Les armées ennemies n'ont, je crois, point fait de mouvement depuis quelques jours, et cela fait que je n'en écris rien au Roi. Il me paroît que M. de Vendôme se dispose à demeurer quelque temps ici après moi. Vous savez ce que je vous en ai dit quand vous vîntes ici la première fois. Il est plus piqué que jamais et par conséquent plus à craindre. Ainsi le plus tôt qu'il pourra quitter ceci sera le mieux; car j'appréhende toujours qu'il ne roulât quelque chose directement sur lui.

1. Vol. Guerre 2084, n° 162.
2. Vol. Guerre 2084, n° 187.

A Chamillart[1].

A Douay, le 5 décembre 1708.

Voici choses nouvelles, Monsieur : M. de Vendôme, sur des lettres du comte de Bergeyck et sur des bruits qui courent, entre dans une grande inquiétude pour Gand et voudroit que, avant d'envoyer les troupes du Roi dans leurs quartiers, surtout l'infanterie, celles du comte de la Motte demeurassent où elles sont, celles destinées pour l'Artois s'avançassent du côté d'Aire, d'Ypres et même plus loin, et celles des derrières demeurassent en Artois, aussi bien que la garnison de Tournay. Lui-même se propose, après m'avoir vu à Arras, de s'en aller du côté de Bruges, où il n'arrivera rien de mal, à ce qu'il dit, quand il y sera. On ne peut douter de ses bonnes intentions ; mais aussi on ne peut s'assurer sur son extrême confiance. Vous savez ce que je vous ai dit ; je vous le répète encore, et bien des gens sont de mon avis, qu'il est bien dangereux que les affaires de l'État roulent sur lui. Il est piqué de notre dernier inconvénient, et, avec bonne intention, il pourroit engager des affaires et prolonger la guerre tout l'hiver peut-être. Je sais que l'intention du Roi n'est pas qu'il demeure ici, et qu'il ne lui permet d'y demeurer que quelques jours après moi. Mais, s'il alloit une fois du côté de Bruges, je ne sais plus quand il en reviendroit. C'est au Roi de voir s'il ne seroit pas mieux qu'après avoir simplement visité cette frontière et les postes les plus jaloux, il le fît revenir peu de jours après moi. Je sais un peu moins qu'hier quand je reprendrai le chemin de Versailles ; mais ce ne sauroit être que peu de jours après que je l'avois cru, à moins du siège de Gand, auquel cas il faudroit avoir de nouveaux ordres du Roi. Nous en serons bientôt éclaircis, et la citadelle de Lille ne peut aller loin.

1. Vol. Guerre 2084, n° 196.

La lettre du Roi doit y entrer ce soir ou demain, et vous verrez par celle du maréchal de Boufflers que je vous envoie qu'il étoit déjà dans les mêmes principes. La lettre que j'écris au Roi [1] vous instruira des idées de M. de Vendôme, et de ce qui concerne le côté du canal. Je reçois dans ce moment votre lettre d'hier avec les quartiers pour la cavalerie ; je n'ai point encore ceux pour l'infanterie qui est du côté de Bruges et de Gand.

Si je puis recevoir la réponse samedi au soir à Arras, je crois que ce sera le mieux, ou dimanche matin au plus tard.

Au Roi [2].

A Arras, le 8 décembre 1708.

En arrivant ici, j'ai reçu la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire hier, par laquelle elle m'ordonne de séparer incessamment les troupes qui sont ici, sans en envoyer à portée de marcher à Bruges, ainsi que le duc de Vendôme l'avoit proposé. J'écris à Puyguion et au comte de la Motte, ce que Votre Majesté m'a ordonné pour eux, et envoie en même temps le paquet au sieur Le Blanc. J'envoie aussi à Ypres les deux bataillons pris des garnisons les plus reculées. J'ai visité, ces derniers jours, les postes de la Bassée et de Saint-Venant. Celui de la Bassée est d'une grande étendue, assez proche de Lille, point encore hors d'insulte, et je ne sais s'il ne conviendroit pas autant de le raser entièrement, en travaillant à ces places ici dont les grosses garnisons empêcheront les ennemis de s'y rétablir, si l'envie leur en venoit. Saint-Venant est dans une situation plus heureuse ; entouré d'eau de tous côtés, il n'y a qu'une tête pour l'attaquer, et il est hors d'insulte.

Je crois qu'après avoir exécuté les ordres de Votre

1. Cette lettre ne s'est pas retrouvée.
2. Vol. Guerre 2084, n° 210.

Majesté et donné ceux pour la séparation de l'armée, il ne me reste plus qu'à me rendre auprès de Votre Majesté selon la permission qu'elle m'en a donnée. C'est une grande mortification pour moi de n'avoir pu rien faire de bon à son service dans cette campagne et d'avoir été le témoins des malheurs dont elle a été remplie. Mais je me flatte que Votre Majesté me fait la justice de croire que j'ai toujours été à ce que j'ai cru pour le mieux. J'ose lui demander infiniment pardon des fautes que mon peu d'expérience m'a pu causer ; mais je puis l'assurer en même temps que la volonté ne m'a pas manqué, et que je ne désire que de retrouver bientôt les occasions de me sacrifier à son service plus utilement que je n'ai fait cette année ; mon devoir, mon respect et mon cœur m'y engagent pour toute ma vie.

Le duc de Vendôme pense comme moi sur ce que j'ai pris la liberté de vous dire de la Bassée.

A Chamillart [1].

A Arras, le 8 décembre 1708.

La réponse du Roi est arrivée très à propos, Monsieur ; je l'ai trouvée ici à midi, comme je descendois de cheval en revenant de Béthune. J'achève de donner les ordres pour la séparation des troupes ; après quoi, n'ayant plus rien qui me retienne ici, je me mettrai en chemin, où je ne pourrai faire grande diligence. Je vous entretiendrai plus à loisir que je ne le puis dans cette lettre de la situation des affaires en ce pays-ci. Il y a grande apparence que les ennemis en veulent à Gand, et ils le disent hautement. M. de Vendôme ira voir la Bassée et partira peu de jours après moi. Il est fâché ; mais le service doit aller devant tout, et je pense encore tout ce que je vous ai dit et écrit...

1. Vol. Guerre 2084, n° 211.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

BIBLIOTHECA

337 4 172

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottav
Date due

a39003 001095719b
DC 130 .L7A3 1912 V1
LOUIS, DUC DE BOURGOGN
LETTRES DU DUC DE BOUR

CE DC 0130
.L7A3 1912 V001
COO LOUIS, DUC D LETTRES DU D
ACC# 1067211

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 03 11 03 05 1